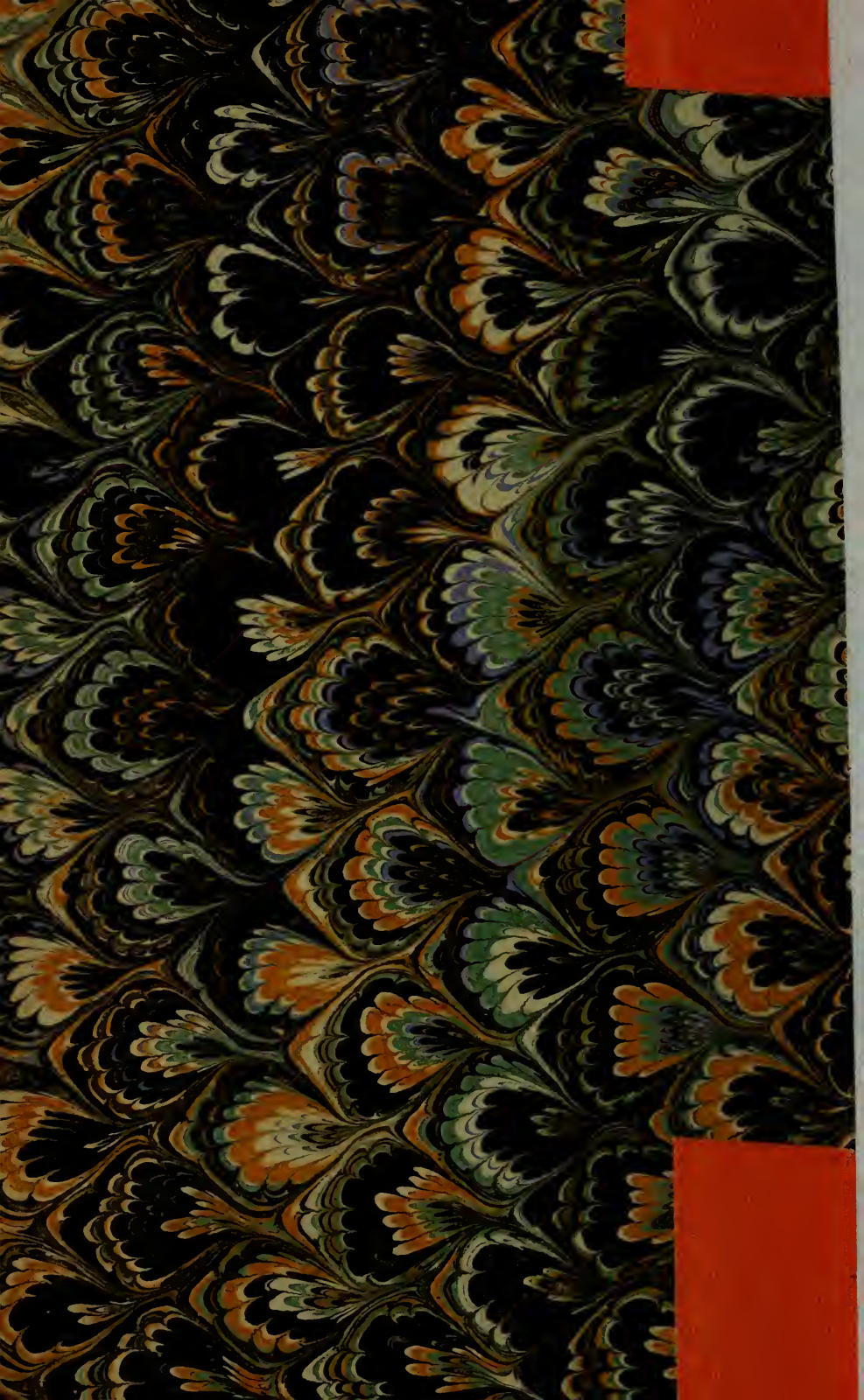
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01993952 9



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

LES OBJECTIONS

CONTEMPORAINES

CONTRE LA RELIGION

PREMIÈRE SÉRIE

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Permis d'imprimer :

Paris, le 5 décembre 1902.

G. LEFEBVRE, *Vicaire Général.*

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1902.

Tours. — Imp. Deslis Frères.

ABBÉ GIBIER
CURÉ DE SAINT-PATERNE, A ORLÉANS

CONFÉRENCES AUX HOMMES

LES OBJECTIONS

CONTEMPORAINES

CONTRE LA RELIGION

PREMIÈRE SÉRIE

Conférences données, pendant l'année 1902, à la messe des hommes de Saint-Paterne, à Orléans.

A. F. Simard
7.18.03

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

3

ÉVÊCHÉ
D'ORLÉANS

Orléans, le 1er décembre 1902.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de parcourir en épreuves le volume des « Conférences aux hommes » que vous m'avez communiqué, en me demandant la faculté de l'imprimer.

Tout le monde sait ici dans quel milieu ces discours furent prononcés, et tout le monde admire l'œuvre qu'ils ont créée.

Chaque dimanche, vous réunissez dans la belle église Saint-Paterne, dont vous avez si heureusement achevé la construction, quatre ou cinq cents hommes.

A cet auditoire admirablement fidèle, vous adressez, pendant la messe de huit heures, une courte instruction. C'est votre prône, si l'on veut ; mais un prône spécial, un prône aux hommes, un prône dogmatique, bref, substantiel. Il y a quinze ans que cela dure. Et ces quinze ans n'ont ni lassé votre zèle ni refroidi votre verve.

Il faut que vous les aimiez bien, vos hommes ! Votre éloquence ! c'est un mot qu'il est permis de prononcer quand on vous a lu, et plus encore,

comme il advient pour les vrais orateurs, quand on vous a entendu, votre éloquence, dis-je, porte deux caractères qui n'échapperont à personne : elle est délibérément simple et vigoureuse.

Point de souci du détail dans votre faire : des lignes fortement accentuées ; des divisions nettement mises en saillie ; des pensées qui se déduisent logiquement, voilà ce qui vous plaît, parce que voilà ce que vous estimez utile à vos paroissiens. En face de l'objection contemporaine, vous n'opposez généralement ni philosophies savantes ni théologies grandioses. Vos hommes du dimanche sont pressés ; vous ne l'êtes pas moins qu'eux. Donc vous en appelez à leur bon sens, à leur cœur, à leurs instincts religieux et droits. Vous leur offrez des solutions très claires, très humaines, très rapides. J'oserais dire encore, d'un mot qui sera loin de vous offenser, très bon enfant. *Et je dis que ce mot ne vous offensera pas, parce que vous seriez capable de vous en servir. Vous ne reculez, en effet, ni devant l'image pittoresque, ni devant le dialogue populaire, ni devant le mot familier.*

Ne serait-ce pas de tout cela que vivrait la parole véritablement parlée?

En vous lisant, j'ai éprouvé une autre impression que je veux signaler : c'est celle de la préoccupation constante qu'on vous devine des besoins sociaux du monde auquel nous appartenons. Vous les sentez vivement, et — la chose ne fait aucun doute —

c'est pour y avoir beaucoup réfléchi, comme aussi pour en avoir éprouvé une haute et sincère pitié.

Bref, homme de main et d'action dans vos entreprises pastorales, on vous retrouve homme de main et d'action dans vos conférences pastorales.

Votre livre est bien vous.

Et donc, parce qu'à vous je souhaiterais tous les succès apostoliques, à votre livre je souhaite toutes les fortunes que votre cœur très sacerdotal peut ambitionner pour lui.

Veuillez croire, cher Monsieur le Curé, à mes sentiments très cordiaux et dévoués.

† STANISLAS,

Évêque d'Orléans.

INTRODUCTION

La religion est la grande nécessité, le suprême besoin de tout homme. Sans elle, nous ignorons et nous manquons notre éternelle destinée. Et « chose admirable, dit Montesquieu, la religion qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Et Thiers disait à la Tribune en 1845 : « Si j'avais dans mes mains le bienfait de la foi, je les ouvrirais sur mon pays. Pour ma part, j'aime cent fois mieux une nation croyante qu'une nation incrédule. Une nation croyante est mieux inspirée quand il s'agit des œuvres de l'esprit, plus héroïque même quand il s'agit de défendre sa grandeur. » La religion en effet est la science des sciences, le bien désirable, utile, irremplaçable, le besoin de tous les jours et de tous les états, la base immuable de tous les devoirs et de toutes les vertus. Elle assure la soumission aux lois, le respect des magistrats et des propriétés, l'honneur des familles, la sécurité des sociétés et la paix du monde. Elle sauve les âmes. Elle sauve les foyers. Elle sauve les peuples.

Notre siècle, si indifférent ou incrédule qu'il paraisse, a le pressentiment secret et comme l'instinct de cette vérité. La religion le préoccupe. La religion reste l'objet principal de la curiosité contemporaine. On en parle dans les livres, dans les revues, dans les journaux, dans les conférences. On en parle dans les académies, dans les salons, dans les ateliers, et jusque dans les champs. On en parle à la maison, dans la rue, sur les places publiques. On en parle dans les assemblées délibérantes, en France, en Europe, dans les deux hémisphères. Tout le monde en parle. Hélas! presque personne ne la connaît. Il fut un temps où la religion était estimée à sa juste valeur, et largement connue de tous. Aujourd'hui on peut dire sans exagération qu'elle est profondément ignorée.

Aux trois quarts des incrédules de ce siècle, on serait en droit de répéter la parole de Tertullien aux empereurs romains : « La religion chrétienne ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas sans la connaître : *ne ignorata damnetur.* » Et ce sont particulièrement les hommes qui sont victimes de l'ignorance religieuse.

*
* *

A l'heure actuelle, les hommes intelligents et habiles ne nous manquent pas. Nous avons des

agriculteurs, des industriels, des commerçants très nombreux, très actifs, très expérimentés. Nous avons des savants, des littérateurs, des artistes de première marque. Nous avons des soldats, des magistrats et des fonctionnaires en abondance. Pour être un peuple prospère, heureux, parfait, il nous manque cependant quelque chose. Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens. Sans doute nous en avons un certain nombre; nous en avons même beaucoup plus qu'il y a cinquante ans. On ne peut pas nier les progrès de la religion parmi les hommes depuis un demi-siècle. Les hommes sont plus nombreux qu'autrefois dans nos églises. Mais ils sont loin encore d'y occuper toute la place qui leur revient. Les femmes et les jeunes filles, en majorité, pratiquent le christianisme. La portion virile du troupeau ne vient qu'en minorité à la bergerie. Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens... et alors dans la vie *privée* que de défailllances!... je n'insiste pas, c'est trop clair... dans la vie *domestique*, que de ruines!... je n'insiste pas davantage, tout le monde le voit...; dans la vie *paroissiale*, que de lacunes! Nos sacrements sont offerts et nécessaires à tous; et quand le jeune homme ou la jeune fille s'agenouillent au saint tribunal et à la table sainte, ils sont tentés de se dire : « Où est mon père?

où sont mes chefs ? » Nos œuvres paroissiales sollicitent le concours de tous... et elles se recrutent généralement dans la portion féminine du troupeau. La paroisse est comme une famille. Que de paroisses en France qui semblent des veuves, qui sont décapitées, et qui par suite n'ont qu'une vie languissante et mourante !

Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens... et alors dans la vie *sociale* que de périls ! Il n'y a que la religion qui puisse mettre la paix entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits, parce que la religion seule est capable de mettre en haut la modération, la justice et la charité, en bas, la tempérance, la probité et la résignation. Nous n'avons pas assez de christianisme en haut, nous n'en avons pas assez en bas. Et, l'égoïsme sévissant partout, la lutte des classes met la société dans un péril permanent... De même la société se compose du pouvoir et des sujets. D'un côté, le pouvoir qui d'une main s'appuie sur la loi, et de l'autre sur la force... et en face du pouvoir un peuple las d'obéir et impatient du joug. Comment faire pour que ces deux lions ne se dévorent pas ? Il n'y a que la religion pour mettre au cœur des chefs l'humilité, la modération, le dévouement, — au cœur du peuple l'obéissance et le respect. Hélas ! il n'y a pas assez

de religion dans le pouvoir, il n'y en a pas assez dans les sujets... Et à chaque instant l'unité sociale est en danger.

Et, chose plus grave, dans nos sociétés modernes, les hommes, en même temps qu'ils sont sujets, sont souverains; ils font les législateurs, ils font les lois. Si donc les hommes ne sont pas chrétiens, les législateurs ne le seront pas non plus, — et, si les législateurs ne sont pas chrétiens, les lois ne le seront pas davantage. Et, si les lois ne sont pas imprégnées d'esprit chrétien, elles seront insuffisantes, comme une paille légère que le vent chasse devant lui... ou mauvaises comme un breuvage qui, au lieu de rafraîchir et de réconforter le corps social, achèvera de le flétrir et de l'empoisonner.

En somme, un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent, parce que d'eux émanent les grandes influences, les exemples puissants et les directions souveraines... Et à l'heure qu'il est nous sommes un peuple malade, parce que nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens.

*
* *

Le fait est suffisamment constaté. Beaucoup d'hommes ne sont pas chrétiens. Pourquoi? parce qu'ils ne savent pas. Si l'ignorance n'est pas le

motif unique de l'abstention religieuse des hommes, elle en est au moins un des principaux motifs.

Voyez dans nos villes et dans nos villages ces masses profondes et baptisées... à peine leur reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans le premier âge. Depuis longtemps, elles ne font qu'oublier sans rien apprendre. Leurs idées sur la religion se résument bien souvent dans les faux préjugés qu'on leur a inspirés contre elle. Ne connaissant pas la religion, ou ne la connaissant que mal, comment pourraient-elles l'aimer, la pratiquer, en vivre, la transmettre à leurs enfants? L'ignorance religieuse fait un peuple sans autels. Que si quelque circonstance extraordinaire, si quelque grande fête encore chômée amène ce paysan, cet ouvrier dans le lieu saint, il n'a nulle intelligence de ce qui s'offre à ses regards. Il sera peut-être saisi par le côté matériel et sensible des choses. La beauté de l'édifice, l'éclat des décorations, l'harmonie des chants liturgiques pourront un instant émouvoir son âme; mais ce n'est là qu'une impression fugitive qui s'évanouit dès qu'il a quitté le seuil du temple sacré.

Et dans les classes cultivées la science de la religion est-elle beaucoup plus répandue? Autrefois le grand Condé pouvait lutter avec Bossuet sur le ter-

rain de la théologie, car « ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime ». Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Combien d'hommes réputés savants, qui le sont en effet par certains côtés, puisqu'ils ont des connaissances profanes quelquefois très étendues, et qui sont médiocrement renseignés, à peu près aveugles en matière de religion! Ils savent quelques vérités secondaires, ils ignorent la vérité première et essentielle. La Harpe converti disait aux incrédules de son temps : « Messieurs, examinez comme moi, et comme moi vous croirez. » Hélas! beaucoup d'hommes n'ont jamais examiné, beaucoup d'hommes fort intelligents, fort éclairés sur d'autres points, sont nuls, ou presque nuls sur le point capital du christianisme. L'instruction profane est aujourd'hui largement répandue. L'instruction religieuse de la plupart de nos contemporains est généralement tout à fait insuffisante. En 1672, Mme de Sévigné écrivait de sa terre de Bourbilly : « Je crie misère sur un tas de blé. » La grande dame avait en effet 80.000 boisseaux de blé qu'elle ne pouvait vendre, et elle se trouvait littéralement sans le sou. Ainsi pas mal de gens, qui possèdent

en abondance le froment des sciences humaines sont dépourvus de la science divine, monnaie précieuse qui achète la vie éternelle. Riches de l'accessoire et dénués du principal, ils crient misère sur un tas de blé. Et si beaucoup parmi les plus cultivés en sont là, où en sont les autres, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont qu'une demi-culture? Les notions les plus élémentaires du christianisme leur sont inconnues. Ils se font de nos dogmes fondamentaux les idées les plus bizarres. Souvent ils seraient très embarrassés, si on leur demandait une réponse précise aux questions les plus simples du catéchisme. Ce n'est pas étonnant. Ils n'ont pas eu le bonheur de recevoir dans leur enfance un solide enseignement religieux; et ceux-mêmes qui ont été le mieux instruits n'ont gardé de ces leçons reçues en bas âge qu'un vague et imparfait souvenir. Et puis les affaires et les plaisirs sont venus... Au milieu des soucis, des intérêts, des entraînements divers, ils n'ont pas eu le temps, ou ils n'ont pas eu la pensée, le désir, la volonté d'examiner d'un peu près la religion. Et enfin les controverses qui alimentent la polémique des journaux et des brochures ne sont-elles pas de nature à troubler les esprits, bien plus qu'à les éclairer? La mauvaise presse est de beaucoup la plus répandue et la plus

puissante, et elle met tous les jours en circulation des idées fausses et inexactes qui obscurcissent et déforment la vérité religieuse.

Je vais plus loin, et j'ose affirmer que les chrétiens eux-mêmes, les chrétiens croyants et pratiquants, ne sont pas suffisamment nourris de la science religieuse. « Non, dit Mgr Isoard, ancien évêque d'Annecy, nous ne connaissons pas notre religion, et je parle ici pour l'immense majorité des chrétiens fidèles. » Beaucoup de catholiques connaissent peu le christianisme, et alors ils le pratiquent mal. Ils n'ont qu'une piété de sentiment ou de tradition. Une piété qui n'est pas alimentée par une forte instruction religieuse est comme un arbre qui n'a pas de racines, qui n'a pas de sève, qui produit quelques feuilles et quelques fleurs, mais pas de fruits. Une foi mal éclairée est incapable d'agir, incapable aussi de résister. Beaucoup de catholiques connaissent peu le christianisme, et alors ils ne savent pas le défendre. La moindre objection les trouve désarmés et impuissants. La plus légère plaisanterie les ébranle et les désarçonne. Ils sont à la merci du plus petit coup de vent. Ils reculent, ils lâchent pied, parce qu'ils n'ont que des convictions mal assises. Là est la grande faiblesse des catholiques à l'heure actuelle.

Ce sont les idées qui mènent le monde. Or les catholiques en général n'ont que des idées très confuses sur Dieu, sur Jésus-Christ et l'Église, sur le dogme, la morale et les sacrements, sur l'Évangile et sur l'histoire du christianisme. Ils ne dirigent pas la barque, parce qu'ils ne savent pas tenir le gouvernail. On ne les suit pas, parce qu'ils n'ont qu'une marche indécise et flottante. Le mouvement du siècle leur échappe; nous périssons d'ignorance religieuse.

*
* *

Que faire? Il est plus que jamais nécessaire de répandre l'instruction religieuse. Nous ne disons pas que c'est le remède unique. Mais nous disons que c'est le remède qui doit précéder et accompagner tous les autres. Que la religion soit d'abord connue, bien connue; ensuite il nous sera relativement facile de l'aimer, de la professer, de la défendre, de la propager et de lui faire porter les fruits de vie dont nos âmes et ce siècle ont tant besoin.

Mais ici tout de suite une question se pose...

Comment instruire les hommes? Comment leur enseigner la religion? Allons-nous donc leur dire : venez à la grand'messe, et suivez les prônes de la paroisse? Quelques-uns viendront. Oui, ceux qui

sont déjà très chrétiens s'accommoderont volontiers de nos grands offices et de la prédication commune. Ils trouveront facilement une place à l'église, qui est pour eux comme une maison de famille. La grand'messe ne leur semblera pas trop longue, parce qu'ils sauront s'y occuper. Le prône du curé ou du vicaire répondra parfaitement à leurs besoins spirituels. Mais les autres, c'est-à-dire les quatre cinquièmes des hommes se soumettront-ils à ce régime? Certainement non. Si nous voulons qu'ils viennent assidûment dans nos églises, nous devons d'abord leur en rendre l'accès facile, leur assurer une place honorable, et autant que possible gratuite. Et puis, nos offices paroissiaux sont généralement trop longs pour leur attention déshabituée des choses religieuses. Voyez-les assister à une messe d'enterrement. Ils ne savent qu'y faire; ils ne savent plus prier, ni même s'agenouiller. Une messe qui dure une heure et demie est au-dessus de leur capacité religieuse. Il importe donc de leur offrir un office spécial, assez court et intéressant, dans lequel ils se sentiront groupés, juxtaposés, aguerris par conséquent contre le respect humain... un office avec des chants populaires exécutés par les assistants eux-mêmes. Nulle musique n'égale en majesté la voix puissante et unanime des

hommes qui chantent le *Credo* ou le *Magnificat*. Et enfin la grande majorité des hommes, pour venir à l'église, veulent y trouver, avec une place assurée et un office qui les intéresse, une prédication adaptée à leurs besoins, à leur état d'âme. Où en sont les hommes à peu près tous? Ils sont très faibles dans la foi, sinon tout à fait ignorants des choses et des vérités religieuses; il faut les instruire. A cause du milieu dans lequel ils vivent, ils sont plus ou moins matérialisés, et jugent toutes choses au point de vue temporel et humain; il faut leur montrer le côté consolateur, bienfaisant, j'allais dire utilitaire de la religion; il faut leur faire voir et toucher du doigt que la religion, qui semble n'avoir d'autre but que notre félicité éternelle, fait encore notre bonheur dans la vie présente; il faut leur exposer simplement, clairement, tout le christianisme, tel qu'il est en lui-même, dans sa splendide histoire, et dans ses bienfaits sociaux. Avec une telle prédication, faite pour ainsi dire sur mesure, on est sûr d'intéresser et d'instruire, de dissiper les préjugés et les ignorances, et de déposer dans les âmes viriles des idées saines et des attraits vers la pratique religieuse.

Il est une période de l'année chrétienne où l'évangélisation des hommes est particulièrement néces-

saire et féconde : c'est le carême. Si la Bretagne et la Vendée sont restées les provinces de France les plus religieuses, elles le doivent surtout aux grandes missions qui, en avent ou en carême, viennent périodiquement remuer et renouveler toutes les paroisses. La parole du clergé paroissial s'émousse et s'énerve à la longue. « Le temps tout seul la blesserait à mort, dit Lacordaire, en lui enlevant le charme de la nouveauté. » A force de voir les mêmes choses et d'entendre la même voix, l'âme du peuple, comme un timbre de plomb, reçoit, sans s'émouvoir, le choc de nos cérémonies et la percussion de nos discours. En carême, des prêtres étrangers à la paroisse, prêtres séculiers ou religieux, se présentent devant les populations, et leur apportent les vérités anciennes revêtues d'une forme nouvelle. Ils offrent aux hommes des conférences qui leur sont spécialement destinées, et cet enseignement est appelé à faire un vrai bien.

Cependant, le carême n'est qu'une petite période de l'année, et les prédications du carême, qui préparent à la communion pascale, sont surtout exhortatives. Il faut aux hommes un régime permanent et ininterrompu d'instruction religieuse. Nous avons la conviction qu'une messe des hommes avec conférence chaque dimanche est nécessaire et pos-

sible, au moins dans les paroisses un peu importantes. Les hommes n'ont pas le temps ni la patience de lire les gros livres, les apologistes, les Pères, la sainte Bible; d'un autre côté, la grand'-messe paroissiale est inaccessible au plus grand nombre, et ils nous disent, quand ils sont sincères et qu'ils ont quelque souci de leur âme et de la vérité : « Les affaires nous absorbent; ayez compassion de notre vie telle qu'elle est faite; ne nous demandez pas l'impossible; donnez-nous un moyen facile de connaître la religion. » La messe des hommes répond à ce cri et à ce besoin. Elle groupe les hommes, et elle les instruit. Elle donne des idées et des convictions. Elle fait des chrétiens.

*
* *

Dans la paroisse de Saint-Paterne d'Orléans, l'évangélisation des hommes est une des grandes préoccupations du clergé, et la messe des hommes y est fondée depuis quinze ans. C'est, nous l'osons dire, une grande institution : grande à cause des labeurs qu'elle impose au clergé, grande à cause des besoins qu'elle est appelée à satisfaire, grande à cause du bien qu'elle a produit. Chaque dimanche, depuis quinze ans, nous voyons se grouper au pied de la chaire 300, 400 et jusqu'à 500 hommes. Ils

ont à l'église une place réservée. Ils trouvent sur leur prie-Dieu un petit manuel pour suivre la messe. Ils prient et s'agenouillent ensemble. Ensemble ils chantent le *Lætatus sum*, le *Credo*, l'*O salutaris* et le *Magnificat*. Ils s'édifient mutuellement, et ils donnent à la paroisse un magnifique exemple de foi et de vie religieuse. Nous leur donnons chaque dimanche une conférence de vingt ou vingt-cinq minutes, et c'est merveille de contempler ces physionomies viriles que la prédication ne trouve jamais indifférentes et insensibles. Voici le plan d'apologétique religieuse que nous suivons depuis quinze ans et qui représente plus de 700 conférences consécutives :

1re année. — *Dieu et son œuvre.*

2e année. } 3e année. } *Jésus-Christ et son œuvre.*

4e année. — L'Église et son œuvre. *La constitution de l'Église.*

5e année. — *Les combats de l'Église.*

6e année. } 7e année. } *Les bienfaits de l'Église.*

8e année. — L'Église au XIXe siècle. *Les faits.*

9e année. — *Les doctrines.*

10e année. } 11e année. } *Les œuvres.*

12e année. } 13e année. } *Nos plaies sociales.*

14e année. — *Les objections.*

C'est cette dernière série : *les Objections*, que nous offrons au public.

On nous a dit et redit que nos conférences, après avoir fait quelque bien à ceux qui les ont entendues, pouvaient être utiles à ceux qui auraient l'occasion de les lire et de les méditer. On nous a dit et redit que le clergé trouverait là des indications et des matériaux pour l'évangélisation des hommes. Prêtres et fidèles nous pressent depuis longtemps de livrer à l'impression les paroles fugitives qui, chaque dimanche, s'échappent de notre cœur et de nos lèvres. Nous cédons partiellement à ces importunités, en éditant un premier volume, qui sera peut-être suivi de beaucoup d'autres.

Nous donnons, d'ailleurs, nos conférences, telles qu'elles ont été prononcées de dimanche en dimanche, et le lecteur s'apercevra bien vite que notre travail est cousu d'imperfections et troué de mille lacunes. Pour le reprendre et le compléter, il nous faudrait du temps, beaucoup de temps Or, les occupations et préoccupations de notre vie pastorale, les quotidiennes sollicitudes inséparables de la direction d'une grande paroisse ne nous permettent pas de distraire, pour le public, une seule des heures qui appartiennent à nos chers paroissiens.

Puisque des voix autorisées et amies nous affirment que, si imparfaites qu'elles soient, nos conférences rendront service au clergé et porteront la lumière à un bon nombre de laïques, nous avons la candeur de le croire, et — chose à laquelle je n'avais jamais pensé — je me décide à faire un livre. Si ce livre est bien accueilli, s'il doit atteindre et éclairer quelques âmes, j'en bénirai Dieu.

Orléans, 4 novembre, en la fête
de saint Charles, patron du clergé d'Orléans.

Charles Gibier,
Curé de Saint-Paterne.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

En présence des objections contre la religion, nous ne devons pas être étonnés

Messieurs,

Je reprends mon poste de travail et de combat, et je commence aujourd'hui ma quatorzième année de conférences.

Je vous ai parlé depuis quatorze ans de Dieu et de son œuvre — puis de Jésus-Christ et de son œuvre — puis de l'Église et de son œuvre — puis de l'Église au XIXe siècle — puis de nos grandes plaies sociales contemporaines : la profanation du dimanche, l'alcoolisme, la désorganisation de la famille, la désertion des campagnes. Que de questions nous avons abordées, étudiées, résolues ensemble à travers plus de six cents conférences! Il semble que nous avons exploré tous les sujets et que rien ne reste plus à dire. Ne le croyez pas. La religion est incommensurable comme le firmament. Elle est toujours ancienne et toujours jeune. Elle présente des aspects multiples, variés, sans cesse nouveaux et inédits.

De quoi donc maintenant vais-je vous parler?

Voici mon sujet: Il est inépuisable. Il peut durer cinq ans, dix ans, vingt ans et plus. Il me conduira jusqu'à mon dernier souffle. Il absorbera la durée et les forces qu'il plaira à Dieu de me donner. Je vous parlerai des objections que l'esprit humain oppose à la religion. Ces objections sont innombrables. Nous allons toutes les passer en revue, les regarder en face, les pénétrer à fond. Vous le devinez. Il y a là de l'ouvrage pour un bon quart de siècle, nous n'avons pas de temps à perdre. Dès ce matin je commence.

Et d'abord qu'on élève contre la religion beaucoup d'objections, je vous demande de n'en point être étonnés. Cela est, et j'ajoute que cela doit être.

— Cela est. Que ne dit-on pas contre la religion, partout, dans le salon, dans l'estaminet, dans l'atelier, dans les académies, dans les parlements, dans les journaux, dans les livres? Depuis le philosophe jusqu'au valet de ferme, tout citoyen qui se respecte pose sa thèse contre le catholicisme, l'un avec de grandes phrases de rhéteur, l'autre sur un ton vulgaire et grossier, celui-ci avec un air sérieux et solennel, celui-là avec un air goguenard et gouailleur. Si la religion était vulnérable et mortelle, il y a longtemps que la contradiction l'aurait tuée, tant

sont nombreuses les pierres qu'on lui jette et les objections qu'on lui fait. N'en soyez pas étonnés.

— Cela doit être. C'est inévitable. C'est fatal. En effet :

1° La religion est une institution *très étendue*. Voyez sa surface, son envergure, son immensité. Elle touche à tout. Elle atteint les profondeurs de l'être divin et les profondeurs de l'âme humaine, les profondeurs de l'histoire et les profondeurs de l'espace. Elle se joue dans le mystère et dans le miracle, dans l'invisible et dans l'incompréhensible. Elle s'enracine dans le lointain des âges et dans le lointain des lieux. Elle offre donc aux objections une cible illimitée, et sur le triple terrain de la philosophie, des sciences et de l'histoire, elle doit s'attendre à des contestations sans nombre. Imaginez une armée qui serait en bataille depuis des siècles sur toutes les mers et sur tous les continents. Que d'escarmouches n'aurait-elle pas à subir? Ainsi la religion. Son immense étendue lui mérite mille et mille objections qui tombent sur elle comme autant de projectiles venus de toutes les directions ;

2° Et puis la religion est une institution *très gênante*. « Qui me commande, m'irrite », dit Bossuet ; or la religion commande sans cesse, et commande au nom de Dieu. Elle nous règle, et elle s'impose à nous de haut, de très haut. Elle gouverne et con-

trôle nos pensées, nos paroles et nos actes. Elle proscrit des choses qui plaisent, et elle prescrit des choses qui répugnent. Comment voulez-vous qu'on l'accepte sans la discuter? ce n'est pas possible. Les mauvais écoliers sont toujours mécontents de leurs professeurs et ont mille reproches à leur adresser. Tels beaucoup de gens à l'égard de la religion. Ils ne veulent pas croire à sa divinité, de peur d'être obligés d'obéir à son autorité; et pour échapper aux conséquences désastreuses de la foi, ils s'en tirent par quelques objections faciles et futiles, par quelques arguments subtils et spécieux. Ils signalent dans la loi religieuse tel détail attaquable, tel coin du tableau défectueux, telle irrégularité plus ou moins importante qui ôte à la loi son caractère divin... Et c'est fait. Ils sont sauvés du péril de croire, et par là même de la nécessité de pratiquer une religion gênante. N'en doutez pas, Messieurs. Je mets en ce moment la main sur le point douloureux, et je vous désigne la source de beaucoup d'objections, sinon de la plupart. Un homme d'esprit ayant naguère à sa table un grand nombre d'écrivains distingués osait prononcer cette phrase qui ne fut pas contredite : « Avouons, Messieurs, que nous aurions le courage d'être chrétiens, si nous avions celui d'être chastes. » — Au moment de la Commune de Paris, un vicaire de Saint-Philippe-du-Roule, l'abbé Miquel, est arrêté. — « Quel crime ai-je donc commis? demande-t-il. — Il ne s'agit pas de cela, lui

est-il répondu. Nous voulons nous débarrasser de la religion. Il y a dix-huit cents ans qu'elle nous gène. » La religion est gênante. Voilà la vraie et secrète et profonde explication de bien des incrédulités, de bien des indifférences, de bien des objections. Et en disant cela, je ne calomnie pas la nature humaine, je constate simplement ses misères, ses faiblesses, ses défaillances, souvent à moitié inconscientes ;

3° Et enfin la religion est aujourd'hui surtout une institution *très ignorée*. Ne soyez donc pas étonnés qu'elle soit l'objet d'innombrables objections. Moins on connaît une chose, et plus on est à l'aise pour la discuter. Au moment de la guerre, j'ai entendu les paysans et les citadins discuter avec assurance les plans de bataille et les opérations militaires auxquels ils ne voyaient goutte. En toute matière ce sont les plus incompétents qui posent le plus de questions et les questions les plus saugrenues. Il n'est pas difficile, Messieurs, de poser des questions. Ce n'est pas du tout une marque de force intellectuelle. Vous savez ce que disait un électeur à son député dans une réunion publique : « Enfin, qu'est-ce que vous avez fait depuis que nous vous avons élu? — Moi, j'ai posé cent quatre-vingt-treize questions aux divers ministres. » Et l'autre de répliquer gravement aux applaudissements de l'assistance : « Si vous « posez tant de questions, faut que vous soyez bien

« ignorant! » J'applique cette réflexion gauloise au sujet qui nous occupe, et je prétends que, à l'heure présente, l'ignorance religieuse étant effroyable, il s'ensuit que les objections pleuvent drues comme grêle sur la religion. J'ai dû déjà vous raconter l'histoire d'un savant sulpicien. M. Boyer, qui avait passé toute sa vie à étudier et à enseigner la religion. Il rencontrait un jour en voiture une dame incrédule qui raillait toutes nos vérités chrétiennes, avec une suffisance qui n'avait d'égale que son ignorance. — « Voyons, Madame, lui dit-il, avez-vous un peu étudié le christianisme? Connaissez-vous les écrits de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue?— Non.— Mais, Madame, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites que vous êtes une ignorante, mais non une incrédule. »

On élève contre la religion beaucoup d'objections Messieurs, n'en soyez pas étonnés. La religion est une institution si étendue, si gênante, si universellement ignorée qu'elle doit s'attendre aux contradictions les plus diverses et les plus étranges. C'est ce que je voulais uniquement vous dire aujourd'hui.

Et maintenant, Messieurs, remettons-nous en marche pour une année, vous, moi, vous et moi unis.

— *Moi*, d'abord, je vous apporte toute mon âme dans ma parole. La parole est la grande force du clergé. C'est la parole du Christ qui a brisé toutes

les chaînes du monde. C'est la parole des apôtres qui a déployé toute la liberté des peuples. C'est la parole du prêtre, parole virginale, parole conquérante, parole autorisée et persuasive qui continue ici-bas la parole du Christ et la parole des apôtres... Mais combien cette parole est laborieuse, épuisante pour ceux qui la distribuent!... priez pour nous, fidèles, afin que Dieu nous rende notre charge moins lourde, afin que Dieu mette sur nos lèvres les accents qui vous conviennent, afin que Dieu nous donne les forces physiques et morales dont nous avons besoin pour suffire à notre tâche. Et puis, Messieurs,

— *Vous* aussi, mettez-vous à l'œuvre, car la mission que j'ai à remplir relève de vous autant que de moi. « Quand on a l'honneur d'être chrétien, « disait à son fils le colonel Paqueron, il ne s'agit « pas de se faire pardonner ou tolérer, mais bien « de se faire respecter. »

Et comment se faire respecter? En s'affirmant et en se groupant. Il n'est pas besoin que les grands chrétiens soient nombreux; ils ne l'ont jamais été. Mais leur petit nombre agit sur la foule. Ce sont les minorités ardentes qui gagnent les batailles et qui font triompher les nobles causes. Trois siècles de martyre ont refoulé quarante siècles de paganisme. Trois cents hommes déterminés dans leur foi en entraînent six cents, puis six mille, puis toute la collectivité. Les chrétiens courageux n'ont qu'à se

mo rer, à s'affirmer et à se grouper. On les reconnaît, on les respecte, on les suit. Voilà votre programme. Vous mettrez toute votre foi dans votre présence et dans votre attitude, comme je mettrai toute mon âme dans ma parole... Et

— *Vous et Moi* unis, la main dans la main, nous continuerons, en l'accentuant encore, l'apostolat que nous exerçons ensemble depuis quatorze ans. Il y en a qui disent que l'heure est désespérée. Oh! la vilaine parole! oh! combien je préfère la parole du chevalier Bayard qui disait : « Il n'y a point « de place faible, là où il y a des hommes de cœur. » Professée par des hommes de cœur, notre divine religion est invincible. Soyons ces hommes de cœur, vous et moi. Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Faisons notre possible et Dieu fera l'impossible. Clergé et peuple chrétien, accomplissons notre devoir, et, avec la grâce de Dieu, nous refoulerons les insolences de l'erreur et du mal, nous changerons les crépuscules en aurores, nous ferons germer dans nos sueurs les moissons de l'avenir!

Amen!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

En présence des objections contre la religion nous ne devons pas être effrayés

Messieurs,

En toute chose il faut se défier des résultats trop prompts. Le peuplier pousse vite, mais c'est du bois tendre. Le chêne y met le temps, mais c'est du bois qui défie les siècles. Ainsi nous, vous et moi, nous travaillons à une œuvre d'illumination religieuse et de rénovation sociale. C'est une œuvre de souveraine importance. Nous y mettons le temps. Nous y travaillons depuis treize ans, et nous inaugurons avec confiance et sérénité notre quatorzième année de conférences dominicales.

Je vous ai annoncé un nouveau sujet qui est inépuisable, et qui a le double avantage de la variété et de l'opportunité : les objections. Et déjà je vous ai dit : en présence des objections que l'esprit humain élève contre la religion ne soyez pas étonnés. A ce premier avertissement j'en ajoute un second : ne soyez pas effrayés.

Beaucoup d'objections sont sottes et futiles ; quelques-unes sont sérieuses et embarrassantes. Ne soyez effrayés ni des unes ni des autres.

I. ***Beaucoup d'objections sont sottes et futiles.***

Vous savez ce que disait *Talleyrand* de Fouché : Le ministre de la police est « un homme qui se « mêle de ce qui le regarde, et ensuite de ce qui « ne le regarde pas ». On pourrait dire la même chose d'une masse de gens qui s'occupent de ce qu'ils connaissent, et ensuite de ce qu'ils ne connaissent pas. Ils ne savent pas le premier mot de la religion, et cependant ils en parlent à propos de tout et à propos de rien. Ils ont gardé un souvenir vague et imprécis des quelques pages de *catéchisme* apprises dans leur première enfance, et on les entend discuter les dogmes, les préceptes, les sacrements, les personnes et les choses religieuses, semblables à des aveugles-nés qui prononceraient des sentences sur les rayons du soleil, sur les couleurs du firmament et sur les nuances d'un paysage. Ils ont recueilli dans les *conversations* courantes quelques phrases toutes faites contre la religion, et cela leur suffit pour formuler des objections qui leur semblent irréfutables, et qui ne sont que stupides. Ou bien c'est *la presse* incrédule qui leur sert de pâture quotidienne. Qu'est-ce que la presse incrédule? Un grand appareil à *seriner* les hommes. Pour former ce qu'ils appellent l'opinion publique, les chefs du parti sectaire ont recours à la presse. Chaque jour ils tournent la manivelle, chaque jour ils répètent dans leurs journaux l'air qu'ils veulent imposer au public, et bientôt les serins chantent, et voilà l'opi-

nion publique. Beaucoup d'objections sont sottes et futiles. Vous auriez tort de vous en effrayer.

— La plupart du temps, *il faut en rire*. Chose curieuse, le Français est brave; il est crâne ; mais il a peur de certains mots, de certaines affirmations qui ne méritent que le dédain Le maréchal Bugeaud, qui n'en était plus à faire ses preuves de courage, disait un jour qu'il tremblait devant une invasion de moutons, de moutons étrangers, bien entendu: il s'agissait d'agriculture. Eh bien, nous aussi, trop souvent nous tremblons devant des fantômes, devant des spectres. Par exemple on dresse devant nous le spectre du cléricalisme. Cela ne signifie rien. Que faire ? Discuter ? Non. Cela n'en vaut pas la peine. Marchons sur le fantôme, et tuons-le d'un éclat de rire. C'est tout ce qu'il mérite.

— Ou bien, si le rire ne suffit pas, *répliquons d'un mot*. Oh ! la puissance d'un mot ! Le 6 juillet 1809, en pleine nuit, *Radet* entre de force au Quirinal et demande à Pie VII d'abdiquer. Et le doux Pontife de répondre : « Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas. » Radet reste interdit. *Une humble chrétienne* revenant de Lourdes est apostrophée par un monsieur qui lui dit : « Eh bien, ma bonne femme, la mère de Dieu a dû vous apparaître ? — Oui, mon cher Monsieur, répond la pèlerine, la mère de Dieu m'est apparue, et non seulement Elle, mais toute la sainte famille

de l'étable de Bethléem. Il n'y manquait que l'âne, mais il m'apparaît maintenant. » Là-dessus rire de la galerie et éclipse du monsieur. Un vénérable *prêtre* descend une rivière en bateau avec une société nombreuse et assez bien composée. Là pourtant se trouve un jeune homme, comme on en voit tant aujourd'hui, qui se met à déclamer contre la religion, ayant sans cesse à la bouche les mots de superstition, de fanatisme, de préjugé... « Jeune homme, lui dit le prêtre, veuillez me dire ce que vous entendez par préjugé? » — Naturellement le jeune barbouillé n'était pas capable de définir le mot préjugé. Le prêtre vient à son secours : « J'entends par préjugé une opinion témérairement conçue sans preuve ni examen. Est-ce cela ? — Oui, c'est cela même. — Bien, quel âge avez-vous? — Vingt ans. — Et moi, répliqua l'abbé, j'ai soixante et un ans, et j'en ai consacré plus de quarante à l'étude de la religion. Or je vous prie de me dire qui de nous deux peut être appelé un homme à préjugés, de vous qui n'avez peut-être pas consacré vingt heures à la religion, ou de moi qui l'étudie depuis quarante et un ans? » Le jeune homme, pour toute réponse, porta la main à son front, roula sa moustache naissante, et jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. — Beaucoup d'objections sont sottes et futiles. Il n'y a pas à s'en effrayer. On les réfute d'un sourire ou d'un mot.

II. ***Quelques objections sont sérieuses et embarrassantes.***

Ce n'est pas niable. Il y a des taches dans le soleil, et les astronomes ont bien de la peine à en donner une explication plausible et identique. Il y a des mystères à peu près dans toutes les branches des connaissances humaines, et les savants ne se chargent pas de nous en dire le dernier mot. Les plus grands savants sont précisément les plus modestes et les plus réservés. De même, et à plus forte raison, l'esprit humain peut élever contre la religion des objections sérieuses et embarrassantes. Faut-il en être effrayé ? Point du tout. Ces objections peuvent être réfutées en bloc *par des preuves générales*, par des arguments indirects qui sont comme des batteries de réserve, auxquelles rien ne résiste. Je m'explique. On vous jette à la figure des objections philosophiques, scientifiques, historiques. Vous n'y pouvez pas répondre. Que faire?

1° Renvoyez *à ceux qui sont plus instruits que vous et que vos interlocuteurs.* — Il y a sur la terre des gens qui sont chargés d'office d'enseigner la religion, comme il y en a qui sont chargés d'office d'enseigner l'astronomie, la chimie, la médecine, le droit et le reste. Il y a sur la terre des gens qui ont mission et compétence pour répondre aux mille objections de détail que la subtilité des libres pen-

seurs peut soulever contre tel ou tel point en particulier. Ce sont les *prêtres*. Adressez aux prêtres les esprits de bonne foi qui ont des doutes et qui sont empêtrés dans des difficultés, que vous ne pouvez pas résoudre. Et puis, à côté des prêtres, il y a des millions et des millions de *chrétiens* qui ont professé et professent la religion, et ces chrétiens ne sont pas les premiers venus. On compte parmi eux des rois, des savants, des philosophes, des orateurs, des guerriers, des politiques, et même les plus puissants cerveaux, les plus grands génies dans tous les genres. Messieurs, voilà vos répondants et les garants de votre croyance. En telle compagnie vous pouvez défier toutes les objections. Il y a plus encore et mieux.

2° Pour réfuter les objections en bloc, vous avez *le témoignage de l'Église*. L'Église est divine, ses origines miraculeuses et son histoire extraordinaire suffisent à le démontrer; donc il faut admettre sans hésitation et sans crainte tous ses enseignements. On lui fait des objections et on la poursuit de haines féroces? Elle en a vu bien d'autres. Que d'hérésies elle a confondues et que de persécuteurs elle a enterrés! Quand l'océan ramasse au loin ses tempêtes, prend son élan, et s'en vient jeter ses flots en furie contre le rocher aposté par la Providence à la garde du rivage, est-ce que vous tremblez pour le rocher? Eh bien! l'Église est plus

solide que le rocher. Écoutez là-dessus un bon mot de l'abbé Combalot. Il prêchait dans une grande église de Lyon. Il venait de fustiger de sa parole vigoureuse cette sotte espèce de mécréants qui annoncent sans cesse la mort et les funérailles de l'Église. Il descendait de la chaire à pas lents, lorsque tout à coup il s'arrête et remonte : « Mes « Frères, dit-il à ses auditeurs surpris, de votre « ville de Lyon vous voyez le mont Blanc, n'est-ce « pas? Eh bien, je vous le dis, les rats ne le man- « geront pas. » A tous ceux qui attaquent le mont Blanc divin, la religion, vous pouvez répondre la même chose. La religion est inébranlable sur ses bases. Elle est divine dans son origine. Elle est infaillible dans son enseignement. Les rats libres penseurs ne l'entameront pas plus qu'un bloc de granit; les rats libres penseurs ne la mangeront pas. Ils seront mangés avant elle.

3° *L'attitude des ennemis de la religion* est encore un excellent argument contre les objections. « Car, « comme dit Bossuet, qu'ont-ils vu ces rares génies, « qu'ont-ils vu plus que les autres? Pensent-ils « avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y « succombent, et que d'autres qui les ont vues « les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'en- « tendent rien... Les absurdités où ils tombent « en niant la religion deviennent plus insoutenables « que les vérités dont la hauteur les étonne; et,

« pour ne pas vouloir croire des mystères incom-
« préhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'in-
« compréhensibles erreurs. »

En effet, à force de combattre l'idée religieuse, ils en arrivent à nier toute idée philosophique et morale : la famille, l'autorité, la propriété, la liberté même la plus élémentaire, celle de la conscience et du foyer. Vraiment, Messieurs, pour croire à la religion, il n'y a qu'à regarder et à entendre ceux qui la combattent. Leur attitude et leur langage sont une provocation à la foi et une confirmation de nos croyances. Les objections les plus sérieuses sont beaucoup moins effrayantes que les énormités de la libre pensée.

Je termine, Messieurs, par un conseil. Ne vous croyez pas obligés de répondre à toutes les objections; ne vous croyez pas obligés de servir de cible aux contradicteurs qui ont pour but de vous attaquer, et non de s'éclairer. Affirmez simplement votre liberté et dites-leur : « Je ne m'occupe « pas de votre conscience, ne vous occupez pas de « la mienne. » Allons, chrétiens, marchez la tête haute. Vous avez un *Credo*. Soyez-en fiers, et chantez-le d'une lèvre reconnaissante, joyeuse et intrépide !

Amen.

TROISIÈME CONFÉRENCE

En présence des objections contre la religion, nous ne devons pas être désarmés

Messieurs,

On raconte que le philosophe Albert le Grand avait construit un homme automatique qui étendait les bras et gesticulait comme un homme vivant. Pour voir l'effet que produirait son œuvre, il met ce mannequin en mouvement au moment où entrait un visiteur, et il se cache pour juger de l'effet. Mais le visiteur, au lieu de perdre son sang-froid, frappe de sa canne plombée ce fantôme menaçant, et aussitôt les ressorts si délicats de l'homme-mécanique sont brisés et tombent en morceaux sur le sol. La création factice du philosophe s'évanouissait sous un coup de canne. Ainsi en est-il de beaucoup d'objections qui sont sottes et futiles. Il suffit d'un sourire ou d'un mot pour les réfuter et les pulvériser.

Quelques objections cependant sont sérieuses et embarrassantes. Elles ne peuvent rien contre la religion... Que peut un enfant qui lance la flèche de son arbalète contre les tours d'une vieille cathédrale? mais elles peuvent beaucoup contre l'esprit

qui n'est pas armé, qui ne sait pas se défendre. Messieurs, sachons nous défendre. En présence des objections qui essaient d'entamer la religion, je vous ai dit : ne soyez ni étonnés ni effrayés; à ces deux avertissements j'en ajoute un troisième : *ne soyez pas désarmés.*

I. — ***La situation*** même vous dicte votre devoir.

Nous sommes à l'état de lutte. C'est la loi de la vie. C'est surtout la loi de notre temps, nous ne pouvons pas ne pas le voir. La *presse* nous impose la lutte. Plus forte que les armées et les gouvernements, plus rapide que les vents et plus vaste que l'espace, la presse porte partout la vérité et l'erreur, le bien et le mal, l'Évangile et l'irréligion. Personne n'est à l'abri de ce puissant appareil d'information et de controverse. L'*opinion* nous impose la lutte. L'opinion est reine, reine désordonnée et furieuse comme l'océan. Elle agite toutes les questions, les questions les plus graves de l'ordre religieux, intellectuel et moral, aussi bien que les questions politiques et administratives. Dans le monde des académies, des salons, des usines, des magasins, des cafés et des casernes, les idées se brassent et se heurtent. Il faudrait être sourd pour ne pas entendre les discussions contemporaines, et

muet pour n'y pas prendre part. Les *mécréants* nous imposent la lutte; nous voudrions ne pas lutter que nous ne le pourrions pas. Les ennemis de tout bien et de toute religion en veulent non à la médaille, ni au crucifix, ni au chapelet, ni à la carmélite qui prie dans son cloître, ni au moine qui fait des livres ou des sermons, mais au catholicisme lui-même. Pour les contenter, supprimons les processions; ils nous demanderont que nous fassions taire les cloches. Faisons taire les cloches; ils exigeront qu'on abatte le clocher. L'Église rasée, s'il reste un prêtre et un autel, ils se plaindront encore. Voilà la situation. Nous sommes à l'état de lutte.

Nous aurions tort d'en être surpris ou découragés. Car cet état de lutte dure depuis vingt siècles et durera jusqu'à la fin du monde. Il y a eu, dans le passé, des heures bien autrement difficiles et douloureuses que l'heure présente. En février 1758, Voltaire écrivait à son ami d'Alembert : « Dans « vingt ans, l'Église verra beau jeu. » Vingt ans après, le 25 février 1778, Voltaire mourait, furieux, et s'écriait, au témoignage du médecin protestant Tronchin, qui était présent : « Je meurs abandonné « de Dieu et des hommes. » Dieu permet que son Église subisse de temps en temps, ici ou là, d'effroyables assauts; mais, comme dit Bossuet, « quand « il veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa « main, il réduit tout au désespoir et à l'impuis- « sance, puis il agit. » Il intervient. Il fait un signe

et ses ennemis sont terrassés. Nous sommes dans la lutte. Que faire? avoir confiance en Dieu? oui, mais

II. ***Le devoir*** ne finit pas là. Il commence.

Aide-toi et le ciel t'aidera. Dieu ne laissera pas la religion périr dans le monde. Mais la religion peut périr en nous, si nous ne savons pas la garder et la défendre, si nous ne sommes pas de force à répondre à l'objection, si nous ne sommes pas munis *d'une forte instruction religieuse.*

Autrefois on pouvait se contenter d'une instruction religieuse élémentaire, on savait ce qu'il fallait croire sans savoir pour quels motifs et sur quelles preuves. On était catholique par tradition, par habitude, par vitesse acquise, comme les Norwégiens sont protestants, et les petits Turcs mahométans; on allait à la messe pour imiter les parents, mais sans bien savoir personnellement pourquoi.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. Notre foi nous est disputée, comme un tas de blé que grignotent les souris, comme un vêtement qu'on veut nous arracher, comme une maison qu'on démolit pierre à pierre. Quel est le jeune homme qui, à l'atelier, au magasin, dans le bureau, n'a pas à subir des interrogations sur sa croyance? Quel est l'homme fait qui, un jour ou l'autre, n'est pas obligé, dans

une conversation, de justifier et de venger son Credo? Si les catholiques sont mal armés pour la controverse, le moindre demi-savant sera en mesure de les démonter par ses objections... Messieurs, toute objection restée sans réponse porte dans l'âme la flèche du doute. C'est une balle ennemie qui nous a frappés et qui n'est pas sortie. Elle voyage dans nos membres; nous ne pouvons pas faire un mouvement sans nous dire : Elle est là; je la sens! Pour l'honneur de la religion et pour la sécurité de notre âme, il faut que l'objection soit vaincue et la balle extirpée. Il faut nous instruire. C'est un devoir que nous commande la situation.

III. ***La méthode*** est à la portée de tout le monde.

On peut s'instruire *dans les livres*. Un ami trouva un jour le général Lamoricière suivant sur une carte les phases de la guerre d'Orient. Deux livres, l'Évangile et l'Imitation, assujettissaient la carte, ce qui étonna le visiteur. « Eh bien oui, dit Lamoricière, « j'en suis là. Je ne veux pas être, comme vous, le « pied en l'air, entre le ciel et la terre. Je veux « savoir à quoi m'en tenir, je veux savoir où je « vais, et je n'en fais pas mystère. » On peut s'instruire de la religion dans les livres, et je vous con-

seille fort de le faire. Mais tout le monde n'a pas le temps de lire, tout le monde n'a pas le goût de la lecture. Les livres, Messieurs, ne remplaceront jamais la parole. *Fides ex auditu.* La foi entre dans l'âme et s'y implante plus par les oreilles que par les yeux. C'est la vieille méthode apostolique.

On s'instruit de la religion surtout *au pied de la chaire*. Si infirme que soit le prédicateur, il a reçu grâce et mission pour prêcher, et il est généralement plus fort en religion que les quatre-vingt-quinze centièmes de ses auditeurs. Les gens les plus cultivés peuvent apprendre de lui beaucoup de choses qu'ils n'ont jamais sues ou qu'ils ont oubliées. Un savant était dans son cabinet occupé à résoudre des problèmes compliqués de mécanique. Une jeune servante entre et lui demande la permission de prendre du feu. « Mais vous n'avez rien pour l'em-« porter, lui dit-il. — N'importe, lui répond la petite, « j'en trouverai bien le moyen. » Elle s'approche de la cheminée, y prend des cendres froides dont elle place une couche épaisse dans sa main et met dessus quelques charbons allumés. Le savant, surpris, ferme ses livres en se disant : « Avec toute ma « science, je n'aurais pas su trouver cela. » Messieurs, le plus modeste prêtre possède la science religieuse. On s'instruit toujours au pied de la chaire, et on a vu des hommes, comme Drouot, Berryer, Pasteur, savourer avec délices les prônes

de leur curé de campagne... Le devoir des catholiques à l'heure présente est d'être armés contre l'objection, et donc de se procurer une forte instruction religieuse.

Conclusion. — *Est-ce à dire que dès maintenant tous vont en arriver là?* Ce serait désirable, mais ce n'est pas possible.

Bossuet soutenait à vingt ans sa thèse de théologie au collège de Navarre. Condé, à qui il l'avait dédiée, entre tout à coup dans la salle. Bossuet, sans se troubler, salue et félicite le vainqueur de Rocroi. Le prince eut la tentation de disputer avec lui. Il l'aurait pu, car son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime. Nous n'en sommes plus à ces temps héroïques. On ne trouve presque plus aujourd'hui de laïques possédant à fond la question religieuse.

Il nous faudrait, cependant, *quelques groupes de catholiques fortement convaincus*, parce que solidement instruits. Qu'importe le nombre? Il est des professeurs, même de l'Université, des membres de l'Institut, même à Paris, qui n'ont pas quelquefois vingt auditeurs, et cependant, comme Cousin, ils consacrent toute une semaine à la préparation d'une seule leçon. Ils façonnent des élites, et ce

sont les élites qui mènent le monde. Ainsi, dans une paroisse, quand il y a un groupe de chrétiens ardents et éclairés, ce groupe est un vrai point cardinal sur lequel pivote la paroisse tout entière. Or, quand une paroisse est déjà sur un pivot, elle n'est pas loin d'être changée. Le jour où, dans chaque ville, apparaîtront quelques centaines d'hommes capables de défendre leur foi contre l'objection et groupés dans l'affirmation puissante de leur Credo, la foule désillusionnée, agacée par toutes les vaines promesses de la libre pensée, finira par se dire : « Si maintenant l'on essayait de l'Évangile? si l'on « revenait à la bonne vieille religion de nos pères? « si l'on reprenait la vieille chanson qui, elle, ne « trompe jamais? » Et l'avenir sera sauvé. Il appartiendra au Christ Rédempteur des âmes et Libérateur du monde.

Vous serez, Messieurs, *vous serez ce groupe* de chrétiens convaincus et armés d'une forte instruction religieuse. *Et moi*, je promets de vous y aider. Dans ma faiblesse, je me rappelle la parole de Vincent de Paul. Il disait : « Je n'ai pas un sou en « caisse. Mais qu'importe? Quand une œuvre est « nécessaire, il faut l'entreprendre sans crainte, « Dieu y pourvoit. » L'œuvre à laquelle je travaille depuis treize ans est nécessaire. J'ai confiance... en Dieu et en vous, Messieurs!

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je ne veux pas entendre parler de religion

Messieurs,

Je commence aujourd'hui l'examen détaillé des différentes objections, futiles ou sérieuses, que les hommes de ce temps élèvent contre la religion. Et d'abord :

Je ne veux pas entendre parler de religion, disent les uns par hostilité, les autres par indifférence. Cette parole est tantôt une parole de colère, et tantôt une parole de dédain. Jugeons-la.

I. *Je ne veux pas entendre parler de religion. Parole de colère.*

De tout temps, Messieurs, la religion a rencontré des ennemis, et des ennemis acharnés. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? La religion nous gêne. Elle est comme l'impôt. En aucun pays les contribuables n'aiment l'impôt. Ils ne réfléchissent pas aux services multiples dont il est la

compensation ; ils ne pensent pas aux progrès de tout genre que leur procure le Trésor public. Partout le fisc est redouté et même détesté. On ne se gêne pas pour le maudire, et si on le pouvait, volontiers on le supprimerait. Ainsi en est-il de la religion. Elle pèse sur notre volonté récalcitrante comme l'impôt sur notre bourse... et alors, à certaines heures surtout, retentit avec rage la parole que je viens de citer : « Je ne veux pas entendre parler de religion. »

« Plutôt le croissant que la tiare », écrivaient les Grecs à la veille même de la prise de Constantinople par les Turcs. Parole d'orgueil, cri sauvage de rébellion contre Rome. Ils ne furent que trop exaucés. La domination musulmane écrasa sans pitié la civilisation et la nationalité byzantines.

« Je ne veux pas entendre parler de religion. Écrasons l'infâme ! » s'est écrié le XVIIIe siècle. Et le mot d'ordre des philosophes a été exécuté à la lettre par les législateurs et les bourreaux. Les prêtres ont été condamnés à la prison, à l'exil, à l'échafaud. — Les temples ont été fermés ou dédiés à Vénus. — Les autels ont été renversés et les calices vendus. — Les chaires sont devenues muettes. Le respect des peuples s'est retiré de l'Église, de ses ministres et de ses institutions. Conduite criminelle... mais, si c'est possible, encore plus *insensée* que criminelle ! Au commencement de cette époque néfaste, l'abbé Maury fut un jour entouré par des

énergumènes qui criaient à ses oreilles : « Maury à la lanterne! » Et sans se laisser troubler par leurs clameurs, Maury se retournant leur jetait pour toute réponse cette apostrophe : « Et quand j'y serai, y verrez-vous plus clair? » Et, en effet, l'Église éteinte, non seulement on n'y a pas vu plus clair, mais on est entré dans la nuit, et les ruines financières, morales et sociales ont suivi de près la ruine du catholicisme. Le catholicisme, d'ailleurs, a survécu à l'orage. Comme dit saint Cyprien, les victimes ont été plus fortes que les bourreaux : *steterunt torti torquentibus fortiores.* L'orage passé, l'Église a repris sa mission, et avec elle le cours de ses bienfaits.

« Je ne veux pas entendre parler de religion. Le cléricalisme voilà l'ennemi! » s'est écrié à son tour le XIXe siècle finissant. Et, sous la poussée de cette déclaration de guerre, on a vu l'Église privée de ses principaux moyens d'action, et mise par la loi en dehors du droit commun. On ne l'a pas abattue d'un seul coup, car le poids de sa chute aurait ébranlé le pays; mais peu à peu, lentement et sûrement, on a gêné ses mouvements, paralysé ses œuvres et garrotté sa liberté. On a fait pour la religion comme cet insensé dont parle quelque part le comte de Maistre, qui de fureur met le pied sur une montre, en lui disant : « Tu m'agaces. Je t'empêcherai bien de faire du bruit et de marcher. » *Quelle folie!* Même avec la religion, on a

déjà bien de la peine à contenir les passions et à empêcher la société de voler en éclats. Sans la religion, que voulez-vous que nous devenions, sinon un peuple dégénéré, désorganisé, démoralisé? Ah! vous ne voulez pas entendre parler de religion, et vous mettez dans cette déclaration je ne sais quel accent de colère qui est une menace pour le catholicisme? Prenez garde, c'est vous qui êtes menacés et c'est votre maison qui brûle. — Ah! l'Église vous importune, et vous ne seriez pas fâchés de la voir à bas? Prenez garde; parce que le clocher est au milieu du village, les pierres qui se détachent du clocher écrasent les maisons d'alentour. Les mœurs suivent les croyances. Un peuple sans foi est bientôt un peuple sans loi. Les grandes impiétés sont le prélude des grandes décadences. C'est l'histoire d'hier. Plaise à Dieu que ce ne soit pas l'histoire de demain!

II. ***Je ne veux pas entendre parler de religion. Parole de dédain.***

Beaucoup de braves gens disent très haut qu'ils ne veulent pas entendre parler de religion, et ils le disent sans colère. Ils ne détestent pas la religion, ils la dédaignent, n'en tiennent nul compte, la traitent comme une quantité négligeable. Ce ne sont pas des ennemis, mais des indifférents.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. *Est-ce raisonnable?* non ce n'est pas raisonnable. La religion résout seule le problème de nos origines et de nos destinées. Elle est le mobile qui remue le plus puissamment l'âme humaine. Tout ce qui s'est fait de grand a été fait ou par elle ou pour elle. Et on lui accorderait moins d'attention qu'à la pluie ou au beau temps, moins qu'à un météore qui passe ou à un feu d'artifice, moins qu'au prix des céréales ou aux valeurs de Bourse, moins qu'à la délicatesse de tel mets ou à la finesse de tel vin? Ne serait-ce point une vraie déraison?

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? Non ce n'est pas possible. Car *tout le monde* en parle. Observez, vous qui avez des yeux, et dites si la religion n'est pas aujourd'hui, comme à toutes les heures solennelles, le fond même de la politique, de la sociologie, de la science, quels que soient son nom et son domaine. Regardez le saint, regardez l'impie. L'impie n'a qu'un mot dans l'âme, Dieu, et, sous son laïcisme de surface, sous ses neutralités apparentes, c'est Dieu qu'il poursuit par tous ses actes, par tous ses décrets, s'il est au pouvoir. Comme l'impie, le saint n'a qu'un nom dans l'âme, Dieu. Il le voit dans la nature, et une fleur lui parle de sa beauté et de son amour. Il le voit dans la science, et la science s'illumine. Il le voit dans l'art, et il peint à ge-

noux. Il le voit dans la poésie, et la poésie s'élève et s'idéalise.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? Non, ce n'est pas possible. Car *tous les peuples* en ont parlé et en parlent encore. Les Juifs se sont battus pour la défense de leur temple. Les Grecs ont eu la guerre sacrée. Les Romains ont défendu leurs autels autant que leurs foyers. Au moyen âge, l'Europe tout entière s'est précipitée sur l'Asie en criant : Dieu le veut! Au cours de la campagne de *Russie*, en présence des flammes qui dévoraient Moscou, Napoléon, sombre, découragé, à demi vaincu, disait en frémissant : « Mais qu'a donc ce peuple, que je ne puisse venir « à bout de sa résistance? » — « Sire, répondit « Drouot, comptez les églises de Moscou. Les Russes « sont indomptables, parce qu'ils sont un peuple « croyant. » Et les *Boers*, ce peuple si petit et si grand, est-ce que la religion ne compte pas pour eux? Écoutez la dernière proclamation signée des présidents et des généraux en chef de ce peuple étonnant : « Nous décidons que le 8 août 1901 sera « jour d'actions de grâces envers Dieu. Nous déci- « dons pareillement que le 9 août sera un jour « de pénitence. Comme Gouvernement et comme « peuple, nous demandons pardon à Dieu de nos « péchés. »

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? non ce n'est pas possible. Tout le

monde en parle. Tous les peuples en ont parlé et en parlent encore. Je dirai plus. *Tous les lieux* en parlent. Dépouillez l'annuaire des postes. Vous y trouverez cent sept pages à trois colonnes pour les communes portant des noms de saints, soit à vingt-cinq noms par colonne huit mille villes, villages ou bourgs sous le vocable d'un saint. Il faut que les libres penseurs s'y résignent. La religion est partout dans nos cités, dans nos familles, dans nos mœurs et dans nos lois. Elle est à la racine de notre nationalité et sur le front de nos monuments. En elle la France est née, vit et respire. Il faudrait se boucher les yeux pour ne pas la voir, et les oreilles pour ne pas l'entendre.

Ils ne veulent pas entendre parler de religion. Est-ce possible? non ce n'est pas possible. Ah! honnêtes indifférents, qui vous calfeutrez dans la vie présente, demain ou après-demain, bon gré malgré, vous allez mettre le pied sur le seuil de la vie future. Et alors? de quoi aurez-vous besoin, sinon d'entendre parler de religion et d'entendre la religion vous parler? En avril 1881, *Émile de Girardin*, qui avait fait tant de bruit pendant sa vie était mourant. Et devant Émile Ollivier qui le visitait, faisant retour par un mot sur les différentes luttes de sa vie, il disait : « Et tout cela pour rien, pour « rien, pour rien! » O hommes, qui que vous soyez, si la religion ne vient pas endormir et purifier votre dernier soupir, la mort sera pour vous la

plus cruelle des déceptions et le plus irréparable naufrage! Un jour, un des amis de *Jules Janin*, apercevant un crucifix dans son salon, eut l'inconvenance de lui dire : « Qu'est-ce donc que ça? — Ça, répondit Jules Janin, c'est le bon Dieu. Je ne veux point, quand je serai près de mourir, qu'on soit obligé d'aller le chercher chez ma portière. » La religion, Messieurs, est obligatoire pendant la vie, et nécessaire à l'heure de la mort. Et cette parole : « Je ne veux pas entendre parler de religion », est injustifiable au tribunal de la simple raison.

Conclusion. — Que cette parole donc soit une parole de colère qui maudit la religion, ou une parole de dédain qui n'en tient nul compte, ne vous y associez jamais, et sachez au besoin lui adresser la réponse qu'elle mérite. Aimez, vous, Messieurs, à entendre parler de religion et, à l'occasion, parlez-en autour de vous.

Venez entendre parler de religion à l'église. C'est du temps bien employé; on apprend à l'église la science de ses droits et de ses devoirs, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer, la manière de bien vivre et de saintement mourir. Quelques-uns qui n'ont pas le courage de vous suivre auront peut-être la lâcheté de vous désapprouver. Rarement ceux qui ne font rien trouvent que les

autres font bien, dit le proverbe. Venez quand même. Venez entendre parler de religion à l'église.

— Et, si l'opportunité vous est offerte, parlez de religion autour de vous. Les premiers apôtres prêchaient l'Évangile *in templo et circa domos* (*Actes*, 42) dans le temple et dans les maisons. Faites cela. Dites votre mot, affirmez votre foi. Dans les temps de crise, les disciples du christianisme doivent en être les apôtres. Oh! la belle mission! Elle est digne de vous captiver, et vous êtes capables de l'accomplir!

Amen!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a pas de Dieu

Messieurs,

Au XVIIe siècle, Bossuet disait : « La terre ne porte pas de ces insensés qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas. » Il y a seulement cinquante ans, au lendemain de la Révolution de 1848, dans la chaire de Notre-Dame, Lacordaire s'écriait : « Pour rien au monde, je ne voudrais vous démontrer l'existence de Dieu. Nous croyons en Dieu, et, si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous. » Et il était applaudi. Depuis Bossuet, depuis Lacordaire, nous avons marché, ou plutôt nous avons reculé; et il n'est pas rare, aujourd'hui, d'entendre retentir cette parole : Il n'y a pas de Dieu. Parole suspecte téméraire, déraisonnable et dangereuse.

I. *Il n'y a pas de Dieu. Parole suspecte.*

— *Qui* dit cela? Sont-ce les saints, les justes, les héros, c'est-à-dire la fleur de l'humanité? Non. Ce sont les impies, les scélérats, les parjures, les blasphémateurs, c'est-à-dire la lie de l'humanité. « Je voudrais voir, écrit La Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu; il parlerait, du moins, sans intérêt. Mais cet homme ne se trouve pas. » Et J.-J. Rousseau a écrit : « Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. » Et en effet.

— *Pourquoi*, généralement dit-on : Il n'y a pas de Dieu? Est-ce parce qu'on est bon, et pour devenir meilleur? Non. En bon français cette vilaine parole peut se traduire ainsi : « J'ai grand'peur qu'il y ait là-haut quelqu'un pour me punir. Gare à moi, s'il y a un Dieu! Dieu me gêne. Je déclare que Dieu n'existe pas. » L'athéisme est une doctrine très commode. Elle lâche la bride aux passions désordonnées de l'homme déchu.

— *Quand* dit-on : il n'y a pas de Dieu? Quand on est en pleine santé, quand on mène joyeuse vie. Au moment de la mort, tout change. La fermentation tombe, et la foi émerge. *Mézeray*, s'étant converti, disait à ceux qui lui objectaient son incrédulité passée : « Croyez-moi, mes amis, Mézeray mourant est plus croyable que Mézeray en santé. » L'impie *Volney*, en danger de périr sur les côtes de l'Amérique, saisissait son chapelet et récitait pieusement

son *Pater* et son *Ave*. L'athéisme est rarement désintéressé et sincère.

II. *Il n'y a pas de Dieu. Parole téméraire.*

Quiconque la prononce a contre soi l'humanité, ce qu'il y a de plus intelligent et de meilleur dans l'humanité.

— *Toute l'humanité* depuis ses origines jusqu'à nos jours. Si loin que vous remontiez, chez les peuplades les plus sauvages comme dans les civilisations les plus raffinées, partout où l'homme dresse son front auguste et son âme immortelle au-dessus de la brute qui n'a que des instincts à assouvir, partout s'élèvent des temples et des autels, partout brûle la flamme du sanctuaire, partout apparaissent la prière et le culte de Dieu. Égarés par leurs passions, les hommes se sont plus d'une fois trompés sur la vraie nature de Dieu, mais ils n'ont jamais nié son existence. Il n'y a pas de Dieu, parole téméraire qui a contre elle l'humanité, et

Ce qu'il y a de plus intelligent et de meilleur dans l'humanité. Oui les génies qui ont passé sur la terre, anciens et nouveaux, païens et chrétiens, se sont immortalisés presque tous en démontrant et en adorant Dieu. Oui, les plus belles âmes, les hommes de vertu, tous ceux qui sont morts pour les grandes causes, qui ont fait du bien à leurs semblables ont

été les prophètes de l'Infini et les serviteurs de Dieu.

— *De sorte que*, si l'athée a raison, le genre humain a tort. Et un homme qui dit : Il n'y a pas de Dieu, est obligé par cela même de dire : « Tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, tous les hommes les plus marquants par l'intelligence et par les vertus ont eu tort, et moi seul j'ai plus d'esprit qu'eux tous. En d'autres termes : je n'ai pas le sens commun. » Se mettre en dehors de l'humanité... quelle témérité! et comme elle mérite bien le soufflet qu'une belle main appliqua un jour sur la joue d'un *incrédule!* Celui-ci après avoir inutilement prêché l'athéisme dans un cercle de dames, crut se venger en disant : « Je n'aurais jamais cru, Mesdames, que, dans une maison où l'esprit le dispute aux grâces, j'aurais seul l'honneur de ne pas croire en Dieu. » — « Vous n'êtes pas le seul, Monsieur, répartit la maîtresse de logis; mes chevaux, mon chien et mon chat ont aussi cet honneur. Seulement les pauvres bêtes ont l'esprit de ne pas s'en vanter. » En effet, l'athéisme n'est pas seulement suspect et téméraire. Il est inepte.

III. *Il n'y a pas de Dieu. Parole déraisonnable.*

— La raison dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Or *le monde existe*. Il lui faut un auteur. Quel peut-il être, sinon Dieu? Le monde ne s'est pas fait tout

seul. Comme dit V. Hugo : « Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit. Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit. »

— La raison dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Or *le monde se meut*. Il lui faut un moteur. Quel peut-il être, sinon Dieu? La science prouve que la matière est inerte, et qu'un corps en repos ne peut de lui-même se mettre en mouvement. Donc, en dehors et en dessus du monde, existe un Être infini maître et moteur. Comme dit Voltaire :

> Le monde m'embarrasse et je ne puis songer
> Que cette horloge marche et n'ait pas d'horloger.

— La raison dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Or *le monde est ordonné*. Il lui faut un ordonnateur. Quel peut-il être sinon Dieu? Dans le monde, il y a un plan, des lois, des fins et des moyens propres à atteindre ces fins. Qui a conçu ce plan, formulé ces lois, établi ces fins et combiné ces moyens... qui, sinon une Intelligence infinie, sinon Dieu? Comme dit Proudhon : « Il est aussi absurde de rapporter le système du monde à des lois physiques, sans tenir compte du Dieu ordonnateur, que d'attribuer la victoire de Marengo à des combinaisons stratégiques, sans tenir compte de Napoléon, premier consul. »

— La raison dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Or *j'ai une âme*. Il lui faut une origine. D'où peut-

elle venir, sinon de Dieu? Mon âme est en moi, mais elle ne vient pas de moi. Elle me domine, elle me juge, elle me terrasse. Elle me dit : « Ceci est vrai, ceci est faux, ceci est bien et ceci est mal. » Il n'y a pas de législation sans législateur. Qui donc a fait mon âme, qui donc l'a mise en moi, qui donc a gravé en elle les lois inflexibles qui me gouvernent? Ni l'homme ni rien de ce qui vient de l'homme n'a créé l'âme humaine. Elle ne peut venir que de Dieu.

— En vain, pour expliquer l'âme et le monde, vous auriez recours au *hasard*. « Le hasard, dit V. Hugo, mets que font les fripons pour les sots qui le mangent. » Le hasard ne signifie rien. Le hasard n'est qu'un mot. Et vouloir tout expliquer par le hasard, c'est ne rien expliquer du tout, c'est déraisonner. » Qu'est-ce donc que l'athéisme? « Une obscurité, dit *Lamartine*, que vous ne voudriez pas dire tout haut à votre chien, de peur de révolter l'instinct d'une bête. » Un dernier mot.

IV. *Il n'y a pas de Dieu. Parole dangereuse.*

— S'il n'y a pas de Dieu, *gare à la morale!* Quel motif pourra faire fleurir les bonnes mœurs, là où n'existera pas la crainte du grand Juge? Si le juste qui craint Dieu ne marche qu'avec peine dans les sentiers de la vertu, l'impie, qui ne redoute rien,

ne sera-t-il pas bientôt un scélérat consommé? On ne bâtit pas une maison sur le sable, on ne fonde pas la vertu sur le néant. L'ordre moral repose sur l'ordre religieux.

— S'il n'y a pas de Dieu, *gare à la famille!* Un ouvrier ivrogne et blasphémateur avait fini par pervertir sa femme et lui enlever toute croyance. Un soir, rentrant chez lui, il trouve devant sa porte la police et la foule attroupée. Il monte... et que voit-il? sa femme et ses trois enfants asphyxiés, avec ce billet en guise d'adieu : « Tant que j'ai cru « en Dieu, j'ai eu la force de supporter ma misère, « à présent que mon bourreau de mari a fait de moi « une désespérée et une impie, je ne veux pas que « mes enfants soient malheureux comme moi, et je « m'en vais avec eux. » Quand l'athéisme entre au foyer, il y introduit le mal, et, avec le mal, le malheur et la ruine.

— S'il n'y a pas de Dieu, *gare à la société!* Sans Dieu, l'honneur, le devoir, la conscience ne sont que de faibles barrières bien vite emportées par la passion. En dehors de Dieu, que reste-t-il? La loi civile et la force brutale. Ce n'est pas avec cela qu'on fait une société. « Je suis matérialiste et athée, voilà pourquoi je suis anarchiste », s'écriait, le 27 avril 1894, le jeune anarchiste Henry, condamné à mort. Et là-dessus, Jules Simon écrivait : « Pauvre société malade, qui t'adresses au couperet, c'est à Dieu qu'il faut revenir. »

Malheur donc à ceux qui arrachent Dieu aux âmes, à la famille et à la société ! En corrompant les esprits, ils corrompent les mœurs. En dévastant les croyances, ils ruinent les foyers. En accréditant l'athéisme, ils déshonorent et trahissent la patrie.

Arrière donc le cri des négateurs et des sectaires : Il n'y a pas de Dieu ! c'est une parole suspecte, téméraire, déraisonnable, dangereuse.

Conclusion. — Il y a un Dieu, Messieurs.

1° *Espérez en lui.* Les méchants peuvent le maudire, ils ne peuvent pas le supprimer. Les méchants n'ont qu'un jour; ils le veulent bien employer. Au soir, la punition les attend et demeure éternelle. Dieu est là-haut pour les saisir et leur demander des comptes. Robespierre baignait dans son sang, et les pères, les mères, les frères et les sœurs de ses victimes l'accablaient d'injures. Un d'eux lui cria, en le tirant par le bras : « Robes-« pierre, Robespierre, m'entends-tu » ? Et comme le misérable gardait le silence dans l'impuissance où il était de parler, son interlocuteur ajouta : « J'ai à « te dire qu'il y a un Dieu ! » Il y a un Dieu, espérez en lui.

2° *Respectez sa présence.* Il est présent partout.

Mais il réside dans nos temples, et il s'incarne dans les choses et les personnes qui lui sont consacrées. Un jeune convalescent se levait au passage d'une religieuse et mettait son képi à la main. Un de ses compagnons de salle s'étonne de cette déférence : « Mon ami, lui dit-il, je me tiens debout parce que « c'est une femme, et je me découvre parce que « c'est une religieuse. » Il y a des goujats qui ne respectent ni la femme ni la religieuse. Il y a un Dieu. Espérez en lui. Respectez sa présence.

3° *Accréditez son règne.* Mettez-le à la naissance par le baptême, dans l'école par l'instruction religieuse, dans le mariage par le sacrement, à la mort par les secours de la religion. Loin de vous l'athéisme, peste noire de nos berceaux, de nos écoles, de nos foyers, de nos lits de mort ! Vive Dieu qui ne meurt pas ! à lui notre foi, notre adoration, notre obéissance et notre amour !

Amen.

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'homme n'a pas d'âme

Messieurs,

Il n'y a pas de Dieu, dit la race des impies. J'ai réfuté, dimanche, cette parole suspecte, téméraire, déraisonnable et dangereuse. Mais l'impiété en veut à l'homme autant qu'à Dieu, et elle ajoute : *L'homme n'a pas d'âme*. Je me propose de répondre aujourd'hui à cette négation. Donnez-moi toute votre attention. Je vous promets d'être court. Et je vous promets de conclure par des enseignements pratiques de la plus haute opportunité.

I. ***Je regarde autour de moi,*** et je dis que l'homme a une âme.

— Qu'y a-t-il autour de moi? Il y a nos semblables, il y a l'humanité. Or l'humanité, l'humanité populaire, l'humanité cultivée, l'humanité honnête a cru et croit encore à l'âme, c'est-à-dire à un principe spirituel distinct du corps.

— Sans doute au sein de cette humanité apparaissent quelques individus qui prétendent que l'homme n'a pas d'âme, et qui composent même des livres pour le prouver. *Bossuet* nous en explique la raison secrète : « L'homme, dit-il, se fait l'égal des animaux, afin d'avoir le droit de vivre comme eux, semblable à quelqu'un de grande naissance qui, ayant le courage bas, ne voudrait point se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé de vivre dans les exercices qu'elle demande. » Parole profonde.

La matérialisme ne vient pas de la science, mais de la passion qui veut se mettre à l'aise. Un prêtre suppliait *un jeune homme* de redevenir honnête et chrétien. Le malheureux baissa la tête, puis tout à coup, d'une voix sourde, il dit : « Je voudrais être un chien! » — « Que dites-vous, pauvre égaré, s'écria le prêtre, vous voudriez être un vil animal? » — « Oui, répond l'autre à demi voix, au moins je pourrais faire le mal sans remords. » Voilà la vérité lamentable. La conscience crie. Il faut la tuer, et l'on dit : L'homme n'a pas d'âme. On ne veut rien croire pour avoir le droit de tout faire. — Il y a dans l'humanité des exceptions dépravées qui nient l'existence de l'âme. Mais je ne tiens pas compte de ces exceptions qui sont sans valeur parce qu'elles sont sans loyauté et sans honneur. Je regarde autour de moi l'humanité saine, et je dis que l'homme a une âme.

II. ***Je regarde au-dessous de moi,*** et je dis que l'homme a une âme.

Au-dessous de moi il y a l'animalité. Or suis-je de même nature que l'animal, ne suis-je qu'un animal perfectionné, comme le prétendent certains abrutis? Non.

— L'animal est *horizontal*. Les singes les plus parfaits sont constitués pour marcher et grimper. L'homme est vertical. Il se tient debout. Il regarde le ciel. Ses pieds sont dans la poussière, mais sa tête baigne dans l'azur. L'homme a une âme.

— L'animal est *stationnaire*. Il reste fatalement ce qu'il a été à l'origine. Les abeilles construisent leurs ruches et les oiseaux leurs nids, comme il y a deux mille ans. L'homme est progressif. Nous faisons ce que nos pères ne faisaient pas, et nos neveux feront ce que nous n'aurons pas fait. L'homme a une âme.

— L'animal est *passif*. Les animaux les plus forts n'exercent aucun ascendant non seulement sur l'homme, mais même sur les animaux inférieurs. L'homme est dominateur. Il dompte les animaux, les apprivoise, les fait servir à ses besoins et à ses plaisirs. Un petit pâtre sans culture dirige un troupeau de bœufs, qui sont mille fois plus forts que lui. L'homme a une âme.

— L'animal *n'a pas d'idées*. Il n'a que des images et des sensations. Il ne sait ni ce qu'il est, ni d'où

il vient, ni où il va. « L'homme n'est qu'un roseau dit Pascal, mais c'est un roseau pensant. » Il se connaît lui-même ; il connaît la nature, ses phénomènes et ses lois ; il connaît Dieu, son auteur et sa fin. L'homme a une âme.

— L'animal *n'a pas de moralité*. Il n'a pas de conscience, il n'a que de l'instinct. L'homme est un être moral. Il a la notion du bien et du mal, le sentiment du droit et du devoir. Il se sait et se sent responsable. L'homme a une âme.

— L'animal *n'a pas de liberté*. Il se meut comme le pendule d'une horloge. Il fait nécessairement ce qu'il fait. L'araignée ne peut pas ne pas tendre sa toile ; l'hirondelle ne peut pas ne pas faire son nid. L'homme est libre et maître de ses actes. Il peut choisir l'eau ou le feu, la vie ou la mort, dire : Je veux ou je ne veux pas, — sortir de sa loi et y rentrer. L'homme a une âme.

Entre le dernier des hommes et le plus parfait des animaux il y a un abîme infranchissable, il y a diversité de nature. Je regarde au-dessous de moi l'animalité, et je dis que l'homme a une âme.

III. ***Je regarde en moi,*** et je dis que l'homme a une âme.

En moi qu'est-ce que je trouve? un corps composé de mille pièces merveilleusement agencées.

Mais ce n'est pas tout. Il y a en moi autre chose que le corps. Il y a en moi

1° *Quelque chose qui se distingue de mon corps.*

Mon corps est *étendu*. Il a une surface qui se voit, un poids qui se constate, des dimensions qui se mesurent. Et il y a en moi quelque chose qui est indivisible, impalpable, impondérable, dont aucune mesure de fer ou de bois n'a jamais pris la longueur. C'est mon âme.

Mon corps est un *assemblage* d'oxygène, d'hydrogène et d'azote. Et il y a en moi quelque chose qui n'est ni oxygène, ni hydrogène, ni azote, ni rien de matériel. C'est mon âme.

Mon corps, *pour vivre*, doit manger, boire, dormir, emprunter à la création physique l'air, les viandes et les herbes. Et il y a en moi quelque chose qui se nourrit d'idées, de réflexions, de raisonnements purement immatériels. C'est mon âme.

Dans une montre, il y a la boîte et le mouvement qui sont unis, quoique distincts; ainsi en moi sont associés mon corps qui est l'enveloppe et mon âme qui est la vie.

Dans un globe, la lumière est unie au cristal qu'elle éclaire sans être le cristal; ainsi en moi il y a quelque chose qui est uni à mon corps et le transfigure sans être mon corps. C'est mon âme. Je pousse plus loin la preuve. Il y a en moi

2° *Quelque chose qui déborde mon corps.*

Mon corps appartient *à un temps*. Il n'était pas hier, et il ne sera plus demain. Et il y a en moi quelque chose qui brise les barrières du temps, qui s'élance dans le passé et dans l'avenir, qui s'élève jusqu'à la grande idée de l'éternité. C'est mon âme.

Mon corps est attaché *à un lieu*, il n'occupe qu'un espace circonscrit, sa vue ne porte qu'à une certaine distance. Et il y a en moi quelque chose qui se transporte partout instantanément, qui va s'asseoir sur la dernière des étoiles, regarde encore plus loin et s'élève d'un trait à la grande idée de l'immensité. C'est mon âme.

Mon corps est plongé dans *le visible* et dans le fini. Et il y a en moi quelque chose qui émerge au-dessus des sens, au-delà de ce monde, jusqu'à l'Être unique, absolu, nécessaire, jusqu'à Dieu. C'est mon âme. Faut-il pousser la preuve plus loin? oui. Il y a en moi

3° *Quelque chose qui domine mon corps.*

Mon corps *se révolte*. Qui ne connaît le vers de Racine :

Je sens deux hommes en moi,

éloquemment souligné par Louis XIV s'écriant : « Voilà deux hommes que je connais bien. » Mon corps se révolte, et il y a en moi quelque chose qui lui résiste et le subjugue. C'est mon âme.

Mon corps est *petit*, frêle, délicat, languissant, décrépit, malade. Et il y a en moi quelque chose qui triomphe de ses infirmités. C'est mon âme. Thiers était un tout petit homme. Pascal, presque mourant, jette sur le papier ses plus sublimes pensées. Racine écrit, d'une main déjà brisée, *Athalie*, le chef-d'œuvre de son théâtre et de toute la scène française. Guizot conserve jusqu'à plus de quatre-vingts ans la lucidité de sa puissante raison, et Berryer, son beau génie d'orateur. Lacordaire, consumé par sa dernière fièvre, dicte des pages dont l'éloquence fait pâlir ses plus étincelantes conférences.

Mon corps *veut vivre*. Et il y a en moi quelque chose qui le mène à la mort. C'est mon âme. Turenne, au début d'une bataille, harangue son corps, le reprend, l'affermit : « Tu trembles, carcasse, mais si tu savais où je dois te conduire demain, tu tremblerais bien davantage. » Quand Bailly monte à l'échafaud, l'impiété l'apostrophe et le raille : « Tu trembles, Bailly? » — « Je tremble de froid », répond l'intrépide vieillard. Et les martyrs? Est-ce que, dans leurs corps broyés, l'âme ne restait pas libre, maîtresse et triomphante?

Il y a donc en moi quelque chose qui se distingue de mon corps, qui déborde mon corps, qui domine mon corps. Je regarde en moi, et je dis que l'homme a une âme.

Conclusion.

1° Fidèles, *croyez à votre âme!* Ce n'est pas sans besoin que je vous mets en garde contre la doctrine matérialiste. Dix revues la propagent, trois cents journaux la popularisent, mille écrivains la servent de leur plume, et il y a seulement trois semaines, le *Bulletin* le plus accrédité dans les écoles publiques avait une longue thèse pour prouver que l'homme n'est qu'un singe perfectionné. O France, secoue ton sol indigné, et repousse de ton sein cette canaille de doctrine, comme l'appelait il y a cinquante ans le divin Lacordaire! O France, si tu veux vivre, ne permets pas qu'on fasse de tes enfants des matérialistes et des athées! Fidèles, croyez à votre âme!

2° Fidèles, *estimez votre âme!* Elle vaut plus que votre corps! Qu'est-ce que notre corps? pas grand'chose. Si fiers que nous soyons de notre force et de notre beauté, eussions-nous concentré sur notre front tous les honneurs et dans nos mains tous les trésors de la terre, fussions-nous solides et étincelants comme le temple de Salomon, nous sommes bâtis sur la cendre, et demain nous serons consumés et démolis... Notre âme vaut plus que notre corps. Notre âme vaut plus que toutes les splendeurs de la création matérielle. Notre âme vaut le sang d'un Dieu. Estimez votre âme.

3° Fidèles, *protégez votre âme*. Protégez votre âme contre le souffle glacé de l'indifférence, contre le souffle empoisonné du doute, contre le souffle furieux de l'impiété. Protégez votre âme contre les menaces et les séductions des puissants, contre la contagion du vice, contre le scandale des exemples pervers. Protégez l'âme de vos fils et de vos filles, contre l'incrédulité et l'immoralité. Je me lève aujourd'hui devant vous de toute l'autorité de ma mission sacerdotale et je vous adjure de rendre à l'esprit du mal assaut pour assaut et guerre pour guerre. Je vous adjure de protéger votre âme et l'âme de vos enfants.

4° Fidèles, *sauvez votre âme*. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, a dit Jésus-Christ, s'il vient à perdre son âme. » Cette divine parole a fait les saints. Qu'elle soit la règle de notre vie. Un valet de ferme qui observe les commandements de Dieu est plus sage qu'un académicien qui ne les observe pas. Il sauve son âme. Une pauvre femme qui aime le bon Dieu et qui lui obéit est mieux avisée qu'un potentat qui ne pense qu'à dominer et à jouir. Elle sauve son âme. Fidèles, sauvez votre âme. Le reste importe peu. Le ciel et la terre passeront, mais votre âme ne passera pas. Sauvez-la pour les siècles éternels!

Amen!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Quand on est mort, tout est mort

Messieurs,

Les insensés qui se sont promis d'éclairer la terre en éteignant les croyances, ne reculent devant aucune énormité. Après avoir dit : Il n'y a pas de Dieu et l'homme n'a pas d'âme, ils ajoutent : « Quand on est mort, tout est mort. » A cette négation, je réponds par une affirmation, et je vais faire parler là-dessus : 1° l'homme ; 2° les hommes ; 3° les hommes marquants.

1° *L'homme* dit : « Quand on est mort tout n'est pas mort. »

L'homme a une raison, une conscience et un cœur. Or :

1° *La raison humaine* réclame une autre vie. La justice existe-t-elle sur la terre ? Chacun obtient-il ce qui lui est dû ? La vertu est-elle toujours récom-

pensée et le vice toujours puni? Non. Il y a ici-bas des inégalités choquantes, des oppressions scandaleuses, des brutalités sans nom, des iniquités criantes. Dieu est juste. L'injustice est sur la terre. Le dernier mot de Dieu n'est donc pas dit dans le monde présent. Il y a donc un monde à venir. Ne pas accepter cette conclusion, c'est prétendre que le bien et le mal se valent, que l'assassin et la victime méritent le même sort, en d'autres termes, c'est protester contre le bon sens. Or, protester contre le bon sens, n'est-ce pas démontrer qu'on ne l'a pas? La raison humaine dit : quand on est mort tout n'est pas mort.

2° *La conscience humaine* réclame une autre vie. Pour faire le bien et éviter le mal, la conscience a besoin d'un stimulant et d'un frein, d'un espoir et d'une crainte. Ce stimulant et ce frein, cet espoir et cette crainte ne sont, ne peuvent être que là-haut dans un monde à venir. Pourquoi me dévouer, si le néant doit être l'unique récompense de mon dévouement? Pourquoi me gêner, si le vice comme la vertu doit aboutir à un trou éternel dans la terre? Comme disait un *mécanicien* descendu de sa machine à Mgr Mermillod : « Ah! notre métier est rude. A certains moments, il y a quelque chose qui vous monte à la tête, on a envie de tout faire sauter et de se venger ainsi de la société. » « Mais qu'est-ce qui vous en empêche? dit alors Mgr Mermil-

lod. Est-ce la peur d'une condamnation ? » « Oh ! non, répondit l'homme, car on y laisserait aussi sa peau. Mais on pense qu'il y a un Dieu et qu'alors tout ne finira pas comme cela. » Messieurs, délivrez la conscience des espoirs et des terreurs de l'au-delà, et la civilisation, la société, les mœurs tombent... car la civilisation, la société, les mœurs sont comme un chapelet dont le nœud est dans la croyance à l'immortalité. Brisez le nœud, tout s'en va, tout croule, tout disparaît.

La conscience dit : quand on est mort, tout n'est pas mort.

3° *Le cœur humain* réclame une autre vie. Le cœur humain attend le *bonheur*. Il est fait pour le bonheur. Il ne le trouve jamais ici-bas. L'homme ne peut pas rester un être incomplet, inachevé, inassouvi. Il doit trouver dans une vie à venir la satisfaction pleine et entière de toutes ses facultés, l'achèvement et le couronnement de son être. Si cette conclusion n'est pas certaine, il n'y a rien de certain sur la terre. Et puis le cœur humain attend *un rendez-vous*, où il retrouvera ceux qu'il a aimés ici-bas, un époux, un père, une mère, tous les êtres chéris que la mort lui a pris. Drouot, sentant venir sa dernière heure, s'écriait : « Je me réjouis de mourir, car je vais revoir mon père, ma mère... et mon empereur. » Écoutez ici le cri d'un ouvrier qui venait de perdre son fils, âgé de dix-neuf ans.

La mère éplorée disait devant un prêtre : « Ah ! si je pouvais un jour retrouver mon enfant. Mais le reverrai-je ? » Et aussitôt le mari, répondant à sa femme : « Oui, dit-il, nous le reverrons. Moi qui ne suis qu'un pauvre sabotier, je ressusciterais le fils de mon voisin, si je le pouvais. Est-ce que Dieu ne fera pas pour moi ce que je ferais moi-même pour d'autres ? » O raison sublime du sabotier ! notre cœur, qui a besoin d'aimer, et d'aimer toujours ceux qui lui sont chers, doit les retrouver dans un autre monde. Le cœur humain dit : quand on est mort, tout n'est pas mort. Voilà le langage de l'homme. Entendons maintenant celui des hommes.

II. ***Les hommes*** disent : « Quand on est mort, tout n'est pas mort. »

Les hommes pris en masse déposent en faveur d'une autre vie. Le sentiment de *tous les peuples*, de toutes les religions, de toutes les civilisations, de tous les âges et de tous les lieux, est là-dessus indiscutable. La foi à l'immortalité était dans le nouveau monde avant que Christophe Colomb y abordât, et nous, Français, nous savons par César que les druides animaient le courage de nos ancêtres, et les exhortaient à braver les périls par l'espoir de l'immortalité. *Le culte des morts* est universel. Partout et toujours on a respecté les

dépouilles des défunts. Pourquoi? parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux. Partout et toujours on a prié pour les morts et offert pour eux des sacrifices expiatoires. N'est-ce pas une preuve que partout et toujours on a cru à la survivance de l'homme? Aurait-on prié et sacrifié pour eux, si on les eût cru totalement anéantis? *Il y a six mille ans* que l'homme voit mourir et enterre son semblable, et depuis six mille ans, au milieu de ce vaste cimetière qu'est le monde, l'homme proclame son immortalité. Le fils qui a perdu son père, la mère qui porte le deuil de ses enfants, l'ami qui pleure sur le tombeau de son ami s'obstinent à n'en pas croire leurs yeux et s'écrient : « Au revoir ! à demain ! nous nous reverrons dans un monde meilleur. » Voilà, Messieurs, le langage de tous les hommes, le langage du genre humain. Je sais bien que dans ce concert *Quelques hommes* font exception, quelques voix sont discordantes; mais il n'y a pas à en tenir compte.

1° Quelques hommes, fussent-ils d'une Faculté ou d'une Académie, ne sont pas pour cela au-dessus de la sagesse des siècles. Ils n'en savent pas autant que l'humanité tout entière. Entre le genre humain et eux, nous ne pouvons pas hésiter un seul instant à choisir. Ils sont savants, dites-vous. C'est possible, mais

2° *Sont-ils désintéressés?* Toute la question est là. Sont-ils désintéressés? J'en doute fort. Voyons, Messieurs. Quels sont ceux qui nient l'immortalité et qui plaident la cause du néant? Est-ce l'époux fidèle, la mère dévouée, le serviteur empressé, l'homme chaste et intègre? Non. En général, ceux-là seuls nient l'immortalité de l'âme, à qui il importe que l'âme ne soit pas immortelle. Ils déclarent qu'il n'y a rien après la mort, parce qu'ils comprennent trop bien que, s'il y a quelque chose, ce sera une mauvaise affaire pour eux. Ils veulent jouir et s'avilir tout à leur aise, ils veulent vivre sans gêne et sans remords, et voilà pourquoi ils s'efforçent de se persuader qu'il n'y a pas de jugement à venir, et voilà pourquoi ils disent : « A la mort tout est fini! » Leur témoignage ne compte pas Les hommes pris en masse disent : « Quand on est mort, tout n'est pas mort. » Cela me suffit. Je me range sous l'étendard du genre humain. Nous avons entendu l'homme, les hommes. Écoutons les hommes marquants.

III. ***Les hommes marquants*** disent : « Quand on est mort, tout n'est pas mort. »

1° *Les saints* proclament l'existence d'une autre vie. Ils sont souvent méconnus pendant la vie présente, et ne sont guère salués que le jour de leur

enterrement. Mais, du sein de leurs humiliations et de leurs souffrances, ils saluent les compensations éternelles. Autour d'eux on crie : « A moi la terre! » Et ils répondent : « A moi le ciel! » ou comme disait un martyr à son bourreau : « Tu peux m'écraser, me broyer... Il y a en moi quelque chose que tu n'atteindras jamais : c'est mon âme. Elle vient de Dieu, et elle remonte à Dieu! »

2° *Les savants* proclament l'existence d'une autre vie. Les plus grands génies de l'antiquité, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron sont unanimes là-dessus. Et dans les temps modernes les génies chrétiens corroborent la tradition des génies païens. Impossible de les citer tous. Un mot seulement. Un évêque disait à l'astronome Leverrier : « Votre nom ira jusqu'aux astres. » — « J'espère mieux, répondit le savant, avec vos prières je veux atteindre le ciel. » Et Claude Bernard, Chevreul, Pasteur et cent autres qui ont illustré notre siècle n'étaient-ils pas des tenants de l'immortalité?

3° *Les incrédules* eux-mêmes, les incrédules marquants, proclament l'existence d'une autre vie. *J.-J. Rousseau* a écrit : « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste me forcerait de dire : Tout

ne finit pas pour moi avec la vie ; tout rentre dans l'ordre à la mort. » A un de ses amis qui se vantait de ne plus craindre l'enfer, *Voltaire* répondait : « Vous êtes plus heureux que moi, car je n'en suis pas encore là. » Et il est tombé de la plume de Voltaire ce beau vers :

Cette vie est un songe et la mort un réveil.

Quiconque nie l'autre vie est au-dessous de *Robespierre*, lequel fit écrire sur le frontispice des temples : « Le peuple français croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme. » Et à la Chambre des députés, le 15 janvier 1850, *Victor Hugo :* « Il y a une autre vie où justice sera faite. Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison, comme la suprême joie de mon âme. » En résumé, l'homme, — les hommes, — les hommes marquants disent d'une commune voix : « Quand on est mort, tout n'est pas mort. »

Dieu lui-même, enfin, a pris la peine de nous le dire, et, si nous ouvrions l'Évangile, il nous serait facile d'y lire à chaque page l'affirmation solennelle d'une autre vie, terme et sanction de la vie présente.

Conclusion :

1° *Croyons à l'autre vie.* A l'heure présente, les

sophistes, comme des vautours, s'abattent sur l'âme de la patrie et la dépècent comme une proie. En détruisant les croyances, ils amoindrissent les âmes, les familles, le patrimoine national. Il ne faut pas les laisser faire. A la négation qui ne respecte rien, il faut opposer l'invincibilité et le rayonnement de notre foi. Croyons à l'autre vie. Quand on est mort, tout n'est pas mort;

2° *Préparons-nous à l'autre vie.* Saint Thomas d'Aquin allait mourir. Ses frères l'entouraient : « Père, lui dit l'un d'eux, dites-nous ce qui vous a le plus frappé sur la terre. » Il eut la force de répondre : « Ce que je n'ai jamais compris, c'est qu'un homme ose s'endormir avec un péché mortel. » — Méditons cette parole, Messieurs. Tenons-nous toujours prêts à entrer dans l'autre vie !

Amen !

HUITIÈME CONFÉRENCE

Est-ce que Dieu s'occupe de nous?

Messieurs,

Ils sont rares ceux qui disent : « Il n'y a pas de Dieu, l'homme n'a pas d'âme, quand on est mort, tout est mort. » Mais ils sont moins rares, ceux qui murmurent tout bas ou disent tout haut : « Est-ce que Dieu s'occupe de nous? » Je vais répondre à cette parole par des preuves, des précisions et des conclusions.

I. *Dieu s'occupe de nous... Je prouve.*

1° Dieu s'occupe de nous. J'en atteste *les attributs de Dieu.* Dieu est tout-*puissant*, il sait et voit tout. Il n'est pas possible qu'il abdique son souverain empire sur les créatures, et, après les avoir créées, ne les gouverne pas. — Dieu est *saint* et juste ; il veut nécessairement le bien et déteste nécessairement le mal. Il n'est pas possible qu'il demeure indifférent aux actions bonnes ou mauvaises de l'homme, sa créature intelligente. — Dieu est *bon*,

il est père. Donc il veille sur l'homme, son enfant, lui enseigne ce qui est bien ou mal, le punit de sa désobéissance et le récompense de sa fidélité. — *Si Dieu ne s'occupe pas de nous*, le monde n'est plus qu'un chaos où les événements se contredisent; il n'y a plus ni consolation pour la vertu, ni haine pour le crime, et le triomphe si fréquent de l'iniquité apparaît comme une injustice qui révolte toutes les consciences.

2° Dieu s'occupe de nous. J'en atteste *la nature de l'homme*. Qu'est-ce que l'homme? *L'homme est le chef-d'œuvre de la création*. Il est vrai que l'homme ne tient qu'une petite place dans la création. Mais qu'importe le volume? Ce qui est volumineux n'est pas nécessairement grand. Les voies lactées, les mers et les continents sont volumineux. Mais soumettez à l'analyse le firmament, l'océan et la terre, vous trouvez comme principes constitutifs de ces merveilleux ensembles des éléments inertes. Au contraire, en décomposant l'espèce humaine, vous trouvez quoi? des hommes. Et un homme, le dernier de tous, fût-il seul dans l'univers, le dépasserait et le dominerait comme Saül, choisi du Seigneur, dépassait des épaules et de la tête Israël, disant : « C'est le roi. » L'homme est le chef-d'œuvre de la création. Or Dieu *s'occupe de la création inférieure*. Il s'occupe des astres, et il en dirige la course effrénée. Il s'occupe de la terre et il la gouverne dans son balancement au milieu de

l'espace, dans son roulement quotidien sur elle-même, dans son évolution annuelle autour du soleil. Il s'occupe des végétaux et des animaux. Il répond aux besoins divers qui l'appellent des quatre vents du ciel et de la terre. Il porte la vie dans tous les germes, met du sang dans toutes les veines, de l'eau dans toutes les sources, du duvet dans tous les nids, des fleurs dans tous les prés, du sable dans tous les déserts, et des étoiles dans tous les cieux.

> Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature !

Dieu s'occupe de la création inférieure, *donc* a fortiori *de l'homme*, qui est le sommet, le roi, le chef-d'œuvre de la création. Sans sa permission, pas un globe ne tombe du ciel, pas un roi de son trône, pas un cheveu de notre tête.

3° Dieu s'occupe de nous. J'en atteste *les enseignements de l'histoire*. Nous voyons tous *les peuples* recourir à Dieu avec confiance, l'invoquer dans leurs besoins, mettre sous sa protection leurs armées, leurs maisons, leurs champs. Qui oserait dire que le genre humain a eu tort? — *Plus d'une fois*, par des faits consolants ou terribles, Dieu a signalé son intervention, sa bonté et sa justice, dans les affaires de ce monde. Que deviendrait la société, si Dieu ne tenait les rênes d'une main ferme? On dirait, à certaines heures, que tout va sombrer, et, en fin de

compte, la société chancelante et craquante de toute part reste debout, s'apaise, se raffermit, se retrouve, se reconnaît peu à peu avec ses temples, ses armées, ses finances, ses tribunaux, ses industries, ses cultures, et l'espoir fondé d'un long et prospère avenir. L'homme s'agite et Dieu le mène. C'est écrit à toutes les pages de l'histoire. Et le philosophe *Victor Cousin*, peu de temps avant sa mort, écrivait que cette vérité était à ses yeux *plus certaine que les mathématiques*. La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre : cela est clair comme le jour. Eh bien! il est plus clair encore que Dieu s'occupe de nous et gouverne le monde. Ceci cependant demande quelques explications.

II. *Dieu s'occupe de nous... Je précise.*

1° Bien que Dieu s'occupe de nous, *nous ne pouvons pas toujours saisir et constater son action.* L'intervention de Dieu dans la vie de l'humanité et dans nos vies particulières reste mystérieuse. Par exemple, il y a ici-bas des infortunes qui déconcertent la raison, tellement elles tombent sur des têtes vertueuses, et des prospérités incompréhensibles, tellement en sont indignes ceux qui en jouissent. N'ayons pas la prétention de connaître tous les secrets de Dieu. Les plus beaux génies se sont perdus et se perdent encore dans l'analyse

d'une goutte d'eau. Est-il étonnant que nous soyons incapables de justifier la Providence en toute rencontre? Dieu est infini dans sa sagesse. Il ne nous a pas révélé tout son plan. De temps en temps il se justifie lui-même dès la vie présente; mais le plus souvent il ajourne à la vie future l'évolution totale et définitive de sa souveraineté.

2° Bien que Dieu s'occupe de nous, *il ne règle pas toujours nos comptes dès ici-bas*. Faisons bien attention à ceci. La vie présente n'est que le germe, le commencement de ce qui nous concerne, et le complément de l'action de Dieu sur nous se projette dans l'éternité. C'est à la mesure de l'éternité qu'il faut juger tout ce qui arrive à l'homme en ce monde. Hors de là, il est impossible de rien comprendre aux desseins de Dieu sur nous. *Le méchant est heureux*, attendez un peu. Dieu est patient parce qu'il est éternel. Les prospérités du méchant sont son châtiment; elles l'aveuglent. Elles ne durent qu'un jour, et leur lendemain sera, là-haut, terrible. *Le juste est malheureux*, attendez un peu. Les épreuves du juste sont pour lui une source de mérites, et elles seront payées par une éternité de bonheur. Dieu n'est pas obligé de récompenser sur-le-champ, ni de mettre le châtiment à la suite du crime, Lui qui a les siècles des siècles pour parfaire son œuvre. Il y a une autre vie. Jusque-là, Dieu se cache, Dieu se tait... il nous laisse libres.

3° Bien que Dieu s'occupe de nous, *il respecte toujours notre liberté*. C'est un mystère, mais un mystère incontestable. Dieu nous a faits libres. Dieu, qui se connaît en encens, n'a pas voulu être aimé et servi par des esclaves. Il a voulu créer des êtres qui l'aimassent par choix et sans contrainte. Il a voulu que nous fussions des adorateurs libres et non des machines dirigées par un entraînement irrésistible.

Il a voulu se glorifier en nous, et en même temps nous donner la gloire de mériter notre bonheur. Il respecte donc notre liberté, dont il prévoit et permet les excès et les abus. Il nous laisse libres *de faire le mal*. Et le mal a pour cause, non pas Dieu, mais nous. Par exemple : Dans cette grande ville, est-ce Dieu qui trouble les familles, qui attaque la justice, l'honneur, l'innocence, la faiblesse, ou plutôt ne sont-ce pas nos passions indisciplinées? Dieu nous laisse libres de faire le mal, et *de faire notre mal*. On se plaint souvent de Dieu, n'est-ce pas de soi-même qu'il faudrait se plaindre? Ce jeune homme blasphème parce qu'il ne réussit pas dans les bureaux. Mais pourquoi a-t-il méprisé le métier manuel de son père? Cette femme vit dans la misère et les brutalités. Mais, avant de s'unir à un mari vicieux, pourquoi n'a-t-elle pas écouté les sages conseils ni examiné le passé de cet homme? On est usé par la maladie. Mais quelle a été la jeu-

nesse? Un tel se ruine parce qu'il a été dissipateur et prodigue. Dieu n'est pas obligé de réparer nos vices. Il nous a faits libres, et il respecte notre liberté. Dieu s'occupe de nous; mais son action sur nous n'est jamais nécessitante et despotique.

III. *Dieu s'occupe de nous... Je conclus.*

Puisque Dieu s'occupe de nous, n'est-il pas raisonnable, n'est-il pas juste que nous nous occupions de lui, et que nous lui donnions une place, la première place :

1° *Dans nos pensées.* Nous avons du temps pour penser à nos affaires, à nos plaisirs, à nos honneurs, à nos amis, c'est-à-dire à tout ce qui est accessoire. Est-ce que nous n'en aurons pas pour penser au principal, c'est-à-dire à Dieu notre créateur, notre maître et notre Souverain juge? Le poète beauceron du XVIIIe siècle, Colardeau, allait être académicien. Le jour de sa réception était fixé. Tout à coup il s'alite par suite des fatigues que lui avaient occasionnées les visites d'usage à ses confrères : « Les visites m'ont tué, écrit-il douloureusement à son oncle, curé de Pithiviers. » Et il meurt à quarante-quatre ans. Et

> Son char de triomphe enferma son cercueil.

dit Dorat. Ainsi font beaucoup d'hommes. Ils s'é-

puisent et se tuent dans des préoccupations secondaires, dans des bagatelles... Et ils arrivent devant Dieu sans presque jamais avoir pensé à Lui... Donnons à Dieu une place, la première place dans nos pensées;

2° *Dans nos travaux*. Si absorbés que nous soyons par nos devoirs d'état, réservons-nous les quelques instants que réclament nos devoirs de religion. Nous ne sommes pas plus absorbés par le travail que ne l'était Drouot sur le champ de bataille, lequel cependant trouvait le temps de se recueillir et de prier. « Je ne crains ni de mourir ni d'être pauvre, disait-il à Napoléon, qui venait de le nommer général et aide de camp, je ne crains que Dieu seul. C'est ma force. » — « Eh bien, vous êtes le sage de la Grande Armée, reprit Napoléon. » Ce titre lui resta comme le plus magnifique éloge. Oui celui-là est sage qui pense à Dieu, qui le prie, qui sait lui donner une place, dans ses pensées, dans ses travaux;

3° *Dans nos peines*. Oh! que j'aime la parole d'un grand homme de mer du XVIIe siècle, de l'amiral espagnol Oquendo. Se sentant malade de la fièvre, il se fit débarquer à terre pour mourir. Et, couché sur son lit, Il dit aux médecins : « Il n'y a plus d'espérance; je suis dévoré de soif; donnez-moi

un verre d'eau fraîche. » On le lui donna aussitôt, il l'approcha de ses lèvres, le regarda et ne but pas : « Je l'offre à Dieu », fit-il. Et, comme il reposait le verre sur la table, il rendit l'âme. Ainsi vivent et meurent les grandes âmes dans la pensée de Dieu, sous son regard, dans la soumission à sa volonté sainte. Je vous souhaite, Messieurs, et je me souhaite à moi-même une telle vie et une telle mort!

Amen !

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Moi, je ne crois que ce que je vois

Messieurs,

Pour échapper à la vérité religieuse, on invente mille objections. En voici une que plus d'une fois, sans doute, vous avez entendu retentir à vos oreilles : Moi, je ne crois que ce que je vois. Voyons un peu ce qu'il y a là-dedans. Il y a là-dedans une sottise, un prétexte et un danger.

I. *Je ne crois que ce que je vois... C'est une sottise.*

En effet, dans le cours ordinaire de la vie, le témoignage est la source et la condition nécessaire de la plupart de nos connaissances. Nous croyons sans voir. Et quiconque n'admettrait que ce qu'il voit n'aurait pas le cerveau bien meublé. Il ne serait plus un homme.

Je ne crois que ce que je vois. Alors vous ne croyez pas *à l'histoire*. Vous ne croyez ni à Périclès, ni à Auguste, ni à Léon X, ni à Louis XIV, ni à

l'empire des Assyriens, ni à l'empire des Perses, ni à l'empire des Grecs, ni à l'empire des Romains, ni à aucun événement de l'histoire, puisque vous n'en avez pas été le témoin oculaire, puisque tout le passé est séparé de vous par le temps.

Je ne crois que ce que je vois, alors vous ne croyez pas *à la géographie*. Vous ne croyez pas à l'existence de Constantinople, puisque vous n'avez pas vu cette ville de vos propres yeux. Vous ne croyez ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni aux deux Amériques, ni à l'Océanie, ni aux îles, puisque vous n'avez pas fait le tour du monde comme le capitaine Cook, puisque tous ces lieux sont séparés de vous par l'espace.

Je ne crois que ce que je vois. Alors vous ne croyez pas *à la science*. Car la science sur quoi repose-t-elle sinon sur des principes abstraits qu'on ne voit pas, sur des expériences et des découvertes faites avant nous et acceptées par nous?

Je ne crois que ce que je vois. Alors vous ne croyez pas *à la patrie*. La patrie, qu'est-ce que cela? C'est ce beau pays où vous êtes né. « Je n'ai pas vu où je suis né. » — La patrie, ce sont les gloires du passé, les héros, les saints, les génies qui ont illustré la vieille France. « Je n'ai rien vu de tout cela. » La patrie, ce sont les gloires de l'avenir, les résurrections et les prospérités qui illustreront la France de demain. « Je ne vois pas cet avenir, donc je n'y crois pas. La patrie, je ne l'ai jamais vue. Il n'y a pas de patrie. »

Je ne crois que ce que je vois. Alors vous ne croyez pas *à votre âme*, puisque vous ne l'avez jamais vue et ne la verrez jamais, attendu qu'elle n'a pas de couleur, pas de dimension, pas de visage. Alors *vous n'êtes qu'un animal.* Les bêtes brutes ne peuvent avoir notion que du fait contingent qui touche leurs sens. Ainsi l'homme qui ne croit que ce qu'il voit. Comme la bête brute, et à moindre degré, il a la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, et c'est tout ce qu'il a. Il a un corps par lequel il est en rapport avec le monde physique. Mais il prétend n'avoir pas d'âme qui le mette en rapport avec le monde invisible. Il supprime la plus haute portion de sa nature et, comme dit le roi David, il se déclare semblable au cheval et au mulet, en qui il n'y a pas d'intelligence. — Quelle dégradation! quelle absurdité! quelle sottise! Un tel phénomène doit avoir une explication. Je vais vous la donner.

II. ***Je ne crois que ce que je vois... C'est un prétexte.***

Un jour que le cardinal Fesch essayait de prêcher à son neveu Napoléon Ier le respect des droits de la sainte Église, pour toute réponse, l'empereur le prit par la main, le conduisit à une fenêtre, l'ouvrit et lui dit : « Voyez-vous là-haut cette étoile? — Non, Sire. — Regardez bien. — Sire, je ne la vois

pas. — Eh bien, moi, je la vois. » Il referma la fenêtre, la question était tranchée. L'étoile qui fascinait les yeux de Napoléon, c'était son ambition satisfaite, c'étaient les peuples, les rois et les âmes asservis et silencieux sous sa main. Ne croire que ce qu'on voit est un prétexte pour faire tout ce qu'on veut et rien que ce qu'on veut.

Je ne crois que ce que je vois. C'est un prétexte *pour se débarrasser de l'invisible*. L'invisible est gênant. Dieu, l'âme, l'autre vie sont des réalités gênantes. Si on admet en principe qu'il faut croire même à ce qu'on ne voit pas, on est obligé de croire à l'existence de Dieu, à sa puissance et à sa justice, à sa souveraineté et à sa loi. On est obligé de croire à l'existence de l'âme, à son origine et à sa fin, à sa dignité, à sa responsabilité, à ses obligations. On est obligé de croire à l'autre vie, à ses sanctions inéluctables et éternelles. Et alors pour couper court à tout, on dit : Je ne crois que ce que je vois. C'est tout de suite fait. D'un mot, on se débarrasse de l'invisible.

Je ne crois que ce que je vois. C'est un prétexte *pour se procurer la paix*.

L'*impie* a une manière très simple de se mettre en paix avec Dieu. Il le supprime. « Dieu n'est pas, dit-il. En vain les saints de la terre lèvent les mains vers le ciel. Il n'y a pas de ciel, il n'y a pas de lois

éternelles, il n'y a pas de volonté divine. Arrière la redoutable chimère d'un Dieu qui m'observe et qui me jugera. Je ne crois que ce que je vois. »

Le *libertin* a une manière très simple de se mettre en paix avec la morale. Il la nie. « Qu'est-ce que le bien », dit-il? Qu'est-ce que l'honneur? Qu'est-ce que la conscience? Tout ceci ni ne se touche ni ne se mange. Prenons à l'heure présente tout ce qu'elle peut nous donner, car demain nous mourrons. Fortune, bien-être, jouissances : voilà l'ordre, voilà la paix! Je ne crois que ce que je vois. »

L'*égoïste* a une manière très simple de se mettre en paix avec ses semblables. Il les exploite. On lui parle de justice, de charité, de droits acquis. Et il répond : « Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas. Il n'y a pas d'autre droit que celui de la force. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Je suis le plus fort, donc tout pour moi et rien pour les autres. Je réussis... donc c'est bien. J'ai des plaisirs, des honneurs et des richesses : voilà du vrai, du réel, du solide. Je ne crois que ce que je vois. » Tout cela est commode, mais combien périlleux et menaçant pour la société!

III. ***Je ne crois que ce que je vois... C'est un danger.***

Malheur à *un peuple qui ne croit que ce qu'il*

voit. On ne voit ni la conscience, ni le devoir, ni la justice. On ne voit pas non plus les réalités qui sont au-delà de l'horizon terrestre. Et alors? Alors la souveraine sagesse consiste à chercher dans ce court espace qui s'appelle l'existence, toute la somme de bonheur que la terre peut et doit donner. En avant donc toutes les convoitises... à l'assaut de toutes les jouissances et du bien-être immédiat! Quand on aura appris aux hommes qu'ils ne sont qu'un peu de poussière organisée et qu'il n'y a rien, absolument rien après cette vie, qu'un trou de six pieds et rien au fond de ce trou qu'un néant... que nous restera-t-il, sinon des générations dégradées et matérialisées : magistrats qui vendront la justice, députés qui vendront leur vote, officiers qui vendront leurs plans, — soldats qui lâcheront le drapeau, — banquiers et industriels qui élèveront l'agiotage à la hauteur d'une divinité nationale, — paysans qui ne verront rien au-dessus de leur toit et au-delà de leur domaine, — ouvriers qui mépriseront les institutions des aïeux, — citoyens enfin, qui, dans les krachs des affaires, les soulèvements populaires ou les déroutes des champs de bataille laisseront agoniser la patrie, n'ayant d'autre ambition que de sauver leur vie et leur caisse, puisqu'on leur aura appris qu'il n'est rien au delà. Malheur à un peuple qui ne croit que ce qu'il voit!

Gloire à *ceux qui croient à l'invisible!* Ils dédaignent le plaisir, la fortune, le succès immé-

diat, choses qui se voient. Ils sont les tenants de la conscience, du devoir, de la justice éternelle : choses qui ne se voient pas. Ils relèvent l'esprit public. Ils donnent des exemples entraînants. Ils répandent des bienfaits sans nombre et gratuits. Ils sauvent les nations. Ils se sacrifient pour les grandes causes. Ils soutiennent des luttes impossibles. Ils meurent traités d'insensés par la sagesse humaine jusqu'au jour où chacun voit ce qu'eux seuls avaient cru, et où la folie de la veille devient la vérité de l'avenir. Gloire à ceux qui croient à l'invisible! *Ce sont eux* qui ont fait les nations chrétiennes et les ont placées à la tête de la civilisation. Ce sont eux qui ont fait du progrès une réalité. Il est certain que ce sont les hommes et les peuples les plus éclairés des lumières de l'éternité qui ont su marcher le plus loin sur la terre. Et il est certain que ce qui rendra à notre monde moderne sa vitalité et son avenir, ce sera un énergique appel aux réalités invisibles et non l'abject matérialisme qui ne croit que ce qu'il voit.

Je ne crois que ce que je vois. C'est une sottise qui outrage la raison, c'est un prétexte pour affranchir la conscience, — c'est un danger qui menace les âmes et les peuples, et les met sur le chemin de toutes les décadences.

Conclusion. Messieurs, *soyons les croyants et les disciples de l'invisible.*

C'est notre devoir à l'heure présente. Ce siècle est un siècle positif. Fier de ses progrès et de ses conquêtes, enivré des triomphes de la science, il ne voit de réalités que là. Pour lui, tout le reste est chimère et vain rêve. Connaître le visible, voilà sa sagesse, agir sur le visible, voilà son œuvre, jouir du visible, voilà son bonheur. Aussi écoutez avec quels accents superbes et railleurs il parle des doctrines surnaturelles qui, selon lui, ont longtemps égaré l'humanité et paralysé ses progrès. Ce siècle se trompe. Le visible n'est pas le tout de l'homme. Réagissons contre les grossiers et faciles entraînements de notre époque. Soyons les croyants et les disciples de l'invisible.

Ce sera notre consolation à notre heure dernière. On a vu mille fois des hommes, qui n'avaient vécu que pour le visible, regretter amèrement à leur dernière heure de n'avoir poursuivi que de vains fantômes. On a vu des hommes à qui le monde avait tout donné dire que tout cela n'était que vanité. On a vu un grand ministre comblé d'honneur, informé sur son lit de mort que Louis XIV allait lui rendre visite, répondre par ces effrayantes paroles : « Allez dire à cet homme qu'il me laisse tranquille. Car, si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour lui, j'oserais maintenant regarder du côté de l'éternité. » Voilà ce qui s'est vu mille fois. Mais ce qui

ne s'est jamais vu, ce qui ne se verra jamais, c'est un chrétien déclarant à son lit de mort que son Dieu l'a trompé! Croyons à l'invisible, vivons pour l'invisible... là est le salut du monde et le salut de l'âme!

Amen!

DIXIÈME CONFÉRENCE

Moi je ne crois que ce que je comprends

Messieurs,

Ne croire que ce qu'on voit est une prétention qui n'est pas sérieuse. En voici une autre qui s'en rapproche et qui est plus spécieuse. On dit : « Moi je ne crois que ce que je comprends. » On se défend contre la religion en déclarant que tout est clair partout ailleurs et que le christianisme seul est obscur. Dissipons ce préjugé.

I. *Je ne crois que ce que je comprends... Au point de vue purement humain, ce n'est pas vrai.*

Savants et ignorants, nous croyons beaucoup de choses que nous ne comprenons pas. Tous, plus ou moins, nous vivons dans l'incompréhensible. Nous y sommes plongés.

1° *La masse des hommes* vit dans l'incompréhensible.

Nous cultivons la terre et l'ensemençons; mais

nous ne comprenons pas comment le grain de blé pourrit, germe et devient un épi. Nous avançons le pied et étendons le bras ; mais nous ne comprenons pas comment le corps obéit aux ordres de l'âme. Nous mangeons, nous marchons, nous nous tenons debout, mais nous ne comprenons pas comment se fait la digestion, comment se produit la locomotion, comment la pesanteur nous tient fixés au sol.

Si l'on avait raconté aux soldats de la vieille garde qu'un jour avec un fil, le téléphone, on se parlerait de Marseille à Paris, quel haussement d'épaules! Et pourtant, il faut croire ce qu'ils n'auraient pas compris. Et nous-mêmes qui nous servons de cette merveilleuse invention, la comprenons-nous?

Comprenons-nous comment la même eau bouillante qui prépare les aliments durcit les uns et amollit les autres, blanchit l'oignon, brunit la viande et rougit l'écrevisse? Lacordaire était à table d'hôte, un vendredi. Un libre penseur, tout en lui passant un plat d'omelette dont il s'était adjugé la plus grosse part, lui dit bêtement : « Moi, Monsieur, j'ai pour principe de ne croire que ce que je comprends. » Lacordaire, recueillant les débris d'omelette que son interlocuteur avait bien voulu lui laisser, répondit : « Monsieur, comprenez-vous comment le feu fait fondre le beurre et durcir les œufs? » — Ma foi, je n'en sais trop rien, reprit le libre penseur déjà au bout de sa science. » — « Moi non plus, dit finement le reli-

gieux. Mais je vois avec plaisir que ça ne vous empêche pas de croire aux omelettes... n'est-ce pas? »

Un jour, un avocat bavard répétait cette même rengaine : « Moi, je ne crois que ce que je comprends. » Un jeune enfant, qui se souvenait de son catéchisme, eut l'audace de l'entreprendre. « Donc, Monsieur, vous ne croyez que ce que vous comprenez? — Parfaitement, mon petit ami. — Alors, Monsieur, voulez-vous me dire pourquoi vous faites remuer votre petit doigt? — Parce que je le veux, c'est tout simple. — Cependant, Monsieur, vos oreilles ne remuent pas quand vous le voulez? Comment cela se fait-il? — Ah! ça, es-tu ici pour me faire la leçon? » dit l'avocat dont le rouge avait atteint les oreilles sans qu'il le voulût! et tout le monde se mit à rire... Il n'y a que les sots ou les farceurs qui prétendent ne croire que ce qu'ils comprennent. Nous vivons dans l'incompréhensible. Mais les savants, les gens très instruits, les fortes têtes? Eh bien oui, parlons-en. Comme la masse des hommes

2° Les *savants* vivent dans l'incompréhensible. Ils en savent un peu plus que nous. Mais leur science quand même, je vous l'affirme, ne va pas bien loin. Vous pouvez interroger toutes les Académies et les mettre au défi de répondre à mille questions insolubles, par exemple : Qu'est-ce que la végétation, cette énergie souterraine qui fait

sortir d'un grain une tige verdoyante, qui pousse vers le haut des plantes que la pesanteur devrait renverser vers le bas, et qui tire les fleurs les plus délicates et les fruits les plus savoureux de la pourriture des germes? Pourquoi une plante vénéneuse croît-elle à côté d'une herbe saine, bien qu'elle puise ses éléments dans le même sol? Pourquoi le géranium et le lilas ont-ils un parfum différent, bien qu'ils ornent le même jardin et boivent la même rosée? Comment le sarment dur, âpre et noueux de la vigne produit-il le raisin, ce fruit si doux et si beau Comment la frêle enveloppe d'un gland renferme-t-elle l'organisation gigantesque d'un chêne? — Messieurs, devant un grain de poussière imperceptible vous pouvez amener tous les savants du monde et leur dire : « Regardez bien, ce grain de poussière, cet atome est-il simple ou divisible à l'infini? » Ils ne pourront pas vous répondre. Qu'est-ce que l'espace qui contient tout et qui n'est lui-même contenu par rien? Qu'est-ce que la lumière qui éclaire toutes choses et qui n'est elle-même substantiellement connue de personne?... Comme vous, comme moi, les savants ignorent tout cela, et le reste. Ils vivent dans l'incompréhensible. Ils constatent des faits et des lois, mais ne les expliquent pas. Ils arrachent à la nature quelques secrets; mais le peu qu'ils savent accuse l'immensité de ce qu'ils ignorent.

Un philosophe à qui un empereur ami des lettres

avait donné une place grassement rétribuée répondait souvent aux questions qu'on lui faisait : « Je n'en sais rien. » Quelqu'un lui dit un jour : « L'empereur vous paie pour le savoir. » — « L'empereur, répliqua le philosophe, me paie pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas. » — Quand *Laplace* était sur le point d'expirer, des amis complaisants vantaient sa science et sa gloire : « Ne parlez pas de cela, leur répondit-il, ce que nous connaissons est peu de chose, ce que nous ignorons est inimaginable. » Voilà une confession bonne à retenir — non moins que la parole de *Jules Simon* : « Il n'y a que les esprits faibles qui croient tout expliquer et tout comprendre. » — Non moins que la parole de M. *Masquart*, membre de l'Institut et président de l'Association française pour l'avancement des sciences : « Il faut bien reconnaître; disait-il au Congrès de Caen de 1894, que, sans remonter à l'origine des choses, la science n'a devant elle que des mystères : l'attraction universelle, la chaleur, la constitution des corps, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie. »

Je ne crois que ce que je comprends. Au point de vue purement humain, ce n'est pas vrai.

II. ***Je ne crois que ce que je comprends. En matière religieuse, c'est inadmissible.***

Ne vouloir croire en matière religieuse que ce que l'on comprend,

1° Quelle contradiction!

O homme, en toi, autour de toi, au-dessous de toi, tout est mystère, et tu voudrais que tout fût clair dans l'ordre religieux? Est-ce raisonnable? non, ce n'est pas raisonnable. Nous ne pouvons pas avoir le dernier mot de la nature, de ses phénomènes et de ses lois. Soyons donc conséquents avec nous-mêmes, et résignons-nous à ne pas avoir non plus le dernier mot du christianisme.

Chose étrange! Les mêmes hommes qui se montrent arrogants envers les mystères de la religion sont superstitieux envers les mystères de la science! Dites-leur qu'il y a du feu dans l'enfer? Ils souriront agréablement parce qu'ils ne l'ont pas analysé. Mais dites-leur que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes? Ils feront un acte de foi, comme s'ils avaient tenu les balances. Ils adorent les mystères de la science, et ils méprisent ceux de la religion. Une telle contradiction est intolérable.

Ne vouloir croire en matière religieuse que ce que l'on comprend,

2° Quelle impossibilité!

L'objet de la religion est Dieu. Or Dieu est infini dans sa nature, dans sa parole, dans son

action, et notre intelligence est limitée. Donc nécessairement l'image de Dieu, tombant dans un récipient moindre qu'elle, doit le déborder. C'est une simple règle de proportion. Comprendre c'est égaler. Pour comprendre Dieu, il faudrait que Dieu ait l'obligeance de cesser d'être infini et de se réduire à la mesure de notre esprit, qui est fini. Nier la vérité religieuse parce qu'on ne la comprend pas tout entière, c'est ressembler à l'insensé qui nierait le soleil, parce qu'en ouvrant sa croisée il n'a pu enfermer toute la lumière de l'astre dans sa chambre.

Certains voudraient tailler la religion au niveau de l'intelligence humaine et lui enlever tout ce qui nous dépasse. Cela n'a pas le sens commun. Autant vaudrait une aurore sans lointains inaccessibles, un ciel sans profondeurs infinies. Comprendre une religion dans son tout, c'est le signe certain qu'elle est de fabrique humaine. C'est une impossibilité.

Ne vouloir croire en matière religieuse que ce que l'on comprend,

3° Quelle outrecuidance!

Dieu nous a révélé un certain nombre de vérités dont nous ne pouvons saisir ni le comment ni le pourquoi. Mais

1. *Est-ce que Dieu ne mérite pas d'être cru?* Est-ce que nous pouvons désirer autre chose et mieux que son témoignage régulièrement constaté,

rendu par un envoyé divin, répété par la parole, appuyé sur le miracle, scellé par le martyre, garanti par la sainteté, confirmé par la science, justifié par ses merveilleux résultats, et traversant les siècles avec la force toujours croissante que lui donnent également et l'examen de la critique et l'adhésion de la foi? Vraiment je plains ceux à qui ne suffit pas un pareil témoignage.

Dieu nous a révélé un certain nombre de vérités dont nous ne pouvons saisir le comment ni le pourquoi. Mais

2. *Est-ce que ceux qui ont cru au christianisme ne méritent pas d'être crus?* Qui que vous soyez, de plus grands que vous, de plus savants ont trouvé au bout de leur science le besoin de croire, et ils ont cru à l'incompréhensible. Ils ont regardé les mystères de la religion, ils les ont étudiés sur toutes les faces, et ils les ont adorés. Si ces mystères répugnaient à la raison humaine, ne sentez-vous pas qu'il y a dix-neuf siècles qu'ils traîneraient dans le mépris? Si ces mystères répugnaient à la raison humaine, pensez-vous qu'ils auraient été acceptés par tant de fortes têtes et de puissants génies qui ont illustré les annales de la civilisation chrétienne? Si ces mystères répugnaient à la raison humaine, est-ce que, à l'heure présente, sous les feux croisés de la philosophie et de la science, on ne les verrait pas sombrer dans le ridicule et dans le dédain? Il n'en est rien.

Plus sont violentes les attaques de l'impiété, et plus s'affirme l'adhésion des grandes âmes à nos adorables mystères. Tenez, je vous laisse en terminant cette belle parole de *Pasteur*. Vous ne pouvez pas contester sa valeur scientifique ; vous ne pouvez pas davantage suspecter ses convictions religieuses. « Quand on a bien étudié, disait-il, en 1860, après ses grandes luttes avec les matérialistes à propos de la génération spontanée, on revient à la foi du paysan breton, et, si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. » Messieurs, avec de tels hommes il me semble que nous pouvons sans crainte professer le christianisme, défier l'incrédulité et chanter notre *Credo*.

Amen!

ONZIÈME CONFÉRENCE

Que sais-je?

Messieurs,

Il est une parole que vous avez entendue certainement et que peut-être vous avez murmurée tout bas : « Que sais-je? » Cette parole n'a pas le même accent sur les lèvres de tous ceux qui la prononcent, et elle ne mérite pas toujours les mêmes sévérités. Elle est l'expression tantôt d'une tentation, tantôt d'une inquiétude, et tantôt d'un parti pris. Jugeons-la impartialement.

I. *Un chrétien convaincu qui passe par la tentation du doute.*

1° *Cela n'est pas rare.* Nous vivons *dans des temps* où tout est mis en question, non seulement les vérités politiques et sociales, mais même les principes essentiels de l'esprit humain, même les bases de la philosophie, jusqu'aux axiomes de la logique. C'est à se demander s'il y a quelque chose de cer-

tain. Les doctrines rugissent et le sol tressaille ; on a beau fermer l'oreille, ces clameurs nous frappent et ces secousses nous ébranlent malgré nous. Et puis *notre instruction religieuse* est en général assez médiocre, nous connaissons peu notre religion. Facilement l'objection nous déconcerte parce que nous sommes insuffisamment armés. Un grand nombre d'intelligences oscillent. On ne nie pas, on ne croit pas, on hésite. On se dit : sans doute je crois... mais... mais. Il y a des mais dans la foi des croyants. Et enfin, sans en avoir conscience, *nous sommes intéressés* à suspecter la vérité de la religion. Parce qu'elle contrarie notre nature corrompue, nous ne serions pas fâchés de la trouver en défaut. Notre volonté agit secrètement, sourdement et en dessous ; elle rend notre raison ombrageuse, difficultueuse, évasive, ergoteuse. Nous vivons dans un milieu peu favorable à la croyance. Nous ne connaissons guère la religion ; au fond nous en avons peur. Et alors, sous la poussée de ces influences du dedans et du dehors, à certaines heures, au moment souvent où on s'y attend le moins, on sent comme des *secousses* souterraines et comme des craquements dans l'édifice de la foi. Des ténèbres et des fantômes d'objection et de négation traversent le ciel de l'âme, et la glacent de leurs formes désolantes. On se surprend murmurant en soi-même la terrible parole : « Que sais-je ? Que sais-je ? »

2° *Je respecte le chrétien convaincu* qui passe par la tentation du doute. Je n'ai pas le droit de le condamner, mais j'ai le droit et le devoir de lui donner quelques conseils.

1. *Ne soyons pas émus* outre mesure des doutes contre la foi, et traitons-les comme les tentations contre la chasteté. Le tout est de n'y pas consentir. La chasteté n'est pas moins belle malgré la fausse beauté des séductions qui l'assiègent ; elle sort au contraire plus belle des assauts qui voulaient la flétrir et la diminuer. De même la foi n'est pas moins vraie et moins certaine malgré les fausses apparences d'objections qui viennent la traverser, et elle se relève intacte et invincible après les tempêtes qui menaçaient de l'obscurcir et de l'ébranler. Méprisons les doutes contre la foi. Et puis

2. En matière de croyance, *n'exigeons pas l'impossible*, c'est-à-dire l'évidence immédiate et absolue. La foi n'est pas la vision ni l'évidence. Elle est comme le phare de la côte, dont la lumière est assez distincte pour qu'on puisse gouverner sur elle, bien qu'elle disparaisse parfois derrière les vagues et sous les brumes de la mer. Il y a dans le christianisme assez de clartés pour que notre foi soit raisonnable, assez d'obscurités pour que notre foi soit méritoire. On dit que l'astronome immortel, dont le pénétrant génie découvrit les lois du mouvement des planètes, Képler, vit ses grands travaux méconnus par ses contemporains. Réduit à

une misère extrême, il était sur son lit de mort, lorsqu'un ami lui demanda s'il ne souffrait pas cruellement de mourir sans avoir vu apprécier ses découvertes. « Mon ami, lui répondit Képler, Dieu a bien attendu cinq mille ans qu'une de ses créatures découvrît les lois admirables qu'il a données aux astres. Et moi ne pourrai-je pas attendre aussi qu'on me rende justice? » Emparez-vous de cette parole, chrétiens qui passez par la tentation du doute. Croyez sans voir, et attendez avec confiance les évidences de l'avenir et de l'au delà.

A côté du chrétien tenté, j'entends l'incroyant inquiet qui dit lui aussi : « Que sais-je? »

II. *Un incroyant sincère qui est en proie à l'inquiétude du doute.*

1° *Cela n'est pas rare.* On a été si mal *élevé*, élevé sans religion, ou à peu près. A quinze ou vingt ans on est entré *dans le monde*, où on a été saisi tout de suite par les passions, par les affaires, où on a vu la vérité religieuse méconnue, discutée et attaquée par la littérature, par l'histoire, par la science, par la philosophie, par la presse quotidienne, par les conversations courantes. Avec cela on est secrètement *orgueilleux*. On se croit clairvoyant. On a confiance dans ses propres lumières. On veut se faire une opinion à soi et ne relever de

personne. Et alors, grand Dieu ! dans quel *dédale* de problèmes insolubles on est précipité!.. Dans quel torrent d'idées qui se contredisent et de principes qui se heurtent! Combien sont nombreuses aujourd'hui les âmes de bonne foi ou de demi bonne foi qui n'ont ni convictions ni espérances, qui n'ont plus aucun terrain solide pour s'y appuyer, aucune main amie pour se guider, et qui, au sein de leurs ténèbres, poussent le cri lugubre. « Que sais-je? Que sais-je? » Le XIXe siècle a retenti de ces gémissements, et on a pu écrire un livre intitulé : *Le Doute et ses victimes.*

2° *Je plains l'incroyant sincère* qui est en proie à l'inquiétude du doute, et je me permets de lui indiquer les chemins de la lumière et de la paix.

1. Vous doutez. D'abord *est-ce bien vrai?* La foi vous a été cent fois donnée. Elle vous a été donnée dans vos pères et dans votre race de chrétiens, dans votre baptême et votre première communion, — dans je ne sais combien d'impressions, d'invitations, d'avertissements, de traits et d'attraits extérieurs ou intérieurs de la grâce, qu'il n'a tenu qu'à vous de suivre. Beaucoup d'hommes, j'en ai la conviction, sont moins incroyants qu'ils le disent et le pensent. Ils n'auraient qu'à descendre en eux-mêmes pour y retrouver la foi qu'ils croient perdue et qui n'est qu'endormie et oubliée. La preuve en est que, à un jour donné, par exemple dans le malheur,

dans les années reposées de la vieillesse, au moment de la mort, la foi surgit et apparaît vivante en ceux-là même qui la méconnaissaient. Ce n'est qu'une question de temps et de circonstance.

2. Vous doutez. *Ne restez pas dans le doute.* Ne vous résignez pas à cet état. C'est un état violent et peu raisonnable. Un homme sérieux ne peut pas demeurer indécis, muet et comme stupide en présence de la vérité religieuse, en présence du christianisme, qui tient attentive depuis dix-neuf cents ans l'élite des esprits. Un homme sérieux ne peut pas avoir la paix, tant qu'il s'arrête devant le plus important des problèmes, comme un ignorant en face d'un livre fermé. Écoutez cet aveu mélancolique de Maxime du Camp : « Je ne suis pas de ceux que la foi a touchés. Ceux qui croient sont heureux, et j'envie leur bonheur. » Le doute n'est pas un état normal, ne restez pas dans le doute. Priez, cherchez, consultez. La noble inquiétude de la vérité en attire le don. La lumière vient à ceux qui la désirent. Les âmes droites sont sur le chemin de la vérité.

3. Vous doutez. *Prenez le parti le plus sûr.* Un incrédule disait à une religieuse : « Ma sœur, vous serez bien attrapée si, après la mort, il n'y a rien. » — « Monsieur, repartit la sainte fille en le regardant avec compassion, vous le serez bien autrement s'il y a quelque chose. » Il est au moins vraisemblable que l'âme est immortelle et que Jésus-

Christ est Dieu. Or l'incrédule, qui volontairement s'endort dans le doute, ne tient nul compte des promesses et des menaces de Jésus-Christ et risque son avenir éternel. Ce n'est pas raisonnable. Bastiat converti disait à un de ses amis : « Mon ami, j'ai pris la chose par le bon bout, par l'humilité. J'ai remarqué après tout que la meilleure portion des hommes se trouve parmi les croyants. J'ai fait comme eux. » Vous doutez? Prenez la chose par le bon bout. Prenez le partile plus sûr. Et les ombres du doute fuiront devant les splendeurs de la foi reconquise.

Que sais-je? Ce n'est pas seulement la parole du chrétien tenté et de l'incroyant inquiet. C'est encore la parole du sceptique de parti pris.

III. *Un sceptique dédaigneux qui se cantonne dans le parti pris du doute.*

1° *Cela n'est pas rare.* C'est si facile de se débarrasser par un peut-être de la vérité religieuse et de ses conséquences préoccupantes! Mollement couché sur le rivage, on regarde d'un œil tranquille les affaires humaines, on se laisse bercer au bruit lointain de la tempête, on s'endort sans s'inquiéter du premier ni du dernier réveil. On déclare que la jouissance matérielle et immédiate est tout, et que Dieu, l'âme, l'immortalité, la vertu, le sacrifice sont des choses problématiques et aléatoires. On se

moque de ceux qui croient. On s'irrite contre ceux qui disent qu'il faut croire. Et à tous les appels de la conscience, aux avertissements des prophètes de la vérité on répond invariablement et obstinément : Que m'importe? Que sais-je?

2° *Je blâme le sceptique dédaigneux* qui se cantonne dans le parti pris du doute.

1. *Son attitude est injurieuse pour Dieu*, qu'il traite comme une quantité négligeable, comme une entité métaphysique bonne à terroriser les enfants, mais non à impressionner les gens sérieux. Il est difficile d'outrager plus à fond la majesté divine. Je blâme le sceptique dédaigneux qui se cantonne dans le parti pris du doute.

2. *Son attitude est indigne de la nature humaine.* Celui-là n'est pas un homme qui, même sachant tout, ne sait pas ce qu'il est, d'où il vient, où il va, qui, au moins une fois dans sa vie, n'a pas tremblé en face de l'inévitable et incompréhensible inconnu, qui jamais n'a voulu regarder d'un œil sérieux, le christianisme, ce colosse étonnant qui remplit et domine l'histoire. Je blâme le sceptique dédaigneux qui se cantonne dans le parti pris du doute.

3. *Son attitude est funeste au bien social.* Les impies déclarés ne trompent personne. Mais ceux qu'Athènes frappait d'incapacité civile, les neutres, les sceptiques... comment dire le mal qu'ils laissent faire et le mal qu'ils font? Ils sont là ni amis, ni

ennemis, se tenant à distance de la vérité qu'ils n'ont pas le courage de professer, et de l'erreur qu'ils n'ont pas le courage de répudier, et, se taisant, s'abstenant... Et, pendant ce temps-là, le mal grandit, le bien s'affaisse, la société roule vers ces abîmes, où toute ruine est irréparable, à la puissance même de Dieu ! Voilà, Messieurs, voilà le reproche qu'il faut adresser à beaucoup d'hommes dans notre société française !

On parle un peu partout, à l'heure présente, de la tuberculose, de ses ravages et des remèdes à lui opposer. C'est, en effet, une maladie terrible. C'est un abaissement de force vitale signalé par l'envahissement et le pullulement d'un microbe spécial, déterminé et connu. Plus terrible cependant et plus nocif est le microbe du scepticisme, qui anémie non les corps, mais les âmes, qui débilite non les membres, mais les convictions, qui atrophie non le sang, mais le caractère. Réagissons, Messieurs, contre le scepticisme, et à tant d'hommes qui disent : Que sais-je ? répondons par ce mot précis, par ce chant vibrant : Je crois, *Credo !*

Amen !

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Moi, je suis libre penseur

Messieurs,

Il y a des gens qui se débarrassent de la question religieuse par un mot, par ce simple mot : « Moi, je suis libre penseur. » Quand on a dit cela, il semble qu'on a tout dit. Nous allons casser cette formule, et voir ce qu'elle a dans le ventre : une absurdité, une illusion, une tyrannie.

I. ***Moi je suis libre penseur. Cette formule exprime une absurdité.***

En effet la liberté absolue de la pensée est un non-sens. Nous ne sommes pas libres de penser à notre guise sur n'importe quoi. Ce n'est pas nous qui créons la vérité, et la modifions selon notre bon plaisir ; c'est la vérité qui nous conditionne et nous oblige.

1° *En mathématiques*, nous ne sommes pas libres d'accepter comme vrai ou comme faux ce que bon

nous semble, par exemple, que 2 et 2 font 5. *En géométrie*, nous ne sommes pas libres d'accepter comme vrai ou comme faux ce que bon nous semble; par exemple, que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne courbe. *En histoire* et *en géographie*, nous ne sommes pas libres d'accepter comme vrai ou comme faux ce que bon nous semble; par exemple qu'il n'y a jamais eu sur la terre d'hommes s'appelant Alexandre, César, Napoléon, et que la ville de Paris n'existe pas. Si nous ne voulons pas être absurdes, nous sommes obligés, *en poésie*, de respecter le moule harmonieux, mais étroit, qui élève la pensée en la comprimant... ; *en peinture*, d'appliquer les lois de la perspective... ; *en architecture*, d'obéir aux lois de la statique... ; *en musique*, de nous astreindre à des règles précises, à des principes inviolables, auxquels le génie même n'a pas le droit de déroger. Imaginez un orchestre où chacun, sous prétexte de liberté, voudrait à son gré ralentir ou hâter le mouvement ou seulement modifier les nuances; à l'instant même, toute harmonie serait anéantie, toute mélodie s'effacerait, et, à la place d'un hymne sublime, il ne resterait plus qu'un ridicule et insupportable bruit. Dans les lettres, les sciences et les arts, la liberté absolue de la pensée est une absurdité;

2° Et de même *en philosophie*, si l'on était libre de s'affranchir des lois sévères du raisonnement,

l'esprit humain se perdrait dans le vide. *En morale*, si l'on était libre de penser qu'il n'y a ni bien ni mal et que le bien et le mal se valent, le monde retournerait au chaos. *En sociologie*, si on était libre de penser que le pouvoir est une usurpation et l'obéissance une servitude, que tout le monde est maître, vu qu'il n'y a pas de maître, tout de suite nous glisserions en pleine anarchie. En philosophie, en morale et en sociologie, la liberté absolue de la pensée est une absurdité doublée d'un péril public ;

3° Or, Messieurs, la *vérité religieuse* est aussi absolue et nécessitante que la vérité littéraire, scientifique et artistique, que la vérité philosophique, morale et sociale. Nous n'avons pas plus le droit d'être libres penseurs en religion que nous n'avons le droit d'être libres penseurs dans les autres sphères de l'intellectualité. En matière religieuse comme en matière profane, la liberté consiste dans le libre assentiment au vrai, et non dans le rejet de toute loi et dans le régime absolu du bon plaisir. Celui donc qui dit : « Je suis libre d'avoir une religion ou de n'en pas avoir, je suis libre de choisir telle religion qui me plaît, je suis libre de penser n'importe quoi en religion », celui-là prononce une absurdité doublée d'une impiété. Est-il bien sincère ? Je me permets d'en douter.

II. ***Moi je suis libre penseur. Cette formule cache une illusion, sinon un mensonge.***

Les gens qui se prétendent libres penseurs veulent dire trois choses : 1° qu'ils ne croient à rien ; 2° qu'ils sont libres ; 3° qu'ils sont penseurs. C'est là-dessus que je les entreprends.

1° *Ils disent qu'ils ne croient à rien.* Est-ce bien vrai ?

Si c'était vrai, je les plaindrais. Un paysan du Midi, désolé de la mort de son âne, un bon et loyal serviteur, l'inhumait avec larmes. Un incrédule venant à passer, lui dit : « Comment, bonhomme, toi si religieux, tu fais enterrer ton âne sans passer par l'église, sans faire sonner les cloches ? — « Mais, mon bon Monsieur, il ne croyait à rien. » Tant pis pour celui qui ne croit à rien. Et tant pis pour ceux qui le coudoient ; car un proverbe japonais dit : « Ne crois rien de l'homme qui ne croit à rien. » Ils prétendent ne croire à rien !

Ce n'est pas si vrai qu'ils le disent. Napoléon à Sainte-Hélène s'écriait : « Il est deux choses auxquelles je ne puis m'habituer dans cette île maudite : point de clocher et du pain moisi. » Que d'hommes qui font les libres penseurs sur la place publique, et qui, secrètement, désavouent leur impiété de commande et regardent du côté du clocher, du côté du ciel, du côté de Dieu ! — Que

d'hommes dont les allures libres penseuses sont plus extérieures que réelles, et qui vont s'agenouiller auprès de leur femme quand ils sont anéantis dans la douleur ; par exemple quand ils voient leur enfant malade, dans un état désespéré ! — Que d'hommes, à l'heure de la mort, cessent de faire les fanfarons et les fiers et s'inclinent devant Dieu trop longtemps méconnu ! Un mécréant visitant un malade de ses amis, mécréant comme lui, l'exhortait à se confesser. « Vous plaisantez, murmura le malade. Est-ce que nous n'avons pas dit souvent ensemble que toutes ces pratiques-là n'étaient que des bêtises ? » — « Oui, mon cher, nous l'avons bien dit, mais nous ne l'avons pas prouvé. Confessez-vous. » Ce que fit l'autre. Les libres penseurs disent qu'ils ne croient à rien. C'est loin d'être toujours vrai. Et d'ailleurs, s'ils sont affranchis de la religion, je vous garantis qu'ils sont enserrés dans des chaînes bien autrement pesantes.

2° *Ils disent qu'ils sont libres*. Est-ce bien vrai ?

Ils sont esclaves de leur éducation, qui a été manquée. Ils sont esclaves de leurs passions jamais satisfaites. — Ils sont esclaves de leur parti et de leurs rancunes politiques. — Ils sont esclaves du milieu où ils vivent et qui pèse sur eux jusqu'à leur enlever toute spontanéité. — Ils sont esclaves d'une société secrète, à qui ils ont donné leur nom et vendu leur liberté. — Ils sont esclaves de la plus lâche et

de la plus cruelle des oppressions, du respect humain, de la peur qui enchaîne leur pensée, leur parole, leur vie, et qui les fait agir et parler autrement qu'ils pensent.

Oui, cet homme qui se dit libre penseur, il est esclave. Ce livre dans lequel il trouve, sous les apparences trompeuses de la science, un matérialisme toujours affirmé, jamais démontré, c'est son maître. Ce journal qui ne sait qu'insulter toutes les saintes choses, c'est son maître. Ce rhéteur qui lui débite tant d'erreurs si facilement acceptées, c'est son maître. Ce camarade, ce voisin qui lui impose des idées malsaines, des opinions perverses sans qu'il ose se révolter ou le contredire, c'est son maître. — Que de préjugés encombrent cet esprit qui se dit libre! Que de fantômes le font trembler! Que d'idoles il adore! C'est pitié que de le voir réduit en pareille servitude. Juste châtiment de l'insolente prétention qu'il a eue de se passer du vrai maître, qui est Dieu et sa sainte Église. Les libres penseurs disent qu'ils sont libres. Quelle grossière illusion! Je ne connais pas d'esclavage que l'on puisse comparer à leur esclavage.

3° *Ils disent qu'ils sont penseurs.* Est-ce bien vrai?

C'est nous, catholiques, qui sommes vraiment penseurs. Car : 1° nous comptons parmi nous les plus forts penseurs, les plus hauts génies dans tous les

genres depuis dix-neuf siècles. Et 2° si plusieurs de nos vérités sont au-dessus de la raison, aucune ne lui est contraire, et toutes la fortifient et la perfectionnent. En 1849, lorsque Thiers plaidait à la Chambre la cause de la liberté de l'enseignement, quelqu'un lui dit : « Mais l'Église est l'ennemie de la liberté de penser, premier dogme de la société moderne. » A quoi Thiers répondit : « Je me flatte d'être de la société moderne. J'ai beaucoup étudié ce qu'on appelle la liberté de penser, et j'ai vu que la religion n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser. »

Les libres penseurs s'imaginent tout savoir, parce qu'ils ne croient à rien. Ils se trompent. Dans la réalité, ils ne sont ni libres ni penseurs. « J'ai vu de près ces fanfarons, disait *Lamoricière*. Je les ai pratiqués. Ils s'appellent libres, et ils sont au licou. Ils ne savent rien de rien, pas même qu'ils déraisonnent. Ils disent : « J'ai mes principes, j'ai « mes convictions », et ils n'ont que de la pose, le plus souvent de grossiers appétits. »

Puisque je vous parle de la libre pensée, ne vous étonnez pas, Messieurs, que je vous en parle librement : on est libre penseur, en général, pour affranchir non son esprit, mais sa conscience, pour adorer non la raison, mais la déesse Raison, pour secouer le joug de toute morale en se débarrassant de toute religion. On est libre penseur, d'ordinaire, pour être libre faiseur et libre viveur. Voilà ce qui

se cache sous le triple masque d'une incroyance affectée, d'une liberté frelatée, d'une pensée aussi étroite que prétentieuse. Encore un mot.

III. ***Je suis libre penseur. Cette formule annonce une tyrannie.***

Chose curieuse ! les mêmes hommes qui disent : « Je suis libre de ne pas croire », disent avec plus d'ardeur encore : « Je ne veux pas que les autres soient libres de croire. » Ils revendiquent la liberté pour eux, et ils la suppriment chez les autres.

« Il faut supprimer tout ce qui nous gêne. » C'est la cynique et brutale parole du vieux Madier de Montjau, c'est la secrète pensée et le programme de presque tous les libres penseurs ; au nom de la liberté, ils étouffent toutes les libertés.

Je suis libre penseur. Donc je ne veux pas que cette *procession* catholique soit libre de sortir dans les rues... ; je ne veux pas que ces *religieux* habillés de blanc, de noir, de gris, soient libres de s'associer pour prier ou pour enseigner... ; je ne veux pas que ces *fonctionnaires* soient libres de saluer et de visiter leur curé, d'aller à la messe, de communier. S'ils sont catholiques, qu'ils perdent leur place et leur pain !... Je ne veux pas que ces *pères de famille* soient libres de faire donner à leurs enfants l'éducation qui leur convient. Moi, Jaurès,

je revendique le droit de faire élever mes enfants à ma guise, et ce droit je le retire à des milliers de pères de famille. Je suis libre penseur... donc que tous ceux qui ne *pensent pas comme moi* soient dépouillés de toutes les libertés, de la liberté d'association, de la liberté de l'enseignement, de la liberté élémentaire d'avoir une religion et de la professer. Les libres penseurs sont des gens qui veulent qu'il soit permis à tous de penser librement, à condition que l'on pense comme eux. Ce sont des farceurs, et de sinistres farceurs. Il faut les démasquer. C'est ce que je viens de faire. Je suis libre penseur... Cette formule exprime une absurdité, cache une illusion, annonce une tyrannie.

Il convient, d'ailleurs, de ne pas s'effrayer outre mesure des audaces de la libre pensée, et des assauts qu'elle livre à la liberté religieuse. Combien de temps durera cette guerre? Je l'ignore. Quel en sera le résultat? Je le sais parfaitement. Les sectaires imbéciles et furieux qui s'attaquent aujourd'hui à notre religion ont cru nous anéantir. Ils ont ouvert une fosse, creusé un abîme. Ils y tomberont avec nous, et eux seuls n'en sortiront pas. Ils seront depuis longtemps pourris dans leur cercueil que l'Église vivra encore... respectée de tout ce qui est honnête... bienfaisante pour ses amis et pour ses ennemis, immortelle parce qu'elle est divine!

Amen!

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Ce n'est pas mon idée

Messieurs,

Il n'est pas rare de voir même de braves gens se tenir à distance de la religion et se réfugier dans cette maxime comme dans une retraite inaccessible et imprenable : « Ce n'est pas mon idée. » Voilà encore un mot qui a fait fortune. Nous allons l'étudier, le serrer d'un peu près, lui demander des comptes.

I. *Ce n'est pas mon idée. Qu'est-ce que cela veut dire?*

Cela veut-il dire qu'on a étudié à fond la question religieuse, qu'on a compulsé la Bible, l'Évangile, les Pères de l'Église, les conciles, les théologiens? non certainement. — Cela veut-il dire qu'on a interrogé les hommes compétents, les prêtres, qui sont les maîtres de la science religieuse, comme on interroge les avocats sur le droit, les médecins sur la science médicale, et les officiers

sur l'art militaire? Pas davantage. — Cela veut-il dire seulement qu'on s'est fait une opinion personnelle et raisonnée sur la religion, en feuilletant les pages du catéchisme, dont Jules Simon a pu dire que « faire la guerre au catéchisme c'est faire la guerre à la civilisation, vu que la doctrine renfermée dans le catéchisme a seule civilisé le monde ». Non. En général, ceux qui disent en toisant la religion : « Ce n'est pas mon idée », ont oublié même les notions les plus élémentaires du catéchisme.

Et ce qu'ils appellent leur idée n'est pas autre chose qu'une idée qui leur a été imposée du dehors par une conversation, par un livre, par un journal. Un vieux mécréant lisait depuis trente ans le même journal sceptique et anticlérical, et à un prêtre qui essayait vainement de le convertir, il disait: « C'est curieux, mon journal pense exactement comme moi. » C'était lui, le malheureux, qui avait fini par penser comme son journal. Voyez cet homme, qui déploie d'une main fiévreuse la feuille frelatée et douteuse qui lui apporte, le matin, sa science de la journée, observez-le. Il affirme et il nie... avec son journal. Il juge, il critique, il se moque... avec son journal. Il absorbe continuellement la potion funeste que lui administre, de son bureau de rédaction, un écrivain toujours sans mandat, souvent sans valeur, tantôt effrontément mauvais et tantôt hypocritement modéré. Ce n'est

pas mon idée. La plupart du temps, cela veut dire qu'on est l'esclave de Pierre, de Jacques, d'un voisin, d'un journaliste, du premier sophiste venu. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai ce que tu penses.

II. ***Ce n'est pas mon idée. Prenez garde!***

On peut aller loin, très loin avec ce principe. On peut descendre bas, très bas. On va tout droit et très vite au désordre et à l'anarchie dans le monde des intelligences, dans le monde moral et social.

Il y a un Dieu, il y a un maître là-haut qui nous jugera, qui punira le mal et récompensera la vertu. Ce n'est pas mon idée, dit l'athée. Dieu n'est pas. Quand on est mort, tout est mort. Je serais donc bien fou de me faire du mauvais sang pendant le peu d'années que j'ai à passer sur la terre.

Il faut obéir à sa conscience. Ce n'est pas mon idée, dit le libre penseur. La conscience, quelle bêtise! au fond il n'y a de bon que ce qui m'arrange, il n'y a de mauvais que ce qui me nuit. Les gredins crèvent, mais les honnêtes gens aussi. Ils se valent. Nous perdons notre temps à obéir à la conscience.

Il faut parler, agir, voter, comme l'on pense. Ce n'est pas mon idée, dit lord Palmerston. « Les

discours de mes adversaires ont pu quelquefois modifier mon opinion; ils n'ont jamais changé mon vote. » Ce n'est pas notre idée, disent beaucoup d'hommes politiques, notre idée c'est de voter non selon notre conscience, mais avec notre parti.

Il faut respecter la pudeur. « Non, dit Chaumette, inventeur du culte de la Raison, en 1792, ce n'est pas mon idée. » Et il fait installer une actrice de l'Opéra sur l'autel de Notre-Dame à la place du tabernacle. Avec un vieil encensoir il encense la nouvelle divinité pendant que tous les assistants fléchissent le genou.

Il faut respecter le bien d'autrui. Non, dit Proudhon, ce n'est pas mon idée. Car « la propriété c'est le vol ». Non, répondent les collectivistes, ce n'est pas notre idée. Le bien d'autrui c'est le bien de tout le monde. Il n'y a pas d'argent dans ma bourse, mais il y en a dans celle de mon voisin. Partageons.

Il faut respecter la vie du prochain. Non, dit Caligula, ce n'est pas mon idée. « Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour pouvoir le tuer d'un seul coup. » Non, répond le cannibale au missionnaire, ce n'est pas mon idée. Car rien n'est meilleur à manger que la chair humaine.

Il faut respecter le droit. Non, dit Bismarck, ce n'est pas mon idée, et, du haut d'une tribune, il jette au monde étonné cette parole épouvantable : « La force prime le droit. »

Prenez garde! avec ces simples mots : « Ce n'est pas mon idée », on peut bouleverser le monde, le monde intellectuel, le monde moral, le monde social.

III. ***Ce n'est pas mon idée. Qu'est-ce que cela fait que ce ne soit pas votre idée?***

1° *Une idée est vraie ou fausse, bonne ou mauvaise en soi* et non à cause de vous. La valeur d'une idée ne dépend pas de notre bon plaisir. Un grand, dans une dispute où il n'avait pas l'avantage, ayant voulu rappeler à la personne qui se disputait avec lui la distance que la naissance et le rang mettaient entre eux : « Monsieur, lui dit le particulier, j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment que vous n'avez au-dessus de moi. Car j'ai raison, et vous avez tort. » Une idée vaut ce qu'elle vaut, et non ce que nous la voulons faire.

En disant : Ce n'est pas mon idée, vous semblez dire : Je suis libre d'avoir de la religion ou de n'en pas avoir, et comme je n'en veux pas avoir, c'est fini par là. Pardon. Nous ne sommes pas libres d'arranger ainsi les choses.

2° *C'est l'idée de Dieu* que nous ayons de la religion, et telle religion. Il est notre maître. S'il est notre maître, nous devons lui obéir, c'est-à-

dire que nous devons vivre selon son idée à lui. Et comme c'est l'idée de Dieu que tout le monde croie à sa parole et observe ses commandements, tout le monde est obligé de croire à sa parole et d'observer ses commandements. — Sans doute Dieu n'envoie pas les gendarmes pour nous mettre la main au collet et nous amener ainsi à l'église. Il ne veut pas que nous le servions par force. Il nous traite en honnêtes gens qui n'ont pas besoin d'huissier pour payer leurs dettes : motif de plus pour lui obéir. Vous dites : Ce n'est pas mon idée d'avoir de la religion. Mais

3° *C'est l'idée de l'humanité.* Est-ce que cela ne doit pas vous faire réfléchir? Voyez l'humanité dans ses sommets. Elle vous apparaît tournée et dressée vers Dieu. Les grands monuments sont des *monuments religieux*, des temples, qui, dans nos campagnes, dans nos villes, partout attestent la profondeur et la supériorité du besoin de Dieu. Les *grands hommes*, les plus intelligents, les meilleurs ont vécu ou sont morts sous l'irradiation de l'idée divine. Les *grands peuples* donnent à la religion une place importante dans leur vie nationale. Dans les *grandes circonstances* et les grands périls, les plus farouches s'assagissent et les plus apathiques se réveillent pour rendre à Dieu un hommage d'autant plus significatif qu'il a été plus tardif. En 1843, Thiers, témoin de la communion générale des

hommes à Notre-Dame, s'était écrié : « Il est temps de remettre la main de Voltaire sur ces gens-là. » Mais, vingt ans après, éclairé par les événements, il défendait le pouvoir temporel du pape, et il écrivait : « Sans le catholicisme, le monde retomberait dans le chaos. » Le président Carnot, pendant sa vie officielle, n'avait jamais osé prononcer le nom de Dieu. Mais, frappé à Lyon par l'assassin Caserio et mourant à la préfecture, il tend sa main défaillante à l'archevêque qui vient le visiter, et il lui dit d'une voix éteinte : « Monseigneur, donnez-moi votre bénédiction. » « Je vous apporte mieux que cela, lui dit l'archevêque, je vais vous donner le pardon du bon Dieu. » Et Carnot meurt repentant et absous.

Ce n'est pas mon idée. Qu'est-ce que cela fait que ce ne soit pas votre idée, si c'est l'idée vraie et bonne, si c'est l'idée de Dieu, si c'est l'idée de l'humanité sensée et honnête? Tenez, cependant, je vous laisse prononcer cette phrase banale, et je vais vous prendre au mot.

IV. *Ce n'est pas mon idée. Alors soyez logiques.*

Soyez conséquents, et, puisque votre idée est de ne professer aucune religion, permettez aux chrétiens d'avoir une idée contraire, de croire à l'Évangile et de pratiquer le christianisme, et même de le propager.

Vous dites : Ce n'est pas mon idée... et là-dessus vous vous abstenez noblement et crânement de tout acte religieux, ou vous vous faites à vous-même un dogme, une morale et un culte adaptés à vos opinions et à vos goûts. Vous voulez qu'on respecte votre idée et qu'on use de tolérance à votre endroit. De grâce, accordez aux catholiques la liberté que vous réclamez pour vous, laissez-les vivre en catholiques. Il y a plus.

Vous dites : C'est mon idée... et là-dessus vous vous mettez à faire du prosélytisme. Vous cherchez à faire école en communiquant vos idées particulières. De grâce, ne refusez pas aux catholiques une liberté d'apostolat dont vous faites bénéficier vos doctrines. Vous répandez la libre pensée. Laissez les catholiques répandre le catholicisme. C'est de la logique et de la justice élémentaire.

Mais non. *Il n'en va pas de la sorte*, habituellement. Les plus acharnés à revendiquer la liberté pour eux sont les plus ardents à en priver les autres... Et on les voit poursuivre de leurs sarcasmes des chrétiens pacifiques... qui heureusement, de temps en temps, sortent de leur placidité pour flageller d'un mot de sots agresseurs : témoin *Brucker* à qui un incrédule disait qu'il aurait peur de s'abêtir en se faisant chrétien : « Va, mon ami, le plus fort est fait », lui répondit Brucker. Témoin le Frère *Magalon*, ancien officier du génie, qui, insulté par

une bande de voyous qui le poursuivaient en criant : « Au jésuite », leur disait en se retournant : « Je ne suis pas jésuite. Je suis Frère de Saint-Jean de Dieu. Je soigne les fous. Je suis à votre service. »

Messieurs, que d'hommes, pendant le siècle qui vient de finir, ont dit en présence du christianisme : Ce n'est pas mon idée ! Et ils ont voulu mettre leur petite idée à la place de la grande idée chrétienne. Ils sont morts, et leur idée est morte avec eux... Mort le déisme, qui semblait seul digne de la raison moderne ! mort le panthéisme, dont le sens droit de l'Occident ne veut pas ! mort le positivisme, qui prétendait enfermer l'homme dans la seule réalité sensible et lui fermer à jamais toute échappée vers l'idéal et l'absolu ! morts tous ces systèmes, dont la popularité retentissante n'a eu d'égal que le néant dans lequel ils sont allés s'abîmer ! Restons fidèles, Messieurs, à l'idée chrétienne. C'est la seule vraie, la seule bonne, la seule impérissable !

Amen !

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Toutes les religions sont bonnes

Messieurs,

J'aborde aujourd'hui une objection courante, qui ne semble pas méchante, et qui cependant mérite les anathèmes de la raison et de la foi. On dit : « Toutes les religions sont bonnes. » Nous allons étudier ce mot en apparence inoffensif, et y découvrir une sottise, une impiété, un expédient et un aveu.

I. *Toutes les religions sont bonnes. C'est une sottise.*

Car c'est affirmer que le oui et le non, le pour et le contre sont également bons, également vrais. Deux historiens qui écrivent, l'un que Napoléon Ier est mort en 1821, l'autre qu'il est mort en 1823, ne peuvent pas avoir raison tous deux, vu que Napoléon n'a pu mourir à deux dates différentes. De même à cette question : Jésus-Christ est-il Dieu? — Oui, dit le catholique. — Peut-être,

répond un protestant avancé, — Non, dit un Juif, — C'est un prophète comme Mahomet, ajoute un Turc. » Ils ne peuvent pas tous avoir raison.

Voyons. Tout homme pourrait en conscience adorer Bouddha avec les Indiens, Sérapis avec les Égyptiens, Moloch avec les Carthaginois, Teutatès avec les Gaulois, Jupiter avec les Grecs et les Romains?... Tout homme pourrait en conscience croire en Dieu ou nier son existence, croire à la divinité de Jésus-Christ ou la rejeter, croire à la divine origine de l'Église ou s'en moquer? mais ce serait la plus palpable des contradictions et la plus grossière des énormités!... Le simple bon sens nous dit que nous ne pouvons pas admettre l'identité du vrai et du faux, — que nous ne pouvons mettre sur le même pied et saluer d'un hommage égal le catholicisme avec ses gloires immaculées, le protestantisme avec ses patriarches orduriers, le mahométisme avec ses harems et son fatalisme abrutissant, le bouddhisme avec ses honteuses superstitions.

Vous alléguez peut-être qu'entre tant de religions il est difficile de reconnaître la véritable. Qu'est-ce que cela fait? Si, pour me libérer d'une dette, je vous présentais une pièce de 5 francs en plomb qui n'a pas de valeur, ou une pièce de 5 francs démonétisée qui ne vaut que 3 fr. 75, en vous disant : « Toutes les monnaies sont bonnes », vous trouveriez la plaisanterie mauvaise, et vous me diriez avec

raison : « De ce qu'il y a de la fausse monnaie, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en a pas de bonne. » Messieurs, ce serait folie de dire : « Toutes les monnaies sont bonnes. » Or il est également insensé de dire : « Toutes les religions sont bonnes. » Si on le dit par ignorance ou par étourderie, c'est une simple sottise. Et si on le dit par indifférence et par mépris, c'est une sottise doublée d'une impiété.

II. ***Toutes les religions sont bonnes. C'est une impiété.***

Dieu est le maître. Donc il n'est pas permis de dire que toutes les religions sont bonnes. Il n'y a, il ne peut y avoir de bonne que la religion que Dieu a instituée, c'est-à-dire les dogmes qu'il a révélés et que nous devons croire, — la loi qu'il a promulguée, et à laquelle nous devons nous conformer, — le culte qu'il a établi et qui est pour nous obligatoire. En dehors de cela que reste-t-il? Des religions de fantaisie que Dieu réprouve et que la conscience n'a pas le droit d'accepter.

Dieu est juste et sage. Donc il n'est pas permis de dire que toutes les religions sont bonnes. On demandait à Pope comment il s'était fait tant d'amis. Il répondit : « Au moyen de ces deux axiomes : Tout est possible. Tout le monde a raison. » C'est trop. On ne peut pas tout approuver. Or, si

toutes les religions étaient bonnes, Dieu approuverait en même temps des vérités et des erreurs. Il aurait le même sourire de bienveillance pour le calviniste qui se moque de la présence réelle et pour le catholique qui adore l'Eucharistie, — pour le paganisme qui autorise la polygamie et le divorce et célèbre des mystères infâmes, et pour le christianisme qui exalte la virginité et prescrit l'unité et l'indissolubilité du mariage. Dieu dirait au Juif, au chrétien, à l'Indien païen, au mahométan : « C'est bien, vous avez tous raison. » Un pareil Dieu ne serait ni juste, ni sage, ni saint. Il ne serait pas Dieu.

Dieu est bon. Donc il n'est pas permis de dire que toutes les religions sont bonnes. Dieu, qui est la bonté même, n'a pas pu rendre introuvable et inaccessible à l'homme la vraie religion. Il a dû donner à la vraie religion, à la religion catholique, des preuves à l'infini, et des preuves éclatantes, populaires, indéniables. Et c'est ce qu'il a fait.

Qu'est-ce qui peut savoir si c'est précisément la religion catholique qui est la vraie religion? disent quelques-uns. Qui? mais tous peuvent le savoir. Il n'y a qu'à regarder. Le catholicisme, c'est comme Saint-Pierre de Rome. La longueur de Saint-Pierre, y compris les murs, est de 220 mètres. La largeur est de 150. La hauteur du dôme depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix est de 140 mètres. Les tours de Notre-Dame de Paris, si on les transportait

dans Saint-Pierre, ne s'élèveraient pas même à la hauteur où commence la courbe de la coupole. Tel est le catholicisme comparé aux autres religions. Il les dépasse toutes. Il les éclipse. Il porte manifestement le caractère du divin. Dire que toutes les religions sont bonnes, c'est un blasphème, c'est une impiété qui outrage la souveraineté, la sagesse et la bonté de Dieu.

III. *Toutes les religions sont bonnes. C'est un expédient.*

C'est un expédient pour se débarrasser de toute religion, et de la religion chrétienne en particulier.

1° *Pour se débarrasser de toute religion.* Si l'on était sincère en déclarant que toutes les religions sont bonnes, on devrait les respecter toutes et, au moins, en pratiquer une. Ce n'est pas ce qu'on fait. On déclare que toutes les religions sont bonnes, c'est-à-dire facultatives, donc point obligatoires. Et l'on s'abstient. — On déclare qu'il est indifférent d'entrer dans la cathédrale ou dans le temple, ou dans la synagogue, ou dans la mosquée, ou dans la pagode. Et l'on reste à la porte. — On déclare qu'on a de la religion dans son cœur, qu'on pense à Dieu et qu'on l'aime en regardant la terre et sa verdure, le ciel et ses nuages, la mer et ses flots, mais qu'on n'a pas besoin pour aller à Dieu de passer par le

culte et par le prêtre. Et l'on se tient à distance de toute religion positive et cultuelle.

En réalité, on vit sans religion. Eh bien, je dirai ici toute ma pensée. A l'homme qui vit sans religion, je préfère l'homme qui professe une fausse religion ; — je préfère l'Indien qui adore Bouddha, le Persan qui adore Mithra, le païen qui adore Jupiter, l'Égyptien qui rend un culte au crocodile et le nègre africain qui rend un culte au tigre et à l'éléphant blanc. A l'homme qui vit sans religion, je préfère le Musulman qui fait le pèlerinage de La Mecque et le Chinois qui suit les rites de Confucius. A l'homme qui vit sans religion, je préfère le pauvre sauvage qui se prosterne devant un tronc d'arbre. Tous ces égarés se trompent, sont absurdes. Mais, au moins, ils ne sont point des impies, et ils restent des hommes. Ils ont une vague lueur, des dogmes faux, mais des dogmes, — une morale mêlée de vices, mais une morale, — un culte abominable, mais un culte. L'homme qui déclare que toutes les religions sont bonnes et qui n'en professe aucune se met en dehors de l'humanité. Son orgueil est pire que l'idolâtrie. Il me scandalise davantage en ne priant pas qu'en priant mal, et j'aimerais mieux le voir adorer des faux dieux que de le voir s'adorer lui-même ! — Toutes les religions sont bonnes. C'est un expédient pour se débarrasser de toute religion,

2° Et de la religion chrétienne en particulier.

Si l'on était sincère en déclarant que toutes les religions sont bonnes, on devrait respecter le christianisme, qui est une religion au moins aussi respectable que les autres. Il n'en est rien. Sous prétexte d'amnistier tous les cultes, c'est le culte chrétien qu'on cherche à esquiver. Toutes les religions sont bonnes? Oui, toutes, excepté le catholicisme. Des autres religions on s'accommoderait assez facilement. Mais le catholicisme! avec Voltaire on le déclare infâme... et on ne serait pas fâché de l'étouffer dans la boue, de le vouer au mépris et à l'exécration publique. Messieurs, cette haine singulière réservée à la religion catholique est un hommage involontaire rendu à sa divinité.

IV. ***Toutes les religions sont bonnes. C'est un aveu.***

— *Que le catholicisme seul soit poursuivi avec acharnement*, la chose n'est pas niable. Elle saute aux yeux. On laisse bien tranquilles le protestantisme et le judaïsme, on les accable même d'éloges et de cajoleries. Qu'un fonctionnaire soit juif ou protestant et qu'il aille au temple ou à la synagogue, on trouve cela légitime, sinon parfait; mais qu'un sous-préfet baptisé s'avisât d'aller tous les dimanches à la messe de sa paroisse... on trouverait cela intolérable, et, au nom de la liberté, un

tel scandale devrait cesser. Un bon catholique voulut faire un jour l'expérience publique de cette intolérance à l'égard de sa religion. Il était à table d'hôte, et il dit tout haut au garçon : « Y a-t-il du porc dans ce pâté? » « Mais oui, Monsieur, du porc et du veau. » « Alors, servez-moi à la place une côtelette de mouton. Je suis Juif et ma religion me défend de manger du porc. » Tout le monde écouta respectueusement, et personne n'eut la moindre idée de sourire. A la fin du dîner, le bon catholique se leva et dit d'une voix forte et accentuée : « Mes-
« sieurs, je ne suis pas Juif, mais catholique pra-
« tiquant. Avouez que, si c'eût été un vendredi et
« que j'eusse demandé du maigre, plusieurs au-
« raient chuchoté et ri, traité mes désirs de ridi-
« cules et plaisanté. On peut à volonté être Juif, on
« ne peut pas être catholique. Toutes les religions
« sont respectées, sauf la vraie. C'est tout simple-
« ment idiot. Bonsoir, Messieurs. »

Il y a là une preuve de la divinité du catholicisme. Un proverbe arabe dit qu'on ne jette la pierre qu'aux arbres à fruits, ainsi en est-il du catholicisme. Les autres religions on les tolère, on ne s'en occupe pas, on les dédaigne. Le catholicisme est la religion qui fait exception, la religion à part, unique. On l'exclut parce qu'on en a peur, parce qu'elle est le bien, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est la seule bonne; on lui jette la

pierre parce qu'elle est l'arbre que Dieu a planté et qui porte des fruits de vie.

Non, toutes les religions ne sont pas bonnes. Seule, la religion chrétienne est bonne, bonne pour vivre, bonne pour mourir. *Un ouvrier* libre penseur, blessé gravement dans un accident, demande un prêtre. « Comment, dit le prêtre, c'est vous qui « m'appelez? » — « Oui, c'est moi, voyez-vous, l'im- « piété, si ce n'est pas même bon pour vivre, c'est « surtout le diable pour mourir. » Et, en 1869, M. *Troplong*, président du Sénat et premier président de la Cour de cassation, disait dans sa dernière maladie : « Après avoir beaucoup lu, beaucoup étu- « dié et beaucoup vécu, quand approche le moment « de la mort, on reconnaît que la seule chose vraie « et bonne, c'est la religion catholique. »

Amen!

QUINZIÈME CONFÉRENCE[1]

A quoi sert la Religion?

Mes Frères, en cette fête de Noël, j'ai l'habitude de vous apporter mes vœux. L'année présente va finir demain. Demain, l'année prochaine va commencer. Que sera cette année nouvelle? Elle sera ce que Dieu la fera, et ce que nous la ferons nous-mêmes. Laissez-moi donc ouvrir devant vos yeux les horizons de l'avenir et y projeter les rêves de mon dévouement sacerdotal à votre endroit. J'ai à vous exprimer deux souhaits, dont la réalisation dépend de Dieu et de vous. J'adresse à Dieu une prière: *Soyez heureux*, et à vous une exhortation : *Soyez-le par la religion*.

I. *Soyez heureux.*

Je vous souhaite *le bonheur du temps*, c'est-à-dire d'abord *le pain quotidien*, la somme restreinte de bien-être qui vous est nécessaire pour alimenter

1. Cette conférence a été donnée le jour de Noël, à la grand'messe, devant toute la paroisse.

votre vie, pour pratiquer la vertu, pour établir vos enfants, le travail assuré et rémunérateur, l'esprit d'ordre et d'économie, la simplicité qui sait se contenter de peu, et l'émulation généreuse qui améliore les conditions modestes. Je vous souhaite le bonheur du temps, c'est-à-dire avec le pain quotidien l'*amitié de Dieu*. A quoi vous servirait d'avoir les richesses, les honneurs, les plaisirs, la science, la santé même, si vous n'aviez pas l'amitié de Dieu, qui comble toutes les avidités du cœur, qui survit aux destructions de la mort, et que personne ne peut vous ravir? A quoi vous servirait de vous bien porter, si vos âmes étaient malades? Je vous souhaite le bonheur du temps, c'est-à-dire avec le pain quotidien et l'amitié de Dieu la paix et l'*honneur du foyer*, de nombreux enfants, des enfants bien élevés, je veux dire sérieusement et chrétiennement élevés. Il n'est pas nécessaire que vos enfants soient riches, décorés, ambassadeurs ou ministres. Je ne vous le souhaite pas. Mais il est nécessaire qu'ils soient instruits, laborieux, honnêtes, chrétiens. Et je vous le souhaite de tout mon cœur de pasteur et de père. Je vous souhaite le bonheur du temps.

Je vous souhaite *le bonheur de l'éternité*, le paradis à la fin de vos jours. Si nous voulons être sérieux, mes Frères, il nous faut regarder, derrière cette vie qui passe, l'autre vie qui nous attend et qui demeure. La vie présente est peu de chose... et il

n'y a pas que les philosophes et les moralistes à s'en apercevoir. Que de fois les pâtres et les laboureurs dans leurs champs, que de fois dans les ateliers les ouvriers courbés sous le poids du travail ne se renvoient-ils pas de l'un à l'autre ces paroles profondément mystérieuses : « Ah ! la vie ! la vie ! Qu'est-ce donc que la vie, et qu'y venons-nous faire ? » Eh bien ! oui, la jeunesse avec ses espérances et ses illusions généreuses, l'âge mûr avec ses ambitions ardentes et ses déceptions amères, la vieillesse avec son austérité triste... où tout cela va-t-il ? Quel est le terme de cette expédition ? Quelle est la conclusion de cette tragédie ? Ça ne peut pas être le néant, puisque rien n'est fini ici-bas, — puisque tout notre être aspire à une survivance immortelle, — puisque les choquantes injustices de la terre exigent un lendemain compensateur, — puisque, comme dit Victor Hugo, s'il n'y avait pas une autre vie, Dieu ne serait pas un honnête homme. La vie présente est donc le prélude d'une vie éternelle. Je vous souhaite avec le bonheur du temps le bonheur de l'éternité. Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours. Soyez heureux.

II. ***Soyez-le par la Religion.***

A quoi sert la religion, disent quelques-uns. Elle seule a les promesses de la vie présente et de la vie

future. Elle est la condition du bonheur ici-bas et là-haut.

1° *A quoi sert la Religion? Elle nous donne le ciel.* Napoléon III, dans son voyage d'Algérie, visitait un monastère de religieuses, et avisant une petite sœur, bien candide et bien franche, Sœur Léonie, il lui disait : « Voyons, que puis-je faire pour vous être agréable? Que désirez-vous? Ce n'est pas tous les jours que l'empereur vient ici. Avez-vous un parent à favoriser...? » — « Je n'ai qu'un désir, je voudrais bien que Votre Majesté pût le satisfaire. » — « Quel est-il? » dit l'empereur intrigué. « Je voudrais, dit-elle toute joviale, que vous m'assuriez le ciel. » Le visage de Napoléon III devint sérieux. « Pauvre enfant, lui dit-il, cela dépasse la puissance d'un souverain de la terre. Vous pouvez par vos prières me le procurer à moi-même, mieux que je ne puis le faire pour vous. » A son retour, quelques semaines après, l'empereur séjourna encore une soirée au même couvent. Dans la conversation, il dit tout à coup à la Supérieure : « A propos, et votre petite Sœur Léonie? » On était près de la fenêtre. Et la Supérieure, en montrant le ciel, répondit à l'empereur : « Elle est allée chercher là-haut le bonheur que vous ne pouviez lui donner. » Mes Frères, faisons les fiers tant que nous voudrons. Soyons milliardaire, soyons génie, pape ou empereur, rien ni personne ne peut nous donner le ciel,

si ce n'est la religion. Et « chose admirable, dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Vous ne sauriez en douter.

2° *A quoi sert la Religion? Elle nous assure la bénédiction de Dieu.*

Par rapport à Dieu, il n'y a que trois hypothèses à faire: ou il est avec nous, ou il est contre nous, ou il ne s'occupe pas de nous, et il reste neutre.

Au matin de la bataille de Sadowa, le général autrichien, Benedeck, disait: « Je me charge de la victoire, pourvu que Dieu reste neutre. » Dans les affaires humaines, dans notre vie personnelle, Dieu n'est jamais neutre. Nous ne le voyons pas toujours intervenir, il intervient toujours, le hasard lui-même n'est que l'incognito de sa Providence.

Que si Dieu est contre nous, quelle menace et quel malheur! Un roi d'Aragon disait: « Je crains moins une armée de cent mille musulmans que la malédiction d'une pauvre femme. » Imaginez donc ce que peut être la malédiction de Dieu! Elle est plus redoutable que la foudre, elle est plus pesante que la montagne. Elle est plus à craindre que la mort.

Mais, si Dieu est avec nous, si Dieu nous bénit, si sa main caressante nous soutient, nous relève et nous conduit, nous sommes assez forts pour suppor-

ter toutes les meurtrissures du corps et de l'âme et pour affronter la rage de toutes les tempêtes.

Or, chrétiens, voulons-nous être bénis de Dieu? montons jusqu'à Lui par la foi et par les œuvres, et allons lui ravir son amour par la puissance d'une religion bien comprise et bien pratiquée !

3° *A quoi sert la religion? Elle nous procure la paix du cœur.*

Elle nous délivre du doute, du désespoir et du remords.

Elle nous éclaire. Elle nous dit ce que Dieu veut de nous sur cette terre et ce qui nous attend par delà les limites de cette terre. Elle nous montre le principe, le terme et le chemin. Le philosophe Cousin, quelques semaines avant sa mort, disait : « Nous autres philosophes nous naviguons au hasard, sujets à l'égarement, exposés au naufrage. Vous, catholiques, vous avez la boussole, la carte du pays, les étoiles, le pilote et le port. » La religion nous éclaire.

Elle nous console. Elle nous explique la douleur. « Elle seule, dit Thiers, a donné un sens à la douleur. » Elle nous aide à la bien supporter. Elle la rend méritoire. Elle la divinise. Elle lui offre dans l'au delà des compensations surabondantes. La religion nous console.

Elle nous relève. Quand nous tombons, il n'y a que la religion qui puisse nous ramasser. Quand nous avons une tache au front et dans l'âme, il n'y

a que la religion qui puisse nous purifier. Quand nous sommes coupables, amoindris devant Dieu et à nos propres yeux, il n'y a que la religion qui puisse nous pardonner et nous réhabiliter. Quand nous sommes en proie au doute, au désespoir et au remords, il n'y a que la religion qui puisse nous rendre la paix du cœur.

4° *A quoi sert la religion? Elle établit le règne de la vertu.*

Sans elle on ne peut pas faire grand'chose en fait de vertu. Tous les élans vers le bien sont énervés et toutes les barrières contre le mal sont impuissantes, quand les pensées éternelles sont éteintes dans les âmes. La morale indépendante de la religion est un rêve sot, orgueilleux et criminel. Sans la religion, la vertu meurt ou languit.

Avec elle, la vertu germe et fleurit. *Si on lui obéissait*, il n'y aurait plus ni hommes sans foi ni loi, ni mauvais parents, ni méchants enfants, ni ivrognes, ni impudiques, ni voleurs, ni paresseux. On ne verrait partout que des époux fidèles, des fils respectueux, des ouvriers probes et tempérants, des riches bienfaisants, des pauvres résignés, des citoyens unis, des sujets obéissants sans bassesse et libres sans révolte. La question sociale serait résolue. Ce serait l'âge d'or. Voulez-vous une *statistique* autrement intéressante et sérieuse que celle qui a a été faite sur le milliard imaginaire des congréga-

tions? On a constaté que les six départements de l'Ouest, où les pratiques religieuses sont le mieux conservées sont précisément ceux où il y a le moins de procès, le moins de divorces, le moins de naissances illégitimes. Plus la religion est en honneur dans un pays, et moins il y a de criminels. Voulez-vous *des témoignages?* Entendez seulement un académicien récemment converti, Paul Bourget, qui vient d'écrire : « Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent. Partout où il languit, elles s'abaissent. On démoralise la France, en lui arrachant la foi. En la déchristianisant, on l'assassine. »

Conclusion. — Quand donc je vous souhaite, mes Frères, d'être heureux, et de l'être par la religion, je vous exprime le vœu qui répond le mieux à vos besoins. Aujourd'hui la plainte est universelle, et de tous les coins de la société, des champs et des cités, des usines, des magasins et des foyers arrive un murmure qui dit : « Les choses vont mal. » Et en effet nous marchons à travers les ruines : ruines politiques et sociales, ruines intellectuelles et morales, ruines matérielles même. Qui sait si tout n'a pas été brisé pour mieux mettre en lumière la divine religion, ce phare oublié par tant de voyageurs orgueilleux? Les choses vont mal? ô hommes du xxe siècle, revenez à Dieu, à Jésus-Christ et à l'Église, revenez

au symbole, au Décalogue et au culte public, revenez à l'Évangile et au catholicisme, et vous trouverez là le secret du bonheur. — Sans doute le bonheur est un arbuste qui ne donne tous ses fruits que dans l'éternité; ici-bas nous ne pouvons en attendre que quelques fleurs éphémères. Je vous souhaite ces fleurs et ces fruits... Allez les cueillir dans la main de votre Dieu naissant, dans l'étable où repose votre Sauveur! Bethléem... tout porte là-dessus... et l'histoire du monde et le salut des âmes — tout jaillit de cette source inaperçue, les grandes vertus et les saintes années, les joies pures qui embaument la terre et les joies éternelles qui remplissent le paradis. Soyez heureux, et soyez-le par la religion. *Et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper!*

Amen!

SEIZIÈME CONFÉRENCE

A quoi sert la Religion? (*Suite*)

Messieurs,

Le fleuve où nous buvons, qui passe entre nos quais, porte nos bateaux et lave notre linge, a sa source dans les montagnes abruptes et neigeuses d'où coulent la vie et la fécondité de la terre. Ainsi la religion. Elle est le sommet sacré d'où descend le fleuve de la félicité. *A quoi sert la Religion?* disent quelques-uns. J'ai déjà répondu. Elle sert à assurer notre bonheur éternel et même notre bonheur temporel. Mais cette réponse demande des développements, et je me propose aujourd'hui de vous montrer la religion garantissant : 1° la joie de vos foyers ; 2° l'éducation de vos enfants; 3° l'âme de vos fils.

I. *A quoi sert la Religion? Elle sauvegarde la joie de vos foyers.*

Quand vous vous reposez à votre foyer entre cette compagne que la tendresse suspend à votre

regard et ces petits enfants qui caressent vos cheveux déjà blancs, vous vous imaginez peut-être que ces bonheurs intimes sont l'ouvrage de votre cœur et que la nature toute seule a fait éclore cette société de pieux amours. Détrompez-vous.

La vraie famille est née de la vraie religion. Dans la mansarde du pauvre comme dans le palais du riche, ce qui fait le charme de la vie c'est une *compagne* fidèle qui en partage les soins et les plaisirs... c'est une *mère* vigilante... ce sont des *enfants* formés à l'image de leurs parents, héritiers non seulement de leur petit patrimoine, mais de leur foi, de leur honneur et de leurs vertus. Voilà vos joies, Messieurs. Voilà l'arche sainte que ne doit toucher aucune main criminelle! Or n'est-ce pas la religion chrétienne qui a construit cette arche? C'est le Christ qui a fait l'épouse, en fondant le foyer sur la double base de l'unité et de l'indissolubilité conjugale. — C'est le Christ qui consacre nos mères par le souvenir et le reflet de la sienne, et qui leur assure dans la famille une royauté tendre, composée du prestige même de leur faiblesse et de leurs larmes. — C'est le Christ qui fait de l'enfant un être touchant et sacré et qui veille sur les sources mêmes de la vie. Seul le mariage, compris comme un lien religieux, inspire le courage d'accepter une famille nombreuse. Les départements qui ont gardé leur foi catholique sont là pour le démontrer d'une façon éclatante. C'est la religion

chrétienne qui a créé et qui conserve la famille, et tel mécréant qui insulte Jésus-Christ lui doit l'amour sans égoïsme de sa mère, l'inviolabilité du cœur de son épouse, les tendresses religieuses de ses enfants, en un mot les joies et les charmes les plus purs de son foyer.

Voulez-vous savoir *ce que deviendraient vos foyers*, si la religion chrétienne n'était pas là pour en sauvegarder la sécurité et l'honneur, regardez *le paganisme*. Dans le paganisme, le père exerçait le droit de vie et de mort sur ces enfants, dont le souvenir fait battre votre cœur, et cette femme qui trône chez vous comme une souveraine était assimilée aux esclaves. Regardez les *musulmans* chez qui le harem, c'est-à-dire un bazar immonde avec des voluptés sans cœur, remplace le foyer domestique, ce sanctuaire d'honneur où chacun consacre sa dignité dans le sacrifice. Regardez plus près de vous *votre siècle déchristianisé*. En frappant la religion, on a démoli la famille. On a décrété la liberté du divorce, c'est-à-dire la sanction légale de l'adultère, — on a préconisé le mariage purement civil, c'est-à-dire le foyer sans Dieu. Et parce que le mariage, même civil, coûte cher et paraît enchaîner les volontés, voilà qu'on exalte l'amour libre, c'est-à-dire une impure association substituée à la chaste union de deux âmes, c'est-à-dire l'assimilation du genre humain à la bête. C'est fou. C'est criminel. Mais c'est logique. Quand Jésus-

Christ s'en va, il emporte avec Lui toutes les décences et toutes les sécurités, et le vide qu'il creuse ne peut être comblé que par des ruines! — A quoi sert la religion? Elle sauvegarde la joie de vos foyers.

II. *A quoi sert la Religion? Elle sauvegarde l'éducation de vos enfants.*

Messieurs, on a fait depuis vingt ans un rêve malsain, le rêve de l'éducation par la science et sans la religion. On s'est dit : nous élèverons l'enfance et la jeunesse en dehors de Dieu et de Jésus-Christ. On s'est mis à l'œuvre. L'expérience a été lamentable. Laissez-moi vous apporter là-dessus des témoignages et des faits.

1° *Des témoignages.* Ils abondent. Je n'en choisis que quelques-uns.

— Au XVIIIe siècle, le philosophe *Diderot*, hostile pourtant à la religion, écrit : « L'étude de la religion est essentielle à la jeunesse. Pour bien élever ma chère petite fille, je n'ai pu trouver, après de longues recherches, de livre comparable au catéchisme... Toute éducation bien faite repose sur la religion. »

Au XIXe siècle, *Napoléon*, fondant l'établissement d'Écouen, dit à propos de l'éducation des filles ;

« Il faut commencer par la religion dans toute sa sévérité... Élevez-nous des croyantes et non des raisonneuses. » Et quand il trace le plan de son Université d'État, il a soin de déclarer que, dans toutes ses écoles, l'Université prendra pour base de son enseignement les préceptes de la religion catholique.

Un Anglais, *Spencer*, écrit : « Celui qui voudrait enseigner la géométrie en donnant des leçons de latin, ou qui croirait apprendre à jouer du piano en dessinant, serait jugé bon à mettre aux petites maisons. Il ne serait pas plus déraisonnable cependant que ceux qui prétendent améliorer le sens moral par l'enseignement de la grammaire, de la chimie ou de la physique. »

En 1877, un académicien, *Legouvé*, disait à une distribution de prix d'une école de Paris : « Si j'étais absolument forcé, pour un enfant, de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais : « Qu'il sache prier! » car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

Et il y a quelques années, l'anarchiste *Ravachol*, montant à l'échafaud, disait : « Si j'avais cru en Dieu, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. »

L'histoire raconte qu'à Lacédémone, en Grèce, on faisait parfois enivrer un esclave et on le montrait aux jeunes gens pour les dégoûter de l'ivresse. Ainsi chez nous l'enseignement sans Dieu a produit

une génération de sauvages dont les crimes sont bien faits pour nous épouvanter et nous dégoûter de l'irréligion. Vous venez d'entendre des témoignages. Constatez maintenant.

2° *Des faits.* Chez tous les peuples du monde, — cette grande loi historique n'est pas contestable — chez tous les peuples du monde, c'est la religion vraie ou diminuée qui donne l'éducation, enseigne la morale, et forme les consciences. Nous avons voulu déroger à cette grande loi historique. Qu'en est-il résulté? Ce n'est pas moi qui vous le dirai... on m'accuserait d'exagération et de sectarisme. Écoutez une parole officielle. Le 16 octobre 1901, à la rentrée de la Cour de cassation, l'avocat général Feuilloley prononce un discours sur *la Magistrature et les lois protectrices de l'enfance.* Il dit : « Longtemps les bons esprits avaient espéré que l'instruction, pour laquelle le Gouvernement de la République fait tant de sacrifices, moraliserait l'enfance. Il n'en a rien été... » Vous l'entendez? L'instruction devait, au dire des pontifes, anéantir chez l'enfant tout germe de vice, tout mauvais instinct. *Il n'en a rien été.* Je puis même ajouter que c'est le contraire qui est arrivé. L'instruction a mis à la disposition des malfaiteurs d'aujourd'hui des moyens de faire le mal plus savants et plus raffinés que jadis. Les pires forfaits sont devenus le monopole de scélérats imberbes. La statistique criminelle nous

montre le nombre des attentats croissant chaque année, et chaque année s'abaissant l'âge moyen de ceux qui les commettent. Messieurs, je vous l'ai dit et je le répète : Quand Jésus-Christ s'en va, il emporte toutes les barrières et toutes les garanties, et le vide effroyable qu'il creuse ne peut être comblé que par des ruines. A quoi sert la religion? Elle sauvegarde l'éducation de vos enfants. Allons encore plus avant dans ce tragique sujet.

III. *A quoi sert la Religion? Elle sauvegarde l'âme de vos fils.*

Tous les pères de famille comprennent et acceptent volontiers pour leurs filles l'éducation religieuse. Mais, en général, ils sont moins clairvoyants et moins exigeants pour leurs fils. Ils ont tort.

« Peu ou point de religion », disait un père à un principal de collège en lui présentant son fils. « Peu ou point de vertu », ont répondu par les faits des milliers de fils à de semblables pères.

Voilà un adolescent en qui la famille revivra un jour. La paix et l'honneur de plusieurs générations sont attachés à la candeur de ce front, à la sérénité de ce regard. Eh bien! cette innocence qui vous est si chère, comment la conserver? où sont les jeunes hommes qui restent purs ou qui le redeviennent sans l'appui et le ressort des croyances et

des pratiques chrétiennes? Messieurs, depuis bientôt trente ans que je suis prêtre, j'ai exploré bien des âmes, j'ai entendu bien des confidences et j'ai vu de près l'intimité des consciences et des familles. Or je vous affirme — au nom de mon expérience, et je puis l'ajouter aussi, au nom de vos appréhensions et de vos aveux — en dehors de la religion, et de ses freins salutaires, pas de fleurs à nos foyers qui ne se flétrissent, pas de chasteté qui se conserve; partout où il y a des innocences demeurées intactes ou ressuscitées dans le repentir, c'est la grâce chrétienne qui garde ces innocences ou qui les restaure; partout où la grâce chrétienne est absente, on ne voit que des mères désolées, que des Rachel refusant d'être consolées, parce que leurs fils sont perdus pour la vertu! J'en appelle au cœur de toutes les mères! Messieurs, j'en appelle à votre cœur et à votre bon sens. Même avec la religion il est difficile de protéger la jeunesse. Sans la religion le naufrage est inévitable et irrémédiable, et la puberté devient pour vos fils un cap des Tempêtes qui engloutit à jamais leur fragile nacelle.

Tenez. *Un médecin*, observateur et chercheur, résumant ses expériences de vingt années d'exercice, a constaté ceci :

Sur 342 familles malheureuses et désunies, il en a trouvé 320 vivant sans instruction religieuse et en dehors de toute pratique chrétienne.

Sur 417 jeunes gens, désespoir et déshonneur de

leurs familles, il n'en a trouvé que 12 fréquentant l'église. Tous les autres n'y mettaient jamais les pieds.

Sur 25 enfants sans cœur pour leurs vieux parents, il en a trouvé 24 vivant sans aucune religion.

Que vous ai-je dit, Messieurs? Quand Jésus-Christ s'en va, il emporte tout avec lui, et le vide qu'il creuse ne peut être comblé que par des ruines. A quoi sert la religion? Elle sauvegarde la joie de vos foyers, l'éducation de vos enfants, l'âme de vos fils. Elle assure notre bonheur éternel, et même notre bonheur temporel. Je ne sais pas, Messieurs, si je vous ai convaincus. Mais au moins ma parole a été très sincère et très loyale, et il me semble qu'elle peut et qu'elle doit vous faire réfléchir.

Amen!

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

A quoi sert la Religion? (*Suite*)

Messieurs,

Quelques-uns disent : « A quoi sert la religion? » J'ai déjà répondu : 1° la religion assure notre bonheur éternel et même notre bonheur temporel; et 2° elle sauvegarde la joie de vos foyers, l'éducation de vos enfants, l'âme de vos fils. J'ajoute une dernière considération : *La religion procure le bien social.* Le sujet est très vaste. Je me contenterai de vous ouvrir seulement quelques aperçus.

I. *A quoi sert la Religion? Elle favorise l'agriculture, le commerce et l'industrie.*

On dit quelquefois que la religion est une bonne branche de commerce. Elle n'est pas que cela. Mais elle est cela tout de même, et il est certain que, si l'on supprimait d'un coup tous les échanges dont la religion est la cause ou l'occasion, tout l'argent qu'elle dépense ou qu'elle fait dépenser, ce serait dans le monde du travail et des affaires un déficit considérable. Rien que dans cette ville

d'Orléans, imaginez un peu ce que la disparition de la religion enlèverait au petit et au grand commerce, à la classe ouvrière! Les intérêts de tous seraient profondément atteints.

Et puis, la religion n'est pas seulement en elle-même une bonne branche de commerce, elle est la sève qui alimente et assainit la prospérité matérielle. Par ses enseignements et par ses pratiques, elle courbe l'industrie sous le joug de la bonne foi, le commerce sous les lois d'une probité sévère, et la charrue sous le regard du Dieu qui a planté la borne de la justice entre votre champ et celui du voisin. Elle porte la lumière dans l'esprit, de l'esprit dans la conscience, et de la conscience dans les actes. Ce n'est pas rien cela. Sans la religion, le monde, affranchi de tout frein moral supérieur, deviendrait une forêt de Bondy, où, comme dit Napoléon, les hommes s'égorgeraient pour la plus belle femme ou la plus grosse poire.

Enfin il y aurait tout un livre à écrire pour montrer les services directs et positifs rendus par la religion à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. N'est-ce pas l'Église qui, par ses moines, a défriché l'Europe, qui, par les trappistes dès 1843, a inauguré la mise en culture de l'Algérie et qui, aujourd'hui encore, par ses missionnaires, enseigne aux peuples enfants le métier des champs? — N'est-ce pas l'Église qui a institué les Frères Pontistes, qui s'engageaient par vœu à construire ou à

réparer les routes et les ponts, qui a inventé les canaux à écluses, les postes et les messageries, les foires, les monts-de-piété? — Ne sont-ce pas les Papes qui, en bridant la puissance juive, ont protégé les peuples contre les excès de l'usure? — N'est-ce pas pendant les siècles de foi que les grandes cités, Venise, Florence, Milan, Bologne, Naples ont déployé leur commerce et leur industrie, et élevé ces palais et ces splendides basiliques qui font encore aujourd'hui notre admiration?

A quoi sert la religion? disent quelques-uns. — Ingrats, pourrions-nous leur répondre, vous vivez de ses bienfaits. Insensés, lisez donc l'histoire, ouvrez seulement les yeux, et touchez du doigt son incomparable action.

II. *A quoi sert la Religion? Elle favorise les lettres, les sciences et les arts.*

Cela doit être. Le sentiment religieux élève l'homme plus que toute autre étude. Il nous rapproche de Dieu, il nous éloigne des joies matérielles, il nous met en contact avec le divin, avec l'idéal. La religion ne peut que grandir l'esprit humain. Et de fait :

En éloquence, en philosophie, en littérature, l'Église n'a-t-elle pas toujours tenu la tête du progrès? n'a-t-elle pas sauvé du naufrage les chefs-

d'œuvre de l'antiquité païenne? n'a-t-elle pas fondé les Universités, les collèges, les écoles populaires? n'a-t-elle pas à son actif le siècle de Léon X et le siècle de Louis XIV? Sous sa protection, les beaux-arts ont atteint leur apogée. Et je n'en finirais pas si seulement je voulais citer les hommes qui depuis dix-neuf siècles ont été profondément savants et profondément religieux.

Et à l'heure présente, qui oserait dire que la religion fait triste figure dans l'ordre intellectuel? Elle est à la hauteur de tous les progrès. Que dis-je! L'Église est tellement ardente à étudier et à enseigner qu'on a une peur folle de sa parole, de ses chaires, de ses Universités, de ses collèges et de ses écoles. Elle instruit trop bien. Ses professeurs sont trop appréciés. Ses succès sont trop éclatants. Son seul crime est de trop bien faire. Ses rivaux, pour lutter avec elle, en sont réduits à réclamer sa suppression et à violer sa liberté.

A quoi sert la religion? disent quelques-uns. — Elle est la gardienne de l'idéal. Elle est la mère et la nourrice des lettres, des sciences et des arts, et vous ne pouvez pas déchirer sa robe sans blesser gravement toutes ces nobles choses qui sont la richesse et la parure d'une société.

III. *A quoi sert la Religion? Elle favorise la vertu, la probité et la paix.*

Ce qui fait un peuple, c'est moins le niveau du bien-être et le niveau intellectuel que le niveau moral. Or qui est-ce qui élève le niveau moral d'un peuple, sinon la religion?

J'en appelle *au raisonnement*, au simple bon sens. Même avec la religion, la vertu reste difficile à tous. Sans la religion la vertu devient impossible à presque tous. A la place du frein religieux mettez-vous la *conscience?* mais la conscience s'obscurcit et se tait assez vite quand elle ne regarde plus du côté de Dieu. L'honneur, la gloire humaine, l'*opinion?* mais ces motifs purement extérieurs sauvent les apparences, font éviter les actions avilissantes aux yeux des hommes... et encore? *La crainte des lois?* mais la crainte des lois atteint les crimes connus et non les crimes secrets cent fois plus nombreux. Règle générale, la vertu sans la religion ne peut guère exister. Donc, sans la religion, la société ne peut guère marcher.

J'en appelle aux *témoignages*. Permettez-moi de vous en offrir seulement quelques-uns. Entendez un publiciste, *Montesquieu*. Il dit : « La religion est le bien du peuple, la combattre est un attentat social. » Entendez un philosophe incrédule, *Hume*. Il dit : « Cherchez un peuple sans religion. Si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes. » Entendez un homme d'État, un protestant, *Guizot*. Il dit : « La religion est la vie de l'humanité, sauf quelques

jours de crise et de décadence honteuse. » Entendez un homme d'Église, un évêque, Mgr *Dupanloup*. Le 9 janvier 1873, à la tribune de l'Assemblée nationale, il disait : « Pour raffermir votre société ébranlée, vous avez besoin de la morale. Eh bien! je vous affirme qu'il n'y en a qu'une qui puisse vous sauver, c'est le Décalogue. Si nous nous retirions au désert emportant avec nous le Décalogue, l'Évangile, la croix, la civilisation chrétienne, vous seriez stupéfaits de vos ténèbres, vous deviendriez l'effroi du monde civilisé. » Tenez, écoutez encore un mot : « Si j'étais roi, je ne voudrais pas avoir affaire à des courtisans sans religion dont l'intérêt serait de m'empoisonner. Il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les matins. » Qui a dit cela? Un homme peu suspect de cléricalisme, *Voltaire*. Sans la religion, la société ne peut pas marcher.

J'en appelle à l'*expérience*, aux faits qui viennent en foule corroborer cette assertion. Que la religion favorise la vertu, la probité et la paix sociale et élève le niveau moral d'un peuple, ce n'est pas plus clair, mais c'est aussi clair que le jour. A Bordeaux, un monsieur et un ouvrier montent dans le même wagon, où ils se trouvent seuls. A une station dans les Landes, un prêtre était sur le quai attendant un train. Le monsieur libre penseur dit à l'ouvrier : « A quoi est-ce bon cela? » et plusieurs autres phrases du même genre. Le train

file, et l'ouvrier dit : « Voici un pays bien désert, bien sauvage. Les stations sont bien éloignées. S'il me prenait fantaisie de vous étrangler pour vous voler? Je jetterais votre corps par la portière et il n'en serait que cela. » Et le monsieur de répondre : « Mais je n'ai rien, ça ne vous rapporterait pas grand'chose. » — « Pardon, dit l'ouvrier, avant de partir de Bordeaux, vous avez été chez M..., banquier ; on vous a remis 30.000 francs qui sont là dans votre valise. J'étais chez le banquier à ce moment, et je suis certain du fait. Mais vous n'avez rien à craindre. Monsieur, j'ai été élevé par des prêtres. Ils m'ont appris à craindre Dieu et à respecter le prochain. Voilà à quoi ils sont bons. »

A quoi sert la religion? disent quelques-uns. — Elle élève le niveau du bien-être, le niveau intellectuel, le niveau moral d'un peuple.

IV. *A quoi sert la Religion? Elle favorise les grands héroïsmes.*

Pour améliorer la situation d'une société au triple point de vue du bien-être, de l'intelligence et de la vertu, il faut à cette société des exemples entraînants, des dévouements désintéressés, des vies particulières qui se sacrifient pour la collectivité, en un mot de grands héroïsmes. La religion en est la source, je ne dis pas unique, mais principale.

A travers dix-neuf siècles la religion a suscité des *saints* qui ont montré la vertu possible en la pratiquant, — des *confesseurs de la foi* qui ont élevé la conscience humaine au-dessus des atteintes de la force, — de sublimes *anachorètes* qui ont réagi contre la corruption du monde païen, — des *papes*, des évêques et des prêtres qui ont dompté et civilisé les Barbares, — des *pontifes* qui ont fini par user les chaînes des esclaves, — des moines qui ont défriché l'Europe, — des *chevaliers* qui ont arrêté les flots de la barbarie musulmane, — des millions de bienfaiteurs de l'humanité qui ont fondé d'innombrables institutions d'enseignement et de charité. L'Église a semé les grands héroïsmes sur tous les chemins qu'elle a parcourus depuis dix-neuf siècles.

Et *aujourd'hui encore* ne sont-ce pas des héros et des héroïnes, ces hommes et ces femmes qui, fidèles aux glorieuses traditions de l'Église, se dévouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, au culte des pauvres, des malades, des convalescents, des incurables, des orphelins, des vieillards, des flétris, de tous les abandonnés qui réclament du pain, des soins, des consolations, des affections, de l'estime, des réhabilitations? — Ne sont-ce pas des héros, ces courageux missionnaires qui s'expatrient librement pour aller planter sur toutes les plages la croix et le drapeau de la France? — Partout l'Église suscite de grands dévouements. Ce n'est pas étonnant.

Elle a un levier dont le point d'appui est dans le ciel. Pendant le siège de Paris, en 1870, un Frère des Écoles chrétiennes soignait avec un dévouement rare un pauvre soldat atteint de la variole noire. Un témoin s'étonnait de son courage et lui disait : « Ce que vous faites là, je ne voudrais pas le faire pour 10.000 francs. » — « Mais je ne le ferais pas pour 100.000 francs », répondit le Frère. Puis, baisant son crucifix, il ajoutait : *Je le fais pour Jésus-Christ.*

A quoi sert la religion? Elle favorise l'agriculture, le commerce et l'industrie. Elle favorise les lettres, les sciences et les arts. Elle favorise la vertu, la probité et la paix sociale. Elle favorise les grands héroïsmes. A quoi sert la religion? Elle sauve les âmes et les peuples. Aimons-la, pratiquons-la, et, contre les malfaiteurs publics qui l'attaquent, sachons la défendre. C'est notre droit, notre devoir et notre intérêt!

Amen!

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de Religion, et je ne m'en porte pas plus mal

Messieurs,

Nous avons montré que la religion sert à quelque chose, qu'elle est bonne, utile, nécessaire. Mais tout le monde n'est pas de notre avis. Il y en a qui disent : « Je n'ai pas de religion et je ne m'en porte pas plus mal », et c'est fini. Ils s'enferment dans ce grossier paradoxe comme des huîtres dans leur coquille. Essayons de les en faire sortir. Réduisons à néant la formule qui les abrite. Je n'ai pas de religion, et je ne m'en porte pas plus mal : 1° ce n'est pas toujours vrai ; 2° cela ne prouve rien.

I. *Ce n'est pas toujours vrai.*

Voici *un jeune homme* qui a jeté par-dessus bord les croyances et les pratiques religieuses qui revêtaient ses premières années d'innocence, de

charme et d'éclat, et qui s'écrie superbement : « Je n'ai pas de religion et je ne m'en porte pas plus mal. » Il se trompe, le malheureux ! Car, s'il avait de la religion, il respecterait son corps qui est le temple de Dieu, il conserverait son intégrité et sa santé, et il apporterait en dot à sa fiancée autre chose que des habitudes vicieuses et des infirmités honteuses qui corrompent dans leur source les générations futures. S'il avait de la religion, il ne serait pas brûlé et dévoré par la volupté. Messieurs, allez dans les hôpitaux et ailleurs, et comptez-y, si vous le pouvez, les victimes précoces des instincts sensuels et des passions indomptées. Voyez les efflanquées, hors d'haleine, tuberculosées, syphilisées, pantelantes, exhalant de leur bouche empestée le râle affreux de la mort. Un peu de religion aurait peut-être sauvé toutes ces jeunesses à jamais perdues. Souvent la religion est l'arome qui empêche la santé de se corrompre et de se décomposer.

Voici *un enfant* qu'on élève sans religion et qui, croit-on, ne s'en porte et ne s'en portera pas plus mal. Pardon. Le vicomte Walsh, visitant jadis la prison du mont Saint-Michel, s'amusait à dessiner quelques détails d'intérieur. Il hésitait pour une ligne de perspective, quand un jeune détenu, beau et grand garçon, s'approcha de lui, et d'un mot, d'un geste, rectifia le dessin. « Vous dessinez donc ? »

lui dit le visiteur. — « Oui, Monsieur. Oh ! les talents, on me les avait tous donnés, mais comme on ne m'avait donné que cela, et point de religion, vous me voyez ici. » — Et vous avez tous lu sans doute l'histoire récente de ce jeune garçon qui, condamné à quinze ans de travaux forcés, écouta sa sentence avec calme, puis demandant un moment de silence, s'écria : « Je pardonne aux juges ; leur sentence est juste. Je pardonne aux gendarmes ; ils ont bien fait de m'arrêter. Mais il y a dans cette enceinte un homme à qui je ne pardonne pas. Cet homme, le voilà, c'est mon père. Il m'a élevé sans religion. A cause de lui, je suis aujourd'hui sur le banc des assises. » Qu'en pensez-vous ? Messieurs, ne pensez-vous pas qu'avec un peu de religion beaucoup d'enfants qui tournent mal et finissent mal auraient eu quelque chance de se mieux porter ?

Voici *un homme fait* qui prétend lui aussi qu'il n'a pas de religion et qu'il ne s'en porte pas plus mal. Est-ce bien vrai ? Il me semble que, s'il avait de la religion, on ne le verrait pas s'abrutir, s'empoisonner corps et âme, se tuer littéralement en absorbant sans mesure un breuvage mortel. On ne le verrait pas dissiper un salaire sacré destiné à l'entretien des siens, boire en quelque sorte le sang de sa femme, celui de ses enfants, de ces pauvres petits qui l'attendent en vain au logis, affamés et grelottants auprès d'un poêle sans feu. S'il était

chrétien, ce criminel inconscient, il entendrait la religion lui crier comme au vulgaire assassin : « Homicide point ne seras de fait ni volontairement. » Mais non. Il est affranchi de toute superstition, il ne croit à rien, il pratique la libre pensée... et alors? Dieu supplanté, c'est l'alcool qui le remplace. Le peuple français en boit chaque année pour plus d'un milliard. Il me semble qu'avec un peu de religion on se porterait beaucoup mieux.

Voici *une famille* qui n'a pas de religion. Oserez-vous dire qu'elle ne s'en porte pas plus mal? Que vois-je? un père et une mère qui n'ont ni attrait l'un pour l'autre, ni sentiment d'intérêts communs, ni égards, ni ménagements réciproques ni aucun bonheur domestique. Leur foyer est triste et sans cesse assombri par des récriminations et des discordes, quand ce n'est pas par des injures et des violences. Témoins journaliers de cette guerre intestine, leurs enfants sont sans obéissance et sans respect, sans reconnaissance et sans affection. Ils grandissent dans une atmosphère d'antipathies et de dégradation. On leur donne ce qui suffit à leur existence corporelle, comme on le ferait à de petits animaux ; mais on ne s'inquiète, on ne s'occupe aucunement des besoins de leur âme, ni pour leur insinuer les sentiments de la saine morale, ni pour les préserver des inclinations vicieuses. Ils deviennent instinctivement mauvais par manque de surveillance,

par suite des influences domestiques et par le fait des passions de la jeunesse. Et quelle vieillesse se préparent ces coupables parents, qui ont pénétré l'âme de leurs enfants de la plus complète indifférence envers Dieu! Ils recueillent ce qu'ils ont semé, c'est-à-dire la froide ingratitude, et souvent le mépris éhonté; et abreuvés d'amertume jusque dans leurs derniers jours, ils comprennent trop tard qu'un foyer sans religion n'a guère de chances de se bien porter.

Voici maintenant *un peuple* sans religion. Oserez-vous dire qu'il ne s'en porte pas plus mal? Il meurt dans la stérilité et dans la révolte. *Il n'a plus d'enfants*. Il n'y a que la religion qui puisse inspirer le courage d'accepter une famille nombreuse. Les départements qui ont gardé leur foi catholique sont là pour le démontrer d'une façon éclatante. En dix ans l'Allemagne s'est accrue de 7 millions d'habitants, l'Autriche de 4, l'Angleterre également de 4, les États-Unis de 13. La France se maintient péniblement au chiffre approximatif de 38 millions et demi... et encore grâce à l'afflux des étrangers. Un peuple qui perd sa religion meurt dans la stérilité... et dans la révolte. *Il n'a plus que des appétits*. On l'entend s'écrier : « Puisqu'il n'y a plus ni Dieu, ni religion, ni autre vie, — puisqu'on m'a dit que l'Évangile était un mensonge, l'Église une supercherie, et la prière une inutilité, — puisqu'il

n'y a que la terre, de l'or et du plaisir, donnez-moi ma part de terre, d'or et de plaisir. Je la demande, je la veux, je l'aurai. » Messieurs, l'irréligion est pire qu'une bataille perdue. Elle supprime toute vertu, et elle débride tous les appétits. Elle tue un peuple en le démoralisant. « Otez la religion à la masse des hommes, disait Portalis, par quoi la remplacerez-vous? Quand il n'y aura plus de religion, il n'y aura plus de patrie, plus de société. » Messieurs, au nom de l'histoire, au nom de l'actualité, je déclare qu'un peuple qui n'a pas de religion, non seulement ne s'en porte pas mieux, mais s'en porte beaucoup plus mal. Il est sur le chemin de la décadence et de la mort.

« Je n'ai pas de religion et je ne m'en porte pas plus mal. » Ce n'est pas toujours vrai... et supposé même que ce soit vrai.

II. *Cela ne prouve rien.*

1° Cela ne prouve rien *contre la religion.*

Vous dites que vous n'avez pas de religion et que vous ne vous en portez pas plus mal. En d'autres termes, vous affirmez que la religion n'est pas une recette hygiénique. Je suis tout à fait de votre avis. Bien que la religion soit souvent une recette hygiénique, comme je l'ai démontré tout à l'heure, j'avoue qu'elle ne l'est pas toujours, qu'en somme

on peut se bien porter et ne pas avoir de religion.

Mais de là s'ensuit-il que la religion n'est ni vraie, ni obligatoire, ni salutaire? De là s'ensuit-il que Jésus-Christ n'est pas Dieu, que l'Église n'est pas divine, que les articles du symbole sont de vaines formules, les préceptes du Décalogue des prescriptions illusoires, les sacrements des cérémonies vides? De là s'ensuit-il que nous pouvons impunément nous passer de Dieu, nous abstenir de la prière, nous tenir à distance du culte public, en un mot vivre en païens? Nullement. Vous n'avez pas de religion, et vous ne vous en portez pas plus mal... Cela ne prouve rien, absolument rien contre la religion, contre la rigueur de ses preuves, contre sa force obligatoire, contre sa puissante efficacité morale... De même que si vous disiez : « Je n'ai pas de patriotisme et je ne m'en porte pas plus mal » cela ne prouverait rien, absolument rien contre la patrie, contre ses origines, contre ses gloires, contre les droits qu'elle possède et les services qu'elle rend. Je n'ai pas de religion, et je ne m'en porte pas plus mal.

2° Cela ne prouve rien *en votre faveur*.

Je m'adresse à un auditeur imaginaire qui n'est point ici, bien entendu et je lui dis : « Voyons, mon cher ami, vous n'avez pas de religion, et vous ne vous en portez pas plus mal. Vous avez l'air de dire que pour vous la santé est tout, et que le reste vous

est égal, que vous faites peu de cas de votre âme, pourvu que votre corps soit en bon état. Eh bien! cela ne prouve pas que vous ayez des *idées très élevées*. Vous vous contentez de peu. Vous ne voyez pas loin. Vous ne montez pas haut. La religion, en effet, est un élément constitutif, une partie intégrante de la nature humaine. Du moment que vous supprimez en vous la faculté religieuse, vous supprimez la partie supérieure de votre nature. Cela ne prouve pas que vous ayez des idées très élevées *ni une conscience très délicate*. Car enfin Dieu existe. Il est votre maître et votre bienfaiteur. Que faites-vous de sa loi? Que faites-vous de ses dons, de cette santé même que vous tenez de lui et dont vous vous contentez si facilement? Je n'ai pas de religion, et je ne m'en porte pas plus mal. Cela ne prouve pas que vous ayez *une âme très noble*. Vous faites exactement le raisonnement que ferait un animal, si un animal pouvait raisonner. Les chiens, les chats, les chevaux et autres quadrupèdes vivent sans religion: ils mangent, boivent, dorment, travaillent, et c'est tout, et ce tout est bien. Mais nous, créatures raisonnables, intelligentes, libres, immortelles, vivons-nous seulement de pain, de vin, de viande, de sensations et de matière? Manger, boire, dormir, se bien porter... est-ce vivre?

Passer comme un troupeau les yeux fixés en terre.
Renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme.

Et quinze cents ans avant Alfred de Musset, avec encore plus d'éloquence que lui, saint Augustin s'est écrié : « Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet, tant qu'il ne se repose pas en vous. » *Fecisti nos ad te Deus.* — Je n'ai pas de religion et je ne m'en porte pas plus mal. Ce vulgaire et grossier paradoxe ne prouve jamais rien, et il est souvent faux. Tournons-le dans un autre sens et disons :

J'ai de la religion, *et* 1° *je ne m'en porte pas plus mal.* Je ne vois pas que la religion nuise en aucune façon à ma santé, à ma famille, à mes affaires, à ma vie matérielle, commerciale, domestique. Bien au contraire. J'ai de la religion, et 2° *je m'en porte beaucoup mieux.* Ma conscience est plus tranquille et ma vie plus pure. Mon foyer est plus uni et mes enfants mieux élevés. Mes croix sont moins dures et plus fécondes, ma mort sera plus douce et plus consolée. En ayant de la religion, je n'ai rien à perdre et j'ai tout à gagner. Je suis chrétien. Voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien!

Amen !

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion est l'affaire des prêtres

Messieurs,

Que ne fait-on pas pour échapper au christianisme? Quelques-uns s'en déchargent comme d'un poids gênant qu'ils font passer sur les épaules du clergé, et on les entend dire : La religion n'est pas notre affaire, c'est l'affaire des prêtres. Ce paradoxe est très répandu. Je lui oppose les deux propositions suivantes :

1° Les laïques, autant que les prêtres, doivent connaître et pratiquer la religion.

2° Les laïques, presque autant que les prêtres, doivent défendre et propager la religion.

I. *Les laïques, autant que les prêtres, doivent connaître et pratiquer la Religion.*

Est-ce que les laïques n'ont pas, comme les prêtres, *un Dieu à servir et une âme à sauver?* Vous vous occupez, Messieurs, du monde présent, du pain

à gagner, d'une fortune à faire, d'un commerce et d'une industrie à diriger, d'une science à acquérir. C'est bien. Mais ce n'est pas tout l'homme. Il y a plus et mieux. Au-dessus de vous il y a un Dieu qui est votre maître et qui sera votre juge. En vous il y a une âme intelligente, libre, responsable, immortelle. Qu'importe que je sois prêtre et vous laïque? Un prêtre et le premier homme venu se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Ce sont deux frères que Dieu a faits pour deux fins secondaires différentes et pour une fin dernière commune. Vous et moi, vous autant que moi, nous avons un Dieu à servir et une âme à sauver. Donc les laïques autant que les prêtres doivent connaître et pratiquer la religion.

Et puis est-ce que les laïques n'ont pas, comme les prêtres des *besoins spirituels* que la religion seule peut satisfaire? Laïques, vous avez besoin de lumière dans vos ténèbres, vous avez besoin de force dans vos défaillances, vous avez besoin de consolation dans vos tristesses; vous avez besoin de pardon dans vos fautes. — En présence de la tentation, vous n'êtes pas invincibles. En présence de la douleur, vous n'êtes pas insensibles. Hier, vous avez péché... qui vous relèvera? Demain vous allez mourir... qui vous y aidera? Cherchez, cherchez tant que vous voudrez. Il n'y a que la religion pour éclairer nos ignorances, pour réconforter nos volontés, pour soigner nos meurtrissures, pour apaiser nos repentirs. Il n'y a que la religion pour opposer

toutes les vérités à toutes les erreurs, toutes les vertus à tous les vices, tous les remèdes à tous les maux. Il n'y a que la religion pour transfigurer notre vie et immortaliser nos espérances.

La religion est l'affaire des prêtres. *Allons donc!* Princes sur le trône, — conquérants à la longue épée, — magistrats sur leur siège, industriels dans leurs usines et commerçants sur leur comptoir, — savants dans leur cabinet et artistes du clavier, de la toile ou du marbre, — architectes faisant parler la pierre et maçons la revêtant de mortier, — pauvres dans leurs cabanes et propriétaires dans leurs domaines, — artisans dans leurs ateliers et riches au milieu de leurs coffres remplis, mendiants et millionnaires, rois et bergers, tous doivent faire de la religion leur affaire, leur grande et capitale affaire... parce que tous ils ont un Dieu à servir et une âme à sauver, parce que tous ils ont des besoins spirituels, suprasensibles, que la religion seule peut satisfaire.

La religion est l'affaire des prêtres? *Regardez donc l'humanité.* Interrogez l'histoire. Est-ce que les Socrate et les Platon qui ont voué leur vie à l'étude de la question religieuse étaient prêtres? Est-ce que les Constantin, Charlemagne, saint Louis, Godefroy de Bouillon et tant d'autres qui furent éminemment religieux étaient prêtres? Et au siècle dernier est-ce que de Maistre, Chateaubriand, Montalembert, Louis Veuillot, qui ont mis leur parole

ou leur plume au service de la religion avaient reçu les ordres? mais non. Dans tous les temps et dans tous les lieux nous voyons autour du prêtre la multitude des laïques, qui adorent et prient avec lui. Les laïques autant que les prêtres doivent connaître et pratiquer la religion. C'est trop clair. J'arrive tout de suite à ma seconde proposition.

II. ***Les laïques, presque autant que les prêtres, doivent défendre et propager la Religion.***

Je dis presque... parce qu'en effet le devoir de défendre et de propager la religion s'impose à nous prêtres plus qu'à vous laïques. Nous ne sommes prêtres que pour cela. C'est notre devoir d'état, nous n'avons ici-bas que cela à faire. Nous sommes créés et mis au monde, institués et payés pour cela. Et malheur à nous si nous n'évangélisons pas? malheur à nous, si nous laissons une société tout entière fléchir dans l'incrédulité, jusqu'à l'homme des champs, jusqu'à la femme, jusqu'à l'enfant! Nous sommes responsables de la foi des peuples... et malgré l'abus de la grâce qui pèse sur nos populations, malgré les tyrannies déprimantes du pouvoir, malgré toutes les apostasies contagieuses de la science, malgré toutes les influences pernicieuses du siècle, c'est notre devoir d'évangéliser le monde et de le sauver. Ce devoir, le remplissons-nous comme il faut? La question m'épouvante.

Mais je ne suis pas ici pour la résoudre par un examen public de ma conscience. Je suis ici, après avoir affirmé le devoir du clergé, pour affirmer le vôtre et pour vous dire : « Laïques, la religion est vôtre affaire, presque autant que l'affaire du clergé. Défendez et propagez la religion. Vous le devez. Vous le pouvez. Et c'est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. »

1° *Vous le devez.* Ce qui est pour nous, prêtres, un devoir de justice, est pour vous, laïques, un devoir de charité. Mais qu'importe? La charité n'est pas une vertu moins obligatoire que la justice. *Si donc vous vous aimez vous-mêmes*, laïques, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de vos âmes. Vous ne pouvez pas vous sauver sans elle. Elle entre même pour une large part dans votre bonheur présent, et il est difficile de se faire ici-bas une vie pure et consolée, quand on n'y met pas un rayon d'idéal et une goutte de rosée divine. *Si vous aimez vos enfants*, laïques, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de vos foyers. Elle garantit la vertu, la paix et l'honneur de vos maisons. Nous, prêtres, nous ne laissons personne après nous sur la terre. Vous, laïques, vous laissez après vous ici-bas des êtres chéris qui portent votre nom et continuent vos traditions. Ah! de grâce, ne permettez pas qu'on les dépouille des croyances et des pra-

tiques religieuses, patrimoine inaliénable que vous avez reçu et que vous devez transmettre. *Si vous aimez votre prochain*, laïques, défendez et propagez la religion, car la religion est le bien essentiel de vos frères. Regardez autour de vous ces hommes, vos voisins, vos amis, vos compagnons d'existence qui vivent sans Dieu ni autel, sans foi ni loi, et qui s'en vont vers les rivages de l'au delà, traînant après eux la longue chaîne de leurs espérances trompées. Ils ne sont pas heureux. Ils s'agitent dans la nuit, dans le vide. Ils ne saisissent que des fantômes. Ils ne se repaissent que d'apparences. Ils meurent d'inanition religieuse. *Si vous aimez votre cité*, laïques. défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de cette ville d'Orléans. Tout son passé est embaumé de catholicisme. Le respect de Dieu et des choses saintes est encore aujourd'hui le trait principal de sa physionomie. Embourbée dans l'incroyance, votre cité ne serait digne ni de vous ni d'elle-même. *Si vous aimez votre patrie*, laïques, défendez et propagez la religion. Car la religion est le bien essentiel de ce pays. Une France athée serait une chose monstrueuse. « Qu'avez-vous fait de la France ? » disait Bonaparte au Directoire dans une imprécation fameuse. Qu'est-ce que l'impiété ferait de notre patrie?... cette seule interrogation doit nous glacer d'effroi. Laïques, défendez et propagez la religion. Vous le devez.

2° *Vous le pouvez.*

Vous le pouvez *souvent mieux que nous*, prêtres, qui sommes emprisonnés dans nos églises et écrasés par notre ministère quotidien, qui ne pouvons pas nous mêler à la vie intime et journalière de notre peuple, ni l'aborder sur les places publiques, ni le rencontrer dans ses ateliers, dans ses usines, dans ses cafés, dans ses demeures. Vous, Messieurs, vous avez mille occasions de coudoyer les hommes vos frères, de les visiter et de leur parler. Vous allez plus loin que nous. Vous ouvrez des portes qui nous sont fermées. Vous êtes en contact avec des centaines d'individualités que nous n'atteindrons jamais. Et puis, que d'hommes, comblés de toutes les générosités de la Providence, ont du temps et des loisirs dont ils pourraient faire emploi pour Dieu et pour la religion! Que d'hommes, dans nos grandes villes, accompliraient des merveilles d'apostolat, si une fois ils se livraient à la fièvre du bien, à la croisade chevaleresque du vrai!

Que faire? me diront ici quelques-uns. Que faire? D'abord *vivez*, vivez votre religion; on juge de l'arbre par ses fruits. Notre temps, qu'on a abreuvé de tant de sophismes, ne regarde plus guère si les doctrines sont vraies en elles-mêmes; mais il recherche si les personnes vivantes dans lesquelles elles se traduisent et s'incarnent sont vraies avec elles-mêmes, et en quelque sorte homogènes avec leurs doctrines. Votre façon de vivre sera inter-

prêtée comme l'expression empirique et comme la démonstration de votre foi. Vivez le christianisme, et vous le rendrez à ceux qui l'ont perdu, et vous l'inoculerez même à ceux qui le repoussent. Et puis *agissez* pour votre religion. A quoi bon pleurer si longuement sur le péché des incroyants? C'est parfaitement inutile. Dieu préfère nos bras à nos larmes, et nos actes à nos gémissements. Faites quelque chose pour la religion, quelque chose sur le terrain de la protestation publique, — quelque chose sur le terrain de la bienfaisance intelligemment pratiquée, — quelque chose sur le terrain de l'éducation populaire, — quelque chose sur le terrain de la diffusion des bons livres et des bons journaux, — quelque chose même dans une sphère plus délicate, pour améliorer autant que possible la gestion des affaires publiques dans leurs rapports avec la religion. Laïques, défendez et propagez la religion. Vous le devez. Vous le pouvez.

3° *C'est, aujourd'hui, plus nécessaire que jamais. Nous sommes dans la discussion.* Autrefois la religion indiscutée se maintenait et se propageait par le seul ministère des prêtres, aujourd'hui ce n'est plus cela. Tout le monde discute, et la religion est discutée comme tout le reste. Il faut des apôtres. Ce n'est pas assez que les prêtres le soient. Les laïques doivent nécessairement entrer dans la lice, venger la religion, arracher la foule aux mission-

naires de l'impiété, et neutraliser l'apostolat du mal par l'apostolat du bien.

Nous sommes dans la tempête. Quand, par une nuit d'orage, sous les coups d'une mer en furie, un vaisseau se débat entre vie et mort ; et qu'à travers les vertiges, les tourbillons, les craquements, les sifflements sinistres, les bonds désordonnés du navire et l'effroi qui gagne en secret les plus fermes, il s'agit d'assurer contre la tempête le salut commun, comment se comporte l'équipage ? Chacun est à son poste. L'homme sur qui repose la vie de tous commande, et on obéit. Les passagers eux-mêmes deviennent matelots et font la manœuvre ; on n'hésite pas, on ne discute pas, on agit. Et la grandeur du péril est surpassée et vaincue par le dévouement de tous. Ainsi, chrétiens, devez-vous vous comporter dans les tempêtes qui assaillent votre religion. La religion n'est jamais un navire en perdition ; mais elle est toujours un navire secoué par l'ouragan. Votre intérêt comme votre devoir est de veiller et de travailler au salut du navire, je veux dire à la défense et à la propagation de la religion. La religion est l'affaire des prêtres ? oui. Mais notre obligation ne supprime pas la vôtre. Et je crois avoir suffisamment prouvé que la religion est votre affaire autant que la nôtre !

Amen !

VINGTIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour les enfants

Messieurs,

Il est une objection peu sérieuse et cependant très accréditée à laquelle je me propose de répondre aujourd'hui. On dit : « La religion est bonne pour les enfants. » C'est un moyen commode de s'en débarrasser. A cela je réponds deux choses :

1° Il est vrai que la religion est bonne pour les enfants.

2° Il n'est pas vrai que la religion n'est bonne que pour les enfants.

I *La religion est bonne pour les enfants.*

Elle leur donne la *science* essentielle, des croyances autorisées et fermes, des principes. Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'âme ? D'où vient le monde et où va-t-il ? Que faut-il faire pour remplir sa destinée et gagner le ciel ? Autant de problèmes que pose la philosophie, et que le catéchisme résout

d'un mot. Autant de questions qui troublent l'incrédulité, et qui n'embarrassent pas un instant l'enfant religieusement élevé. Il apprend l'histoire, et il sait la vie des grands hommes ; mais il connaît mieux encore Jésus-Christ, son rédempteur et son maître. Il apprend la géographie, et il sait le chemin qui mène à Constantinople, à Pékin où il n'ira jamais ; mais il connaît mieux encore le chemin qui mène au ciel, sa fin dernière. C'est évident. La religion est bonne pour les enfants. Elle leur donne la science essentielle.

Elle leur donne la vraie *sagesse*, les notions exactes et complètes de la morale. Elle leur apprend à adorer le Seigneur, à respecter son saint nom, à sanctifier le repos du dimanche. Elle leur apprend à être respectueux, obéissants, dévoués envers leurs parents. Elle leur apprend à fuir le mensonge, le vol, l'homicide, le duel et le suicide. Elle leur apprend à conserver intacts la pureté du sang et le trésor des bonnes mœurs. Elle leur apprend à étouffer dans leur âme la pensée même de l'injustice et de la vengeance, et le germe le plus imperceptible de la luxure. Quoi de plus propre à détourner un enfant de tout mal que cette parole : « Dieu te voit. Tu peux tromper ton père et ta mère, mais tu ne peux pas tromper Dieu. » Quoi de plus efficace à le rendre docile et ardent pour le bien que cette parole : « Obéir à ses parents et à sa conscience, c'est obéir à Dieu, c'est mériter le ciel. » En dehors de la reli-

gion, l'éducation morale n'existe pas. Les enfants doivent sucer la religion avec le lait des mères et le respirer avec l'air des écoles... La religion est bonne pour les enfants. C'est déjà bien qu'on en convienne, et j'enregistre avec joie cette déclaration. Mais j'ai hâte d'aller plus loin, et j'arrive tout de suite à ma seconde proposition.

II. ***La religion n'est pas bonne que pour les enfants.***

J'ose affirmer qu'elle est meilleure encore pour les adultes que pour les enfants. Je l'affirme et je le prouve.

1° *Cet adolescent* qui entre dans sa quinzième année n'est plus un enfant, direz-vous qu'il n'a pas besoin de la religion? J'affirme qu'il en a plus besoin que ci-devant. Il va être environné de scandales, assailli de mauvais camarades, dévoré au dedans par les flammes de la concupiscence. Les passions, comme des chiens sauvages, sont aux portes de l'adolescence. Malheur à lui, s'il se débarrasse de ses croyances et de ses pratiques religieuses, s'il jette son armure au moment même où il entre dans la bataille! Sa défaite est certaine. Il est vaincu d'avance.

2° *Ce père* qui a une famille à élever n'est plus

un enfant. Direz-vous qu'il n'a pas besoin de la religion? J'affirme qu'il en a plus besoin que personne. Il en a besoin pour lui-même d'abord, parce qu'il a un Dieu à servir, une âme à sauver, des devoirs à remplir, des tentations à vaincre, des croix à porter. Et puis il en a besoin pour sa postérité, parce que, généralement, si le père n'a pas de religion, sa postérité n'en a pas non plus. Si le père de famille n'a pas de religion, dès l'âge de sept ans l'enfant s'en aperçoit, à dix ans il s'en étonne, à quinze ans il s'en scandalise. Au premier cri des passions, il s'en fait un argument, et il murmure tout bas, quelquefois il dit tout haut : « Je suis presque un homme. La religion n'est plus bonne pour moi. Je vais désormais marcher sur les traces de mon vénérable père. » Ainsi, Messieurs, périt la foi dans beaucoup de jeunes âmes par la faute de l'indifférence paternelle.

3° *Ce vieillard* qui va bientôt mourir n'est plus un enfant. Direz-vous qu'il n'a plus besoin de la religion? J'affirme qu'il en a plus besoin que jamais. Le voilà, après une longue course, tout couvert de la poussière du chemin. C'est la religion qui le purifiera. Derrière lui comme des anneaux brisés et épars gisent ses rêves déçus, autour de lui se sont creusés des vides effrayants. Sur son front dénudé expirent les derniers soleils. C'est la religion qui le consolera de la mélancolie du soir. Il a déjà un pied

dans la tombe. Il va sombrer dans l'immense inconnu. A cette heure suprême, ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les richesses, ni la science, ni rien ni personne ne peuvent le suivre, l'assister, le sauver. C'est la religion, et la religion seule, qui lui ouvrira les portes de l'au delà.

4° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer? Serait-ce le *magistrat?* Pour rendre des arrêts et non des services, pour tenir d'une main inflexible la balance de l'équité, pour sacrifier, quand c'est nécessaire, l'amitié de César à l'amour du droit, le magistrat a besoin de regarder du côté du ciel où siège la Loi éternelle, et d'entrevoir au-dessus de sa tête l'image du Dieu crucifié, dans laquelle il va chercher les inspirations de la justice.

5° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer? Serait-ce le *soldat?* Les Vendéens, en pleine bataille, passent près d'un Calvaire, et tous aussitôt s'arrêtent, se mettent à genoux et font leur prière. Un officier veut leur faire quitter cette position dangereuse. « Laissez-les prier Dieu, lui dit Lescure, ils se battront mieux après. » — Le maréchal Bugeaud, à travers ses dix-huit campagnes d'Algérie, garda sur son cœur la médaille de la sainte Vierge, qu'y avait attachée sa pieuse fille, et cette médaille était encore

suspendue à son cou lorsqu'il mourut dans les sentiments de la plus admirable piété. Sonis vient de communier dans une humble église de village, et il s'élance au combat en disant : « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais ! » La foi religieuse a toujours été le principe le plus sûr et la source la plus féconde du courage militaire.

6° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer ? Serait-ce le *politique*, le diplomate, celui qui a la redoutable mission de gouverner les peuples et de gérer les intérêts publics ? Le grand ministre espagnol, le cardinal Ximenès, avait un jour donné rendez-vous dans son palais aux grands du royaume. Ils étaient là causant, s'agitant, s'impatientant de ce qu'ils étaient obligés d'attendre. Soudain le cardinal ouvrit la porte de la pièce où il se trouvait. C'était une cellule monastique qu'il s'était gardée dans les splendeurs de sa résidence. Il s'approcha de ceux qui étaient là et leur dit avec majesté : « Vous êtes impatients ? J'étais aux pieds de mon crucifix. Rappelez-vous que prier c'est encore gouverner. » Et, pour prendre un exemple plus rapproché de nous, est-ce que le grand agitateur et libérateur de l'Irlande, O'Connell, n'était pas profondément religieux ? Il faisait chaque année une retraite de quinze jours préparatoire à la communion pascale. « O'Connell, vient-on lui dire un jour qu'il était en retraite, si vous

manquez à la tribune, c'en est fait de nos vingt ans de combat. Nos adversaires emporteront le vote qui doit anéantir tous nos précédents succès. » Et lui de répondre : « Rassurez-vous, Milord. En priant et en confessant mes fautes, je plaide ici notre cause devant Dieu. L'émancipation irlandaise n'y perdra rien. Laissez le Parlement hurler ses menaces ; à genoux pour me confesser, je suis plus puissant que debout et le bras tendu pour combattre. Je reste à Jésus-Christ, pour mieux être à mon pays. » Au lieu d'un O'Connell religieux, figurez-vous un O'Connell impie! Il eût été enterré vif sous les décombres de son premier discours. Il n'eût pas fait trembler l'Angleterre, laquelle fait trembler les peuples!

7° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer. Serait-ce le savant, le littérateur, l'*artiste?* Sans religion ils sont incomplets. « Regardez, dit Sainte-Beuve, ceux qui n'ont pas connu Jésus-Christ. Regardez-les à la tête ou au cœur. Il leur a manqué quelque chose. » Ils sont incomplets... et très souvent ils s'égarent, et leurs dons les plus élevés deviennent un danger pour eux-mêmes et pour les autres. Non seulement la religion n'est pas l'ennemie des lettres, des sciences et des arts, mais elle en est l'inspiratrice et la gardienne. Elle favorise l'essor de l'intelligence humaine ; elle en règle les élans ; elle en corrige les déviations.

Malheur aux hommes qui sont très cultivés, et qui ne sont pas en même temps très religieux! Ce sont des fleuves que rien ne contient, qu'aucune digue ne retient, et quif acilement débordent, se détournent de leur cours naturel, deviennent des torrents dévastateurs. Le XIXe siècle a compté des centaines de savants, de littérateurs et d'artistes qui eussent été de vrais bienfaiteurs de l'humanité, si la foi chrétienne eût été là pour présider à leurs évolutions et pour assainir leurs œuvres.

8° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer? Serait-ce l'agriculteur, l'industriel et le *commerçant?* Quand on manie la terre du matin au soir, on a besoin de temps en temps de regarder du côté du ciel pour adorer, pour remercier, pour implorer. Quand, pendant des années et des années, on vit au milieu des huiles, des soies, des cotons, des sucres et des spiritueux, on a besoin, au moins une fois par jour ou par semaine, de monter un peu dans l'azur et de respirer l'air des hauteurs, et de se rappeler qu'on a une âme, qu'on n'est pas un simple rouage dans l'immense engrenage. Quand on a sous sa main une maison à faire prospérer et des centaines de bras à mettre en mouvement, on a besoin souvent de se placer devant Dieu et de se dire : « La richesse matérielle n'est pas tout. Les hommes que j'emploie sont mes frères. Suis-je bien en règle avec la jus-

tice, avec la charité, avec le détachement chrétien ? »

9° Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants. Quel est l'adulte qui peut s'en passer ? Serait-ce l'*homme de finance* ou l'*homme de loisir ?* Emporté par le tourbillon des affaires, préoccupé de la hausse et de la baisse, habitué à ne voir et à ne manipuler que l'or, l'argent et le papier, l'homme de finance oublierait vite qu'il y a un monde spirituel, qu'il a des destinées immortelles, si l'idée religieuse lui restait totalement et perpétuellement étrangère. Et imaginez un peu ce que peut bien devenir sans la religion l'homme de loisir. Il emploiera sa vie à jouer, à fumer, à se promener, à manger sans avoir faim, à boire sans avoir soif, à se coucher sans avoir sommeil, à se reposer sans avoir travaillé. Plus que tout autre, j'ose le dire, l'homme de loisir a besoin de la religion pour idéaliser ses pensées, pour restreindre son bien-être, pour élargir son cœur, pour donner à son existence un but avouable et un emploi utile... Non, la religion n'est pas bonne que pour les enfants.

Elle est bonne pour les adultes autant et plus que pour les enfants. *Elle est faite pour tous*, pour les adultes comme pour les enfants. « Prêchez l'Évangile à toute créature », a dit le Christ à ses apôtres. Ces paroles sont générales, universelles, elles n'ex-

ceptent personne. La religion est obligatoire pour tous. *Elle est digne de tous.* Les vérités sublimes sur lesquelles s'est exercé le génie d'un Augustin et d'un Bossuet ne sont pas des contes d'enfant. Les plus fortes têtes n'ont pas le droit de dédaigner une religion qui vient de Dieu. *Elle est nécessaire à tous.* Plus on avance dans la vie, et moins on peut se passer des lumières et des forces d'en haut. Plus le temps s'abrège sur notre tête, et moins on peut braver l'éternité qui approche.

Amen !

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour les femmes

Messieurs,

Il y en a qui disent : La religion est bonne pour les enfants. Je leur ai répondu. Il y en a d'autres à qui je vais répondre aujourd'hui et qui disent : La religion est bonne pour les femmes. Quand ils ont dit cela, ils s'imaginent avoir prononcé une chose sublime. La religion est bonne pour les femmes ? Je prétends et je prouve qu'elle est encore meilleure pour les hommes que pour les femmes.

I. L'homme est *Homme*

C'est-à-dire une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme. Donc *autant que la femme* il a un Dieu à adorer et à servir, un corps à respecter et une âme à sauver, un ciel à conquérir et un enfer à éviter, des vices à réprimer et des vertus à pratiquer. Il n'y a pas deux Évangiles, deux Symboles, deux Décalogues, l'un pour la femme et l'autre pour l'homme. Ce qui est vrai et obligatoire pour la femme est

également vrai et obligatoire pour l'homme. Jésus-Christ a dit : « Quiconque croira sera sauvé ; quiconque ne croira pas sera condamné. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez mes commandements. » Bien fin serait celui qui pourrait prouver que Jésus-Christ ne parlait ici que pour les femmes. Non, il a parlé pour tous. J'ose même ajouter que la religion est *plus indispensable à l'homme* qu'à la femme, et cela pour trois raisons :

1° Il est *exposé à plus de dangers*, plus entraîné, plus menacé..., et gare à lui si la religion n'est pas là pour le contenir, pour le préserver, pour le prémunir, pour le relever. Lorsqu'un jeune homme, jusque-là l'espérance et l'orgueil de ses parents, brise tout à coup avec les habitudes de la vie chrétienne, sa mère s'inquiète et s'alarme ; elle sent que ses embrassements sont devenus et plus rares et plus froids ; elle s'aperçoit que le foyer domestique n'a plus d'attraits pour lui, non plus que le lieu saint ; elle peut tout craindre le jour où elle s'est dit : « Mon fils ne se confesse plus... » Et que sera-ce plus tard, quand, maître de lui-même, il pourra faire le mal aisément et impunément, quand, parvenu à la maturité, il sera assailli par le respect humain, par les mauvais exemples, par des tentations sans nombre ? Et puis la religion est plus indispensable à l'homme qu'à la femme,

2° Parce qu'*il se laisse plus facilement abattre* par la douleur. La femme est le roseau qui plie et ne rompt pas. L'homme est le chêne qui ne fléchit pas, et qui se brise sous le choc d'une déception, d'un revers, d'une humiliation, sous le coup d'une maladie, d'une inquiétude, d'une mort. Les médecins ont calculé que parmi nous la moitié au moins des hommes meurent de chagrin, et un poète de ce temps a dit que ce qui les tuait, c'était la désespérance. Si la religion ne les soutient pas, les âmes viriles défaillent et se renversent plus vite que les âmes féminines. Et enfin la religion est plus indispensable à l'homme qu'à la femme,

3° *En raison des devoirs plus difficiles* qui remplissent sa vie très occupée, très chargée, très mouvementée : devoirs envers la société, envers la famille, envers lui-même. La lutte est pour lui quotidienne. A certaines heures il faut qu'il soit un héros, pour sauver du désastre son honnêteté ébranlée et sa vertu chancelante. La religion est éminemment bonne pour la femme. C'est vrai. Mais elle est encore meilleure pour l'homme, plus nécessaire à l'homme... qui est époux, qui est père, qui est chef.

II. L'homme est **Époux.**

— *Voici un ménage. La femme a de la religion.*

Vous trouvez que c'est bien, et vous avez raison. Le jour où la femme rejetterait tout sentiment noble et divin, elle deviendrait un fléau. Une femme sans Dieu est un monstre. Une femme impie ferait une famille désolée et une société pourrie. Les mécréants eux-mêmes, à moins qu'ils soient tout à fait dénaturés, les mécréants, au fond, ont la conviction absolue que la pratique des devoirs religieux est le plus sûr trésor de leurs épouses et de leurs filles, et que toute femme vraiment chrétienne doit être nécessairement une femme modèle. Ils ne se trompent pas. Voici donc un ménage. La femme a de la religion. Mais

Le mari n'en a pas. Et alors il arrive de trois choses l'une :

1° Quelquefois le mari infidèle pervertit la femme fidèle. C'est un malheur qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang. C'est la consommation de la ruine.

2° Quelquefois la femme fidèle convertit le mari infidèle. A force de prières et de sacrifices, Monique sauva Patrice. Un mari incrédule s'oubliait un jour devant sa femme jusqu'à l'inconvenance envers la mémoire du divin Crucifié. Sa compagne, qui n'avait pas toujours reçu au foyer le bonheur qu'elle y avait porté, vengea d'un mot l'outrage fait à son Dieu : « De grâce, dit-elle, si vous m'aimez, n'en dites point tant de mal. Car sans Lui il y a longtemps

que nous ne serions plus ensemble. » Et, frappé au cœur par ce coup inattendu, le libre penseur sentait les larmes mouiller sa paupière et bientôt se convertissait. Un mari incrédule ramené à Dieu par une femme pieuse... cela se voit, mais ce n'est pas le cas général.

3° Le plus souvent chacun des deux conjoints s'en tient à son premier état. La femme va à l'église pour y prier Dieu, et l'homme reste à la maison. La femme nourrit en son cœur des espérances immortelles, et l'homme ne croit qu'au néant. L'épouse a du divin sur le front, et le mari n'est qu'un homme, n'a aucun contact avec l'infini. O désolation amère de beaucoup de nos foyers modernes ! Les mains s'unissent, et les âmes sont séparées. La religion est bonne pour la femme ? C'est vrai. Mais combien aussi elle serait bonne pour l'homme, et comme la vie commune y gagnerait en concorde, en intimité et en vrai bonheur !

III. L'homme est **Père.**

Voici une famille. La mère a de la religion. Tant mieux. Il est impossible de dire tout le bien que peut faire et que fait une mère intelligemment pieuse. C'est elle qui assure l'éducation première des garçons et l'éducation plénière des filles. C'est

elle qui communique à l'enfant ses premières impressions, ses premiers goûts, et par suite ses habitudes souvent définitives. On peut affirmer que l'enfant qui a eu une mère vertueuse et tendre ne sera jamais tout à fait mauvais. Est-ce à dire que l'action maternelle est suffisante pour la formation morale et religieuse des enfants? Hélas! non. Voici une famille. La mère a de la religion. Mais

Le père n'en a pas. Pendant que la mère s'agenouille, le père reste debout. Quand la mère va à la messe, le père travaille ou s'amuse. La mère communie, mais le père serait bien embarrassé, si son jeune enfant lui demandait : « Mon père, quel est votre confesseur? » Or

Être père, ce n'est pas seulement donner la vie matérielle, c'est encore et surtout donner la vie spirituelle et morale. On peut être très mauvais père, et léguer des millions à sa postérité. Le vrai père est celui qui laisse à sa postérité des principes, des mœurs, une religion intense. Et ce n'est pas la parole qui fait cela, c'est l'exemple. On ne donne que ce qu'on a. Le père de famille qui n'a pas de religion ne peut pas en donner à ses enfants.

J'admets qu'auprès d'un père indifférent on pourra voir une mère et une fille appliquées à leurs devoirs et constantes dans la foi. J'admets aussi que l'indifférence religieuse paternelle peut rester inoffensive pendant les premières années de l'enfant. Mais voici

La saison des tourmentes pour cet adolescent. Il aurait besoin d'un grand exemple tombant de la vie de son père sur la sienne pour le fortifier contre les courants. Il en est frustré. Il sombre. Et du fond de l'abîme où il roule, il pourra s'écrier : « Mon père, vous n'êtes point innocent de ma catastrophe. Vous m'avez enseigné, sinon par vos paroles, au moins par vos actes, que les préceptes du christianisme n'étaient pas aussi rigoureux qu'ils en ont l'air, que la religion, en somme, n'était bonne que pour les enfants et les femmes. Je vous ai regardé, je vous ai cru, j'ai fait comme vous! »

Pourquoi avons-nous tant de peine, Messieurs, à faire des éducations chrétiennes? Le voici. Depuis cent ans l'unité religieuse de la famille est brisée. Depuis cent ans les jeunes âmes sont disputées, tiraillées, déchirées en sens contraire par des influences domestiques qui se combattent et s'entrechoquent sous leurs yeux. Et, depuis cent ans, nous ne bâtissons qu'avec le sable, nous n'élevons que des édifices qui s'écroulent, nous ne faisons que des ruines! — Un dernier mot.

IV. *L'homme est Chef.*

Voici une paroisse, une ville, une société. Les femmes ont de la religion. — C'est quelque chose. C'est beaucoup même. Rien n'est perdu, tout peut

être sauvé, tant que l'esprit et le cœur de la femme ne sont pas gâtés. Doctrines matérialistes, sceptiques et athées, prophètes de l'incrédulité et du néant, vous avez pour ennemie la femme, avec ces tendresses et ces puretés innées qui la font répugner à la corruption de l'esprit et à celle des sens, la femme avec cette puissance surnaturelle dont le christianisme l'a revêtue. Et tant que vous n'aurez pas clos les lèvres de la femme chrétienne, vous n'en aurez pas fini avec le règne de Dieu sur la terre. Voici donc une société. Les femmes ont de la religion. Mais

Les hommes n'en ont pas. C'est un grand danger et un grand malheur, car beaucoup plus que la femme l'homme tient dans ses mains les destinées de la religion et l'avenir de la patrie. De lui viennent les influences puissantes, les directions décisives, les orientations définitives. L'action de la femme expire dans le foyer domestique; l'action de l'homme s'exerce en dehors du foyer, dans la rue, dans l'atelier, sur les places publiques, au bureau, dans le magasin, dans le prétoire, dans les camps, dans les assemblées, sur tous les points de la vie sociale. La femme est ici-bas l'être faible; l'homme est l'être fort, l'être dirigeant, l'être responsable. En un mot, il est chef, non seulement chef de famille, mais chef de culture, chef d'atelier, chef de bureau, chef de service, chef d'armée, chef de gouvernement.

Par sa parole et par sa plume il répand les idées.

Par son exemple il forme les mœurs.

Par son vote il fait les législateurs, il fait les lois.

Si donc l'homme n'a pas de religion, il sème des idées antichrétiennes, il abaisse le niveau des mœurs publiques, et il choisit des mandataires qui lui ressemblent, et qui fatalement édictent des lois irréligieuses. Car, remarquons-le bien, les parlements ne sont pas l'émanation et la représentation de la nation, mais seulement l'émanation et la représentation de la portion virile de la nation. En résumé, Messieurs, un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent. Et, pour faire un peuple chrétien, il ne suffit pas que les femmes aient de la religion, il faut que les hommes en aient au moins autant que les femmes.

Nous avons des hommes chrétiens, mais nous n'en avons pas assez. Là est notre faiblesse. Pratiquez votre foi, Messieurs, et, de plus en plus, répandez-la autour de vous. Là est la vraie force. Là est le salut de l'avenir!

Amen!

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches

Messieurs,

Il est difficile de contenter tout le monde. Nous présentons la religion aux grands qui nous disent : Faites-la passer au peuple. Nous la présentons au peuple qui nous dit : Faites-la passer aux grands. La religion est bonne pour le peuple, disent les uns. La religion est bonne pour les riches, disent les autres. Je vais répondre à ces deux objections en trois conférences successives.

Et d'abord aujourd'hui, je me propose de vous montrer que la religion est bonne pour le peuple : 1° elle lui fait du bien. C'est évident ; 2° elle ne lui fait pas tout le bien qu'elle voudrait. Pourquoi?

I. *La Religion fait du bien au peuple. C'est évident.*

1. Il faut au peuple *de l'instruction*. Eh bien,

est-ce que la religion n'a pas été la première à répandre l'instruction, à la donner gratuitement? Est-ce qu'elle n'a pas suscité partout des maîtres par milliers et des élèves par millions? Est-ce que aujourd'hui encore sur tous les points du monde elle n'ouvre pas des écoles populaires? Et, chose curieuse! la religion est si ardente à instruire et à ouvrir des écoles, que certains politiciens véreux n'ont qu'une préoccupation : l'empêcher d'instruire et fermer ses écoles.

2. Il faut au peuple *des mœurs*. Godefroi de Bouillon, au soir d'une bataille victorieuse, répondant aux louanges d'admiration de ses frères d'armes, disait : « Si nos mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures. » Si le peuple veut être fort, qu'il soit pur. Eh bien, est-ce que la religion n'est pas la meilleure gardienne de la moralité populaire? Est-ce à l'école de l'Évangile que l'enfant du peuple apprend à mépriser ses parents? Est-ce à l'école de l'Évangile que le jeune vaurien apprend à fouler aux pieds toute pudeur? Est-ce à l'école de l'Évangile que l'ouvrier débauché apprend à boire son salaire, à ruiner sa santé, son intelligence, son honneur, son foyer? Messieurs, pour assainir et moraliser la nation, il faut agir sur les âmes, et il n'y a que la religion qui agisse efficacement sur les âmes. La religion seule donne au peuple avec une foi robuste des idées saines, des goûts simples, des

mœurs pures, des habitudes sévères, des vertus domestiques, la paix du cœur et la paix du foyer.

3. Il faut au peuple avec de l'instruction et des mœurs *un peu de bien-être*. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. C'est en vain que nous demanderions au peuple de pratiquer la vertu, s'il n'avait pas un certain minimum de bien-être. Eh bien, pour améliorer le sort des classes laborieuses, est-ce que la religion n'accomplit pas des prodiges? A tout gémissement qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, la religion ouvre son cœur compatissant, son oreille attentive, sa main qui relève et qui soulage. Non seulement la religion guérit les souffrances populaires. Elle fait plus et mieux. Autant que la chose est possible, elle les prévient. Un détail seulement. *Elle donne du travail*. Elle est heureuse et fière d'ouvrir de vastes chantiers sur lesquels les sueurs se répandent honorablement pour un salaire rémunérateur. En vingt ans, dans notre seule ville d'Orléans, on a vu sortir de terre les trois églises de Saint-Paterne, de Saint-Marc et de Saint-Marceau, sans compter cent autres constructions dues à l'initiative religieuse. Ces églises et ces constructions ne s'élèvent pas toutes seules. Il y a des ouvriers qui extraient la pierre des carrières, d'autres qui la transportent, d'autres qui la taillent, d'autres qui la disposent en murailles, en voûtes ou en colonnes. La religion fournit du tra-

vail à des milliers d'ouvriers qui en vivent. Et ne vaut-il pas mieux, au double point de vue de leur dignité et de leur moralité, faire gagner de l'argent, quand on le peut, à ceux qui en ont besoin, que de leur en donner? Or la religion fait les deux choses dans une large mesure, et, si vous vouliez supputer soit l'argent qu'elle donne, soit l'argent qu'elle fait gagner, vous arriveriez à des sommes fabuleuses.

4. Il faut au peuple avec l'instruction, les mœurs et le bien-être, un peu *de baume et un peu d'idéal* pour consoler et transfigurer sa vie. On a beau faire et beau dire. La vie du peuple est dure, déprimante, difficultueuse... et il n'y a que la religion qui puisse efficacement l'adoucir, la relever, l'ensoleiller. C'est à l'école de l'Évangile qu'on apprend à être résigné, honnête, content de son sort, qu'on se relève, qu'on se console, qu'on s'ennoblit, — c'est au souvenir de l'atelier de Nazareth que l'ouvrier se sent fier du travail qui durcit ses mains et de la sueur qui perle à son front, — c'est aux pieds du crucifix, quand elle aperçoit les blessures de son Sauveur, que la femme la plus déshéritée des biens de ce monde peut encore sourire à travers ses larmes, — c'est dans nos églises que l'âme du peuple, inondée de lumière surnaturelle, pousse des moissons d'or, qu'elle reçoit la plus autorisée, la plus haute, la plus bienfaisante éducation intellectuelle et morale qui soit au monde. *La religion*

fait du bien au peuple. C'est si clair, si évident, que je ne me sens pas le courage d'insister.

II. *La Religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait. Pourquoi?*

Voilà un problème qu'il est intéressant d'étudier et nécessaire de résoudre. La religion n'est ni indifférente ni hostile aux besoins du peuple. Elle aime d'un amour de prédilection les petits, les humbles, les délaissés, les souffrants, les oubliés. Elle les presse sur son cœur. Elle les relève, elle les apaise, elle les assiste, elle les console. Et cependant son action est souvent impuissante, sa parole peu écoutée, ses avances et ses bienfaits mal accueillis. Pourquoi? A qui la faute?

1° *Seraient-ce les ministres de la religion qui manqueraient d'habileté ou de dévouement?* Je ne le pense pas. Sans avoir la prétention d'être parfait, le clergé contemporain dans son ensemble fait à peu près tout ce qu'il peut pour les classes populaires.

Nous sommes les serviteurs du peuple, et nous lui consacrons la meilleure part de notre temps, de nos forces, de nos ressources, de notre activité apostolique. Certes les riches ont une âme à sauver, et ils ne peuvent pas se passer de notre ministère.

Cependant ils ont moins besoin de nous que les autres, et, de fait, quand nous les visitons, c'est le plus souvent pour le soulagement des moins favorisés. Et nos Frères, nos religieux et nos religieuses, à l'école, à l'hôpital, chez les particuliers, à qui, eux aussi, consacrent-ils leur vie, sinon aux petits et aux déshérités de la terre. Je le déclare. Nous n'avons rien à nous reprocher à l'égard du peuple. Innocents de ses souffrances, nous ne sommes responsables que de son affranchissement, de son bonheur et de sa dignité.

D'ailleurs comment les ministres de la religion pourraient-ils manquer de dextérité ou d'affection pour atteindre le peuple et lui faire du bien? Presque tous ils viennent du peuple. Autrefois notre recrutement se faisait assez fréquemment dans la classe riche. Aujourd'hui c'est la rare exception. En prenant la moyenne de l'opulence dans le clergé français, on peut affirmer que sur cent ecclésiastiques, il n'y en a pas dix qui puissent vivre de leurs rentes. Les prêtres, les Frères, les Sœurs appartiennent en grande majorité à la classe ouvrière, et sont venus au sacerdoce et à la vie religieuse de l'atelier, de la petite boutique, du travail des champs et de la garde des troupeaux. Leurs pères et leurs mères les ont élevés à la sueur de leur front, car toute leur fortune était dans leurs bras. Nous sommes vos parents, vos voisins, vos amis, vos compatriotes, vos frères. De sorte que, en

aimant le peuple, nous nous aimons nous-mêmes; en le servant nous obéissons au commandement divin. Nous lui appartenons et par droit de naissance et par devoir de vocation. Ce n'est point notre faute, si la religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait.

2° *C'est la faute des malfaiteurs intellectuels et des pouvoirs impies ou jaloux* qui corrompent le peuple pour le mieux exploiter, et qui asservissent la religion pour la rendre impuissante.

Oui, on a corrompu le peuple par des systèmes abjects et des théories meurtrières devenus l'enseignement des masses. On a dit de *Dieu* qu'il n'était pas, qu'il était le mal, ou qu'il se tenait trop loin de nous pour nous entendre et s'occuper de nous. On a dit de *la foi* qu'elle était une faiblesse d'esprit et un entraînement superstitieux du cœur. On a dit de *la prière* qu'elle était un acte stérile et qu'elle offensait la dignité humaine. On a dit de *la souffrance* qu'elle était un non-sens, sans mérite et sans vertu pour des jours meilleurs. On a dit *du bonheur* qu'il ne se trouvait que dans les joies passagères de cette terre, que la vie future n'était qu'un rêve. On a dit de *Jésus-Christ* qu'il n'était qu'un homme, du prêtre qu'il n'était qu'un imposteur... Enfin, on a dit des absurdités et des infamies qui sont descendues dans le cœur du peuple... et mon âme est pleine de courroux, non pas contre le peuple dont je respecte la dignité

et les souffrances, mais contre les malfaiteurs intellectuels, contre les monstres qui ont enlevé à sa faiblesse tous les refuges divins ouverts devant elle... contre les doctrines impies qui ont ravagé les croyances religieuses, et qui en dépeuplant le ciel ont désenchanté la terre!

Si encore, dans cette grande tempête d'impiété, la religion eût été libre de se montrer, de parler, d'agir, de répandre ses bienfaits, elle eût certainement prévalu sur l'erreur et sur le mensonge. Mais non. Plus d'une fois depuis cent ans le pouvoir a été de connivence avec l'irréligion. Plus d'une fois les législateurs ont octroyé toutes les libertés à l'impiété, et réservé toutes les chaînes à la religion. Plus d'une fois il ont fait des lois et des décrets pour gêner l'Église dans sa parole et dans ses actes, pour fermer ses lèvres et enchaîner ses mains, pour contrarier son enseignement et sa charité, pour détruire ses œuvres ou les empêcher de naître, pour discréditer et anéantir son clergé et ses ordres religieux, pour l'ensevelir en un mot dans l'impuissance et dans l'impopularité... Non la religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait... Ce n'est pas sa faute... Entre elle et le peuple on a dressé des murailles de préjugés, de calomnies et d'injustices! Des murailles de lois, de décrets et de circulaires!

Conclusion. Il faut renverser ces murailles C'est nécessaire et c'est possible. Le 24 février 1848, le peuple de Paris, soulevé, parcourait la ville cherchant à tout renverser, lorsque soudain, au milieu de ce brisement général de toutes choses, un ouvrier rencontra la figure du Christ sur la croix. Aussitôt il la prend, et, l'élevant au-dessus de sa tête : « Honneur à celui-ci, s'écrie-t-il, c'est notre maître à tous ! » Et le peuple ému, au milieu de son agitation, de ses colères révolutionnaires, se mit à la suite de l'ouvrier et porta le crucifix à Notre-Dame. Ce soir, Messieurs, porté par son prêtre, Jésus-Christ passera dans les nefs de cette église. Vous viendrez en foule à sa suite. Vous lui ferez un cortège imposant et grandiose. Et par votre affluence, par votre attitude, par vos chants vous redirez ce cri sonore et vainqueur : « Honneur à Jésus-Christ ! Il est notre maître à tous ! »

Amen !

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches (*Suite*)

Messieurs,

Les uns disent : « La religion est bonne pour le peuple. » Et les autres disent : « La religion est bonne pour les riches. » Pourvu qu'elles ne s'excluent pas, ces deux propositions sont non seulement inoffensives, mais absolument vraies. Je vous ai prouvé dimanche que la religion est bonne pour le peuple. J'ai à vous prouver aujourd'hui qu'elle est également bonne pour les riches, à qui elle s'impose comme obligatoire et comme nécessaire.

I. ***La Religion est obligatoire pour le riche.***

Autant que pour le peuple, parce que devant Dieu tous les hommes sont égaux. Ils ont été tirés du même néant, et ils vont à la même destinée. Le plus fier potentat et le dernier de ses subordonnés sont frères. Il n'y a pas deux humanités. Donc il n'y a qu'une

loi morale et religieuse qui astreint l'humanité tout entière, ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas, le riche et le peuple, — et même *le riche plus que le peuple*. Pourquoi cela?

1° Le riche *est favorisé*. La religion est pour lui un devoir de reconnaissance. La richesse vient de trois sources qui sont l'hérédité, le travail personnel et la chance. Il y en a bien une quatrième : l'injustice. Mais je n'en parle pas. Ceux qui s'enrichissent injustement sont des êtres sans conscience. Ce sont des bêtes fauves qui vivent du sang des autres. Ce ne sont pas des hommes. Je les méprise et je passe. Voici un homme qui est riche *par hérédité*. Il a trouvé dans son berceau une fortune toute faite. Ouvrier privilégié, il a été payé d'avance. Qu'avait-il fait pour mériter un tel avantage? Rien. Plus le bienfait est grand et plus la reconnaissance doit être profonde. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Voici un homme qui s'est enrichi *par son travail personnel*. Il a calculé, il a entrepris, il a peiné, il a réussi. C'est bien. Mais que d'autres à côté de lui dont les sueurs n'ont pas été récompensées par les mêmes succès! Que d'autres qui ont beaucoup semé, beaucoup travaillé, et qui n'ont rien récolté! Dieu a béni et fécondé son labeur. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Enfin voici un homme qui est devenu riche *par chance*. Il a fait une spé-

culation permise qui ne lui a rien coûté, et il a encaissé un bénéfice considérable. La fortune lui est venue en dormant. Il s'est couché pauvre et il s'est réveillé avec un gros lot. Or, qu'est-ce que la chance, sinon l'incognito de la Providence, sinon l'intervention imprévue de Dieu qui conduit tout? Cet homme est riche. Il ne doit sa richesse ni à lui ni à ses ancêtres. Il la doit à Dieu. La religion est pour lui un devoir sacré de reconnaissance. Le riche est un homme favorisé. L'importance de ses privilèges ajoute à l'étendue de ses obligations, bien loin de l'en décharger.

2° Le riche *est haut placé*. La religion est pour lui un devoir de bon exemple... *Maxime du Camp* raconte qu'étant en Algérie, il entendit dans une tente voisine de la sienne un soldat mourant qui disait au médecin : « Comme cela, major, c'est bien vrai, quand on est mort tout est mort? Après la vie il n'y a rien. — Non, il n'y a rien, répondit le médecin avec une froide indifférence. » Devant ce « non » menteur, continue M. du Camp, mon premier mouvement fut de me lever pour courir à cet homme et lui crier : « Malheureux, vous mentez! La vie n'est pas une parenthèse trop courte entre deux néants. Oui, pauvre soldat, il y a quelque chose après la mort, il y a l'éternité. » Mais le respect humain me retint, je tranquillisai ma conscience en me disant : J'irai tout à l'heure, quand le

médecin sera parti, et, après tout, cela ne me regarde pas. — Hélas! quand le médecin fut parti, et que je voulus détromper l'homme, il était mort... » Que vous en semble, Messieurs? Ce moribond ignorant qui demande à l'homme instruit : Y a-t-il quelque chose après la vie? N'est-ce pas la grande foule, n'est-ce pas le peuple qui regarde vers les sommets, qui s'adresse à ceux qui sont haut placés, leur demandant ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire? L'exemple des classes riches entraîne la masse de la nation. Le peuple redeviendra chrétien au fur et à mesure que ceux qui ont reçu le don de l'intelligence et de la fortune lui donneront l'exemple d'une foi courageuse et communicative. Au moment de l'incendie du Bazar de la Charité, la *duchesse d'Alençon* demeure dans le brasier jusqu'à la fin, parce que, dit-elle, elle doit donner l'exemple, parce que les présidentes doivent sortir les dernières. Et son fils, qui connaissait bien la hauteur de son caractère et de son âme chrétienne, s'écriait à la première nouvelle de la catastrophe : « Si ma mère y était, elle est morte! » Voilà, Messieurs, la mission du riche. Haut placé, il doit donner l'exemple. Et à ce titre encore la religion est pour lui plus obligatoire que pour le peuple.

II. ***La Religion est nécessaire au riche*** autant qu'au peuple, parce que tous les hommes ont non

seulement la même nature, mais à peu près les mêmes besoins.

Pour tous les hommes le mal est attirant, la vertu est difficile, la douleur est inévitable, les tentations sont nombreuses. Personne ne peut se passer des croyances et des énergies religieuses. *le riche encore moins que le peuple.* En effet, le riche a deux tentations particulières très dangereuses et très subtiles : la jouissance et l'égoïsme... Et il n'y a que la religion pour le sauver de ces deux tentations.

1° La première tentation du riche, c'est *la jouissance.* Quand on est riche, quand on a tout ce qu'on désire, quand on est placé sur un piédestal et entouré de services, *on est tenté de jouir à l'excès.* Que fait la religion? *Elle modère la jouissance.* L'argent, voilà le grand instrument de la jouissance, et voilà le grand danger du riche. Écoutez-moi bien là-dessus.

Est-on coupable parce qu'on possède? Non. Est-on coupable, quand on possède, de vouloir posséder davantage? Non. La religion ne dit pas cela, et nul ne le croit. Des marchands, des banquiers, des propriétaires, de petits bourgeois entendent le dimanche, contre l'argent, des discours qu'ils semblent approuver, et le lendemain ils retournent à leurs affaires avec plus d'ardeur que jamais. C'est qu'en

effet, il est dans la nature des choses que l'homme agrandisse sans cesse le cercle où il est placé. Savant, il veut savoir davantage. Homme d'affaires, il veut posséder davantage. Cela est, cela doit être. Si vous l'interdisez, vous frappez de stérilité toutes les entreprises, vous tuez le travail et le progrès. La religion ne condamne donc pas l'argent comme un mal.

Elle le signale comme un danger. On pourrait comparer l'argent au fruit de la vigne. Le vin est excellent, et la sainte Écriture nous dit qu'il réjouit le cœur de l'homme. Et cependant, il y a un péril dans cette liqueur. Prise en trop grande quantité, elle enivre, elle trouble la raison, elle met l'homme au niveau de la brute. Ainsi l'argent, ce n'est pas un mal, mais c'est un danger. Et, en présence de ce danger, la religion intervient et dit : « Malheur à vous qui êtes riches, non pas parce que vous êtes riches, mais si vous mettez votre vie dans vos biens, si vous faites de l'argent un but au lieu d'en faire un moyen, si vous vous en servez pour la jouissance illimitée et défendue, et non pour votre honnête entretien et votre propre sanctification, et non pour la gloire de Dieu et le bien de vos frères! Malheur à vous qui êtes riches, si votre vie n'est pas marquée par un peu de bien! Encore quelques levers de soleil, quelques couchers, peut-être une aurore, un déclin, et tout sera dit de vous, et vos richesses seront anéanties, et vous apparaîtrez les

mains vides devant Dieu. » Ainsi parle la religion.

Et si vous l'éloignez des sommets de la société, où précisément la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire... qu'arrive-t-il? Vous brisez la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, vous écartez le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages. C'est tout simplement insensé. La religion est nécessaire au riche. Elle le modère. Et, de plus, elle l'attendrit.

2° La seconde tentation du riche c'est l'*égoïsme*. Quand on est riche, on est tenté, non seulement de jouir à l'excès, mais *de ne penser qu'à soi* et d'oublier le reste du monde. Ici, Messieurs, que personne ne jette la pierre à son voisin. Nous sommes tous logés à la même enseigne, et, dans les mêmes circonstances, exposés aux mêmes périls. Que le plus pauvre de mes auditeurs devienne riche subitement cette nuit. Je le lui souhaite. Mais je lui prédis que demain il aura toutes les tentations du riche. S'il n'y prend garde, il sera la proie de la jouissance et de l'égoïsme. Quand on est riche, on est tenté de ne penser qu'à soi... et si l'on succombe à cette tentation, c'est horrible! Que fait la religion? *Elle attendrit l'égoïsme.*

Elle éveille l'attention du riche sur ceux qui sont

placés un peu plus bas. Elle prêche au riche la justice, la bienveillance, la charité. Elle dit avec Léon XIII : « Que ceux qui sont riches aient un cœur et des entrailles pour ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Aux patrons, il est prescrit de considérer l'ouvrier comme un frère, d'adoucir son sort dans la limite du possible, et, par des conditions équitables, de veiller sur ses intérêts tant spirituels que corporels, et surtout de ne se départir jamais à son égard et à son détriment des règles de l'équité et de la justice en visant à des profits et à des gains rapides et disproportionnés. » La religion éveille l'attention du riche sur les droits, sur les besoins des moins favorisés, sur les réformes légitimes et possibles qui ont pour but de mieux répartir le bien-être et de faire participer le plus grand nombre à ce qui n'était jusque-là que le privilège de quelques-uns... Et la religion ne se contente pas d'émouvoir le cœur et d'inquiéter la conscience du riche.

— *Elle sollicite sa générosité* en faveur de ceux qui sont placés un peu plus bas. Armée des promesses et des menaces de Jésus-Christ, elle s'adresse aux égoïsmes d'en haut, elle les provoque, elle les amollit... et sous son influence des torrents de bienfaits descendent des sommets dans la vallée de la société. Que si vous me dites qu'il y a des riches qui ont de la religion et qui ne sont pas bienfaisants, miséricordieux, généreux pour les petits, je

vous arrête et je vous réponds : Pardon! Ce ne sont pas des chrétiens. Ce sont des formalistes : ils ont les dehors de la religion, ils n'en ont pas l'esprit. Ce sont des hérétiques : ils enseignent au monde que l'Évangile est sans efficacité et que le sang de Jésus-Christ n'a arrosé la terre que pour y laisser la sécheresse du désert...

La religion, quand elle est vraie, intense, substantielle et vivante, agit nécessairement sur le riche. Elle le modère et elle l'attendrit. *Sans religion*, je vous demande un peu quelle puissance au monde empêchera les heureux de la terre de jouir à l'excès et de ne penser qu'à eux. Sans religion, nous revenons par la force des choses à l'esclavage antique, c'est-à-dire à un état social qui permettait à quelques hommes de s'amuser tous les jours de leur vie aux dépens des dix-neuf vingtièmes de leurs semblables changés en bêtes de service : *humanum paucis vivit genus*. Vous ne voulez pas de cela? ni moi non plus. Donc ne dites pas que la religion n'est bonne que pour le peuple. Elle est obligatoire pour tous, elle est nécessaire à tous, elle est bonne pour tous!

Amen.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches (*Suite*)

Messieurs,

La religion est également bonne pour le peuple et pour les riches. C'est vu. La religion est le trait d'union entre le peuple et les riches. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

Nous sommes divisés. Ce n'est pas niable. Des gens nés sur le même sol et qui reposeront dans le même cimetière se regardent comme des chiens de faïence et semblent vouloir s'entre-dévorer. Qui nous réconciliera? *La science?* non. Elle rapproche les distances, elle ne rapproche pas les cœurs... *La force?* pas davantage. Elle courbe les esclaves sous le même niveau, elle n'enchaîne pas les âmes dans le même amour... *La religion?* oui. On a dit que la religion était un ferment de division, et qu'elle coupait la nation en deux. Je ne connais pas de mensonge plus impudent que celui-là. La religion est essentiellement pacifiante et unitive. Elle adresse au riche et au peuple, aux grands et aux petits, à

ceux qui sont en haut et à ceux qui sont en bas, la parole de la réconciliation, et elle leur envoie l'homme de la réconciliation. Voyons cela. C'est admirable.

I. La religion adresse au riche et au peuple ***la parole de la réconciliation : Vous êtes frères.***

1° La religion, Messieurs, est raisonnable et sincère. Elle n'achète pas la popularité avec des insanités et des mensonges. Donc elle n'enseigne pas l'*égalité absolue*, qui est une chimère et une impiété. En effet, les inégalités sociales existent et elles sont *indestructibles*. On peut les attaquer par la colère, les imprécations, les menaces, les excès de parole et de plume, les grèves obstinées, les voies de fait. On peut les déplacer par le travail ou par des moyens injustes et violents. On peut les atténuer par des réformes. On ne peut pas les supprimer. Ceux qui annoncent le règne d'une égalité absolue sont des farceurs, et ceux qui courent après cette chimère et croient la saisir demain sont des dupes. Je suppose qu'on décrète et qu'on opère un beau matin la répartition de la fortune publique entre tous les hommes devenus enfin égaux. Combien de temps cela pourra-t-il durer? Mais la journée ne s'achèvera pas sans que cet admirable équilibre ne

soit troublé et rompu. L'intelligence distinguée fera fructifier au centuple sa modeste part; l'intelligence vulgaire la conservera à peine. Vous verrez les uns dévorant leurs ressources dans la débauche, les autres les ménageant dans la sobriété. La vertu et le talent s'enrichiront encore aux dépens du vice et de l'ignorance. Et, au bout de vingt-quatre heures, la société vous apparaîtra divisée comme la veille en deux catégories : les grands et les petits. Les inégalités sociales sont indestructibles. Elles *sont nécessaires et voulues de Dieu*. Ce n'est pas la société qui est en cause ici, c'est Dieu. La société ne peut pas marcher sans la diversité des aptitudes et des professions qui répond à la multiplicité des besoins sociaux. Or, pour suffire à toutes les exigences du mouvement régulier de la société, Dieu, dans sa sagesse, a jugé bon de répartir inégalement les dons naturels, et cette répartition inégale des dons naturels amène nécessairement l'inégalité des conditions sociales. En somme, l'égalité absolue est une chimère, parce qu'elle va contre l'essence des choses, et une impiété, parce qu'elle va contre la volonté de Dieu. La religion n'enseigne pas une pareille imposture. Elle la laisse aux politiciens de bas étage qui exploitent cyniquement la crédulité populaire.

2° La religion dit au riche et au peuple : *Vous êtes frères*. L'égalité absolue est une démence; la fraternité humaine est une vérité.

Rien de plus raisonnable. Dans une famille, tous les enfants n'ont pas le même âge, ni la même intelligence, ni la même physionomie, ni la même vigueur physique, ni le même costume, et cependant ils sont tous frères, issus du même père et de la même mère, également aimés. L'un sera prêtre, l'autre magistrat, une fille entrera au cloître, un fils portera l'épée, et, si la famille est nombreuse, on verra de jeunes rejetons sortis de la même souche prospérer et grandir dans les carrières honorables de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. On pourra même en voir quelques-uns végéter dans des situations difficiles. Et si un jour, après des fortunes diverses, tous ces enfants reviennent au foyer qui les a vu naître, auprès d'un père et d'une mère courbés par l'âge et chargés de mérites, pensez-vous que l'inégalité apparente qui les distingue dans le monde les empêchera de se reconnaître pour frères et de s'embrasser comme tels sur le cœur toujours chaud de leurs vieux parents? Non... Eh bien, ainsi en va-t-il dans la société. Les conditions sont inégales entre les hommes, mais tous les hommes sont frères. Ils ont le même berceau : ils viennent tous d'Adam par voie de génération. Ils ont le même Rédempteur : ils ont tous été rachetés par le sang du Christ. Ils ont la même destinée : ils paraîtront tous devant la justice éternelle. Voilà l'enseignement de la religion. Rien de plus raisonnable!

Rien de plus salutaire. Comme dit Jules Simon :

« Le tort commun du riche et du pauvre, du patron et de l'ouvrier, c'est de ne pas entendre le Christ qui leur dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Et il ajoute : « Vous n'arriverez à rien avec l'arithmétique toute seule, avec la réglementation des heures de travail, des gains et des salaires... Pour que le monde marche bien, il faut y mettre la fraternité. » Oh ! que c'est vrai ! Et qui peut faire cela, sinon la religion ? La voici. Elle apporte aux hommes la parole de la réconciliation. Elle leur dit : « Vous êtes frères ! » Et sans discussion, sans coaction, par ce simple mot clair, net et puissant, elle atteint toutes les âmes : celles qui commandent comme celles qui obéissent, celles qui possèdent comme celles qui n'ont rien, celles qui souffrent aujourd'hui comme celles qui souffriront demain. Et déjà, à sa voix, on voit le respect et l'amour monter et descendre comme deux anges tutélaires le long de l'échelle sociale et en rapprocher les extrémités. On voit le pauvre regarder sans trop d'envie le riche qui s'incline tendrement vers lui. On voit ceux que les inégalités sociales divisent s'aborder et se saluer comme des frères. La religion, de sa main divine, tient allumé et flamboyant sur le monde le dogme sacré de la fraternité humaine... et la réconciliation commence. Elle fait plus et mieux.

II. La religion envoie au riche et au pauvre ***l'homme de la réconciliation : le prêtre.***

Messieurs, le prêtre n'a pas de plus beau rôle que celui de la réconciliation, et même, quand on a dit qu'il réconcilie les hommes avec Dieu et qu'il réconcilie les hommes entre eux, on a presque tout dit de lui. D'une phrase on a exprimé sa mission et épuisé toute sa gloire. Voyez un peu cela.

1° *Le prêtre est l'homme de tous.* Il s'adresse *à tous les âges* de la vie. Il aime l'enfance, la jeunesse, et son bonheur est de l'instruire, de la préserver, de la purifier, de la sanctifier. Il aime l'âge mûr, et il voudrait sauver de l'oubli de Dieu, de l'entraînement des affaires et des passions tant d'hommes qui vivent ici-bas comme si la vie présente était tout. Il aime la vieillesse, et il accourt auprès des vies qui s'éteignent pour leur ouvrir les horizons de l'éternité et les transfigurer dans un dernier pardon. Le prêtre est l'homme de tous. Il s'adresse *à toutes les opinions* raisonnables. Ayez les idées politiques honnêtes que vous voudrez. Je vous jure que cela nous est égal. Vous avez une âme, n'est-ce pas? vous êtes pécheur, vous souffrez et demain vous allez mourir. Cela nous suffit. Notre place est marquée auprès de vous. Nous accourons pour guérir votre péché, pour surnaturaliser vos douleurs, pour sanctifier votre mort. Nous écartons votre drapeau politique, et nous sommes vos humbles et affectueux serviteurs. Le prêtre est l'homme de tous. Il s'adresse *à toutes les conditions* sociales. Il visite

avec la même simplicité le roi, le savant, l'ouvrier, la grande dame, le paysan. Il aborde du même pas le palais et l'atelier, le salon et la cabane. Il regarde du même œil la pourpre et la bure : respectueux envers les puissants, mais sans flatterie, — secourable au peuple, mais sans chercher une vaine popularité, — redevable à tous, mais responsable à Dieu seul. Certes il ne méprise pas les distinctions sociales qui sont nécessaires et qu'il ne faut pas supprimer ; mais il ne leur donne qu'une valeur relative et contingente, et derrière ces décors de théâtre il aperçoit toujours les âmes qui ont les mêmes besoins, les mêmes aspirations, les mêmes misères. La religion prend son prêtre, elle le place au milieu de la société, et elle lui dit : « Tu es l'homme de tous. Va vers tous! » Et le prêtre s'adresse à tous les âges, à toutes les opinions, à toutes les conditions... Et non seulement il circule dans toutes les fractions du corps social, mais il s'interpose entre le sommet et la base pour relier dans l'unité toutes les pièces de l'édifice.

2° *Le prêtre est le médiateur entre tous.* La société est effrayante à voir. Tandis que dans le monde animal tous les êtres mangent à leur faim et boivent à leur soif, dans l'humanité vous avez en haut l'abondance, en bas le déficit. Comment concilier ces deux extrêmes : ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez? Faut-il dire aux uns que tout est

bien et qu'ils n'ont qu'à jouir? Non. Ce serait renier l'esprit de Jésus-Christ. Faut-il dire aux autres que tout est mal et qu'ils ont le droit d'établir l'égalité dans la possession et la jouissance? Non. Ce serait renier l'esprit de Jésus-Christ. Quelques-uns veulent que le prêtre prenne le parti de ceux qui possèdent et qu'il se constitue le gardien du coffre-fort; et quelques autres veulent qu'il prenne le parti de ceux qui ne possèdent pas et qu'il leur assure la moitié de l'héritage. Ministre de Jésus-Christ, le prêtre ne fait, ne fera ni ceci ni cela.

Médiateur pacifique, il s'interpose entre l'orgueil égoïste qui insulte d'en haut et l'envie niveleuse qui insulte d'en bas, entre ceux qu'on appelle les privilégiés et ceux qui s'appellent les déshérités; il déclare à tous que la haine est impie et qu'elle ne résout rien, il prêche à tous la justice et la charité, disant au peuple : « Je te défends de prendre », — et au riche : « Je te commande de donner », — et à tous : « Aimez-vous les uns les autres. » Il est là au milieu du monde les deux mains étendues, l'une pour recevoir et l'autre pour distribuer. Il apaise les âmes, et il soulage les corps; il modère les conflits et il amortit les chocs; il dissipe les malentendus, et, dans la mesure du possible, il travaille à la solution des grands problèmes économiques qui tourmentent ce siècle.

N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, l'*empereur d'Allemagne* faire appel à l'évêque de Breslau

et lui donner à présider l'une des sections les plus importantes de la Conférence de Berlin? N'a-t-on pas vu les ouvriers des docks de Londres faire appel au cardinal *Manning* et accepter son arbitrage? Et, dans une sphère infiniment plus modeste, est-ce que vous ne voyez pas tous les jours *vos prêtres* parcourir tous les degrés de l'échelle sociale, aller constamment des grands aux petits, et se jouer pour ainsi dire au milieu des mille et une nuances qui composent la surface mobile de ce monde?

Laissez-nous faire, Messieurs. Laissez-nous passer. Nous ne sommes pas les hommes d'un parti, d'une caste, d'une condition quelconque. Nous échappons aux classifications sociales, et nous avons la mission de les réunir toutes dans la même foi, le même respect, la même justice et le même amour! Nous sommes les hommes de tous et les médiateurs entre tous.

Notre mission est difficile, mais elle est splendide. Médiateurs, nous sommes souvent broyés entre les rouages que nous voulons accorder. Ministres de Jésus-Christ, nous sommes presque toujours méconnus comme notre Maître. Notre siècle n'est pas meilleur pour nous que les siècles précédents, et aujourd'hui plus que jamais il y a des gens qui se font une clientèle et une popularité en déchirant notre manteau et en nous jetant en pâture aux instincts dépravés du monde. Qu'importe? A ceux qui ne veulent ni nous comprendre, ni nous accepter,

ni nous rendre justice, nous disons comme Auguste à Cinna :

> Tu trahis mes bienfaits ? Je les veux redoubler.
> Je t'en avais comblé, je t'en vais accabler.

Nous appartenons à Dieu et à tous. Et, jusqu'à la dernière minute du temps, nous resterons au milieu du monde, remplissant notre rôle de pacificateurs, travaillant à réconcilier les hommes avec Dieu et tous les hommes entre eux !

Amen !

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches (*Suite*)

Messieurs,

La religion est également bonne pour le peuple et pour les riches. Elle est le lien qui les unit. Elle leur adresse la parole de la réconciliation : «Vous êtes frères», et elle leur envoie l'homme de la réconciliation : le prêtre. J'ajoute qu'elle les appelle au rendez-vous de la réconciliation, qui est le temple catholique. Et là elle leur donne la même place, le même spectacle, la même doctrine, le même banquet. Voyons cela. C'est unique au monde. Ce serait génial, si ce n'était divin.

I. La religion appelle le riche et le peuple ***dans le même temple.***

Il n'y a que deux endroits où les hommes soient véritablement égaux : le cimetière et l'église. Et

encore, au cimetière, bien que nos corps ne tiennent pas plus de place les uns que les autres, les monuments qui les chargent protestent contre l'égalité par de vaines apparences et de fastueuses inscriptions, de sorte que la tombe nous laisse encore des illusions. D'ailleurs, le cimetière n'égalise que les morts. L'église égalise les vivants. Cela lui est tout à fait particulier.

Le monde a des distinctions légitimes et nécessaires. L'orgueil les rend parfois intolérables, et l'envie voudrait les supprimer ou du moins les retourner à son profit. Le palais dédaigne la chaumière, et la chaumière jalouse le palais. La société, quand on la regarde, fait frémir. A côté d'un Rothschild qui a 50.000 francs à dépenser par jour, végètent des centaines de prolétaires qui gagnent péniblement leur pain et celui de leur famille. La grande dame dans son bel équipage éclabousse en passant le pauvre diable qui porte un fardeau sous la pluie et le vent qui le fouettent au visage. Voilà 10, 20, 30 millions d'hommes juxtaposés en société, c'est-à-dire 10, 20, 30 millions de volontés différentes, d'intérêts opposés, de situations diverses, qui s'entremêlent et s'entre-choquent. L'égalité s'écrit follement partout, et elle n'est nulle part. Je me trompe.

Venez à l'église. Là, du moins, chaque enfant de Dieu a son chez soi. Le riche est avec le pauvre, et ils se savent et se sentent tous les deux

chez eux. Ils sont invités à titre égal, et accueillis avec une égale prévenance. Le temple est pour les catholiques comme le cœur d'une mère pour les enfants de la famille : chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. Les voilà réunis, ces hommes venus de tous les coins d'une ville, de tous les étages de la société, de tous les horizons de la vie. Que va faire la religion? Va-t-elle attiser les haines, approfondir les fossés, accentuer les passions rivales qui s'agitent comme des flots tumultueux dans ces âmes juxtaposées? Non.

II. La religion offre au riche et au peuple *le même spectacle.*

Et quel spectacle? Les splendeurs de l'architecture et de la sculpture? oui, c'est pour tous que s'épanouit la belle ordonnance de nos piliers, de nos chapiteaux, de nos colonnettes, de nos voûtes et de nos statues. — Les splendeurs des verrières et des peintures murales? oui, c'est pour tous que sont écrites ces pages lumineuses. — Les splendeurs de l'autel, des vases et des ornements sacrés? oui, c'est pour tous que le cuivre, le marbre, l'or et la soie donnent leur éclat enchanteur. — Les splendeurs de nos cérémonies saintes? oui, c'est pour tous que se déroule l'ordre pompeux du culte catholique. Pour tous, les vibrations des orgues.

Pour tous, le scintillement des lumières. Pour tous, le parfum des fleurs et de l'encens !

Mais, plus haut que toutes ces splendeurs, la religion dresse dans ses temples un signe auguste, *la croix*, le Crucifié aux longs traits amaigris, au front ceint d'épines, au corps couvert d'un haillon, au cœur meurtri, au tendre et compatissant regard. Et, s'adressant aux privilégiés, elle dit : « Riches, voilà votre Dieu ! Il s'est dépouillé pour vous. Adorez-le, et dépouillez-vous pour Lui. » Et c'est fait. Elle mouille les yeux de l'opulent, elle attendrit ses entrailles, elle ouvre ses mains, elle fait jaillir de son cœur des fleuves d'eau vive, en lui montrant son Dieu crucifié. Puis, s'adressant aux déshérités, elle dit : « Peuple, voilà ton Dieu, qui a souffert pour toi, et qui te récompensera là-haut, si tu veux sur la terre souffrir un peu pour l'amour de Lui. » Et c'est fait. Elle transfigure la douleur. Elle l'embaume, elle la divinise, en la plaçant sous le doux rayonnement de la croix. La croix, Messieurs, est vraiment le drapeau, le signe de ralliement des grands et des petits. Elle modère les puissants et elle relève les humbles. Elle est la décoration de nos guerriers et la parure de nos vierges. Elle recueille nos derniers soupirs et elle abrite nos cercueils. Nous reposerons à son ombre, quand la mort nous aura couchés dans la terre. Pendant les courts instants de notre vie terrestre, restons unis à ses pieds. C'est là que la religion nous

assemble, dans le même temple, devant le même spectacle. C'est là qu'elle nous parle. Et que va-t-elle nous dire?

III. La religion distribue au riche et au peuple **la même doctrine.**

Une doctrine *fraternelle*. Parlant à ses auditeurs, le ministre de la religion les salue d'une appellation toute chaude et toute palpitante : « Mes frères ! » D'un mot il proclame la grande unité de la famille humaine ; il efface la ligne divisionnelle entre les grands et les petits ; il renverse les murs de séparation, il comble les abîmes ; il réconcilie et fusionne son auditoire en promenant sur toutes les têtes le niveau de la fraternité chrétienne. Et du haut de la chaire ne descend ni la flatterie pour les uns, ni la dureté pour les autres. La religion distribue au riche et au peuple

Une doctrine *impartiale*. A ceux qui sont en haut et à ceux qui sont en bas, elle rappelle que le travail est la loi de l'homme et que le travail de l'intelligence n'est ni moins lourd ni moins pénible que le travail des mains, — que l'inégalité des conditions est un fait providentiel et que les supériorités sociales méritent le respect, — qu'il faut accepter sans orgueil et sans murmure la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde, — que la valeur de chacun se mesure non pas à sa

fortune, mais à son mérite et à ses vertus, — que le vrai bonheur ne consiste pas à multiplier ses jouissances avec ses besoins, mais à modérer ses désirs et à gouverner sa volonté suivant la loi divine, — que nous n'avons pas notre fin en nous-mêmes, mais en Dieu qui nous attend au terme d'une vie de travail et d'épreuves pour la couronner de gloire et d'immortalité. Ainsi parle la religion. La doctrine qui tombe de sa bouche est une doctrine impartiale.

Une doctrine *transcendante*. Au-dessus des horizons si tourmentés de la vie présente, elle ouvre les perspectives calmes et sereines de la vie future. Des conflits et des meurtrissures de la terre, elle en appelle sans cesse à la justice éternelle de là-haut, qui rétablira l'exacte balance du bien et du mal. « O hommes, dit-elle, aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous les enfants du Père qui est au ciel. Vous, riches, vous êtes les aînés de la famille, mais votre opulence n'est pas un mérite, elle est une responsabilité. Et vous, pauvres, vous êtes les frères plus jeunes et moins robustes, mais votre médiocrité n'est pas une honte, elle est une épreuve. Devant Dieu, les conditions sociales ne comptent pas. A la mort, Dieu passe au crible les grands et les petits. Il secoue la poussière de notre vie, il pèse nos œuvres, et il récompense nos vertus. Les rois seront châtiés, s'ils ont commis des crimes ; les pauvres

seront à la première place, s'ils ont maçonné, bêché et raboté avec résignation et conscience. O hommes, voilà la vérité! »

— Imaginez, Messieurs, *un peuple qui, chaque dimanche, entend cette doctrine*. Imaginez sous ces oracles qui descendent du ciel toutes les âmes attentives. Imaginez la voix qui constate et produit l'harmonie, la voix de la religion accueillie, crue et obéie dans toutes les bourgades et les cités qui composent la nation! La question sociale serait aux trois quarts résolue, et nous aurions fait un pas immense vers la réconciliation. Que serait-ce, Messieurs, si nous acceptions, avec la doctrine que nous prêche la religion, le banquet auquel elle nous invite?

IV. La religion invite le riche et le peuple **au même banquet.**

Un jour, Turenne, agenouillé au milieu de la foule des fidèles, se préparait à la communion. Il se lève et s'avance, les yeux baissés et les mains jointes, vers la Table sainte. Un de ses domestiques, sans s'en douter, marchait devant lui. Le pauvre homme s'en aperçoit, et, confus de son inconvenance, il se penche à l'oreille de son maître pour lui dire tout bas : « Passez, Monseigneur! » Turenne regarde et reconnaît son palefrenier : « Mon ami,

répond-il en souriant, Monseigneur est resté à la porte... ici il n'y a qu'un Seigneur, celui que nous allons recevoir ; va devant moi. » C'est bien simple, n'est-ce pas, de dire à quelqu'un : « Va devant moi. » Et cependant quelle belle et significative parole dans la bouche d'un grand capitaine ! Turenne prosternait son rang, son nom et sa gloire devant l'égalité du banquet eucharistique.

Venez à ce festin sublime, hommes si divisés de ce siècle ! Ici on apprend la charité *de bienveillance*, car manger ensemble, s'asseoir à une table commune fut toujours le signe le plus sensible de la sympathie et de l'amitié. Ici on apprend la charité *de pardon*, car il est dit : « Vous qui venez à l'autel avec un cœur ulcéré, laissez là votre offrande, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. » Ici on apprend la charité de fraternité et *d'égalité*, car tous sont appelés, et, en mangeant la chair de l'Agneau, ils confessent qu'ils sont des frères, plus que des frères, qu'ils sont tous membres d'un même corps qui est Jésus-Christ. Embrassement éloquent, réconciliation mémorable que celle où le Dieu des chrétiens lui-même dissipe les rancunes, rapproche les extrêmes sociaux, allume la charité dans les âmes et signe de son sang le traité de paix !

Conclusion. Allumer la charité dans les âmes, unir les cœurs...

1° *C'est nécessaire et cela nous manque.* Certes, pour faire marcher la société, *les lois* ne manquent pas, on en a fabriqué des milliers depuis cent ans. Jamais la société n'a été mieux organisée. Jamais les rouages de son incomparable mécanisme n'ont été plus savamment reliés entre eux. Mais que voulez-vous? *Le cœur* manque, l'onction manque, l'huile manque. Et alors, en tournant les uns sur les autres, les rouages crient, grincent, s'usent et se disloquent. La société craque de toutes parts. Bâtissez des palais, agrandissez vos villes, multipliez vos boulevards, couvrez la terre de chemins de fer et de télégraphes, construisez d'ingénieuses machines et des lois plus ingénieuses encore, tout cela vous mènera à l'abîme, à la décadence, à la corruption et à la mort, si vous ne parvenez pas à réchauffer les cœurs, à y mettre un peu d'amour, un peu de dévouement et de sacrifice, à les unir.

2° *Or les cœurs se dilatent, se réchauffent et s'unissent* à l'église, devant la croix, au pied de la chaire, à l'autel... quand on les tourne vers leur foyer qui est Dieu, quand on les plonge dans la fournaise qui est la religion. Là, dans nos temples, sur ce terrain neutre et sacré, sous le regard du

divin Crucifié, sous la rosée de la divine parole, dans les pêles-mêles sublimes du banquet sacré, le riche et le pauvre se rencontrent et se souviennent que c'est l'Éternel qui les a faits, les inégalités sociales sont nivelées par l'amour, toutes les fractions d'un peuple ne font plus qu'un seul peuple qui a Dieu pour père et la charité pour loi!

Allons, Messieurs, vous aimez l'église, vous, et, brebis fidèles, vous y venez assidûment. Mais il y a d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut qu'on me les amène. Et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur!

Amen!

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

J'ai ma Religion à moi

Messieurs,

Pour échapper à la religion, chacun essaie de la passer à son voisin. On dit qu'elle est bonne pour les prêtres, ou pour les enfants, ou pour les femmes, ou pour les riches, ou pour le peuple. J'ai réfuté tous ces vains subterfuges.

Maintenant, voici autre chose. Je rencontre sur mon chemin un homme à qui je prêche le devoir religieux et qui me répond : « Laissez-moi tranquille. *J'ai ma religion à moi.* » Cette parole est peu sincère et peu raisonnable. C'est ce que je me propose de vous démontrer.

I. J'ai ma religion à moi. ***Est-ce bien vrai ? Je me permets d'en douter.***

1° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion ? Vous avez peut-être *une religion étrangère ?* Vous êtes peut-être idolâtre ? Non. Je vous observe, et je ne vous vois pas relever dans

un coin de votre jardin la statue de Jupiter et lui offrir de l'encens. — Vous êtes peut-être bouddhiste? Non. Si vous visitez le musée Guimet, c'est en curieux et en amateur, et non en croyant. Cela vous amuse d'étudier le culte des Hindous, mais vous n'êtes pas assez simple pour vous y associer. — Vous êtes peut-être musulman? Non. Vous n'avez pas fait jusqu'ici le pèlerinage de la Mecque, et vous ne semblez pas disposé à coiffer le turban vert, à réciter le Coran, à vous prosterner cinq fois le jour, à pratiquer avec une pieuse exactitude les jeûnes et les ablutions qui constituent la religion de Mahomet. Vous n'êtes ni idolâtre, ni bouddhiste, ni musulman.

2° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion? Vous avez sans doute la *religion de votre pays?* Il y a en France trois cultes reconnus : le culte catholique, le culte protestant et le culte israélite. Êtes-vous catholique? Non. Vous n'allez jamais à l'église. Êtes-vous protestant? Non. Vous n'allez jamais au temple. Êtes-vous juif? Non. Vous n'allez jamais à la synagogue. Vous professez sans doute la *religion de vos parents?* Pas davantage. Votre père était un fervent chrétien, ou, du moins, il respectait la religion et la pratiquait à peu près. Vous avez hérité de ses richesses, mais vous n'avez pas hérité de ses croyances. Votre père priait et allait à la messe. Vous n'allez pas à la messe, vous

ne priez jamais. En somme, vous n'êtes ni idolâtre, ni bouddhiste, ni musulman, vous n'êtes ni juif, ni protestant, ni catholique. Qu'êtes-vous? Cherchons.

3° Vous avez votre religion à vous. Quelle est cette religion? Auriez-vous inventé *une religion nouvelle?*

1. Inventer une religion nouvelle... *la chose n'est pas si facile qu'elle en a l'air.* Beaucoup ont essayé et n'ont pas réussi. De très fortes têtes y ont perdu leur grec et leur latin. C'était au lendemain de 93. Un révolutionnaire philosophe qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres se dit à lui-même que la France ne pouvait pas se passer de religion, et que, cependant, elle ne pouvait pas revenir au christianisme après l'avoir détruit. « Le moment est arrivé, s'écria-t-il, de remplacer Jésus-Christ. Je vais faire une religion toute neuve dans le goût du progrès. » Et il se met à l'œuvre. Il épuise les ressources de son imagination, et il institue une religion nouvelle, riante, commode, charmante, un vrai bijou de religion. C'était un mélange de poésie, de philosophie et de philanthropie. Il y avait des fêtes, des chants, des fleurs, des danses, des bœufs et des moutons aux cornes dorées. Au bout de quelques mois, l'inventeur, Larevellière-Lépeaux, s'en vint déconfit vers Bonaparte : « Le croiriez-vous, citoyen général? Eh bien, ma religion si jolie, ça ne prend pas. » Et Bonaparte, en

homme intelligent, de lui répondre aussitôt « Citoyen collègue, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Christ? Faites comme lui. Il n'y a que ce seul moyen. Faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche. » Larevellière-Lépeaux ne jugea pas prudent de tenter l'aventure. Il se retira tranquillement dans sa terre de Sologne, et la religion neuve sortie de son cerveau fut congédiée et enterrée au bruit des sifflets. Non, inventer une religion nouvelle, la chose n'est pas facile.

2. Si cependant vous avez imaginé pareille invention, je serais curieux de savoir *en quoi elle consiste*. Dites-moi donc un peu quelle est la physionomie de votre religion. Dites-moi combien il y a d'articles dans votre symbole. Dites-moi quels sont les commandements qui constituent votre code moral. Dites-moi à quelles pratiques rituelles vous avez l'habitude de vous livrer. Dites-moi où est le temple où vous allez adorer la divinité, et quels sont les prêtres dont vous employez le ministère. Hélas! vous seriez bien embarrassé de me répondre, car votre prétendue religion n'a ni prêtres, ni temple, ni cérémonies, ni symbole. Elle n'existe pas. Elle est invisible, introuvable, inexistante. Elle n'est qu'un mot sous lequel vous drapez votre indifférence, votre néant religieux.

J'ai ma religion à moi. Quatre-vingt-dix-neuf fois

sur cent cela veut dire : « Je sers Dieu à ma manière, et ma manière de servir Dieu, c'est de ne pas le servir. Je n'ai pas de religion, et je n'en veux point avoir. » Et là-dessus on se barricade dans sa maison, et on se dresse en quelque coin un petit confessionnal où on se confesse soi-même, un petit autel où on s'adore soi-même, faute de mieux. C'est tout de suite fait, et ça ne coûte pas cher. Mais une telle conduite et un tel raisonnement sont injustifiables aux yeux de la raison et de la conscience. Il va m'être facile de vous en convaincre.

II. J'ai ma religion à moi. ***En avez-vous le droit? J'affirme que non.***

Une distinction importante est ici nécessaire. Il faut distinguer entre la liberté et le droit de faire ou de ne pas faire quelque chose. De ce que vous avez la liberté de faire le mal, vous n'en avez pas le droit pour cela. — Vos enfants ont la liberté de vous désobéir et de vous injurier; ils n'en ont pas le droit. — Votre voisin a la liberté de saccager votre jardin et votre réputation; il n'en a pas le droit. — Vous, mari, vous avez la liberté de battre votre femme; vous n'en avez pas le droit. — Vous, père, vous avez la liberté de corrompre vos enfants; vous n'en avez pas le droit. — Vous, ouvrier, vous

avez la liberté de vous enivrer et de vous abrutir; vous n'en avez pas le droit. — Vous, citoyen, vous avez la liberté de donner votre suffrage à un candidat notoirement mauvais; vous n'en avez pas le droit. — Vous, législateur, vous avez la liberté de fabriquer une loi injuste, spoliatrice, infâme; vous n'en avez pas le droit. — Eh bien, de même, quand quelqu'un me dit : « J'ai ma religion à moi », — je lui réponds : « Vous n'en avez pas le droit. »

1° *Vous n'avez pas le droit de n'avoir pas de religion.*

Sans doute vous êtes libre. Vous pouvez marcher à droite ou à gauche, choisir le bien ou le mal. Mais votre liberté ne détruit pas le souverain domaine de Dieu.

Dieu reste le maître. Il reste votre Créateur, votre bienfaiteur, votre législateur et votre juge. Vous n'avez pas le droit de le traiter comme une quantité négligeable, de le mépriser.

Vous n'avez pas le droit de contrecarrer l'humanité intelligente et honnête. Quel orgueil est le vôtre! Tous les peuples ont eu, et ont encore une religion. Vous résistez à l'évidence et à l'autorité d'un tel témoignage. Vous prétendez avoir raison seul contre tous. Vous n'en avez pas le droit.

Vous n'avez pas le droit de scandaliser vos semblables. Vous, père de famille, en vivant sans aucune religion, vous élevez des enfants qui vous res-

semblent, vous détruisez en eux les germes de la foi, vous empêchez leur formation chrétienne, vous préparez une race de mécréants qui seront votre honte et le désespoir de la patrie. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, patron, en vivant sans aucune religion, vous découragez la piété naissante de vos apprentis et vous entravez le retour de vos ouvriers à la pratique du christianisme. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, riches, en vivant sans aucune religion, vous donnez aux classes inférieures un exemple pernicieux. Vous leur apprenez par votre conduite à se détourner avec dédain des enseignements de la sainte Église. Vous n'avez pas ce droit-là. — Vous, qui que vous soyez, en vivant sans aucune religion, vous accréditez dans votre paroisse, dans votre bourgade ou dans votre ville, dans la nation, l'indifférence religieuse. Vous n'avez pas ce droit-là. Vous avez la liberté de mépriser Dieu, de contrecarrer l'humanité et de scandaliser vos semblables. Mais vous n'en avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de n'avoir pas de religion.

2° *Vous n'avez pas le droit d'avoir n'importe quelle religion.*

Ce serait contraire à la simple raison. Comme cela marcherait bien si au Transvaal les Boers disaient tous à leur général : « Laissez-moi faire J'aime mon drapeau. Je le défendrai à ma manière ». — Si, dans l'armée française, les conscrits disaient à

leur caporal : « Moi, j'entends faire l'exercice à ma manière. J'ai mon système, et il me suffit. » — Si, dans un atelier, l'ouvrier disait à son patron : « Moi, je travaille à ma guise. Je n'entends recevoir d'instructions de personne. » — Si dans la société chacun se faisait à lui-même sa loi et ses usages, sans tenir nul compte des lois établies et des usages reçus ! Ce serait partout le plus épouvantable désordre. Eh bien, de même, dans l'ordre religieux, chacun ne peut pas avoir le droit de se choisir n'importe quelle religion. Ce serait contraire à la simple raison.

Ce serait contraire à la volonté divine. Car il faut avoir la religion que Dieu veut qu'on ait, et appartenir à l'Église qu'il a établie lui-même.

Dieu, en effet, n'a pas dit : « Chacun pourra me servir à sa manière. » Non. Il a fondé une religion unique, positive, obligatoire pour tous. Il a envoyé sur la terre son Fils pour nous apporter et nous intimer cette religion définitive. Et

Jésus-Christ dans son Évangile n'a pas dit : « Chacun pourra servir Dieu à sa manière. » Non, il a dit : « Voici ce que vous croirez, et quiconque ne croira pas sera condamné. — Voici mes commandements, et, si vous ne les pratiquez pas, vous n'aurez pas la vie éternelle. — Voici comment vous prierez, comment vous serez baptisés, comment vous communierez, et, si vous ne priez pas, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'au-

rez pas la vie en vous. » Puis, remontant dans les cieux, Jésus-Christ a laissé ici-bas, pour le représenter et le continuer, pour conserver et répandre la vraie religion,

Son Église. Il a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Allez. Enseignez tous les peuples. Apprenez-leur à observer tous mes commandements. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » C'est clair. Chacun n'a pas le droit d'avoir sa religion à soi, la religion qui lui plaît, n'importe quelle religion. Il faut avoir la religion que Dieu veut qu'on ait, et appartenir à l'Église qu'il a établie lui-même. Tout homme qui ne sert pas Dieu de la sorte, ne le sert pas réellement. — Sans doute, s'il se trompe de bonne foi, son erreur ne lui est pas imputable à péché. Mais si, volontairement, par dédain, sans examen, il répudie toute religion ou choisit une religion quelconque, il est coupable devant Dieu, dont il méprise les ordres souverains.

Messieurs, vous ne direz jamais : « J'ai ma religion à moi. » C'est une parole peu sincère et pas du tout raisonnable. Si elle retentit à vos oreilles, vous ne la prendrez pas au sérieux. Vous la réfuterez facilement et vous direz : « Moi, j'ai la religion que Dieu m'impose, que Jésus-Christ m'a révélée et que l'Église m'enseigne. J'ai la religion

catholique, apostolique et romaine. Elle est vraie, elle est bonne, elle est belle. Je suis dans le chemin du vrai, du bien, du salut. J'y suis et j'y reste! »

Amen!

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je prie le bon Dieu chez moi

Messieurs,

Il y en a qui disent : « J'ai ma religion à moi. » Je leur ai répondu. En voici d'autres qui disent : « Je prie le bon Dieu chez moi. » Cette parole peut avoir deux sens. Elle peut vouloir dire : « Je prie le bon Dieu dans mon cœur », ou « Je prie le bon Dieu dans ma maison. » A cela je réponds : « C'est bien, mais c'est insuffisant. Écoutez et jugez. »

I. *Je prie le bon Dieu chez moi. — C'est bien.*

Vous priez le bon Dieu dans votre cœur. Je vous félicite. Ce qui ne vient pas du cœur n'est d'aucun prix aux yeux de Dieu, et les lèvres qui l'invoquent pendant que le cœur est loin ne l'honorent pas. Des formules récitées sans attention et sans respect ne signifient rien : ce sont des écorces vides d'onction et de fruit qu'on jette aux pieds du Seigneur comme un tribut dérisoire. La religion pure-

ment extérieure est un acte sans sincérité, un corps sans âme qui ne plaît pas plus à Dieu qu'une statue inclinée ou agenouillée devant l'autel. Vous priez le bon Dieu dans votre cœur? C'est bien.

Vous priez le bon Dieu dans votre maison. C'est mieux encore. Je vous félicite grandement. Dieu est l'auteur de la famille, et vous lui donnez une place au foyer. *Rien de plus juste.* De lui descend toute paternité; de lui descend la bonté dans les entrailles de la mère, l'autorité sur le front du père, la sainteté sur le lit nuptial, la bénédiction sur les berceaux. *Rien de plus beau* que la prière domestique. Le mari et la femme s'aiment bien quand ils prient ensemble, ils se comprennent mieux quand ils se rencontrent en Dieu, ils se pardonnent plus facilement leurs torts communs quand ils s'agenouillent devant le même Seigneur. Et puis, les parents à genoux sont augustes, vénérables, toujours vénérés et respectés, plus grands et plus imposants que debout. Ils prêchent la foi en Dieu. On dirait des prêtres à l'autel ou en chaire. Ils incrustent dans l'âme de leur postérité les croyances inoubliables, les grandes pensées et les généreux instincts du christianisme. Rien de plus beau, hélas! *rien de plus rare* aujourd'hui que la prière domestique. Je cherche au foyer l'oratoire, le prie-Dieu, le buis bénit, les livres de famille, le christ

héréditaire, le chapelet que l'on récitait le soir. Tout s'en est allé. Et les familles n'ont plus de mœurs, plus de liens, plus de vrai bonheur même, parce qu'elles n'ont plus de culte.

Vous me dites que vous priez à la maison. Si c'est vrai, c'est bien, c'est très bien. Mais est-ce vrai? J'en doute. Et quand même ce serait vrai, est-ce suffisant? Non.

II. *Je prie le bon Dieu chez moi.— C'est insuffisant.*

Vous devez autre chose, plus et mieux, à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants, à vos frères, à votre pays. Vous devez un culte public et social

1° *A Dieu.*

Quand on croit en Dieu et qu'on l'aime, on le fait voir. Ce fils qui sur la tombe d'une mère n'a ni larmes dans les yeux, ni consternation sur le visage, ni tristesse dans son air et dans ses paroles, croyez-vous qu'il en a beaucoup dans le cœur? Non, n'est-ce pas. Eh bien, de même, la religion qui ne paraît pas n'est pas. Neuf fois sur dix ceux qui disent : « Je prie le bon Dieu chez moi », ne le prient pas du tout, et ils méritent la sanglante injure qu'un Arabe adressait à un officier français devenu son prisonnier : « Chien de chrétien! » Un jour, l'officier indigné lui dit : « Je suis votre prisonnier,

mais je suis un homme comme vous. Pourquoi m'insulter ainsi ? » — « Toi, un homme, répondit l'Arabe, non. Il y a six mois que tu es ici, et je ne t'ai jamais vu prier. » Quand on croit en Dieu et qu'on l'aime, on le fait voir. Et d'ailleurs

Dieu est l'auteur des sociétés comme il est l'auteur des familles et des individus, et, par conséquent, nous lui devons un hommage non seulement individuel, mais collectif et social. Pour ses intérêts, pour ses plaisirs, pour son instruction, l'homme s'unit à l'homme; l'homme se rapproche de l'homme dans la politique, dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts... Et pour la pensée qui doit dominer toutes les autres, pour l'expression du sentiment qui l'honore le plus, et pour la manifestation de l'idée religieuse, l'homme s'isolerait! Ce serait un désordre. L'humanité est une, elle a comme une voix immense qui se forme avec la voix de tous les hommes, et cette voix immense et unique est le concert que le ciel réclame à la terre. Vous devez un culte public et social à Dieu.

2° *A vous-mêmes.*

C'est un fait d'expérience que tout organe qui ne fonctionne pas est frappé de paralysie, que toute faculté qui sommeille contracte une faiblesse voisine de l'impuissance. Ainsi la foi. Elle s'étiole quand elle ne s'extériorise pas; elle s'asphyxie en quelque sorte quand elle n'a point de respiration

au dehors. Immobile et latente, elle s'engourdit et meurt. Soyez peuple ou soyez génie, si vous voulez que l'idée religieuse reste nette, précise, vivante dans votre esprit, il ne faut interrompre ni les formules d'adoration et de prière qu'une mère chrétienne a mises sur vos lèvres enfantines, — ni les fréquentations du lieu saint auxquelles elle a habitué vos premiers pas, — ni les saintes pratiques qui découvrent vos fronts, joignent vos mains et ploient vos genoux devant la majesté divine.

C'est encore un fait d'expérience que la beauté des offices, les splendeurs du temple, la pieuse et sainte gravité des cérémonies élèvent l'âme et l'emportent jusqu'à Dieu. Clovis, entrant dans l'église de Reims ornée et illuminée pour la cérémonie de son baptême, était ébloui et disait à saint Rémi : « Est-ce là le beau ciel que vous m'avez promis ? » — « Non, mon fils, répondit l'évêque, ce n'en est pas même l'ombre, mais c'est ici que vous allez recevoir le caractère qui y donne droit. » C'est là en effet, Messieurs, dans nos temples, que la lumière de l'Évangile vous est distribuée. C'est là que vos prières sont plus ferventes et plus méritoires. C'est là que vous éprouvez des sentiments de joie, de recueillement, de vénération religieuse, de salutaires remords. C'est là que les enfants ont la vue des grandes choses et l'audition des beaux chants qui laissent dans l'âme une forte impression. C'est là que l'épouse répand des larmes

discrètes, que la jeune vierge cherche et trouve Dieu dans l'ombre et le mystère, que le vieillard médite les années éternelles. Voulez-vous être des hommes, de bons citoyens, de parfaits chrétiens? Venez à l'église. Vous avez besoin de nos pompes sacrées. Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes.

3° *A vos enfants et à vos contemporains.*

Parents, votre place est ici, non dans les champs, non dans les plaisirs, ni dans les affaires. Et, à côté de vous, on verra votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante. Gravez vos pas sur le pavé du temple. C'est un chemin qu'un fils n'oublie jamais, quand son père le lui a tracé!

Et vos contemporains, vos voisins, vos amis, vos clients..., est-ce que ce n'est pas à vous de les attirer, de les entraîner? Ah! malheur à qui se soustrait à l'exercice du culte public! Son exemple est un attentat à l'ordre social. Vous, petits, inclinez-vous, car vous devez à Dieu votre pain de chaque jour; et vous, grands, abîmez votre front dans la poussière, car vous devez à Dieu votre opulence! Quand ce savant s'agenouille, de quel droit, jeune homme, t'obstines-tu à rester debout? Hommes de ce siècle, qui que vous soyez, donnez l'exemple! Vous ne sauriez croire combien aujourd'hui il y a de gens timides qui n'attendent, pour se déclarer, que de voir un homme qui les précède. De derrière

les vitres ils regardent le monde passer. Quand ils voient se déployer le drapeau qu'ils aiment, ils sortent et marchent à sa suite. Soyez ostensiblement religieux, et l'immense multitude emboîtera le pas derrière vous! Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants et à vos contemporains.

4° *A votre pays.* La patrie a besoin de vous voir au pied des autels.

Un peuple est un être que Dieu a créé, qui a une âme, une mission, qui traverse des dangers, des épreuves, des crises, et qui, par conséquent puisqu'il a un gémissement, doit avoir une prière. Aussi *tous les peuples ont prié.* Ils ont bâti des temples, offert de l'encens, immolé des victimes; tous ils ont eu une manière publique et solennelle d'adorer et de fléchir la Divinité. Et aujourd'hui encore *tous les peuples prient.* En Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Suisse et en Belgique, aux États-Unis, le dimanche est sanctifié, l'armée a ses offices religieux, la religion figure en tête de tous les programmes scolaires, il y a des jours de prières et de jeûnes publics, il y a un culte national auquel s'associent officiellement les chefs de l'État.

Depuis un siècle, depuis trente ans surtout, *la France ne prie pas.* La France comme nation ne prie plus. Chez nous, on prie encore dans les temples. Mais la religion a été exilée de la place

publique (cela entraverait la circulation), des écoles (cela gênerait la liberté de conscience des nouvelles générations), des assemblées délibérantes (cela humilierait nos représentants et diminuerait leur prestige). La France officielle ne prie plus. Un malheureux sous-préfet, qui, dans une allocution de circonstance, s'oublierait jusqu'à prononcer le nom de Dieu, compromettrait certainement son crédit et sa carrière. « L'État ne prie pas, dit Mgr Bougaud. Et voilà pourquoi la France s'affaisse dans des défaillances inconnues. » Et il ajoute : « Ce n'est pas seulement le plus insensé des crimes, c'est la plus noire des ingratitudes. »

Et il conclut : « *Il faut donc que les catholiques suppléent* à ce que la France n'accomplit pas, comme des fils respectueux qui paient les dettes de leur mère. Ils amèneront l'heure où la France comprendra que toutes ses gloires datent de l'époque où elle priait, toutes ses défaillances du jour où elle a cessé de prier. Cela fait, la résurrection sera proche. La France priant et à genoux devant Dieu pourrait être si grande ! »

Je prie le bon Dieu chez moi. C'est bien. Mais c'est tout à fait insuffisant. Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants, à vos contemporains. à votre pays.

Messieurs, tout ce que je viens de vous dire est

clair comme le jour, et vous êtes convaincus comme moi de la nécessité du culte extérieur, public et social. Continuez donc de prier Dieu, non seulement dans votre cœur, non seulement dans vos maisons, mais encore à l'Église, qui est vraiment la maison de Dieu, la maison de l'homme, la maison du peuple, la maison de tous. Pendant cette semaine, venez plus assidûment que jamais à nos assemblées religieuses. Amenez avec vous, sinon les récalcitrants qui ne veulent pas, au moins les hésitants qui n'osent pas. Que chacun de vous soit apôtre. Un apôtre, c'est-à-dire un homme convaincu et déterminé, jouit d'un grand empire sur les âmes flottantes. Voyez sur la place publique une assemblée d'enfants; la ferme volonté d'un seul dirige tous les autres. Ainsi ferez-vous, Messieurs et chers habitués de nos réunions du dimanche. Vous aurez une religion agissante et conquérante, et, par vous, Dieu sera connu et servi, les âmes seront entraînées et converties, le siècle sera amélioré et christianisé!

Amen!

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE[1]

La Religion est morte

Mes Frères,

Qui de vous n'a entendu dire que la religion se meurt, que la religion est morte? Le jour de Pâques m'invite à réfuter cette funèbre objection. Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, et la religion qui germe de son tombeau ouvert participe de sa divine immortalité. Qu'est-ce en effet que la mort? c'est la solitude, le silence et la stérilité. Un cadavre est abandonné, il se tait, il est infécond. Or la religion n'a peut-être jamais été plus entourée, plus sonore, plus féconde qu'aujourd'hui.

I. *Jamais la Religion n'a été plus entourée qu'aujourd'hui.*

Elle est seule... oui, aussi seule qu'on peut l'être

1. Cette conférence a été donnée le jour de Pâques à la grand'-messe devant toute la paroisse.

avec dix-neuf siècles de souvenirs, avec une espérance immortelle, avec 250 millions de fidèles. Et parmi ces fidèles il n'y a pas que des femmes et des enfants. Les hommes sont au premier rang, hommes dans la fleur de la jeunesse ou dans l'épanouissement de la maturité. La barrière qui les retenait au seuil de l'église est brisée. Autrefois, les hommes en masse restaient sous le porche et se contentaient d'un catholicisme officiel, intermittent, platonique. Aujourd'hui, ils s'avancent en rangs pressés jusqu'à la chaire, et même jusqu'à l'autel. A ceux qui niaient le mouvement, le philosophe antique répondait en marchant. A ceux qui nient Dieu et son Christ, les chrétiens répondent en se mettant à genoux. La religion est plus entourée aujourd'hui qu'hier.

Il y a de moins en moins d'indifférents. On est pour elle, ou on est contre elle. Toutes les sottises, tous les blasphèmes, toutes les ambitions, tous les appétits, tous les mauvais sentiments avec lesquels il est si facile de mener les hommes se coalisent pour la maudire et la renverser. Et en même temps elle a pour clientes les plus belles âmes et les plus saintes causes qui se réfugient dans ses bras, comme en une heure de tempête on voit les oiseaux de mer se rapprocher du grand vaisseau qui fend les flots courroucés. *La morale*, tronquée, meurtrie par les novateurs et les laïcisateurs, vient se retremper dans la religion où elle trouve son

principe, son intégrité et sa sanction. *La science*, la littérature et les arts, profanés par les sceptiques et les pornographes, viennent demander à la religion le rayon d'idéal que la matière ne peut leur donner. *La propriété*, menacée et ébranlée par les collectivistes, vient chercher auprès de la religion son point d'appui, sa justification et son salut. *La famille*, désorganisée par les néo-païens, vient s'adosser à la religion qui seule peut lui conserver ou lui rendre sa beauté des anciens jours. *La patrie*, bafouée par les internationalistes, vient renouer avec la religion son alliance quatorze fois séculaire. Les blessures qu'on lui fait, ce n'est pas nous catholiques qui les lui faisons, et c'est encore nous qui les guérirons. *La virginité*, vilipendée par les légistes, vient se rafraîchir et se revivifier dans le cœur du Christ où elle a pris naissance. *La charité*, poursuivie comme un crime et mise par la loi sur le niveau du cambriolage, vient se reposer et se consoler au tabernacle où sa flamme se renouvelle et s'exaspère. *La liberté*, violée au sanctuaire domestique et jusque dans l'intime de la conscience par les monopoleurs incrédules, vient se cacher dans la robe de la sainte Église, et, si la religion devait mourir, la liberté périrait avec elle. La religion a pour clientes toutes les honnêtetés, toutes les droitures, toutes les noblesses d'esprit, de cœur, de plume, de conduite, toutes les plus belles âmes et toutes les plus saintes causes. La reli-

gion n'a jamais été plus entourée qu'aujourd'hui.

Elle est le centre de nos évolutions et agitations contemporaines. En haut et en bas, dans la rue comme dans les académies, au café, au cercle, au cabaret comme à la tribune, on parle de la religion. Otez la religion, le pape, les évêques, les curés et les moines, et toutes les feuilles radicales tombent n'ayant plus de pâture à offrir à leurs lecteurs. Dans les parlements, la question religieuse prime et commande toutes les autres questions. Elle préoccupe les cabinets qui se succèdent et leur donne la nuance qui les sépare. On bannit la religion des abécédaires, et on la retrouve au *Journal officiel*. On la chasse des écoles, et on ne se dispute que sur elle à la Chambre et au Sénat. On veut l'éviter à tout prix, et elle se fraie un chemin à travers tous les dédains, toutes les distractions, tous les intérêts, et elle entre triomphalement dans le domaine de la vie privée et de la vie publique. La question vraie, vivante, dominatrice, unique est là, et n'est que là. Non, certes, la religion n'est pas morte. Car la mort, c'est la solitude, et jamais la religion n'a été plus entourée qu'aujourd'hui.

II. ***Jamais la Religion n'a été plus sonore qu'aujourd'hui.***

La religion parle *aux consciences*. Elle n'a pas

d'armée, pas de police, pas de tribunaux, pas de prisons, mais elle a ce que n'ont pas les pouvoirs de la terre, une autorité morale, un empire sur les consciences... comme disait Napoléon de Pie VII : « Il prend les âmes et il ne me laisse que les corps. » Les philosophes et les législateurs ont des opinions, mais la religion a des dogmes. Or les opinions sont variables, et les dogmes sont immuables. Les opinions sont fabriquées par le premier venu, et les dogmes viennent de Là-haut. Les opinions ne durent que pour un temps sur l'imagination, tout au plus sur la pensée ou sur la passion, et les dogmes règnent sur la conscience. La religion parle aux consciences.

Elle parle *par ses papes*, *ses évêques et ses prêtres*, dans ses chaires, dans ses écoles, dans la presse. On dirait une urne trop pleine avide de se répandre. Est-ce que, depuis vingt-quatre ans qu'il siège au Vatican, *Léon XIII* n'a pas versé sur le monde des flots de lumière qui, descendus de si haut, se sont répercutés au loin comme les ondulations de la mer? Est-ce que, à l'heure présente, un homme de bonne foi est embarrassé pour trouver sur la vérité du catholicisme *un livre* fortement pensé et magnifiquement écrit? Neuf fois sur dix, ceux qui accusent la religion et la condamnent ne la connaissent pas et ne veulent pas la connaître. Ce serait à croire qu'ils ont peur de la trouver vraie. Ils ne lisent rien de sérieux sur son compte.

Et, s'ils n'ont pas le temps de lire, ils ont au moins la possibilité d'*écouter*. Car la religion n'a pas que des écrivains à son service. Elle a mille et mille lèvres qui la prêchent. La religion ne se cache pas dans des loges souterraines. Elle a un visage que tout le monde peut voir; des temples où tout le monde peut entrer ; une doctrine que personne ne peut ignorer; une voix dont personne ne peut contester la sonorité.

La religion parle à tous, *même aux sourds et aux récalcitrants*, qui, un de ces jours, seront bien obligés de répondre à son appel et de croire à sa parole. « Sauvez-nous, sauvez-nous », disait Cousin à l'abbé Dupanloup en 1848, et Thiers épouvanté voulait livrer aux prêtres le monopole de l'enseignement primaire. Le clergé ne s'est compromis dans aucune affaire et n'a vendu sa conscience à personne. Il a souffert, il s'est à peine défendu. La patience n'est pas un crime, elle est une preuve de force. Ses idées n'ont pas été vaincues, puisqu'on a refusé de les appliquer, et c'est parce qu'on a refusé de les appliquer, que les échecs se sont accumulés. Il fait des promesses. Il promet d'établir l'ordre dans les âmes. On peut le croire. Celui qui n'a pas trompé autrefois ne trompera pas maintenant. Quand la libre pensée se trouvera à bout de forces et qu'elle aura tout saccagé, quand elle aura épuisé la série de ses négations et de ses destructions, le monde nécessairement reviendra à

la religion pour lui demander de tout reconstruire et de tout sauver. Non, certes, la religion n'est pas morte. Car la mort c'est le silence, et jamais la religion n'a été plus sonore qu'aujourd'hui.

III. *Jamais la religion n'a été plus féconde qu'aujourd'hui.*

Elle est vieille de dix-neuf siècles ; mais sa vieillesse, comme celle de Sara, est une vieillesse féconde. *Elle enfante des âmes.* Elle produit des vierges, des pénitents, des martyrs, des apôtres, des docteurs. Elle en produit dans la vieille Europe et dans la jeune Amérique. Elle récupère des âmes sur l'hérésie, sur le schisme et sur l'infidélité. Elle produit des pépinières d'âmes, des chrétientés nouvelles au Canada, au centre de l'Afrique, au Tonkin, en Australie, à Madagascar. Elle enfante des âmes.

Elle enfante des œuvres : œuvres de piété, qui enlacent le monde comme d'un réseau de prières ; — œuvres de propagande, qui font rayonner l'Évangile jusqu'aux extrémités du globe ; — œuvres de charité et œuvres d'enseignement, telles que les siècles passés n'en ont pas connu. Rien qu'en France, les œuvres de la charité catholique épargnent à l'État une dépense annuelle de 120 millions. Partout où il y a une larme à essuyer, une misère à

alléger, un mort à ensevelir, un vivant à consoler, la religion apparaît riante, calme, pure, bienfaisante. Et ses œuvres scolaires sont si abondantes, si prospères que les hommes de la libre pensée rêvent de les supprimer, parce qu'ils désespèrent de les imiter. Et ces œuvres prodigieuses de charité et d'enseignement, la religion les accomplit sans avoir un sou à elle et sans demander un sou au budget de la nation. Elle fait plus encore.

Elle enfante des monuments. De son sein déchiré mais inépuisable jaillissent des écoles, des collèges, des universités, des monastères, des hôpitaux, des églises... et, dénuée de tout, elle procure à la foule humaine un travail honorable et rémunérateur. Il est vrai que

Tout cela ne se fait pas sans peine et qu'*elle enfante dans la douleur.* Sanctifier les âmes, fonder des œuvres, bâtir des édifices est une besogne qui épuise les vies les plus robustes. C'est dans l'ordre. Tous les enfantements sont douloureux. Femmes, vous pourriez dire ce que vous coûte la maternité : ainsi la religion. Elle donne la vie à ses dépens. Non, certes, la religion n'est pas morte, car la mort c'est la stérilité, et jamais la religion n'a été plus féconde qu'aujourd'hui.

Conclusion. Les morts sont solitaires, silencieux et stériles. Chrétiens, disciples d'une religion vivante,

Ne soyez pas des solitaires. Si tu veux conquérir

la foule, baisse-toi, a-t-on dit. Non, c'est une mauvaise méthode. Si vous voulez conquérir la foule, dressez-vous au contraire au-dessus d'elle. *Affirmez votre existence*, en vous montrant ce que vous êtes, en vous tenant debout. Au ciel, Dieu dira de vous comme il disait de Job : « Avez-vous vu mon serviteur fidèle, comme il est droit? » Et sur la terre votre attitude ralliera autour de vous les gens timides et les âmes flottantes. Et puis

Ne soyez pas silencieux. Pères de famille, modestes citoyens, ou hommes en vue, femmes dans le monde et ouvriers à l'atelier, *revendiquez vos droits :* le droit de croire et de pratiquer, le droit de vivre et de mourir chrétiennement, le droit d'élever vos enfants selon votre croyance, le droit de vous associer dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, comme d'autres s'associent dans le commerce, l'industrie et la finance, le droit de garder votre foi, de la transmettre et de la propager. Parlez. Et enfin agissez.

Ne soyez pas des stériles. Le véritable témoin des convictions qu'on a est la vie qu'on mène. *Accomplissez vos devoirs* envers Dieu, envers vous-mêmes, et envers le prochain, vos devoirs individuels, domestiques, sociaux. Chrétiens, soyez meilleurs que ceux qui ne le sont pas, égaux aux mécréants par l'intelligence et par le savoir, supérieurs à eux par la conscience et par le zèle du bien public. L'arbre se juge à ses fruits. Prouvez la

vérité de vos croyances par la fécondité et la sainteté de vos œuvres. Disciples d'une religion vivante, ne soyez ni des stériles, ni des silencieux, ni des solitaires. La vie du Christ ressuscité est en vous. Ne la perdez pas. Mais, par vos exemples, par vos paroles et par vos actes faites-la circuler dans le monde qui vous environne, et que là, sous la poussée de votre vitalité religieuse, le siècle retrouve enfin la lumière, la vertu et la paix!

Tel sera, mes Frères, le résultat de ce carême. Pendant ces quarante jours, la religion n'a point été *silencieuse*. Elle vous a parlé par les lèvres très persuasives du Révérend Père prédicateur. En mon nom et en votre nom à tous je le remercie du bien qu'il a voulu faire et qu'il a fait parmi nous, de l'enseignement qu'il nous a distribué avec tant de zèle et de succès, des fortes impressions de vie surnaturelle qu'il laisse au presbytère et dans la paroisse. Son souvenir nous restera très cordial et très sympathique. Nous nous applaudissons d'avoir été le premier grand théâtre de sa vie apostotique, et nous lui prédisons un fécond avenir de Frère Prêcheur. D'ailleurs, il n'a point évangélisé dans *la solitude*. La religion chez nous n'est pas silencieuse. Elle n'est pas non plus solitaire. Vous êtes venus nombreux au pied de la chaire. La divine semence est tombée dans vos âmes bien préparées. Elle n'y sera pas *stérile*. Elle portera des fruits de grâce et de salut. O mon Dieu, ô Christ ressuscité, vain-

queur de la mort et Sauveur du monde, bénissez toute cette famille paroissiale dont je suis responsable et qui m'est si chère! Affermissez les justes, réchauffez les tièdes, convertissez les pécheurs, sauvez l'enfance et la jeunesse, protégez les brebis et ayez pitié du pasteur!

Amen!

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de Religion
Mais je suis un honnête homme

1° *EST-CE VRAI?*

MESSIEURS,

J'aborde aujourd'hui une objection très répandue, très délicate et très complexe, et je vais avoir besoin pour la résoudre d'une grande prudence dans mes paroles et de beaucoup d'attention de votre part. Je ferai de mon mieux. Dieu et votre bienveillance m'aideront.

J'entends des hommes qui disent : « Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme, c'est-à-dire je ne rends à Dieu aucun devoir, mais j'accomplis tous mes devoirs envers moi-même, envers ma famille, envers mes semblables, envers mon pays. » A cela je réponds par trois interrogations qui feront l'objet de trois conférences : 1° Est-ce vrai ? 2° Est-ce possible ? 3° Est-ce suffisant ?

Et d'abord *Est-ce vrai?* Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de gens qui soient honnêtes, vraiment honnêtes sans religion ? Beaucoup le disent. Ils se

déclarent en règle avec la loi, avec l'opinion, avec leur conscience. Mais cela prouve-t-il qu'ils sont honnêtes ? Je pose la question, et je vais essayer de la résoudre.

I. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes ***parce qu'ils sont en règle avec la loi.***

Ils ne sont pas difficiles. En effet, on pourrait énumérer des centaines et des centaines de forfaits qui sont contraires à l'honnêteté, et que la loi n'atteint pas et ne peut pas atteindre.

Il y a *des forfaits intérieurs et cachés* que la loi ne voit pas. Elle les ignore et n'en tient nul compte. Que peut la loi contre les mauvaises pensées et les mauvais désirs, contre la haine, la jalousie et les projets de vengeance, contre les turpitudes et les impudicités qui s'enveloppent de silence et de ténèbres? Que peut la loi pour sauver la pudeur de l'enfant, pour empêcher le jeune homme de gaspiller les sources de la vie et le dépôt du sang, mille fois plus précieux que le dépôt de l'or, pour assurer l'honneur et la fécondité du lit nuptial? Rien, rien. La loi n'atteint pas les forfaits intérieurs et cachés. Elle n'atteint pas même tous les forfaits extérieurs et publics.

Il y a *des forfaits extérieurs et publics* qui ne sont

pas de la compétence de la loi. Au lieu de donner son superflu aux pauvres, un homme le donne tout entier à sa table, à sa toitette, à son ameublement, à ses vanités et à ses plaisirs. La loi voit cela, ne dit rien et ne peut rien dire. — Au lieu de protéger l'innocence impudemment séduite, au lieu de défendre la réputation d'autrui injustement attaquée, un homme s'abstient et préfère sa tranquillité aux intérêts les plus sacrés du prochain. La loi voit cela, ne dit rien et ne peut rien dire. — Notre société est organisée, ou plutôt désorganisée comme un champ de course, de la course aux écus. Les gens sont là qui se précipitent, se bousculent et s'écrasent en voulant arriver coûte que coûte au veau d'or. Le grand nombre reste en chemin. Ce sont les écrasés qui jonchent la piste d'ineffables culbutes, de plaintes navrantes et de désespoirs inconsolés. Quelques rares champions seulement se roulent jusqu'au but désiré. Ce sont les écraseurs qui se taillent d'énormes morceaux dans le gâteau terrestre. Et tous, écraseurs et écrasés, sont plus ou moins meurtris dans l'affreuse bousculade. La loi voit cela, ne dit rien et ne peut rien dire. Enfin,

Il y a même beaucoup *de forfaits légaux* qui échappent aux prises de la loi. Il n'est pas nécessaire d'être un saint pour dire : « Je n'ai ni tué ni volé », pour respecter la bourse et la vie du prochain, pour n'avoir rien à démêler avec la cour d'assises. Et il n'est pas nécessaire d'être un génie

pour éluder les articles du Code, pour passer sain et sauf à travers les battues de la gendarmerie et les mailles de la procédure en murmurant tout bas : « Pas vu, pas pris. »

En somme, les lois, même les meilleures, sont souvent impuissantes. Les lois, même les plus sévères, s'arrêtent devant le mur de la vie privée, devant la conscience et le for intérieur. Donc, de ce que beaucoup d'hommes sans religion se déclarent en règle avec la loi, cela ne prouve pas qu'ils sont honnêtes. On peut être un très malhonnête homme, et ne jamais comparaître devant les tribunaux.

Oui, mais, au-dessus de la loi, siège l'opinion. « Nous n'avons pas de religion, disent quelques-uns. Cependant nous sommes d'honnêtes gens, car l'opinion ne nous reproche rien. Nous sommes en règle non seulement avec la loi, mais encore avec l'opinion. » Discutons un peu.

II. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes ***parce qu'ils sont en règle avec l'opinion.***

Cela ne prouve rien. En effet, souvent, très souvent l'opinion s'égare, se corrompt, se laisse entraîner et surprendre. Elle a des indulgences, des partialités, des caprices extraordinaires.

Les indulgences de l'opinion sont déconcertantes.

Voici *un homme de proie* qui va à son but avec une ardeur implacable. « Chacun, dit-il, a le droit de se faire une place au soleil. L'intérêt personnel avant tout. Ote-toi de là que je m'y mette. A tout prix il faut s'avancer dans le monde. » Et là-dessus il se déguise tour à tour en loup ou en brebis, selon les circonstances ; il donne des gages à tous les partis successivement, ou même simultanément ; il adore tous les soleils qui se lèvent ; il sourit au prêtre, il ne déplaît pas à l'impie, il s'aplatit surtout devant les puissants du jour. Pourvu qu'il fasse son chemin, appuyé tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, selon le besoin, il se dit au fond de l'âme comme Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Eh bien, l'opinion a beau l'approuver et l'excuser, vous ne me ferez pas dire que c'est un honnête homme. Voici *un homme d'argent* qui va à la fortune avec une férocité inouïe. Il reste dans la légalité. Mais il ne se gêne pas pour dénigrer ses concurrents. Il réalise sur sa clientèle des profits illicites et occultes. Il ravit à ses subordonnés le repos sacré du dimanche. Il ne donne pas à ses ouvriers le juste salaire qu'il pourrait et devrait leur donner. N'importe ! « C'est un homme entendu dans les affaires, dit l'opinion. Il fait tout cela pour ses enfants. C'est un bon père de famille. » Eh bien, l'opinion a beau l'approuver et l'admirer, vous ne me ferez pas dire que c'est un honnête homme. Voici maintenant *un homme de joie* qui prétend que le vice est bon quand

il ne dépasse pas les besoins de la nature. Il suit ses instincts de jouissance et ne leur refuse aucune satisfaction. Il fait briller l'or pour séduire l'innocence, et il compte le nombre de ses victimes par le nombre des jours qu'il a vécu. Sans doute que ses concitoyens vont s'indigner contre lui, le fuir et le laisser seul croupir dans sa fange et dans sa honte. Loin de là. Ils l'excusent et on les entend dire : « Ne faut-il pas que l'on s'amuse? Après tout, si cet homme s'oublie, il ne fait de tort à personne. » Eh bien ! l'opinion a beau l'excuser et l'amnistier... vous ne me ferez pas dire que c'est un honnête homme.

Et puis avec cela l'opinion a *des partialités* encore plus révoltantes que ses indulgences. Elle est dure et intransigeante pour les petits, pour les faibles, pour ceux qui ne réussissent pas, comme si la médiocrité d'âme résultait de la médiocrité de la situation. Au contraire, elle permet et pardonne tout aux hommes qui ont du talent, et elle adore bêtement Molière, Victor Hugo, et cent autres qui leur ressemblent, sans leur demander s'ils étaient seulement de vulgaires honnêtes gens. Elle permet et pardonne tout à ceux qui réussissent, à ceux qui sont en place, à ceux qui sont arrivés. A ses yeux, les apparences rachètent la réalité, et le succès couvre la multitude des péchés. Il serait d'ailleurs dangereux de se fier à l'opinion. Elle a

Des caprices qui déroutent toutes les combinai-

sons. Quand l'idole qu'elle adorait est par terre, elle la piétine et la met en morceaux. Cromwel faisait son entrée triomphale à Londres. On lui fit remarquer l'affluence énorme de peuple qui accourait de toutes parts pour le voir. « Il y en aurait autant et beaucoup plus, dit-il, pour me voir pendre. »

En somme, l'opinion est indulgente, partiale et capricieuse à l'excès. Souvent elle préfère Barabbas à Jésus. Souvent elle dédaigne et elle immole les braves gens, tandis qu'elle honore, encense et porte en triomphe les indignes et les coquins. Souvent elle refuse ses suffrages et ses acclamations à la vertu, tandis qu'elle prodigue au vice et à l'improbité des approbations scandaleuses. Donc, de ce que beaucoup d'hommes sans religion se déclarent en règle avec l'opinion, cela ne prouve pas qu'ils sont honnêtes. On peut être un très malhonnête homme, et recevoir les coups de chapeau et les encensements de l'opinion.

Oui, *mais* au-dessus de l'opinion règne la conscience. « Nous n'avons pas de religion, disent quelques-uns. Cependant nous sommes d'honnêtes gens. Car notre conscience ne nous reproche rien. Nous sommes en règle, non seulement avec la loi, non seulement avec l'opinion, mais encore avec notre conscience. » Ceci demande à être examiné.

III. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes ***parce qu'ils sont en règle avec leur conscience.***

Plaise à Dieu que ce soit vrai! Car un homme qui serait en règle avec sa conscience et la suivrait jusqu'au bout arriverait presque fatalement à la religion. Mais :

1° *Sont-ils en règle avec leur conscience autant qu'ils le disent?* Beaucoup l'affirment, dont le témoignage peut et doit être contesté. Voici *un père de famille* qui blasphème du matin au soir, s'enivre chaque semaine, travaille moitié moins quand on le paie à la journée que lorsqu'il est à ses pièces, qui maltraite sa femme et ses enfants et ne recule devant aucun excès. Et cependant il n'hésite pas à dire : « Je suis un honnête homme; je suis en règle avec ma conscience. » Est-ce bien vrai? Je me permets d'en douter. Voici un jeune *adolescent* qui a des mœurs déréglées et une conduite plus que légère. Mais il sauve les apparences; il porte le front haut; ses dehors sont corrects, et il se promène sur le bord du crime avec une horrible innocence, une innocence de surface et de parade. Honnête, cependant il a la prétention de l'être, et il ne souffrirait pas que quelqu'un vînt lui contester ce beau titre. « Je suis un honnête homme, dit-il; je suis en règle avec ma conscience. » Est-

ce bien vrai? Je me permets d'en douter. Beaucoup disent qu'ils sont en règle avec leur conscience. Mais ils le disent pour en imposer à la galerie ou pour s'en imposer à eux-mêmes. Que, s'ils sont de bonne foi, je suis tranquille sur leur compte.

2° *Un homme qui n'a pas de religion et qui suit sa conscience jusqu'au bout* arrive presque toujours à la religion, et par la religion à l'honnêteté parfaite.

Je dis presque toujours, parce que, en effet, il peut se faire quelquefois que, par suite de causes indépendantes de sa volonté, un homme droit vive et meure sans atteindre la vérité religieuse totale. Du moment qu'il est droit, sa droiture l'excuse et le sauve, et Dieu ne le damnera pas pour son ignorance invincible. Mais en général

Un homme droit, un homme qui suit sa conscience jusqu'au bout, rencontre Dieu et le christianisme sur son chemin. Il évite le mal, voilà l'obstacle écarté. Il pratique le bien, or le bien mène au vrai. Et puis, en présence du mal à éviter, et du bien à faire, l'homme sincère se sent désarmé, faible, impuissant, et instinctivement il monte à Dieu et à la religion.

J'ai rencontré assez souvent des honnêtes gens sans religion. Je les ai laissés suivre leur conscience jusqu'au bout, et je les ai vus aboutir à la foi. J'en connais encore plus d'un. Ils ne sont pas

oin de la religion ; qu'ils marchent fermement, et un de ces jours ils seront des chrétiens complets.

J'entends dire : « Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme. » Est-ce vrai? Si c'est vrai, je ne suis pas inquiet. La vraie honnêteté conduit à la vraie religion. La conscience mène à Dieu.

Amen!

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de Religion
Mais je suis un honnête homme

2° *EST-CE POSSIBLE?*

Messieurs,

Quelques-uns disent : « Je n'ai pas de religion. Mais je suis un honnête homme. » A cela j'ai répondu par une première question : « Est-ce vrai ? » Et aujourd'hui j'ajoute : *Est-ce possible?* Est-il possible d'être honnête sans religion?

En un tel sujet, Messieurs, je dois et je veux m'imposer une modération parfaite et une exactitude mathématique. Dieu m'est témoin que j'ai le désir de dire la vérité, mais rien que la vérité. Est-il possible d'être honnête sans religion? Oui et non. J'ai besoin de deux conférences pour expliquer ce oui et ce non.

Oui, on peut être honnête sans religion. Qui et comment? Voyons cela.

I. ***Tout le monde peut sans religion être médiocrement honnête.***

Il y a une honnêteté médiocre, vulgaire et accidentelle qui consiste à éviter quelques excès, à pratiquer quelques actes de vertu, à accomplir certains devoirs. Quand cela ne coûte pas trop et quand c'est d'ailleurs conforme à l'intérêt personnel ou à l'intérêt de ceux qu'on aime, on est à peu près bon fils, bon époux, bon père et bon citoyen. On se met en règle avec la loi. On évite la réprobation publique. On sauve les apparences et on obéit de temps en temps à sa conscience. Voilà une petite moralité, très relative et très rudimentaire, qui est accessible à tout le monde.

Tout le monde peut sans religion être médiocrement honnête. C'est évident. *Nous apportons tous* en entrant dans la vie quelques bonnes qualités, plus ou moins nombreuses ; quelques dispositions ou aptitudes pour le bien, plus ou moins prononcées ; dispositions qui sont contrebalancées sans doute par beaucoup de penchants pour le mal, mais qui subsistent quand même ; car la nature humaine n'est jamais entièrement mauvaise. — Et puis à ces dispositions intérieures, viennent s'ajouter les bonnes *influences du dehors*. Beaucoup ont été heureusement modifiés, refaits à neuf, perfectionnés par l'éducation soignée qu'ils ont reçue. L'honneur est pour quelques-uns une barrière puissante qui les empêche de commettre bon nombre d'actions viles et honteuses. D'autres sont éloignés du vice et de l'injustice par la considération du bien général et

par l'amour de l'ordre. — *En somme*, même chez les plus dépravés, il reste des lueurs de raison, des instincts de moralité, des tendances vers le bien, des sentiments d'honneur, des préoccupations sourdes de solidarité sociale. Même les moins favorisés rencontrent par-ci par-là, un jour ou l'autre, des obstacles qui les arrêtent sur le chemin du mal, des impulsions qui les entraînent du côté du bien. — *Par hasard*, par intervalle, par inconséquence, par enthousiasme, par intérêt ou par caprice des hommes qui n'ont pas la foi peuvent se conformer plus ou moins à l'idéal de vérité, de pureté et de justice que Dieu a gravé dans leur cœur. — *De fait*, tous les païens de la Rome antique n'ont pas été des êtres pervers. Tous les nègres de l'Afrique et tous les mécréants de la vieille Europe ne sont pas des êtres pervers. Certainement un homme, qui le veut bien, peut, avec la raison seule, être honnête dans une certaine mesure. Tout le monde peut sans religion être médiocrement honnête. Si je ne vous accordais pas cela, je serais injuste, je calomnierais la nature humaine, je serais en dehors de la vérité. Je ne le veux pas. Je vais plus loin, et je vous accorde davantage.

II. ***Quelques rares individus peuvent sans religion être parfaitement honnêtes.***

L'honnêteté médiocre et relative est facile. Elle

court les rues, et il n'est presque personne qui ne puisse s'en glorifier. L'honnêteté parfaite et absolue est chose autrement laborieuse et sublime! Le parfait honnête homme a l'horreur du mal quel qu'il soit. Il aime le bien, le bien qui meurtrit autant que le bien qui honore. Quand il a donné sa parole, il la tient. Sous aucun prétexte, même en chose minime, il ne touche ni à l'honneur, ni à la vie, ni à la femme, ni aux biens de son prochain. Il est esclave de son devoir, et il lui sacrifie tout, sa place, sa fortune, sa famille, sa vie même... Aussi une noble fierté se lit sur son visage. Il traverse, le front haut, l'assemblée de ses concitoyens, sûr de ne jamais rencontrer un sourire ou un dédain. En mourant, il regarde ses enfants et ses petits-enfants, et il se dit : « Je ne leur laisse pas une grande fortune ; mais je leur laisse l'honneur et le bonheur de pouvoir dire : Mon père était un honnête homme, un parfait honnête homme. »

Quelques rares individus peuvent-ils sans religion monter à de telles cimes et être parfaitement honnêtes? Je le crois. Ce sont des exceptions, mais, puisque ces exceptions existent, il n'est pas permis de les passer sous silence, il serait injuste de les nier. Oui, quelques hommes s'élèvent sans religion à un beau niveau de moralité et de vertu. Doués de riches facultés naturelles et de passions modérées, — d'une grande droiture de raison qui leur montre ce qui est bien, et d'une puissante inclina-

tion de cœur qui les porte à l'exécuter, — élevés dans des habitudes d'ordre, de réserve et de respectabilité, — favorisés par un ensemble de circonstances heureuses et jouissant d'une position estimée... on les voit s'abstenir des voluptés coupables, s'adonner au bien par le seul amour du mieux, faire largement l'aumône, et s'avancer quelquefois très loin sur l'échelle de la perfection morale.

Jusque dans le paganisme on a vu se dresser au-dessus de la masse inerte et déprimée quelques grandes figures immaculées et marmoréennes, quelques honnêtes gens de haute stature qui avaient un vif sentiment du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, — pour qui tout mal était odieux, même le mal secret, même le moindre mal, comme un simple mensonge ou une légère injustice, — qui savaient mourir pour leur parole, pour leurs enfants, pour leur patrie. Platon, Socrate, Régulus et quelques autres sont grands, et nous n'avons pas le droit de les amoindrir.

Et dans notre atmosphère de civilisation chrétienne ces grandes honnêtetés naturelles germent et fleurissent beaucoup plus nombreuses, beaucoup plus éclatantes que dans le paganisme... parce que, nous avons beau le vouloir ou ne pas le vouloir, Jésus-Christ a surélevé la nature humaine. Il lui a donné des lumières, des impulsions et des forces, un idéal et un niveau moral que, dans les anciens jours et laissée à elle-même, elle ne se connaissait pas.

Sans nous en douter et malgré nous, nous vivons de lui et nous lui devons ce qu'il y a de meilleur en nous. Ceci est très important. Je vous prie d'y faire bien attention.

III. ***Beaucoup d'hommes qui se disent honnêtes sans religion doivent leur parfaite honnêteté à la religion chrétienne dont ils sont en même temps les négateurs et les obligés.***

1° *Je vois des écrivains sans religion qui font des livres d'une moralité irréprochable.* C'est vrai.

Mais, cette doctrine si pure qu'ils attribuent à la seule raison naturelle, qu'est-elle, sinon *un plagiat de l'Évangile*, un larcin fait à la parole du Christ? La liberté, l'égalité et la fraternité sont des choses et des mots qui appartiennent au dictionnaire du christianisme. Le respect de soi-même, le respect de l'enfant, le respect de la femme, le respect des faibles sont des inventions vieilles de dix-neuf siècles et non des créations de la libre pensée contemporaine. L'altruisme, la philanthropie, la solidarité dont on fait si grand bruit ne sont que des idées chrétiennes retournées, démarquées et déformées, des contrefaçons de notre belle et antique charité.

Des écrivains sans religion font des livres d'une moralité irréprochable? Quoi d'étonnant? *Ils vivent en plein christianisme*, et ils en subissent nécessairement l'influence.

La religion de Jésus-Christ depuis dix-neuf siècles a pénétré dans les esprits les plus rebelles, et a jeté sur toutes les questions pratiques et spéculatives de la vie des lumières éclatantes. Ils en profitent.

Il est facile de trouver la poudre quand on vit avec ceux qui la fabriquent. Nos écrivains sans religion vivent dans un pays où la religion de Jésus-Christ est enseignée et pratiquée. Ils en profitent.

Et puis ces esprits superbes, ces sages émancipés et indépendants ont presque tous été élevés chrétiennement, et, tout en reniant leur éducation chrétienne, ils en profitent, comme des fils ingrats qui se servent, pour humilier leurs parents, de la santé, de la science et de l'argent qu'ils en ont reçus. Négateurs de la religion, ils en sont les obligés. Les rêves de leur cabinet sont les impressions encore vives d'une enfance formée par les leçons du catéchisme. A leur insu, la grâce du baptême, de la prière et de la communion découle de leurs livres et de leur plume longtemps après qu'ils en ont rejeté le principe surnaturel. Cette justice si exacte et si scrupuleuse, cette intégrité de mœurs qu'ils exaltent dans leurs écrits et qu'ils se vantent de mettre en pratique, ils en ont puisé la notion et contracté l'habitude au confessionnal et dans une famille chrétienne. Ils ne prononcent plus le nom de Jésus-Christ avec l'accent de la foi ; mais ils vivent de son influence, ils respirent l'air qu'il

a répandu, ils jouissent de ses bienfaits, ils sont eux-mêmes son ouvrage. Plus j'admire leur morale naturelle, plus je sens qu'elle est révélée. De même

2° *Je vois des hommes sans religion qui se vantent d'être parfaitement honnêtes par le seul effort de leur raison.* Ils sont honnêtes par le seul effort de leur raison? Oh! les ingrats ou les aveugles! Sans s'en douter et quelquefois le sachant bien, ils doivent au christianisme ce qu'il y a de plus parfait dans leurs vertus purement humaines.

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer ce qu'était le monde avant Jésus-Christ. Quelle idée avait-on alors de la pureté, de l'amour du prochain, du pardon des injures, de la modération dans les désirs, de l'esprit de sacrifice pour le bien général?... La religion peut certainement revendiquer comme à elle une partie, la plus noble partie de cette perfection morale que l'on prétend pouvoir atteindre sans elle.

Vous me dites qu'il y a des personnes sans religion qui donnent des preuves manifestes de dévouement et de charité pratique. Cela s'explique. L'Évangile est entré dans leur âme par des ricochets imprévus, par des atavismes inconscients, par des influences répandues dans l'atmosphère sociale. Ces influences découlent bien véritablement de la révolution morale opérée il y a dix-neuf siècles par Celui qui caractérisa ainsi sa mission : « J'ai été

envoyé pour évangéliser les pauvres. » Tous les gens charitables sont chrétiens — partiellement — sans le savoir, ou en voie de le devenir. Beaucoup d'hommes qui se disent des immaculés, des détachés, des dévoués sans religion doivent leur parfaite honnêteté au christianisme.

Ah! Messieurs, ne disons pas trop haut : « Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme », car, si la religion s'en allait, il ne resterait pas grand'chose de cette honnêteté. Si Jésus-Christ s'en allait, le vide creusé par son absence ne pourrait être comblé que par des ruines, ruines intellectuelles, ruines morales et sociales. Le jour où nous serions tout à fait déchristianisés, nous serions presque tout à fait démoralisés. Oui, tout le monde peut sans religion être vulgairement et médiocrement honnête. Oui, peut-être quelques rares individus pourront sans religion être parfaitement honnêtes. Mais — l'exception confirme la règle, — un peuple dans son ensemble ne peut pas, sans le christianisme, s'élever à la parfaite honnêteté. Je vous le montrerai dimanche.

Amen!

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de Religion. Mais je suis un honnête homme

2° *EST-CE POSSIBLE ?*

MESSIEURS,

Rappelez-vous d'abord ce que je vous ai dit dimanche.

1° Tout le monde peut, sans religion, être médiocrement honnête, c'est-à-dire ne pas tuer, ne pas voler, respecter la bourse et la vie de son prochain, et même faire un peu plus et un peu mieux.

2° Quelques natures d'élite peuvent, sans religion, être parfaitement honnêtes. On a vu cela chez les païens. On le voit plus fréquemment dans les siècles et les pays de chrétienté.

3° Beaucoup d'hommes qui se disent honnêtes sans religion doivent leur valeur morale à la religion chrétienne qui les enveloppe et les pénètre à leur insu et malgré eux.

Et maintenant, après avoir constaté et mis en lumière les exceptions, parlons de la généralité des hommes, et demandons-nous si la raison toute

seule suffit à les diriger vers la parfaite honnêteté. Voyons ce qui est possible, non à quelques-uns, mais à tous. Je dis que sans religion l'honnêteté parfaite n'est pas possible à la généralité des hommes. Et je vais le prouver par des faits et par des raisonnements.

I. ***En général, il n'est pas possible d'être parfaitement honnête sans religion.***

Pour être honnête, parfaitement honnête, il faut connaître son devoir et avoir la force de l'accomplir. Or, sans religion, ces deux conditions sont-elles réalisables? Je ne le pense pas.

1° *Sans religion il est très difficile de connaître son devoir.*

C'est une vérité de foi et d'expérience que l'homme, affranchi de toute autorité supérieure et laissé à lui-même, c'est-à-dire à son ignorance et à ses passions, ne peut pas avoir sur la loi morale les notions précises et uniformes dont l'ensemble constitue le code du parfait honnête homme. Sans religion, la loi naturelle s'obscurcit, et chaque individu se fabrique une petite moralité, très relative et très rudimentaire, qu'il accommode à son plaisir, à son intérêt ou à son caprice.

Observez un peu comment se comporte *le monde contemporain déchristianisé*. Demandez-lui ce qu'il y a à faire pour être d'honnêtes gens. Ses incertitudes et ses incohérences font pitié. Ici on tolère le divorce, là on le défend, ailleurs on l'autorise, plus loin on le pousse jusqu'à l'union libre. J'entends tour à tour attaquer, excuser ou glorifier le suicide. L'usure, le vol, le parjure ont leurs partisans et leurs docteurs. Aux yeux d'un bon nombre la séduction est à peine une peccadille. La sincérité chère aux uns devient pour les autres susceptible de plusieurs mesures. Il n'y a point de vertu qu'on ne tourne en ridicule, point de vice qu'on ne tourne en vertu, point de bien qu'on n'appelle un mal, point de mal qu'on n'appelle un bien, point de stupidité, de contradiction ou d'infamie qu'on ne décore du nom de morale. Ah! moralistes indépendants, intellectuels orgueilleux, apôtres modernes du devoir séparé de la religion, vous voulez vous passer de Jésus-Christ et vous tombez dans l'extravagance, dans la nuit, dans la déraison! Sans religion il est très difficile de connaître son devoir.

2° *Sans religion il est presque impossible d'avoir la force d'accomplir tout son devoir.*

C'est une vérité de foi et d'expérience que l'homme abandonné à lui-même, c'est-à-dire à sa propre faiblesse, ne peut pas pratiquer toutes les vertus naturelles dont l'ensemble fait le parfait honnête

homme. Comment serait-il vertueux? Il n'en a pas la force, et ses inclinations sont plus souvent mauvaises que bonnes. Il aime le bien et il ne le fait pas, et il fait le mal qu'il n'aime pas. Pourquoi serait-il vertueux? il faudrait qu'il le fût sans motif, et quelquefois malgré les motifs les plus puissants de ne l'être pas; car ses instincts et ses intérêts l'attirent en bas, et en haut... il n'y a rien, pas de législateur, pas de sanction, pas de Dieu pour lui dire : « Je suis ton maître, je te vois, je te jugerai. » Comme dit Bossuet dans son grand langage : « Terrible pensée de ne rien voir sur sa tête. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. » Non, Messieurs, sans religion il n'est pas possible d'accomplir tout son devoir et d'être un parfait honnête homme.

Observez un peu comment se comportent *les siècles et les pays où règne l'incrédulité.* Quand la religion baisse, ce n'est pas la vertu qui monte. Au fur et à mesure que Dieu se retire, le bien recule et s'en va avec Lui. C'est un fait que l'on peut ériger en loi, tant il est certain et constant. Tenez. Que deviennent l'enfant sans Dieu et le peuple sans religion. L'*enfant* sans Dieu, que voulez-vous qu'il devienne, sinon un mauvais fils, un mauvais père, un mauvais citoyen, un mauvais époux, sinon un jeune homme sans mœurs, un homme mûr

sans conscience, un vieillard sans remords, un moribond sans espérance ? Ceux qui ont la prétention d'élever l'enfance et de la moraliser en dehors de toute discipline religieuse sont des hâbleurs qui veulent des effets sans cause, qui promettent du pain sans avoir de farine. Et *le peuple* sans religion, que voulez-vous qu'il devienne?.. « Si je n'avais pas de religion et si je n'allais pas à l'église entendre les sermons du curé, disait un ouvrier à son patron libre penseur, je serais un anarchiste, et je mettrais le feu à votre boutique. » J'ai lu qu'un riche propriétaire incrédule avait fini par endoctriner et par pervertir son vieux domestique. De bon chrétien qu'il était d'abord, ce dernier était devenu athée. Et un beau jour il fut surpris forçant la caisse de son maître, appréhendé, traîné devant les tribunaux. Là, fixant avec hardiesse son patron et, le désignant du geste, il dit aux juges : « Voyez-vous cet homme ? c'est lui que vous devriez condamner, et non pas moi... car il est la cause de mon malheur. J'ai été un honnête homme tant que j'ai cru en Dieu, et je m'étais résigné à n'être qu'un pauvre ouvrier, vivant tant bien que mal de mon travail en ce monde. Par ses discours et par ses exemples mon maître m'a ôté la foi en Dieu. J'ai essayé de voler son or, il m'a volé ma religion. Il est bien plus coupable que moi. » Et sa voix, en disant ceci, prenait des intonations terribles, les intonations de la vérité vengeresse et foudroyante.

Messieurs, si je veux indiquer dans quelle direction coule la Seine au sortir de Paris, je dis simplement : de l'est à l'ouest, bien que sur plusieurs points elle s'infléchisse du sud au nord et du nord au sud ; je signale la direction générale du fleuve, sans mentionner les déviations partielles et momentanées. Eh bien ! de même, si je veux indiquer de quelle source coule la vraie honnêteté, je dis simplement : de la religion, bien que de temps en temps elle puisse venir d'ailleurs ; j'énonce une proposition incontestable *in globo*, en bloc, sans mentionner les réserves qu'elle comporte. Je vous accorde ces réserves et toutes les exceptions que vous voudrez. J'en tiens compte... mais les exceptions ne détruisent pas la loi, et il reste vrai de dire que, en général, il n'est pas possible d'être parfaitement honnête sans religion. — En voulez-vous une preuve plus serrée et plus convaincante? Écoutez.

II. **Même avec la religion il est difficile d'être parfaitement honnête. Que sera-ce sans elle?**

1° *L'homme qui a de la religion, le chrétien a de nombreux moyens d'être honnête.*

D'abord il a *tous les moyens naturels* qui sont à la disposition de tout homme incrédule ou croyant. Il a sa conscience et ses heureuses qualités natives,

Il a le respect de lui-même et le sentiment de l'honneur. Il a les ressources de son éducation et de son milieu.

Et puis il a *des moyens particuliers* dont est privé l'homme sans religion. Guidé par la foi, *il connaît son devoir*. Enfant ou vieillard, ouvrier ou maître, seigneur ou paysan, prince ou sujet, il sait les préceptes essentiels de la loi morale et tout le détail des obligations qu'elle impose, les vices qu'il doit éviter et les vertus qu'il doit pratiquer. Le chrétien n'a qu'à ouvrir l'Évangile et le catéchisme, il y trouve le texte authentique de la perfection morale. Y a-t-il des ténèbres? Le confessionnal les éclaircit. Y a-t-il des oublis? La chaire les signale. Il est difficile de dire tout ce que la chaire sauve et conserve de moralité. Elle lutte contre le théâtre, le roman, le journal et tout ce souffle redoutable que l'on peut appeler l'air du monde. La parole apostolique a au moins ce résultat qu'elle maintient claire, précise et complète, la notion du devoir. Et non seulement le chrétien connaît son devoir, il *a de plus la force de l'accomplir*. Les sanctions éternelles sont de puissants motifs qui pèsent sur sa conscience. Les exemples de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints l'attirent, le séduisent, le provoquent à l'imitation. La grâce donne à sa volonté des accroissements surhumains. Quand il n'en peut plus, Dieu lui tend la main et lui permet de réaliser dans ses actes plus que la nature n'en peut faire.

C'est bien évident. L'homme qui a de la religion, le chrétien a des moyens particuliers, très nombreux et très efficaces, d'être parfaitement honnête.

Et cependant, avec tous ces moyens, il n'est pas sûr de toujours réussir, il n'est jamais garanti contre le mal, il tombe souvent, il reste faible, et comme l'apôtre saint Paul, dans son âme et conscience, il est obligé de dire : « Malheureux homme que je suis! Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas! » Oui, même avec la religion, il est difficile d'être parfaitement honnête.

2° *Que sera-ce donc de l'homme qui n'a pas de religion?*

Si même, avec la pensée et la crainte de Dieu, Samson peut s'avilir aux pieds de Dalila, jusqu'où n'ira pas l'homme qui n'a pas même ce frein moral? Est-on plus fort avec moins de ressources?

Quoi! quand, avec les espérances et les terreurs de sa foi, le chrétien que soutient la grâce divine ne résiste qu'à grand'peine à la fougue de ses penchants, il demeurerait victorieux celui qui, privé du secours d'en haut, n'ayant rien de fixe, rien d'arrêté dans ses croyances, ne saurait ni ce qu'il a à redouter ni ce qu'il a à espérer dans un avenir auquel il ne pense pas! Il dirait à la volupté : « Arrière, je ne veux pas tremper mes lèvres à la coupe que vous me présentez! » — A la vengeance : « Arrière, mon sang bouillonne dans mes veines, mais je par-

donne! » — A la cupidité : « Arrière, je repousse les moyens sûrs, mais injustes que vous m'offrez de grossir ma fortune! » Non, Messieurs, jamais je ne croirai que l'on puisse ainsi d'un mot apaiser les passions ameutées du cœur, quand la religion n'y a conservé aucun empire. — Jamais je ne croirai que la vertu sérieuse et complète puisse s'asseoir sur la base lézardée de quelques opinions incertaines de philosophie et de rationalisme. — Jamais je ne croirai que l'on puisse résister aux criminels penchants du dedans et aux fougueux entraînements du dehors, quand on n'a aucun motif efficace de les vaincre et quand on a les plus puissants intérêts d'en suivre paisiblement le cours. *Je n'ai pas de religion. Mais je suis un parfait honnête homme...* Est-ce possible? Les chrétiens les plus vertueux n'osent pas dire qu'ils sont impeccables, malgré les forces surhumaines qu'ils possèdent dans leur foi. Et vous, privé de ce frein puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dangers du monde, vous prétendriez être toujours fidèle? Allons donc! Si vous êtes parfaitement honnête sans l'aide puissante de la religion, si vous le dites sérieusement et de bonne foi, mon cher ami, je m'incline devant votre parole et je vous crois... mais je déclare que vous êtes la huitième merveille du monde, et que vous dépassez de beaucoup la moyenne de l'humanité.

Je conclus par où j'ai commencé. En général, il n'est pas possible d'être parfaitement honnête sans religion. En général, sans les puissants secours que nous donne la religion chrétienne, nous ne pouvons être constamment fidèles à tous les grands devoirs dont l'observation constitue le parfait honnête homme. Messieurs, ne faisons pas trop les fiers. Il est difficile d'être honnête. Pour être honnêtes, soyons chrétiens.

Amen!

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de Religion. Mais je suis un honnête homme

3° *EST-CE SUFFISANT?*

Messieurs,

Quelques-uns disent : « Je n'ai pas de religion. Mais je suis un honnête homme. » A cela j'ai répondu : 1° Est-ce vrai? 2° Est-ce possible? J'achève aujourd'hui cet important et délicat sujet en posant une dernière question : *Est-ce suffisant?*

J'accorde à l'honnête homme sans religion toutes les vertus que vous voudrez. Il est probe et loyal au point d'avoir horreur de la plus légère injustice. Il est ennemi de la dissimulation et du mensonge, — bon et officieux pour ses égaux, — indulgent et facile pour ses inférieurs, — compatissant et généreux pour les malheureux, — tempérant et réglé dans ses mœurs. Il fait le bonheur et la gloire de sa famille. On le prend pour conseil dans les affaires délicates à cause de son équité, de sa prudence et de ses lumières. En un mot, c'est un modèle accompli, et sa louange est dans toutes les bouches. Et

cependant je pose ma question : Est-ce suffisant? Et sans hésiter je réponds : « Non, ce n'est pas suffisant. » Les vertus de l'homme qui n'a pas de religion manquent : 1° d'un élément essentiel; 2° d'un couronnement nécessaire ; 3° d'un germe vital.

I. *D'un élément essentiel.*

On est tout à fait honnête *quand on accomplit tous ses devoirs*. Or l'honnête homme qui n'a pas de religion, si parfait que vous le supposiez, accomplit-il tous ses devoirs? Jugez-en. Un jour le célèbre astronome Arago expliquait au public du Collège de France les grandes lois de la mécanique céleste. « La semaine prochaine, dit-il, nous aurons une éclipse de soleil visible à Paris. La lune se trouvera en conjonction avec le soleil, et la lumière de cet astre-roi sera interceptée par la terre. Ainsi à tel jour, à telle heure, à telle minute, à telle seconde, trois grands astres répondront non à notre prédiction, mais à l'ordre de Dieu. Il n'y a que les hommes qui soient récalcitrants... » L'honnête homme qui n'a pas de religion est plus que récalcitrant, il est méprisant à l'égard de Dieu. Il le dédaigne, il n'en tient pas compte, il le traite comme un zéro... Il supprime totalement le devoir religieux... donc il n'est pas honnête dans la grande acception du mot.

« Je me flatte, écrivait Racine à son fils, que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous comprendrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » Ceci, Messieurs, est l'évidence absolue, mathématique. La morale complète comprend les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Nous avons beau accomplir les devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain, si nous laissons de côté les devoirs envers Dieu, nous ne sommes honnêtes qu'aux deux tiers. C'est insuffisant... Je m'explique davantage.

On est tout à fait honnête *quand on aime tout ce qui est grand, beau et bon*. Or, l'honnête homme qui n'a pas de religion, si parfait que vous le supposiez, aime-t-il tout ce qui est grand, beau et bon? Jugez-en. Voici *Jésus-Christ* qui, de l'aveu de l'incrédulité elle-même, est la figure la plus auguste qui ait jamais paru sur la terre. L'honnête homme qui n'a pas de religion passe devant Jésus-Christ sans vouloir l'écouter, sans lui faire l'aumône d'un regard, d'une minute d'attention... Voici l'*Évangile* qui, tout le monde en convient, est le code par excellence de la miséricorde, de l'abnégation et du respect de nous-mêmes. L'honnête homme qui n'a pas de religion passe devant l'Évangile sans même se demander d'où il vient, ce qu'il contient, ce qu'il y a de sublime dans ses pages sacrées... Voici l'*Église catholique* qui a été dans tous les temps, et qui est au-

jourd'hui encore la plus grande bienfaitrice du genre humain. L'honnête homme qui n'a pas de religion passe devant l'Église sans l'étudier, quelquefois en l'insultant. Eh bien, je le demande, dédaigner de la sorte Jésus-Christ, l'Évangile et l'Église, c'est-à-dire ce que les plus grands génies et les plus nobles cœurs ont cru, admiré et aimé depuis deux mille ans... est-ce de l'honnêteté vraie, complète, intégrale? Non.

J'entends dire : *Cet homme est parfait; il ne lui manque que d'être religieux.* Il ne lui manque que d'être religieux? Dites donc qu'il lui manque d'être homme... Car le devoir religieux est un élément essentiel de l'humanité... Il ne lui manque que d'être religieux? C'est comme si l'on disait : « Il ne manque au feu que la propriété de chauffer; à l'eau, la propriété de rafraîchir; au pain, la propriété de nourrir. » Mais non. Le feu échauffe, l'eau rafraîchit, le pain nourrit. Il n'y a que l'homme, ô mon Dieu, qui, méconnaissant sa nature, s'imagine être parfait quand il renonce à sa fin dernière et à son devoir le plus impérieux... Les vertus de l'homme qui n'a pas de religion manquent d'un élément essentiel...

II. *D'un couronnement nécessaire.*

Écoutez bien ceci. *Nous ne sommes pas libres de*

n'être que des honnêtes gens. Cela pouvait suffire autrefois. Cela ne suffit plus maintenant. Jésus-Christ est venu, et qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait? à la vie purement naturelle il a superposé la vie surnaturelle et divine. Plus haut que les vertus de l'honnête homme, il a placé les vertus du chrétien : l'humilité, le pardon des injures, la pureté du cœur, la chasteté, le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme. Par son enseignement et par ses exemples, il a déployé sous les yeux de ses disciples la charte de la loi nouvelle, le code de la morale évangélique. En même temps qu'il a montré les sommets, il a institué les moyens pour y accéder : la grâce, la prière et les sacrements, et à chacun de nous il dit : « Tu es un honnête homme? C'est bien, mais ce n'est pas assez. Monte plus haut, et deviens un chrétien, c'est-à-dire un homme surélevé et parfait. » Avons-nous le droit de dédaigner cette vie plus haute que Jésus-Christ nous propose et nous impose? Non, certainement. Nous n'avons pas le droit de repousser les bienfaits du Christ et de lui dire : « Va-t'en! Je n'ai pas besoin de toi, de ta rédemption, de ton sang, de ta grâce, de tes sacrements, de tes enseignements et de tes promesses. » Parler ainsi serait lui infliger le plus douloureux des outrages. En rester à la vie honnête, comme si Jésus-Christ n'était pas venu, ce serait une révolte.

Et en même temps qu'une révolte *ce serait une*

déchéance. Avez-vous remarqué que, quand on renverse le toit d'une maison, on risque souvent de renverser la maison tout entière? Le clocher, s'il vient à tomber, écrase l'église qui le porte et les habitations qui avoisinent l'église. Eh bien, de même, quand on ne veut pas s'élever jusqu'à la morale évangélique, on se précipite souvent au-dessous de la morale naturelle. Nous voyons cela dans nos pays chrétiens. Dès qu'il délaisse les sommets sacrés où l'appelle le Christ, l'homme retombe aussitôt dans l'honnêteté médiocre, et souvent même plus bas, car plus on descend de haut et plus on s'enfonce en terre. La profondeur de la chute se mesure à la hauteur du sommet. Un chrétien qui veut en rester à la vie honnête, comme si Jésus-Christ n'était pas venu, commet une déchéance, et devient facilement inférieur à l'homme du paganisme. Voyez ces milliers et ces milliers d'êtres avilis, sans foi ni loi, que la libre pensée a vidés de toute idée religieuse et jetés comme une épave sur le pavé de nos grandes villes. Ils ne sont plus des chrétiens. Sont-ils encore des hommes? On peut se le demander.

J'entends dire : *Que me manque-t-il? Serais-je plus parfait si j'étais plus religieux?* Mais, oui, vous seriez plus parfait. Vous seriez d'abord *plus humble;* car l'humilité, la modestie, la défiance de soi n'est pas plus la vertu des sages modernes, qu'elle ne fut la vertu des sages anciens. — Serais-je plus par-

fait si j'étais plus religieux? Mais, oui, vous seriez plus parfait. Est-ce que *la foi*, le sacrifice de la raison à l'autorité de Dieu, n'est pas une perfection? Est-ce que l'espérance des biens à venir n'est pas une perfection? Est-ce que l'amour de Dieu bien compris n'est pas une perfection? — Serais-je plus parfait si j'étais plus religieux? Mais, oui, vous seriez plus parfait. Vous seriez *plus pur* dans vos pensées, plus chaste dans vos désirs, plus irréprochable dans vos mœurs. — Serais-je plus parfait si j'étais plus religieux? Je vous réponds que vous le seriez d'une manière *plus complète*, plus assurée, plus méritoire, plus consolante. Pourquoi donc repousser les deux grands avantages que vous présente la foi, celui d'être vertueux avec plus de facilité et celui d'être vertueux avec plus de bonheur?

Vous avez une belle vie d'honnête homme? Je vous félicite. Mais je vous demande d'aller jusqu'au bout de votre devoir et d'ajouter à votre honnêteté naturelle le couronnement de votre vie de chrétien... Les vertus de l'homme qui n'a pas de religion manquent d'un élément essentiel, d'un couronnement nécessaire...

III. *D'un germe vital.*

Je ne dis pas qu'elles sont inutiles. Ce serait

faux. Elles profitent dans la vie présente à ceux qui les pratiquent, à la famille, à la société. Elles sont souvent *récompensées ici-bas*. Vous avez été *juste* par un principe de droiture et d'équité naturelle? Dieu bénit votre commerce. Vous avez été *sobre* et tempérant, réglé et sage dans vos mœurs en vue de conserver vos forces et l'estime de ceux qui vous entourent? Dieu vous paie comptant, en vous accordant la santé et l'honneur. — Vous avez été *charitable* par pur esprit de compassion et de solidarité? Vous moissonnez la joie du cœur et l'universelle sympathie. Tout cela n'est point à dédaigner. — Il arrivera même souvent que les vertus purement humaines de l'honnête homme lui mériteront, de la part de Dieu, *des grâces de lumière* et de conversion, et deviendront ainsi le prélude et la cause occasionnelle de son salut éternel. Mais en elles-mêmes et pour ce qui est de la vie à venir que nous attendons, ces vertus sont sans prix et sans mérite.

Elles n'ont pas le germe de l'immortalité. Pratiquées rien que pour le monde, elles ne peuvent être récompensées que dans ce monde. Dieu ne peut pas couronner dans les cieux des actes qui ne l'ont pas eu pour objet sur la terre. Voici l'honnête homme qui se présente là-haut devant le tribunal de la Souveraine Justice.

« Seigneur, considérez que j'ai été un honnête

homme. » Et le Juge suprême de répondre : « Avez-vous été un bon chrétien ? »

« Seigneur, j'ai fait du bien, j'ai rendu service à mes frères. » Et le Juge suprême de répondre : « Avez-vous travaillé pour ma gloire ? »

« Seigneur, j'ai versé de grandes aumônes dans le sein des pauvres ? » Et le Juge suprême de dire : « Oui, un simple verre d'eau donné en mon nom mérite le ciel ! Est-ce moi que vous avez secouru dans la personne de ceux qui souffraient ? Avez-vous donné en mon nom ? »

Hélas ! Messieurs, que d'œuvres qui nous paraissent grandes et qui sont nulles aux yeux de Dieu ! que de mains qui se croient riches et qui seront vides au dernier jour !

Saint François de Sales, ayant entendu un mauvais chrétien qui se vantait d'être honnête homme, lui répondit avec autant d'esprit que de vérité : « Eh bien, mon ami, tu ne seras pas pendu. Voilà tout ce qui t'en reviendra. »

Ayons, Messieurs, une sagesse plus haute. Ne nous contentons pas d'être des honnêtes gens. Pour être là-haut des élus, soyons ici-bas des chrétiens, de bons et solides chrétiens !

Amen !

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Ma Religion à moi, c'est de faire du bien aux autres

Messieurs,

Que de fois vous avez entendu retentir à vos oreilles cette objection futile et peu sincère : « Ma religion à moi c'est de faire du bien aux autres. » On a l'air de dire par là que la bienfaisance est tout, et que la religion est étrangère, sinon hostile, à la bienfaisance. Je proteste contre cette prétention, et je dis :

1° Être bienfaisant ne dispense pas d'être catholique ;

2° Être catholique aide à être bienfaisant.

I. *Être bienfaisant ne dispense pas d'être catholique.*

Vous faites du bien aux autres. *Vous aimez vos semblables*. Rien de mieux. C'est aussi ce que la religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'in-

sistance. C'est écrit à chaque page dans l'Évangile. Vous êtes fidèle à ce précepte. Je vous félicite.

Mais l'Évangile est le code complet de la morale, et il faut le prendre tout entier. Jésus-Christ dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; c'est là le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. En ces deux commandements consiste toute la loi. » Pourquoi séparez-vous ce que Dieu a uni? De quel droit repoussez-vous le premier précepte, et acceptez-vous le second? Il faut avoir ses deux jambes pour marcher, et de même, pour atteindre sa destinée et faire tout son devoir, il faut pratiquer les deux grands commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Vous faites du bien aux autres. *Vous tenez compte du prochain.* Vous savez que vous n'êtes pas seul au monde. Vous ne vivez pas que pour vous. Vous n'êtes pas un égoïste. Je vous félicite.

Mais dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre vie, je constate et je déplore une lacune effroyable. Vous n'observez aucun devoir vis-à-vis de Dieu. Vous oubliez la première, la plus haute et la plus sacrée de toutes les personnalités. Qu'est-ce que Dieu en lui-même? Tout. Qu'est-il à vos yeux et dans le mouvement de vos pensées et de vos actes? Rien. Vous vivez comme s'il n'existait pas. Ce n'est ni raisonnable ni permis.

Vous faites du bien aux autres. *Vous êtes reconnaissant envers vos bienfaiteurs.* Si l'on vous rend service, si l'on vous donne seulement une légère marque de bienveillance, vous vous sentez profondément attendri, et vous n'oubliez pas de dire : merci. Je vous félicite.

Mais est-ce que Dieu ne vous a pas donné la vie et une foule de biens? Vous lui devez tout, même cette liberté dont souvent vous vous servez si mal. Ouvriers, vous devez à Dieu votre pain de chaque jour. Riches et grands du monde, vous lui devez votre opulence. Reconnaissants à l'égard des hommes, pourquoi êtes-vous ingrats envers Dieu? ce n'est ni raisonnable ni permis.

Vous faites du bien aux autres. *Vous obéissez à vos supérieurs.* Enfants, vous obéissez à vos parents. Serviteurs, vous obéissez à vos patrons. Soldats, vous obéissez à vos chefs. Citoyens, vous obéissez aux magistrats, même quand ils vous commandent les choses les plus dures, comme l'impôt du sang et l'impôt des biens. Je vous félicite.

Mais Dieu n'est-il pas votre plus haut supérieur? ne vous a-t-il pas imposé des lois? Et vous, ne lui avez-vous pas jadis donné votre parole et juré fidélité? Tout cela est pour vous nul et non avenu. Ce n'est ni raisonnable ni permis.

Vous faites du bien aux autres. *Vous les respectez*

et les obligez de votre mieux, non seulement vous évitez de les injurier et de leur déplaire, mais vous avez pour eux des égards, vous les saluez quand vous les rencontrez, vous êtes avec eux loyal, confiant, avenant et poli. Je vous félicite. Vous ne trouvez pas mauvais, vous ne trouvez pas ridicule que vos enfants vous embrassent le matin et le soir, ou quand ils se séparent de vous et vous retrouvent après une absence, ni qu'ils vous parlent et se tiennent devant vous avec un maintien humble et respectueux. Et si parfois ils vous manquent de respect, vous exigez qu'ils vous en demandent pardon à genoux. Vous avez raison, et je vous félicite encore.

Mais est-ce que Dieu ne mérite pas qu'on l'honore, qu'on le respecte, qu'on le salue, qu'on lui accorde un certain minimum de culte extérieur? Ne pas exprimer dans des actes extérieurs les sentiments de foi, d'adoration et d'amour qu'on a pour Dieu, c'est dédaigner son souverain domaine et mépriser sa paternité. Ce n'est ni raisonnable ni permis.

Parce qu'on a bon cœur et qu'on fait du bien aux autres, cela ne veut pas dire qu'on peut ne pas avoir de religion. Les devoirs envers le prochain ne suppriment pas les devoirs envers Dieu. Être bienfaisant ne dispense pas d'être catholique. Je vais plus loin. Je prétends que l'amour de Dieu est la plus sûre garantie de l'amour du prochain. C'est ma seconde proposition.

II. ***Être catholique aide à être bienfaisant.***

Le catholique, l'homme qui a de la religion, l'homme qui aime Dieu a les motifs les plus puissants et les plus déterminants d'aimer ses frères et de leur faire du bien.

Il voit en eux d'autres lui-même, faits comme lui à l'image de Dieu, comme lui rachetés par le sang d'un Dieu, comme lui appelés à la vision et à la possession de Dieu.

Le précepte de la charité fraternelle est écrit dans toutes les pages de l'Évangile, et le catholique ne peut pas ouvrir ce livre divin sans l'entendre lui dire : sois bon, sois bienfaisant.

Et enfin la sanction du précepte est tragique. Le prochain et Dieu ne font qu'un. Ne pas aimer le prochain, c'est ne pas aimer Dieu et s'exclure de son paradis. Aimer le prochain pour Dieu, c'est le ciel ouvert et l'éternité acquise.

Mais à quoi bon raisonner? Les faits sont plus éloquents que tous les raisonnements du monde. Interrogeons les faits.

1° Être catholique aide à être bienfaisant. *J'en atteste l'histoire du catholicisme.*

Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante? Les *saints*, c'est-à-dire des hommes brûlant de l'amour de Dieu.

Quelles sont les *institutions de bienfaisance* les plus

anciennes, les plus prospères, les plus populaires? Celles qui reposent sur une pensée religieuse, celles que couronne la croix de Jésus-Christ, celles qui ont été fondées par l'Église. Les écoles gratuites, les hospices, les monts-de-piété, les orphelinats sont nés du catholicisme.

Pour recueillir et soulager toutes les misères soit du corps, soit de l'âme, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse, je vois apparaître à travers les siècles des *ordres religieux* d'hommes et de femmes : sœurs hospitalières, qui se consacrent sans aucun salaire personnel aux malades et aux infirmes; Frères de Saint-Jean de Dieu, qui veillent les fous et les enfants rachitiques; Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui se privent des joies de la maternité pour n'en connaître que les anxiétés, pour servir gratuitement de mères à ceux qui n'en ont plus; Frères des Écoles chrétiennes, qui instruisaient gratuitement les enfants du peuple bien avant qu'il y eût un budget de l'Instruction publique, et cent autres que je n'ai pas même le temps de citer. Eh bien, tout cela... qu'est-ce, sinon des créations du catholicisme? Et tout cela proclame qu'il n'y a rien de tel que l'amour de Dieu pour enfanter les plus parfaits dévouements à l'humanité.

2° Être catholique aide à être bienfaisant. *J'en atteste l'action actuelle du catholicisme.*

Depuis cent ans, l'Église, dépouillée de tout, a su

créer des *œuvres de bienfaisance* qui rappellent, reproduisent et dépassent les merveilles des âges d'or de la chrétienté. Quelle est la misère qu'elle n'a pas soulagée? Rien qu'en France, elle épargne au budget de l'État une dépense annuelle de 200 millions. Sans recourir aux impôts forcés, elle dépense, à Paris seulement, 20 millions par année à secourir les infortunes. On l'a chassée de l'instruction officielle? Elle a institué des écoles libres et chrétiennes. On l'a chassée de l'Assistance publique? Elle a institué des orphelinats, des refuges, des asiles de vieillards. On l'a chassée des bureaux de bienfaisance? Elle a institué les bureaux de charité, les conférences de Saint-Vincent de Paul, les dames patronnesses, les petites Sœurs de l'ouvrier, et cent autres choses merveilleuses qui couvrent la terre et lui apportent comme un parfum du ciel.

Et à côté de la charité organisée de l'Église fleurit la charité privée. Ceci est inénarrable. Je vois, mais je ne puis pas dire tout le bien que font, dans notre siècle, tant d'âmes grandes et pieuses, tant de chrétiens et de chrétiennes de tout âge et de toute condition, que l'amour de Dieu inspire et soutient, et qui, par cela même, sont les premiers arrivés, les plus ingénieux et les plus inlassables auprès de l'humanité souffrante. Non, il n'y a rien de tel que l'amour de Dieu pour promouvoir et exalter l'amour du prochain.

3° Être catholique aide à être bienfaisant. *J'en atteste les ennemis du catholicisme.*

Entendons-les *déblatérer contre l'Église.* Ce serait ridicule, si ce n'était criminel. Pour discréditer la religion et ses disciples, ils inventent des mots qui ne signifient rien, mais qui font tout craindre. Hier, on pourchassait les catholiques sous le nom de cléricaux ou de jésuites. Aujourd'hui, on exhume des cendres du passé la Congrégation comme un fantastique épouvantail. C'est bête, c'est idiot. Mais, moins le fantôme est défini, et plus il impressionne la foule crédule et abusée... Cependant de telles insanités ne remplissent guère les ventres affamés... Et alors les ennemis du catholicisme

Font *à l'humanité les plus belles promesses.* A la place du christianisme, ils mettent le collectivisme, mot barbare et chose plus barbare encore. A la place de la charité, ils mettent la solidarité, qui n'est que la charité, démarquée et détériorée. A la place du ciel, ils annoncent le paradis sur terre. Et là-dessus ils font des livres et des discours qui n'en finissent pas, ils bâtissent des utopies et des systèmes qui s'écroulent les uns sur les autres. Les belles paroles ne coûtent rien. Elles font plus de bruit que de besogne. Les ennemis du catholicisme promettent beaucoup à l'humanité.

Mais, *en général, ils ne lui donnent à peu près rien.* Comme a dit Brucker dans son langage aussi vrai qu'il est imagé et hardi : Ce sont « des poules

aux œufs d'or qui ne pondent jamais. » Autant les vrais chrétiens sont dévoués et modestes dans leur dévouement, autant les impies et les mécréants sont vantards en paroles et stériles en réalité. A les entendre, on croirait qu'ils vont changer la face de la terre et guérir toutes les douleurs. Quand on les regarde, on s'aperçoit qu'ils se moquent du pauvre monde et qu'ils exploitent les autres comme on exploite une mine. L'irréligion dessèche le cœur et fait de l'homme un monstre d'égoïsme. L'amour de Dieu pousse à l'amour du prochain. Être catholique aide à être bienfaisant. Voulez-vous vraiment faire du bien aux autres? Soyez d'abord d'honnêtes chrétiens. Aimez Dieu, et le reste viendra tout seul!

Amen!

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je pratique la Religion naturelle

Messieurs,

Quelques-uns, pour s'affranchir de la religion chrétienne, disent : « Je pratique la religion naturelle. » A cela je réponds : 1° Ce n'est pas sérieux et 2° supposé que ce soit sérieux, ce n'est pas suffisant. Je vais le prouver.

I. Je pratique la religion naturelle. ***Ce n'est pas sérieux.***

D'abord qu'est-ce que cela signifie : « Je pratique la religion naturelle » ? Cela signifie que l'on a conservé un petit nombre de principes religieux indiqués par la raison et écrits dans la conscience, tels que l'existence d'un Dieu, d'une Providence et d'une vie à venir, que l'on croit en Dieu et à l'autre vie, que c'est tout et que c'est bien. Cela signifie que l'on a secoué le joug des vérités révélées et des pratiques religieuses, et que l'on se contente d'adorer dans son cœur le Dieu des braves gens. Voilà la

religion naturelle dont on se déclare le partisan et le disciple.

Elle est tellement vague, confuse, incertaine, indéterminée, incomplète, obscurcie de tant de nuages et réduite à de si médiocres proportions que, pour la masse des hommes, elle n'est qu'une pure plaisanterie. Elle est la religion de ceux qui n'en ont pas. Ce n'est pas sérieux. Tenez.

1° Quand on a une religion sérieuse, on possède des *croyances* autorisées et fermes, qui mettent l'esprit dans la lumière et le cœur dans la paix. Or l'homme qui pratique la religion naturelle possède-t-il ces croyances autorisées et fermes ? Non.

Qu'est-ce que *Dieu*, et que faut-il faire au juste pour s'acquitter envers Lui du devoir de l'adoration ? Il n'en sait rien.

Est-ce que Dieu *pardonne* quand nous l'avons offensé... et, s'il pardonne, à quelles conditions, par quels moyens, combien de fois ? Est-ce qu'il prête à nos *prières* une oreille attentive, ou bien n'y a-t-il au-dessus de nos têtes qu'un ciel de fer et d'airain, qu'une Providence aveugle, sourde et muette, dont nous n'avons pas à nous occuper, puisqu'elle ne s'occupe pas de nous ? Il n'en sait rien.

Qu'est-ce que Dieu *ordonne*, qu'est-ce qu'il défend, qu'est-ce qu'il permet, qu'est-ce qu'il tolère ? Il ne peut pas le savoir avec précision. Car aucune autorité infaillible ne le lui dit. Il n'a pour guide que la

conscience, qui quelquefois nous trompe, et le plus souvent nous laisse incertains sur le chemin que nous devons suivre.

Quelle est la nature des *récompenses* et des châtiments qui attendent l'homme au-delà du tombeau, et quelle en sera la durée ? Il ne peut pas le savoir avec certitude. S'il consulte la philosophie, elle lui répond par des probabilités et des doutes ; elle fait vaciller à ses yeux la lumière ; elle ne la lui montre pas rayonnante et maîtresse.

Non, l'homme qui pratique la religion naturelle ne possède pas, ne peut pas posséder des croyances autorisées et fermes.

2° Et puis, quand on a une religion sérieuse, on professe un *culte* quelconque qui exprime la foi de l'âme et qui la rend vivante au dehors. « Nier l'utilité des rites et des pratiques en matière de religion et de morale, disait Portalis au Corps Législatif, c'est faire preuve de déraison et d'ineptie ; car c'est nier l'empire des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits. » Or l'homme qui pratique la religion naturelle professe-t-il un culte quelconque ? Quand adore-t-il l'Être suprême ? Où et comment ? Quelles sont les cérémonies par lesquelles il manifeste sa foi ? Il n'a pas de cérémonies. — Quels sont les prêtres dont il emploie le ministère ? Il n'a pas de prêtres. — Quels sont les édifices sacrés, les temples où il va prier ? Il n'a pas de temples.

En somme, ce qu'on appelle la religion naturelle est une religion dans laquelle on a le privilège de croire et de faire tout ce que l'on veut. Elle est une pure étiquette qui cache le néant des croyances et des pratiques. Elle est très simple, mais absolument vide. Elle est la religion de ceux qui n'en ont pas. Ce n'est pas sérieux. — Et, supposé même qu'elle soit réelle, elle est totalement insuffisante.

II. Je pratique la religion naturelle. ***Ce n'est pas suffisant.***

Elle ne suffit ni à l'homme ni à Dieu. L'homme a besoin d'autre chose, et Dieu exige plus et mieux.

1° *L'homme a besoin d'autre chose* que de la religion naturelle.

1. Voyez un peu *ce que sont devenus les païens*, avec la religion naturelle. Pendant quarante siècles l'homme a été livré à lui-même. Quel gâchis. Qu'a-t-il fait de la terre? Il en a fait un temple d'idoles, où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, un marché d'esclaves exploité par quelques milliers d'hommes libres, — un antre de corruption et d'infamie où régnaient souverainement l'infanticide, l'avortement, le divorce, l'adultère et la polygamie. Il a fait de la terre un immense cloaque où la boue se mêlait avec le sang, où les crimes

n'avaient plus de nom, tant ils étaient devenus monstrueux, tant ils répugnaient à la nature et à la raison. Et remarquez, Messieurs, que les *savants*, les lettrés, les philosophes en général, ne valaient pas mieux que les autres hommes, ne valaient pas mieux que la société dont ils étaient les maîtres et les guides : témoin l'infamie de Sodome, devenue chez les Grecs une honte nationale, louée par Platon, excusée par Cicéron et chantée par Virgile, — témoin le suicide que l'école stoïcienne enseignait hautement et érigeait en principe, — témoin l'esclavage que tous les sages de l'antiquité considéraient comme légitime et intangible, — témoin les égorgements publics des gladiateurs commandés par Jules César, par Titus, par Trajan, par Constantin même avant sa conversion. Voilà où la nature a conduit les peuples anciens. Avec la religion naturelle ils ont abouti à des énormités qui étaient chez eux une fantaisie générale, et que nous osons à peine nommer aujourd'hui. La nature, Messieurs, n'a pas changé, et fatalement elle nous ramènerait aux mêmes excès, si nous agissions uniquement d'après son inspiration. Ce que je dis là, Messieurs, n'est point une hypothèse chimérique, c'est un fait écrit dans nos annales.

2. Voyez un peu *ce qu'est devenue la France*, il y a cent ans, avec la religion naturelle. De 1790 à 1800, la France a fait un essai de religion naturelle. A la place de Jésus-Christ, elle a mis l'Être Suprême.

Puis, s'arrêtant entre deux échafauds, de cette encre qui avait tant de fois gravé des sentences de mort, de cette main qui avait abattu tant de têtes, Robespierre écrivit sur les portes de nos temples qu'il venait de fermer : « Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. » C'était bien la proclamation de la religion naturelle. Or, à cette heure-là même, qu'a-t-on vu en France ? On a vu couler ensemble le sang et la boue, la boue d'une immoralité délirante et le sang des meilleurs citoyens. Le vice et le crime : tels ont été les résultats de la religion naturelle. Et aujourd'hui encore les mêmes effets sortent de la même cause.

3. *Nous voyons cela sous nos yeux* attristés et épouvantés. Dès qu'ils cessent d'être chrétiens, les hommes pris en masse ne sont plus des hommes et deviennent des bêtes fauves. En rejetant le christianisme, ils rejettent toute foi, toute religion, toute croyance, et la croyance même en Dieu, toute pudeur, et même tout sentiment naturel de reconnaissance. Pendant vingt ans vous leur faites du bien, vous les abreuvez de vos sueurs répandues, vous venez à leur secours sous forme de travail donné, d'aumônes discrètement distribuées, de services rendus... et, pour vous payer de vos sacrifices désintéressés, de votre vie dépensée goutte à goutte, ils vous jettent à la face l'insulte grossière et la haine bestiale. L'homme déchristianisé devient moins qu'un homme. *Il y en a qui*

disent : « Nous ne voulons plus du surnaturel, parce que le surnaturel est incompatible avec le progrès humain. » Il est enviable, votre progrès humain sans et contre Jésus-Christ! Insensés, en attaquant le surnaturel, vous commencez dans les hauteurs les plus sublimes une ruine qui, en tombant de si haut, doit en entraîner et en entraîne beaucoup d'autres! Insensés, en ramenant l'humanité à la religion purement naturelle, vous décapitez l'humanité, et vous en faites une humanité descendue, *plus descendue même que l'humanité païenne*, parce qu'elle ajoute à la grandeur de son abaissement l'humiliation de sa chute, parce que plus on descend de haut et plus on s'enfonce en terre. Ce n'est pas en vain que le clocher est placé au milieu du village; quand il vient à tomber, il écrase l'église qui le porte et les maisons d'alentour! Ce n'est pas en vain non plus que pendant quatorze siècles le catholicisme a été le faîte glorieux et sacré d'un peuple tel que la France; quand ce sommet fléchit et s'écroule, la nation qu'il couronne en est écrasée. Ah! ils sont bien aveugles ou bien coupables, ceux qui déchristianisent notre société. En ôtant au peuple la foi de ses pères, ils le démoralisent et ils l'abrutissent. En chassant Jésus-Christ, ils exilent Dieu lui-même, ils dépriment dans la conscience publique le sens du juste et de l'honnête, ils creusent dans le monde un vide affreux, qui ne se peut combler que par des ruines!

Non, la religion naturelle ne suffit pas. L'homme a besoin d'autre chose. Et

2° *Dieu exige plus et mieux.*

Un enfant dont les parents se sont mariés dans les temples de la nature, un enfant naturel, est un être dont la naissance est entachée, et que l'on croit flétrir en lui donnant le nom de bâtard. Ainsi devons-nous tenir comme suspect ce que l'on appelle la religion naturelle. C'est une religion bâtarde. Il lui manque quelque chose. Il lui manque la consécration d'en haut. Il lui manque l'estampille divine. Dieu exige plus et mieux.

Dieu a institué une religion surnaturelle, et nous ne sommes pas libres de la repousser, de n'en pas tenir compte, de la mettre à l'écart. Personne n'a le droit de dire : « Je ne veux pas être homme, je veux être animal. » De même, personne non plus n'a le droit de dire : « Je ne veux pas être chrétien, je veux seulement être homme. » C'est à Dieu à nous assigner notre place, ce n'est pas à nous à la choisir et à la prendre. Nous naissons chrétiens comme nous naissons Français. Ce serait un crime de dire : « Je renonce à mon titre et à ma nationalité de Français. » Le crime ne serait pas moindre de dire : « Je renonce à mon nom et à ma qualité de chrétien. »

Quoi? Le Verbe éternel, le Fils de Dieu, est descendu sur la terre, a revêtu notre humanité,

a vécu, est mort, et s'est constitué notre médiateur, et il nous serait loisible de le rejeter, de lui dire : « Va-t'en. Je n'ai pas besoin de toi ! » Et ses sueurs, ses larmes, son sang, ses paroles, ses actions, sa vie et sa mort, sa grâce et ses sacrements, tout cela serait facultatif? Non, le salut n'est possible que par le Christ, et quiconque le repousse manque sa destinée. Vous êtes honnêtes et vous pratiquez la religion naturelle? Dieu exige davantage. Il vous demande de pratiquer la religion qu'il a instituée et d'être bon chrétiens.

C'est aujourd'hui, Messieurs, plus nécessaire que jamais. Le monde est perdu si tous les honnêtes gens ne se rallient pas autour de l'idée chrétienne. Les malfaiteurs qui pervertissent la nation le savent bien... ils n'en veulent qu'à l'idée chrétienne. Professer le christianisme n'est pas seulement aujourd'hui une question de conscience et de salut éternel ; c'est une question d'intérêt social et de salut public!

Amen!

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

La raison me suffit

Messieurs,

Une des objections les plus fréquentes que les hommes de notre temps opposent à la religion est celle-ci : « La religion... à quoi bon? La raison me suffit. » Je vais étudier cette parole et vous montrer qu'elle est : 1° dangereuse ; 2° orgueilleuse ; 3° menteuse.

I. La raison me suffit. ***Parole dangereuse.***

Avec cette parole pour maxime, on peut aboutir, et on aboutit en réalité aux erreurs les plus grossières de doctrine et de conduite.

1° Voyez *le paganisme ancien*. Quand on y plonge le regard, l'antiquité tout entière, depuis les pieds jusqu'à la tête, depuis les classes les plus cultivées jusqu'aux plus incultes, l'antiquité fait pitié. Non seulement elle nous apparaît couverte de plaies et

de souillures, mais désorientée, égarée jusqu'à la démence.

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus civilisés de la terre, adoraient de vils scélérats comme Saturne et Jupiter, les prostituées les plus dégoûtantes comme Astarté et Vénus, les animaux sans raison comme les chats, les bœufs et les crocodiles. Avec cela, on immolait des victimes humaines, on tuait les esclaves, on exposait, on étouffait les enfants embarrassants, on faisait s'entr'égorger les gladiateurs pour amuser les citoyens.

Et les hommes les plus intelligents eux-mêmes émettaient tout haut les propositions les plus contradictoires et les plus extravagantes. *Platon* enseigne que l'homme est un animal à deux pieds et sans plumes : *animal bipes et implume*, — que la promiscuité est l'idéal d'une société bien faite, — que l'infanticide est commandé par la raison d'État. *Aristote* enseigne que la nature veut qu'il y ait des esclaves, et que l'esclave n'est qu'un instrument vivant, un outil animé, une chose, une espèce d'être intermédiaire entre l'homme et la bête. Platon, Cicéron, Sénèque, Pline tantôt nient, tantôt affirment l'immortalité. « Que croire, dit Montaigne, en voyant ce tintamarre de cervelles philosophiques ? » Le naturaliste Pline conclut : « La seule chose certaine, c'est que rien n'est certain. »

Avec la raison toute seule, voilà où en est arrivé le paganisme ancien.

2° Voyez maintenant *le rationalisme moderne* qui a voulu se passer de la religion, et vivre sur cette maxime : « La raison me suffit. » Que n'a-t-il pas inventé?

Un philosophe a dit que l'homme n'était qu'un tube digestif ouvert par les deux bouts, et un autre a prétendu que le vice et la vertu n'étaient que des produits comme le suc et le vitriol.

Au nom de la raison, on a préconisé les systèmes les plus absurdes, le matérialisme, le panthéisme, l'athéisme, le fatalisme, c'est-à-dire tout un fatras d'aberrations qui auraient dû ouvrir à leurs auteurs non la porte du Panthéon, mais bien la porte de Bicêtre.

Dans l'ordre intellectuel, le rationalisme moderne ressuscite toutes les erreurs du paganisme ancien, et aboutit comme lui à quoi?... Au doute, c'est-à-dire à un trou sans air et sans lumière, au fond duquel l'intelligence meurt asphyxiée.

Et dans l'ordre moral le rationalisme moderne ressuscite de même toutes les infamies du paganisme ancien. Nous avons à l'heure présente mille et mille plumes qui glorifient les vices les plus honteux et qui relèvent parmi nous les autels de Vénus.

3° Que si vous considérez *la foule humaine*, n'êtes-vous pas effrayés de voir à quels excès la conduit cette maxime dangereuse : La raison me suffit?

Ma raison me suffit, dit *l'enfant* à son père qui lui donne quelque bon conseil, quelque sage remontrance; et avec sa raison non contenue, non dirigée, non complétée par l'éducation chrétienne, il devient un petit tyran, un barbare en herbe.

Ma raison me suffit, dit *le jeune homme* à ses parents, à ses professeurs, aux prêtres qui l'ont préparé à la première communion; et, avec ce mot sur les lèvres, il déchaîne dans son cœur et dans sa vie tous les instincts et toutes les brutalités de la bête humaine. Il devient un monstre d'ingratitude, d'égoïsme et de lubricité.

Ma raison me suffit, dit *la femme* affranchie du joug de la foi et des pratiques religieuses. Et là-dessus elle repousse la volonté de son mari, souvent elle foule aux pieds la pudeur de son sexe, et quelquefois, tombant de plus haut que l'homme, elle le dépasse en intempérance de parole et de conduite.

Ma raison me suffit, disent le serviteur, l'ouvrier, le soldat, le paysan. Et alors je les vois, armés de leur seule raison, discuter toutes les questions à tort et à travers, et rejeter impatiemment tous les jougs. Ils méprisent la majesté des lois, l'autorité des sages, le poids des siècles passés, les nécessités du bien public.

La raison me suffit. Quand *un peuple* se réclame d'une telle maxime et la met en pratique, vous pouvez dire que c'est un peuple fini, parce qu'il compte autant d'opinions que de citoyens, parce que la col-

lectivité se décompose en une multitude de volontés personnelles et divergentes. Ce n'est plus un peuple, c'est une poussière de peuple.

La raison me suffit. C'est un immense danger, châtiment d'un immense orgueil.

II. La raison me suffit. ***Parole orgueilleuse.***

En général, les hommes les plus intelligents, les plus haut placés n'ont pas osé prononcer cette parole. Plus ils sont allés loin dans la recherche et dans la découverte de la vérité, et plus ils ont constaté et proclamé les limites et les insuffisances de la raison humaine.

1° Entendez *les sages de l'antiquité*. Socrate dit : « Il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes. » Parlant des choses morales et religieuses, Platon dit : « Ces choses s'apprennent aisément et facilement si quelqu'un nous les enseigne ; mais personne ne nous les apprendra, à moins que Dieu ne nous montre la route. » Aristote, malgré l'étendue et la profondeur de ses connaissances, en est réduit à dire qu'aucune nature n'est assez instruite pour pouvoir par elle seule et sans le secours de Dieu arriver

au salut, et, quand il meurt, on lui met sur les lèvres ce mot mélancolique qui résume bien l'histoire de la pensée dans le monde ancien : *Dubius vixi, incertus morior :* « J'ai vécu dans le doute, je meurs dans l'incertitude. » Et Cicéron, interprétant les philosophes grecs et romains, affirme, lui aussi, l'insuffisance de la raison.

La raison vous suffit ? Parole orgueilleuse. Socrate, Platon, Aristote, Cicéron trouvaient que leur raison ne leur suffisait pas. Vous avez l'air de dire que votre raison est supérieure à celle de ces grands hommes. Vous vous placez au-dessus du génie.

2° Entendez maintenant *les sages des temps modernes.* Les plus nombreux et les meilleurs s'applaudissent d'avoir la foi, ou bien, ne l'ayant pas, confessent que leur raison est inquiète, irrassasiée, insuffisante à elle-même. Bacon dit : « Un peu de science éloigne de la religion, et beaucoup y ramène. » Et Pascal : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela. »

Et Pasteur : « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton. Et, si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. » Jules Simon était un rationaliste, et je l'entends dire : « Il n'y a que les esprits faibles qui croient tout expliquer et tout com-

prendre. » Thiers n'était pas un catholique, et je l'entends dire : « Si j'avais dans mes mains le trésor de la foi, je les ouvrirais sur mon pays. » Michelet n'était pas un clérical, et je l'entends dire : « Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes raisonneurs que nous sommes. Qui de nous peut voir sans leur porter envie ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de leurs enfants? »

La raison vous suffit? Parole orgueilleuse. Voilà des hommes dont toute la vie s'est passée dans l'étude, dans de longues et patientes investigations. Et, soit qu'ils se réjouissent d'avoir la foi, soit qu'ils gémissent de ne l'avoir pas, ces hommes proclament que leur raison ne leur suffit pas. Et vous qui jamais peut-être n'avez donné une heure d'attention à la question religieuse, vous prétendez que votre raison vous suffit? Vous seriez donc supérieurs à l'élite des intelligences? Je n'en crois rien et je crois bien que vous n'en croyez rien non plus.

III. La raison me suffit. **Parole menteuse.**

1° Même *dans l'ordre matériel et purement humain*, notre raison est insuffisante. Il y a mille et mille questions que notre raison toute seule ne peut pas résoudre : questions scientifiques, politiques, sociales, financières, internationales. La plupart des hommes n'y entendent pas le premier mot, et sont obligés de s'en rapporter à l'autorité et au témoignage d'autrui. Par exemple, en est-il beaucoup parmi nous qui pourraient démontrer le système de Copernic? On y croit, et c'est tout. L'humanité presque tout entière vit de croyances.

2° Or, *dans l'ordre spirituel et divin*, notre ignorance est bien autrement profonde. D'où venons-nous? Où allons-nous? Quel est le sens de la vie et quel est le sens de la mort? Pourquoi le péché, et pouvons-nous en obtenir le pardon, et comment? Pourquoi la souffrance? Pourquoi, s'il y a un Dieu, et si ce Dieu est juste et bon, pourquoi ces triomphes du mal, ces victoires de l'injustice, ces oppressions de la faiblesse et du droit par la toute-puissante insolence de la force?... Sur tout cela, que dit la raison? Elle balbutie ou elle ne dit rien. Elle est incohérente, ou elle reste muette. — Et puis, quand notre conscience est aux prises avec la passion, quand s'établit en nous une lutte terrible entre le devoir et l'intérêt, qui oserait dire que sa rai-

son lui suffit pour vaincre le mal par le bien? — Et puis, quand vous pleurez, quand vous conduisez au cimetière la dépouille d'un être aimé, quand votre cœur est broyé, direz-vous encore que la raison vous suffit? Non, si vous êtes sincère, vous ne le direz pas; mais, secoué, transfiguré, illuminé par la douleur, vous direz comme Chateaubriand converti : « J'ai pleuré et j'ai cru! » Non, la raison ne nous suffit pas.

3° Est-ce à dire *qu'elle est impuissante et inutile?* Je ne dis pas cela, car ce serait une exagération, donc une fausseté. Comme dit Pascal : « Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison et de n'admettre que la raison. » La raison n'est point inutile. Elle est même indispensable. Elle nous conduit à la foi. Elle en constate la nécessité, elle en établit les preuves, elle en démontre les harmonies. Pour voir les astres de manière à les bien connaître, il faut un télescope. Mais un télescope, sans l'œil qui s'en sert, ne montre rien. De même la religion venue de Dieu dit plus que la raison; mais, sans la raison, elle serait impuissante comme le télescope sans l'œil. Il y a dans le monde beaucoup de gens bornés et prétentieux qui nous reprochent à nous catholiques d'abdiquer notre raison, parce que nous avons la foi. Ce reproche ne tient pas debout. La foi affermit et complète la raison, mais ne la détruit pas. La raison ne suffit

pas. C'est la foi qui guérit ses infirmités et comble ses lacunes. Celui qui croit est cent fois plus raisonnable que celui qui ne croit pas.

Amen!

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres

1° *ASSERTION FAUSSE*

Messieurs,

J'aborde aujourd'hui une objection qui mérite une réfutation en règle, et à laquelle je consacrerai trois conférences. Pour se dispenser de pratiquer la religion, on dit : *Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres.* Il y a là-dedans une assertion fausse, un soupçon injuste, une induction illégitime.

Messieurs, je m'efforce et je me flatte d'être toujours sincère devant vous, et je sais que la sincérité de ma parole ne vous déplaît pas. Dans le sujet que j'aborde, et qui est très délicat et très complexe, je vais avoir besoin d'être encore plus net et plus limpide qu'à l'ordinaire. Je le serai. Et vous ne m'en voudrez pas.

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres. Est-ce vrai ? je prétends que ce n'est pas vrai. Je m'explique. Donnez-moi toute votre attention.

I. ***Je ne dis pas :***

1° *Que les chrétiens sont impeccables et parfaits.*

Ce serait une pure exagération, donc une fausseté. Qui donc en dehors de Dieu est impeccable et parfait? personne. Les saints eux-mêmes ont tremblé de se sentir faibles et tentés, et ils ont gémi sur leurs infidélités. L'homme est libre. La religion ne supprime pas la liberté. Et, du moment qu'on a la liberté, on risque toujours d'en abuser. Les chrétiens impeccables et parfaits? Non, cela ne peut pas être.

Et cela n'est pas. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue. Leur conduite dès lors n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs résolutions. Ils ont souvent des imperfections, des défauts de caractère, des chutes et des rechutes, des défaillances plus ou moins profondes. Les chrétiens ne sont pas impeccables et parfaits.

Ils n'ont pas cette prétention. Volontiers les mécréants s'attribuent toutes les vertus. On demandait un jour à Musset à quel signe on pourrait reconnaître immédiatement l'illustre poète Victor Hugo : « C'est facile, répondit Musset. En entrant dans un salon, il s'assure toujours du regard si le plafond est assez haut pour lui. » L'humilité, la modestie n'est pas le fait des libres penseurs..., puisque Dieu même est devant eux un petit garçon.

Ils le toisent de haut, et pour tout l'or du monde ils ne voudraient pas s'agenouiller devant Lui. Les chrétiens, au contraire, avouent facilement leurs misères, et, de temps en temps, ils vont se mettre aux pieds d'un prêtre pour lui dire : « Bénissez-moi, parce que j'ai péché. » Donc c'est bien entendu. Je ne dis pas que les chrétiens sont impeccables et parfaits. Je ne dis pas non plus

2° *Que tel homme qui est chrétien vaut mieux que tel autre qui ne l'est pas.*

Ce n'est pas ainsi qu'il faut poser la question. Il ne faut pas comparer tel homme qui est chrétien à tel autre qui ne l'est pas, mais bien l'ensemble des chrétiens à l'ensemble de ceux qui ne le sont pas.

On me cite tel homme qui se tient en dehors des croyances et des pratiques religieuses, et qui est un modèle de pureté, de justice et de dévouement. A cela je réponds trois choses : 1° Êtes-vous bien sûr que cet homme n'a pas de religion? Est-ce que par hasard il ne serait pas redevable des vertus qu'il possède au christianisme qu'il renie? 2° cet homme, que vous dites parfait sans religion, n'est pas totalement honnête, puisqu'il manque à un devoir capital, le devoir envers Dieu; et 3° cet homme qui oublie Dieu, et qui reste correct vis-à-vis de lui-même et de ses semblables, n'est qu'une exception. C'est un prodige, et je ne parle pas ici pour les prodiges, mais pour les simples et faibles

mortels, tels que nous sommes tous. Il se peut que tel homme qui est chrétien ne vaille pas mieux et vaille peut-être moins que tel autre qui ne l'est pas. Mais ici n'est pas la question.

Nous apprécions la valeur morale non des individus, mais de la masse. Nous laissons de côté les particularités et les exceptions, et nous envisageons la généralité. Prenons d'un côté la cité de Dieu où on a de la religion, et de l'autre la cité du monde où on n'en a pas, et comparons les deux cités, l'ensemble à l'ensemble. Or je déclare que la comparaison de l'ensemble à l'ensemble est toute en faveur des chrétiens. Et je vais le prouver.

II. ***Je dis :***

1° *Que les chrétiens ont des moyens particuliers d'être meilleurs que les autres.*

Ils ont toutes les ressources naturelles de la moralité qui sont à la disposition de l'homme simplement honnête, et ils ont ce qui manque à ce dernier, des ressources surnaturelles. Pour réaliser ses bons désirs, pour vaincre le mal et faire le bien, le chrétien n'est pas seul, abandonné à lui-même, c'est-à-dire à son ignorance, à sa faiblesse et à ses passions. Il a la lumière qui lui vient de l'Évangile et de l'Église. Il a la force qui lui vient de la grâce, de la prière et des sacrements. Il voit plus

clairement son devoir, il le veut plus énergiquement, il l'exécute plus sûrement. Éclairé, guidé, vivifié par la religion, il lutte, il résiste, il triomphe.

Il tombe sans doute, parce qu'il est homme, mais il ne reste pas tombé. Il tombe, mais il se relève. Il pèche, mais il se repent, et il vaut mieux dans sa faute que le pharisien superbe dans sa vertu. Il faiblit quelquefois, mais il ne capitule jamais, il n'est jamais vaincu définitivement; même après ses défaites passagères, il se remet au combat avec une vaillance que rien ne lasse et que Dieu rajeunit sans cesse. Je ne dis pas que la religion le rend invincible et invulnérable; mais je dis qu'elle lui offre des moyens très simples et très puissants de vaincre le mal, et de devenir bon, excellent, parfait même, autant que l'humanité le comporte. Je dis que les chrétiens ont des moyens particuliers d'être meilleurs que les autres. Et j'ajoute

2° *Qu'en fait les chrétiens sont meilleurs que les autres.*

L'histoire le proclame. Où et quand a-t-on vu, fleurir, sous l'empire de l'athéisme, des vertus comme celles du monde chrétien? Que l'incrédulité ouvre ses rangs, et qu'elle en fasse sortir une procession de vierges, d'apôtres, de martyrs, de justes de tout âge et de toute condition, comparable à celle que le catholicisme a semée le long de vingt siècles. En dehors de la religion chrétienne, il y a certains vices

qu'on n'attaque même pas, par le désespoir d'en triompher... et certaines vertus délicates qu'on traite de préjugés, pour s'excuser de ne les point produire. Les fruits de la moralisation chrétienne sont intègres, savoureux, exquis, supérieurs. On ne peut pas les contester sans outrager la vérité. Ils remplissent et ils embaument les greniers de l'histoire. Les chrétiens valent mieux que les autres.

Cela doit être, puisqu'ils possèdent les principes nécessaires de la vie morale, et *cela est*. Assurément vous pourrez me citer telle ou telle personne qui, en cessant d'être chrétienne, n'a pas cessé d'être bonne, juste et charitable, dévouée à son devoir. J'admets autant d'exceptions individuelles que vous voudrez. Mais je dis que ces exceptions ne prévalent pas contre le fait général que voici. Prenez la moyenne des hommes. Enlevez-leur la foi chrétienne, et dites-moi en conscience si leur moralité grandit ou si elle baisse, s'il y a plus de sobriété, plus de chasteté chez ceux qui ne vont plus à l'église prier le Dieu de leur enfance; enfin, si, en se séparant de Jésus-Christ, l'humanité devient meilleure. J'affirme que non. J'affirme qu'il y a dans la cité du monde une somme de vices beaucoup plus considérable que dans la cité de Dieu, et réciproquement qu'il y a dans la cité de Dieu une somme de vertus beaucoup plus considérable que dans la cité du monde. Les chrétiens valent mieux que les autres.

Les statistiques en font foi. Ce n'est pas principalement dans les rangs de ceux qui ont la foi que se recrutent les prisons et les bagnes. Un de nos romanciers contemporains, *P. Bourget*, écrit : « J'ai reconnu que les hommes et les femmes qui suivent les préceptes de l'Église sont, dans une grande proportion, à l'abri des désordres moraux que j'ai décrits dans mes romans, et qui sont presque inévitables quand les hommes se laissent guider par leurs sens, leurs passions et leurs faiblesses. » Les chrétiens valent mieux que les autres.

Le monde, qui a l'air de les mépriser, au fond les estime et, à l'occasion, leur donne la préférence. Vers 1840, à l'École normale supérieure, il n'y avait que trois élèves faisant leurs pâques, et ils étaient en butte aux attaques et aux plaisanteries de leurs condisciples. Survient une inondation à Paris, on fait une collecte en faveur des victimes, et il s'agit de nommer trois trésoriers. Les votes désignent qui? deux de ceux qui faisaient leurs pâques. On plaisante les chrétiens parce qu'on n'a pas le courage de les imiter. Mais, au fond, on a la conviction qu'ils valent mieux que les autres. — Dernièrement, dans une agglomération ouvrière considérable, il y avait à choisir quelques délégués pour la direction d'une œuvre économique. On vote, et des ouvriers notoirement chrétiens sont nommés à la presque unanimité par leurs camarades à peu près tous irréligieux. A l'atelier, au bureau, au ma-

gasin, l'employé qui a de la religion est en même temps le plus persécuté par tous... et le plus estimé de tous. On ne dit pas tout haut, mais on murmure tout bas que les chrétiens valent mieux que les autres. — Quand des pères mécréants ont des fils ou des filles à marier, est-ce que d'ordinaire ils recherchent des brus ou des gendres irréligieux? Pas du tout. Ils ambitionnent des jeunes filles pieuses pour leurs fils, et pour leurs filles des jeunes gens au moins respectueux de la religion. Ils savent, à n'en pas douter, que généralement l'impiété est un pavillon qui couvre une mauvaise marchandise, et que la religion est une garantie habituelle de moralité et de bonheur. Ils savent, à n'en pas douter, que les chrétiens valent mieux que les autres.

A l'appui de cette assertion, *les méchants* eux-mêmes apportent leur témoignage, qui n'est certes pas le moins significatif. Prenez dans une ville les êtres les plus crapuleux, les plus démoralisés, les plus méprisables, et vous pouvez être sûrs que ces ennemis de tout bien sont en même temps les ennemis les plus acharnés de la religion et de ceux qui la pratiquent. Chrétiens, il y a là un honneur involontaire, mais très réel et très expressif, rendu à votre foi et à votre valeur morale! On vous hait, on vous jalouse et on vous poursuit parce qu'on vous estime, parce que votre vie est une condamnation du mal, parce que vos exemples sont gênants

pour ceux qui ne veulent pas les suivre, parce que votre supériorité morale est incontestable et écrasante pour les autres.

C'était à Lyon, vers la fin du IIe siècle, l'an 177. Comme cela devait se reproduire sans cesse dans l'avenir, pour persécuter les chrétiens, on les accusait des crimes les plus infâmes. Une jeune esclave, Blandine, était livrée aux bourreaux et on épuisait sur elle tous les tourments imaginables. Et l'admirable jeune fille n'avait qu'un mot sur les lèvres, un mot qu'elle répétait toujours et qui faisait pâlir ses juges de terreur et de colère. Elle disait : « Je suis chrétienne, et il ne se fait aucun mal parmi nous. » Messieurs, prenez ce mot pour devise, prononcez-le souvent, et opposez-le victorieusement à toutes les clabauderies des ennemis de Dieu et de la religion : « Nous sommes chrétiens, et il ne se fait aucun mal parmi nous ! »

Amen !

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres

2° *SOUPÇON INJUSTE*

Messieurs,

Un récit incontestable, fait par les frères Goncourt, nous montre l'apostat Renan à la fenêtre d'un restaurant en 1870, regardant avec un mépris irrité défiler les soldats français qui se rendaient à la frontière — d'un geste désignant la troupe en marche, vouée au sacrifice — et murmurant à ses commensaux cette parole qui fait horreur : « Dire que parmi ce monde-là il n'y a pas un homme capable de vertu. » C'est un peu comme cela qu'on procède à l'égard des chrétiens, on les salue au passage de son profond dédain... et, en disant qu'ils ne valent pas mieux que les autres, on laisse entendre qu'ils valent moins que les autres. Dans une assertion fausse, on enveloppe un soupçon injuste.

Certes, les chrétiens ne sont pas parfaits. Personne ne le dit. Ils n'ont pas cette prétention. Mais, généralement, on exagère et on généralise leurs

défaillances. Il y a là un manque de bienveillance et de justice contre lequel je dois et veux protester. Les chrétiens sont assez souvent vilipendés pour avoir droit à un quart d'heure de justification.

I. **On exagère** les défaillances des chrétiens.

A ceux qui n'ont pas de religion, on permet et on pardonne tout. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans notre société contemporaine démoralisée des milliers de gens sans foi ni loi. *La religion ne les gêne pas.* Ils la dédaignent, ils s'en abstiennent, ils s'en moquent. Volontiers ils la poursuivent, non seulement de leurs quolibets, mais de leur haine, de leurs invectives, de leurs attaques hypocrites ou déclarées. On ne les voit pas à l'église. Ce sont des esprits libres de toute superstition. Ce ne sont pas des dévots. La religion ne les gêne pas. *Et la morale encore moins.* Jeunes gens, ils outragent la pudeur et ils s'amusent comme des bêtes débridées et intempérantes. Hommes placés dans les hauteurs, ils s'abattent sur la société comme des oiseaux de proie. Pendant de longues années, ils drainent les bonnes places et les nombreux millions, et ils volent de plaisirs en plaisirs aux frais de la nation et avec l'argent des autres... jusqu'au jour où, dépassant toute mesure et violant toute légalité, ils provoquent enfin la répulsion des honnêtes gens et la répression

des lois. Mais souvent, très souvent le châtiment ne les atteint pas, ou ne les atteint que très tard. *On les laisse faire*. On les honore. On les encense. Aux yeux de la foule, leurs voluptés sont des magnificences, leurs vols sont des habiletés, leurs excès sont des peccadilles. On leur permet tout. On leur pardonne tout. On leur prodigue non seulement des excuses, mais des louanges. Pour ceux qui n'ont pas de religion, on est d'une indulgence sans bornes.

Pour les chrétiens, on est impitoyable. On leur attribue tous les vices, on leur refuse toutes les vertus.

De très bons chrétiens *peuvent commettre des fautes*, et en commettent nécessairement plus ou moins. On signale ces fautes, on les compte, on les stigmatise, on les grossit, on les exagère à plaisir. Il semble qu'un catholique doive devenir de suite parfait. Des masses de gens sans religion voient dans l'œil de leurs frères chrétiens la paille légère dont parle Jésus-Christ, et ne voient pas la poutre qui crève leurs propres yeux.

De très bons chrétiens peuvent avoir et *ont en effet des défauts*. Facilement on leur en prête qu'ils n'ont pas, et on souligne, on outre, ceux qu'ils ont. Quand on veut tuer son chien, on déclare qu'il est enragé. C'est un peu comme cela qu'on procède à l'égard des chrétiens. De braves gens très religieux

se rencontrent qui manquent d'adresse, de qualités de surface, d'urbanité, de savoir-faire et de savoir-vivre. Cela se voit. L'aigle ne sait pas marcher. Newton, qui pesait les mondes, ne savait pas faire cuire un œuf. Avec un lingot d'or on peut être embarrassé pour prendre un fiacre; on n'a pas la petite monnaie. Ainsi d'excellents catholiques peuvent être et sont quelquefois profondément vertueux et tout à fait maladroits et déplaisants. Ils ont les qualités de fond, ils n'ont pas les qualités de forme. Et cela suffit pour qu'on soit impitoyable à leur endroit. On oublie leurs mérites réels et solides, on ne voit que leurs défauts apparents dont on fait des vices irrémédiables et impardonnables. On exagère les défaillances des chrétiens. On va plus loin.

II. ***On généralise*** les défaillances des chrétiens.

On ne se contente pas d'être malveillant. On est injuste. On attribue à tous les chrétiens les défauts, les tares et les vices qu'on a rencontrés en quelques-uns. C'est contraire non seulement au sens commun, mais à la plus élémentaire justice. Je vais m'expliquer par des exemples.

1° On rencontre *un chrétien hypocrite et faux.*

Un chrétien hypocrite et faux serait celui qui n'aurait que les dehors de la religion et qui cache-

rait sous les démonstrations de la piété l'indifférence, l'incroyance, le vice, l'envie, la bassesse et la haine. L'hypocrisie en matière religieuse, c'est le mensonge dans ce qu'il a de plus vil. Car Dieu même, l'inviolable vérité, est pris pour complice de la déloyauté. Arrière les hypocrites qui exploiteraient la religion et s'en feraient un moyen de vivre, de se poser et de parvenir! Jésus-Christ les a dénoncés et frappés d'anathème; il les a flétris d'un mot en les appelant des spectres hideux, des sépulcres blanchis, qui cachent la pourriture et la honte sous de belles apparences.

Y a-t-il dans notre société contemporaine des hypocrites de propos délibéré et de complète préméditation, qui se servent des pratiques religieuses comme d'un piédestal pour s'élever, et qui s'en décorent comme d'un masque pour en faire accroire au public? Je ne le crois pas. Jadis, quand la religion avait une situation officielle puissante et prépondérante, — quand elle avait de l'argent, des titres, des places à distribuer, — quand elle était au pouvoir et aux affaires, il a dû y avoir, et il y a eu certainement des chrétiens hypocrites, des tartufes, qui se sont affublés du manteau de la piété pour conquérir des faveurs humainement désirables. Aujourd'hui, je ne vois pas trop les avantages temporels que la religion peut procurer à ceux qui la pratiquent. Aujourd'hui, les impies qui s'affichent ont plus de chance d'arriver que les chrétiens qui

s'agenouillent. Aujourd'hui, à porter un cierge derrière le saint sacrement, on risque son prestige et son intérêt, tandis qu'on a tout à gagner en exhibant son diplôme de franc-maçon et son certificat de libre penseur. Aujourd'hui, ce n'est pas chez nous qu'on trouve des tartufes, mais bien plutôt dans le camp de l'incrédulité, où, pour éviter les sévices et gagner les faveurs du pouvoir, on affecte souvent au dehors un zèle irréligieux qui n'est qu'un pur mensonge. La religion, à l'heure actuelle, n'a pas à redouter dans son sein la plaie hideuse de l'hypocrisie.

Si cependant, par impossible, vous rencontrez sur votre chemin un chrétien hypocrite et faux, est-ce une raison de généraliser, et de dire que tous les chrétiens sont hypocrites et faux? Évidemment non. Un Anglais qui était descendu à Boulogne, dans une auberge, nota sur ses tablettes que toutes les femmes françaises étaient rousses et acariâtres, parce que son hôtesse se trouvait avoir ces deux défauts. Ainsi procède-t-on trop souvent à l'égard des chrétiens. Parce qu'on a vu ou cru voir un chrétien hypocrite, on déclare que tous les chrétiens sont des hypocrites. C'est déraisonnable et souverainement injuste. C'est contraire non seulement au sens commun, mais à la plus élémentaire justice. Encore un exemple du même procédé.

2° On rencontre *un chrétien inintelligent et mal instruit.*

Le chrétien hypocrite et faux n'a pas la foi, il n'a que des pratiques. Le chrétien inintelligent et mal instruit a la foi et les pratiques extérieures de la foi, et il s'en tient là, et il s'imagine que c'est suffisant. C'est une femme qui est couverte de scapulaires et de médailles, qui fréquente l'église et les sacrements, mais qui néglige ses devoirs d'état, ses devoirs de mère de famille et de maîtresse de maison, qui a une langue infernale. C'est un pieux catholique qui pense qu'avec des pratiques où l'âme ne met rien ou presque rien d'elle-même, il est en règle avec Dieu et avec ses semblables. Il prie, il va à la messe, il se confesse, il communie. Mais tout cela est superficiel, machinal et sans vie.

Il est bien évident que c'est mal comprendre le christianisme que de le réduire à un formalisme purement cultuel. Le vrai christianisme est bien autrement profond. Il atteint l'esprit, le cœur, la volonté, l'âme. Il y met l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Il y met la charité, la pureté, la justice, la miséricorde.

Que si par hasard vous rencontrez sur votre chemin un chrétien inintelligent et mal instruit qui se fait du christianisme une idée étroite, étriquée et tronquée, qui met toute sa religion dans des pratiques purement superficielles, je vous permets de

le condamner et je vous conseille de le détromper, si vous avez autorité sur lui. Mais est-ce une raison de dire que tous les chrétiens lui ressemblent, et sont comme lui inintelligents et mal instruits? Évidemment non. Que diriez-vous d'un visiteur qui, entrant dans notre ville et rencontrant un bossu conclurait aussitôt que tous les Orléanais sont bossus? C'est de la sorte qu'on est très souvent déraisonnable et injuste à l'égard des chrétiens. Je vous en signale un dernier exemple.

3° On rencontre *un chrétien faible et inconséquent.*

Messieurs, il y a trois choses dans la religion, trois choses qu'on ne doit pas séparer sous peine de détruire la religion elle-même, comme il y a trois côtés dans un triangle, et, si vous enlevez un seul des côtés, vous n'avez plus de triangle. Dans la religion catholique, il y a la foi, la pratique et les œuvres. Le vrai catholique est celui qui, ayant la foi, la professe extérieurement et s'efforce d'en réaliser les principes dans sa vie quotidienne. Le catholique hypocrite et faux n'a pas la foi, il n'a que les pratiques extérieures. Le catholique inintelligent et mal instruit a la foi et les pratiques extérieures; mais il n'a pas les œuvres. Le catholique faible et inconséquent a la foi, la pratique, les œuvres aussi, mais trop médiocrement. Il reste au-dessous de son devoir. Il n'élève pas sa vie à la hauteur de ses principes.

« De tels chrétiens, s'ils existent, dit Mgr d'Hulst, sont la honte du christianisme, ils sont sa faiblesse, la cause de son décri devant les indifférents qui regardent et qui disent : Est-ce là le fruit de la rédemption d'un Dieu ? Ces inutiles, ces pusillanimes prétendent s'abreuver à des sources divines de courage, de pureté et d'amour, et voilà ce qu'ils donnent ? C'est donc que leur foi est vaine. » Oui, il y a des chrétiens faibles et inconséquents dont la vie est inférieure à la foi. Mais est-ce une raison de dire que tous les chrétiens sont faibles et inconséquents ? Un paysan ne voulait pas croire à la bravoure de l'armée française parce qu'il avait vu deux déserteurs dans son village. C'est ainsi que l'on procède à l'égard des chrétiens. On généralise leurs défaillances. On attribue à tous ce qui est le fait d'un seul ou de quelques-uns.

Le monde est souvent injuste envers les chrétiens. Il affecte de donner la palme de la moralité à ceux qui ne font pas le signe de la croix. Il éprouve un plaisir malsain à mettre les chrétiens en suspicion. Il pardonne tout à ses partisans, et il est impitoyable pour les disciples de Jésus-Christ. Le monde qui n'a pas le courage de pratiquer l'Évangile contemple avec remords ceux qui y conforment leur vie, et il nie la vertu des chrétiens pour se dispenser de les imiter et pour s'excuser de leur

être inférieur... Dédaignez, Messieurs, ces récriminations, et, fidèles à Dieu, à Jésus-Christ et à l'Église, fidèles à la religion, c'est-à-dire au vrai et au bien, prenez la devise qui fait les grands caractères et les grandes vertus... Bien faire, et laisser dire !

Amen !

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres

3° *INDUCTION ILLÉGITIME*

Messieurs,

On exagère et on généralise les défaillances des chrétiens. On les exploite et on s'en fait une arme facile et déloyale contre le christianisme. On dit : « Il y a de mauvais chrétiens; donc la religion est fausse. Tous les chrétiens ne sont pas parfaits; donc la religion est inefficace et impuissante. » Il y a là une induction illégitime que je vais réfuter ce matin.

I. *Il y a de mauvais chrétiens. Donc la Religion est fausse.*

Ce raisonnement ne tient pas debout. Qu'il y ait de mauvais chrétiens... ce n'est pas niable. Il y en a eu dans le passé, il y en a dans le présent, il y en aura dans l'avenir... C'est certain. Mais qu'est-ce

que cela prouve contre la vérité et la divinité du christianisme? Rien, absolument rien.

1° *La religion est indépendante de la conduite des mauvais chrétiens.*

Les institutions ont une valeur intrinsèque qui ne relève en aucune façon de l'usage qu'on en peut faire. On aurait tort de confondre la religion avec ceux qui la pratiquent, et de faire peser sur elle les défaillances des chrétiens. La religion et les chrétiens sont deux choses très distinctes. La religion est divine, et à ce titre elle ne saurait périr; mais les chrétiens sont hommes, et, à ce titre, ils peuvent toujours défaillir. Si mauvais qu'ils soient, si bas qu'ils descendent, ils ne peuvent pas entraîner dans leur chute la religion et son immortelle transcendance.

Est-ce que le médecin par ses mauvaises mœurs empêche la médecine d'être utile?

Est-ce que le géomètre, par la perversité de son esprit, empêche la géométrie d'être vraie?

Est-ce que le juge, sans dignité et sans conscience, ôte à la loi son caractère obligatoire et délie les justiciables de toute obéissance envers elle?

Certains hommes abusent du vin, les uns en le falsifiant, les autres en s'enivrant. Faut-il pour cela proscrire le vin et arracher la vigne?

Les gastronomes abusent de la nourriture. Cela ne prouve pas que la nourriture est mauvaise.

Il y a de mauvais patriotes. Cela ne prouve rien contre le patriotisme.

Il y a de mauvais savants, de mauvais littérateurs, de mauvais artistes, de mauvais orateurs. Cela ne prouve rien contre la science, contre la littérature, contre les arts, contre l'éloquence. Les institutions ont une valeur intrinsèque, indépendante de l'usage qu'on en peut faire.

Eh bien! de même les mauvais chrétiens ne prouvent rien contre le christianisme. Ils n'empêchent pas Dieu d'être la vérité, l'Évangile d'être la lumière du monde, l'Église d'être divine, les sacrements d'être saints, et la religion d'être nécessaire et obligatoire.

La religion est indépendante de la conduite des mauvais chrétiens.

2° *La religion n'est pas responsable de la conduite des mauvais chrétiens.*

La religion ne peut être responsable que de *ce qu'elle permet ou commande*. Or, est-ce que la religion inspire, approuve, encourage les mauvais chrétiens? Est-ce que la religion fait les mauvais chrétiens? Nullement. Tout ce qui est bien... la religion le prêche, le suscite et le produit comme une efflorescence naturelle de son enseignement, de ses lois et de sa discipline... Tout ce qui est mal, la religion le condamne, le flétrit et le réprime autant qu'il est en son pouvoir. Je vous défie de me

citer une vertu qu'elle ne favorise pas, un vice qui soit la conséquence pratique de sa législation. Si l'Église est tant combattue, c'est précisément parce qu'elle est l'amie de tout bien, et l'ennemie de tout mal. Authentiquement et publiquement, elle ne donne que des leçons de perfection. Donc elle n'est pas responsable de la conduite des mauvais chrétiens.

C'est *la liberté humaine qui en est seule responsable*. Il y a de mauvais chrétiens. A qui la faute? à la religion? Non, puisqu'ils sont mauvais malgré elle, qui, sans cesse, proteste contre leurs défaillances. La faute en est à eux-mêmes, qui usent mal de leur liberté et ne savent pas la soumettre aux ordres impeccables de la religion. La religion ne peut que rendre meilleur. Que s'il y a des hommes qui la pratiquent mal, qui en abusent, qui profanent cet immense bienfait, qui n'ont de chrétiens que le nom et les apparences, qui abritent l'absence de toute vertu sous des oripeaux de pratiques religieuses... tant pis pour eux! La religion ne les reconnaît pas pour siens, elle les repousse, et elle reste quand même sainte, vraie et divine. Elle reste la grande force des hommes de bonne volonté, qui savent s'en servir sincèrement et loyalement.

Ici vient se dresser une seconde objection. On veut bien convenir qu'en effet la conduite des mauvais chrétiens ne prouve rien contre la vérité et la divinité de la religion. Mais on constate les imper-

fections des bons chrétiens et on accuse la religion d'impuissance et d'inefficacité. On dit :

II. ***Tous les chrétiens ne sont pas parfaits. Donc la Religion est inefficace et impuissante.***

Ce raisonnement ne tient pas mieux debout que le précédent. Non, tous les chrétiens ne sont pas parfaits. Ils sont même tous plus ou moins imparfaits. Mais j'affirme que cela ne prouve rien, absolument rien contre la valeur moralisatrice et sanctifiante de la religion. Vous allez voir.

1° *La religion ne rend pas les chrétiens nécessairement parfaits.*

Est-ce à dire qu'elle est inefficace, impuissante, inutile? Nullement. La religion vient au secours de la *nature*, mais ne la supprime pas. Elle ne fait pas disparaître nos défauts *ipso facto*, par son seul attouchement; elle nous aide simplement à les corriger. La religion vient au secours de la *liberté* humaine, mais ne la supprime pas. Elle ne nous enlève pas le trésor de notre liberté; elle nous aide simplement à en bien user. Écoutez ici une belle parole de *Montesquieu :* « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas non plus un motif réprimant. » En effet,

Parce qu'il y a des malades soignés par les *médecins* et qui ne s'en portent pas mieux, dites-vous que la médecine est inutile? — Parce qu'il y a des terrains qui, arrosés par des *ruisseaux*, ne produisent pas plus que d'autres exposés à la sécheresse, direz-vous que l'eau est inutile? — Parce qu'il y a des enfants qui tournent vers le mal malgré les bons *conseils* de leur mère, direz-vous que les bons conseils sont inutiles? Parce que l'éloquence ne persuade pas tous les *auditeurs*, direz-vous que l'éloquence est inutile? — Faut-il rejeter l'*éducation* parce qu'elle ne prévient pas tous les défauts et ne fait pas fleurir toutes les vertus? — Faut-il rejeter la *raison*, parce qu'elle ne préserve pas de toutes les erreurs? — Faut-il rejeter les *tribunaux*, parce qu'ils ne frappent pas tous les coupables et ne vengent pas tous les honnêtes gens? Non, n'est-ce pas?

Eh bien! de même, parce que la religion ne réprime pas tous les vices et ne crée pas toutes les vertus, parce qu'elle ne rend pas tous les chrétiens instantanément et nécessairement parfaits, on ne peut pas conclure de là qu'elle est inefficace, impuissante et inutile. Admirez plutôt son action bienfaisante et moralisatrice.

2° *La religion aide les chrétiens à devenir moins imparfaits et de plus en plus parfaits.*

a) Consultez la *réalité*. Mettez d'un côté tous

ceux qui ont de la religion et de l'autre tous ceux qui n'en ont pas, et dites dans quelle partie se trouvent en général les meilleurs. La réponse n'est pas douteuse. Dans le catholicisme, ce sont des individus qui se corrompent malgré les leçons d'une morale sainte; en dehors du catholicisme, dans l'impiété, ce sont des foules que l'immoralité érigée en système plonge dans les aberrations du vice. Avec la religion bien comprise et bien pratiquée, les mœurs se relèvent; sans religion, le débordement des mœurs est effréné et effroyable.

b) On dit : *Tels hommes qui sont chrétiens ont cependant des défauts et des vices.* A cela, je réponds : *Que serait-ce donc s'ils n'étaient pas chrétiens?*

L'objection se retourne de toute sa force contre ceux qui nous l'envoient. Car si la religion, avec son frein puissant, est incapable, à certaines heures, de tenir en bride les passions indisciplinées du cœur humain, qu'adviendrait-il de ce pauvre cœur abandonné à lui-même, et n'ayant plus, pour le retenir, les barrières des croyances et des pratiques religieuses?

Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.

On reprochait à un vieux général, d'ailleurs très chrétien et très pieux, ses emportements, ses saillies de caractère; on lui disait : « Comment se fait-il

« que, vous confessant et communiant souvent, « vous ayez de tels défauts? » Et le vieux général répondait : « Ah! que serait-ce donc si je ne « me confessais pas et si je ne communiais pas? Je « serais cent fois pire. »

Et puis, remarquez bien, ceci est capital,

c) Que la vertu consiste beaucoup moins dans les résultats visibles que dans le déploiement intime de la force morale. Je m'explique. Vous allez me comprendre.

Voilà un homme qui n'est pas chrétien et qui élève cependant sa vie à un certain niveau de moralité. Mais il a une nature heureuse, calme, portée au bien, et il vit dans un milieu où la vertu s'impose. Son mérite est mince.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

En voici un autre qui est chrétien, et qui ne vaut guère mieux, ou même qui vaut moins en apparence que son voisin sans religion. Mais il est entouré de tentations, de séductions, et les passions, comme des chiens sauvages, le tourmentent sans cesse. En réalité et devant Dieu, même avec sa demi-vertu, il a un grand mérite, parce qu'il déploie une grande force morale. De temps en temps, il est blessé dans la lutte. Tant mieux! Il n'en est que plus beau. J'aime à voir sur le front des triomphateurs la trace des coups qu'ils ont reçus; c'est

un témoignage de la résistance des ennemis vaincus, et du courage qu'il a fallu dépenser pour les assujettir!

En résumé, la religion ne peut que rendre meilleurs, et, de fait, elle rend toujours meilleurs les vrais chrétiens qui savent la comprendre et la pratiquer. Malgré les imperfections et les fautes de ses disciples, elle est vraie et divine, elle est efficace et puissante.

Oui, Messieurs, sachez-le et dites-le autour de vous. La religion est divine et puissante. Comme dit Montalembert : « Contre tous ceux qui la calomnient, l'enchaînent, la persécutent et la trahissent, l'Église catholique a, depuis vingt siècles, une victoire et une vengeance assurées. Sa *vengeance* est de prier pour eux; sa *victoire* est de leur survivre. » C'était vrai, hier. Ce sera vrai, demain. Les sectaires ont bien tort d'en vouloir à la religion. La religion, tout en déplorant le mal qu'ils font, et en travaillant à l'empêcher, ne leur en veut pas. Elle se contente de prier pour eux, et elle a la certitude de leur survivre!

Amen!

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente

1° *LA RELIGION S'OCCUPE TROP DE LA VIE FUTURE*

Messieurs,

J'aborde aujourd'hui une objection assez subtile, qui d'ordinaire se formule à peu près ainsi : « La religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper de celle-ci et y détruire la misère. » On reproche à la religion de trop s'occuper de la vie future et pas assez de la vie présente. Je vais répondre à ce double reproche. *La religion s'occupe trop de la vie future?* Est-ce vrai? Non. Je prétends que la religion n'a pas tort de mettre la vie future au-dessus de la vie présente et de subordonner la vie présente à la vie future. Je le prétends et je vais le prouver.

I. La religion n'a pas tort ***de mettre la vie future au-dessus de la vie présente.***

C'est du simple bon sens. Car la vie future manifestement domine la vie présente. Il n'est pas nécessaire, pour s'en apercevoir et pour le comprendre, d'avoir la foi ou d'être un génie; il suffit d'être homme et d'écouter sa raison. Tenez. Je ne vois dans la vie présente que cinq choses qui soient désirables : la santé, les plaisirs, les honneurs, la richesse et la science. Or tout cela n'est qu'une ombre, une poussière, un pur néant en comparaison de la vie future. Faisons ensemble un peu de philosophie.

1° En présence de la vie future, qu'est-ce que *la santé?* Rien, ou presque rien. C'est une petite lampe que nous portons dans nos mains tremblantes et qui s'éteint au moindre souffle. Quelqu'un se félicitait d'avoir bâti une belle maison. Mais un ami lui dit qu'il y voyait un grand défaut. « Quel défaut? » demanda-t-il. — Le défaut que j'y trouve, répondit le sage ami, c'est que vous y avez fait une porte. — Quoi, répliqua-t-il, la porte est un défaut? — Mais oui, parce qu'un de ces jours par cette porte la mort entrera comme un coup de vent... et vous serez foudroyé. »

2° En présence de la vie future, qu'est-ce que *les plaisirs?* Il y en a de différentes sortes. Il y a ceux de l'âme et ceux du corps. Il y en a de permis et de défendus. Les uns sont délicats et les autres grossiers. Mais tous sont peu de chose, rien ou

presque rien. C'est une petite goutte d'eau qui ne fait qu'exciter en nous la sensation de la soif, la sensation de l'infini. « Vanité des vanités, tout n'est que vanité », s'est écrié, il y a trois mille ans, le plus voluptueux des hommes, Salomon. Et ce cri, l'enfant le répète quand il brise ses jouets, le jeune homme quand il change l'idole de ses caprices, l'homme mûr quand il fait, qu'il défait ou refait sa fortune, le vieillard quand il assiste mélancolique à l'effondrement de tous ses rêves de bonheur.

3° En présence de la vie future, qu'est-ce que *les honneurs?* On bataille pour les avoir et on se gonfle d'orgueil quand on les a. Mais que sont-ils, sinon une bulle de savon qui brille au soleil, qui nous amuse un instant et qui s'évanouit tout de suite? Rappelez-vous Alexandre le Grand rencontrant un jour Diogène tout occupé à chercher quelque chose parmi des têtes de morts, et lui disant : « Que cherches-tu là? — Je cherche, répondit le philosophe, la tête du roi Philippe, votre père, et je ne puis la reconnaître. » — Rappelez-vous Charles-Quint abdiquant la couronne, changeant le manteau impérial contre une robe de moine, et célébrant vivant ses propres funérailles au monastère de Saint-Just. — Rappelez-vous Louis XIV mourant et disant à sa famille et à ses courtisans éplorés : « Croyez-vous donc que j'étais immortel? » Tout bien pesé, les honneurs ne sont rien.

4° En présence de la vie future, qu'est-ce que *la richesse?* Rien ou presque rien. On parle d'une Américaine, madame Mackay, qui porte à la main droite une triple bague de plus d'un million. Si cette Américaine n'a que cette bague pour paraître devant Dieu, elle y viendra les mains bien vides. — Le grand Saladin avait ordonné en mourant que, lorsqu'on porterait son corps à la sépulture, on fît marcher en avant un homme avec un linceul suspendu à une lance, et criant : « Voilà tout ce que Saladin emporte dans la tombe. » Et, en effet, les plus fortunés des hommes, quand ils font leur testament, n'ont tous qu'une seule et même formule : « Je laisse... je laisse... » La richesse n'est rien.

5° En présence de la vie future, qu'est-ce même que *la science?* Encore un néant. Sans doute la religion ne condamne pas la science et les inventions merveilleuses. Elle les estime, elle les encourage, elle les favorise, elle en use. Mais elle déclare que là n'est pas tout l'homme, que là n'est pas toute la civilisation, que là n'est pas toute notre destinée. Comme la santé, comme les plaisirs, comme les honneurs, comme la richesse, la science n'est qu'un bien secondaire, puisqu'elle n'est faite que pour le monde présent. C'est de toute évidence.

Messieurs, nous ne sommes ici-bas qu'en passant, nous sommes appelés à habiter éternellement le

séjour de l'immortalité. Donc la vie future est le principal, et la vie présente n'est que l'accessoire. Donc la religion a raison de mettre la vie future au-dessus de la vie présente. — Elle a d'autant plus raison que l'homme est porté à tout faire pour la vie présente au mépris de ses destinées éternelles. Ne faut-il pas que la religion réagisse contre cette tendance de la nature à ne voir que la terre? La libre pensée cloue l'homme à la matière, et le traite comme s'il n'avait à accomplir que les fonctions de la vie animale. La religion nous estime davantage et nous traite plus noblement. Elle n'a pas tort.

II. La religion n'a pas tort ***de subordonner la vie présente à la vie future.***

C'est encore du simple bon sens. Car la vie future ne domine pas seulement la vie présente. Elle l'explique, elle la commande, et elle la gouverne. Qu'y a-t-il en effet dans la vie présente? Trois choses : des injustices, des inégalités, des deuils, et ces trois choses sans la vie future sont inexplicables, scandaleuses, déconcertantes.

1° Il n'y a que la vie future *pour sanctionner les injustices* de la vie présente.

Que la vie présente soit pleine d'injustices, ce

n'est pas niable. Comptez, si vous le pouvez, à travers l'histoire, tous les Caïns qui ont tué leurs frères, tous les Judas qui ont livré leurs maîtres, tous les Tibères et tous les Nérons qui se sont fait un jeu indigne de la vie de leurs sujets, tous les Séjans qui ont flatté Tibère dans ses rancunes, tous les Cromwels qui ont dévoré tranquillement les fruits de leur usurpation triomphante et qui ont vécu en paix avec le monde entier sur le trône usurpé par leur scélératesse. Comptez, si vous le pouvez, dans les temps modernes, tous les crimes de plume, de parole et de conduite qui sont restés impunis, — tous les conquérants injustes qui ont massacré les peuples faibles, — tous les grands voleurs qui ont été amnistiés et encensés, — tous les hommes de proie et de joie qui ont exploité avec succès la crédulité populaire et qui ont vécu avec l'argent des autres, — tous les lâches qui ont vendu leur honneur et leur conscience pour garder leurs biens et leurs places. La vie présente est pleine d'injustices. C'est trop clair.

Il faut une sanction. Elle n'existe point ici-bas. Elle n'existe que dans la vie future. Écoutez là-dessus l'enseignement de la religion. Elle nous dit qu'il y a une distinction essentielle et indestructible entre le bien et le mal, qu'on a bien pu changer, il y a un siècle, la division du territoire français et faire de 32 provinces 86 départements, mais qu'on ne changera jamais la division du territoire sacré

de la morale : le bien et le mal en formeront toujours le partage absolu. Elle nous dit que Dieu ne voit pas du même œil l'amitié et la trahison, la générosité et l'avarice, l'irrévérence et le respect, la piété et le blasphème, la luxure et la chasteté, ceux qui volent et ceux qui sont volés, ceux qui tuent et ceux qu'on immole, ceux qui abusent de la vie et ceux qui la donnent pour le vrai et pour le bien, pour la patrie et pour la religion. Elle nous dit que Dieu aura son jour, qu'il y a là haut un tribunal infaillible qui revisera les jugements de l'opinion, rectifiera les lois et vengera la conscience. Elle nous dit que les injustices de la vie présente sont subordonnées aux sanctions de la vie future. C'est du simple bon sens.

2° Il n'y a que la vie future *pour compenser les inégalités* de la vie présente.

Que la vie présente soit toute parsemée d'inégalités, ce n'est pas niable. Et ce problème n'est pas moins angoissant que le précédent. Voyez plutôt. Quoi de moins égal, quoi de plus immérité que la répartition des biens de cette vie? Quel est le crime de cet enfant né au dernier degré d'abjection et de misère, et quel est le mérite de cet autre dont l'opulence et les honneurs assiègent le berceau? Pourquoi cet homme est-il de par sa naissance boiteux, difforme, inintelligent, tandis que son voisin est surabondamment pourvu de forces phy-

siques et morales? Pourquoi entre celui-ci et celui-là des différences profondes d'aptitudes, d'éducation et par conséquent de conditions sociales? La chimère d'une égalité absolue est prise aujourd'hui au sérieux par des multitudes égarées. Mais les rêves ne peuvent pas remplacer ni supprimer l'essence des choses. Les inégalités sociales sont la suite de l'inégalité des dons naturels. Elles sont indestructibles. C'est Dieu qui a fait cela, et les hommes ne le déferont pas. Même avec tous les tempéraments imaginables et toutes les réformes réalisables, la vie présente est et restera parsemée d'inégalités. C'est trop clair.

Il faut une compensation. Elle n'existe pas, elle ne peut pas exister ici-bas. Elle n'existe que dans la vie future. Écoutons là-dessus l'enseignement de la religion. Elle nous dit que la souffrance est une épreuve, et qu'il faut accepter sans murmure, si petite soit-elle, la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde, parce qu'au-delà de la vie présente il est d'éternelles réparations et des compensations infinies. Elle nous dit que, s'il n'y avait rien derrière le tombeau, il faudrait demander à la terre la jouissance immédiate et illimitée. Ce serait à qui jouirait davantage et le plus vite possible, et par tous les moyens. Ce monde deviendrait un champ de bataille où régnerait souverainement la haine des classes, la guerre sociale ouverte ou latente. La religion nous dit que pour pacifier la terre il faut

la relier au ciel. Elle nous dit que les inégalités de la vie présente sont subordonnées aux compensations de la vie future. C'est du simple bon sens.

3° Il n'y a que la vie future *pour consoler les deuils* de la vie présente.

Que la vie présente soit attristée de deuils inévitables, ce n'est pas niable. Nous perdons nos voisins. Nous perdons nos amis. Nous perdons nos parents. Nous leur donnons la sépulture. Nous mettons dans le cercueil leurs ossements refroidis. Et nous revenons du cimetière les yeux mouillés de larmes, le cœur déchiré, l'âme vide et éperdue.

Il faut une consolation. Elle n'existe pas, elle ne peut pas exister ici-bas. Elle n'existe que dans la vie future. Écoutons là-dessus l'enseignement de la religion. Elle nous dit que les deuils de famille et la mort ont pour but de nous rappeler que la vie présente n'est pas la vraie vie, mais seulement le vestibule et le prélude d'une vie meilleure. Elle nous dit que le monde actuel n'est dans le plan divin que le berceau de l'homme et la préparation à un monde supérieur. Elle vous dit, à vous frère éploré, que la bonté de Dieu vous rendra une sœur, à vous épouse inconsolable, qu'elle vous rendra votre époux, à vous père désolé, qu'elle vous rendra votre fils. La religion nous dit que pour consoler la terre il faut la rattacher au ciel. Elle subordonne

les deuils de la vie présente aux éternels rendez-vous de la vie future. C'est du simple bon sens.

Qu'on ne dise donc pas que la religion s'occupe trop de la vie future. Elle est en cela on ne peut plus raisonnable Elle met les choses au point et chacune à sa place.

Amen !

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente

2° *LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE*

Messieurs,

La religion n'a pas tort de s'occuper de la vie future. Mais on l'accuse de ne pas s'occuper assez de la vie présente et de rester indifférente, étrangère, sinon hostile à la marche sociale, au progrès du bien-être, aux intérêts de ce monde. Cette accusation ne tient pas debout. Je me propose aujourd'hui de vous montrer comment la religion se comporte à l'égard de la richesse. C'est tout simplement admirable. La religion : 1° favorise la production de la richesse ; 2° règle l'usage de la richesse.

I. ***La Religion favorise la production de la richesse.***

1° La richesse n'est produite qu'autant qu'il y a

sécurité, et que le droit *de propriété* est reconnu, respecté. Si le travailleur n'est pas sûr de jouir du fruit de son travail, si la richesse une fois produite ne devait appartenir qu'à la communauté, nul ne s'intéresserait vivement à sa production. « Il est certain, dit Voltaire, que le possesseur d'un terrain cultivera beaucoup mieux son héritage que celui d'autrui. L'esprit de propriété double la force de l'homme. » C'est du bon sens. Or la religion a toujours pris la défense de la propriété contre ses adversaires, et elle l'a prise dans ce siècle en particulier contre le socialisme. Donc la religion favorise la production de la richesse.

2° Et puis que faut-il encore pour produire la richesse? Il faut un *travail* soutenu et modéré. Si l'on ne travaille pas, la richesse est enfouie dans le sein de la terre; si l'on travaille trop, l'ouvrier se débilite, s'épuise et se voit bientôt condamné à une impuissance forcée pour le reste de ses jours.

Or le christianisme a sans cesse encouragé le travail. Il range la paresse au nombre des péchés capitaux. Il a suscité des armées de religieux agriculteurs pour lutter contre la stérilité de la terre. Il a créé le travail libre, bien autrement moral, noble et fécond que le travail des esclaves de l'antiquité. — Et, de fait, le vrai chrétien est de tous les hommes celui qui vit le plus en moins de temps. Il retranche de sa vie toutes les futilités qui gas-

pillent le temps. Il sait que la vraie piété ne consiste pas dans la longueur des oraisons, mais dans l'abondance des œuvres. Il sait qu'à la fin de la journée le père de famille sera là avec cette justice qui ne pardonne pas même une parole inutile, avec cette libéralité qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom. De là sa continuelle attention à ne perdre aucun moment : le temps pour lui vaut autant que le ciel qui en est la récompense. Et, en même temps que la religion suscite et encourage le travail, elle le modère, elle le contient dans de justes bornes. Par l'institution du dimanche et des fêtes, elle veille à ce que l'ouvrier n'épuise pas prématurément ses forces et puisse fournir une longue carrière. Elle concilie admirablement le besoin du travail et le besoin du repos. Que veut-on de plus? Comment peut-on affirmer sérieusement que la religion est opposée à la richesse des nations?

3° Si nous consultons l'*histoire*, nous constatons que jamais les nations n'ont développé une si grande puissance d'action, que lorsqu'elles ont agi sous l'inspiration chrétienne. Certes ce n'est pas le siècle des croisades qui a manqué d'ardeur pour les grandes choses. Ce n'est pas aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles que l'on peut adresser le reproche de fainéantise : siècles cyclopéens qui ont couvert le sol de l'Europe d'innombrables monuments dont

la beauté, la solidité, la grandeur étonnent et confondent notre faiblesse. « Le xve siècle, dit Guizot, fut celui de la plus grande activité extérieure des hommes, siècle de voyages, d'entreprises, de découvertes, d'inventions de tous genres. » Je ne parle pas du xviie siècle. Vous savez ses magnificences incomparables et ses gloires immortelles. Messieurs, je vous le demande, notre temps laissera-t-il des témoins aussi multipliés et aussi éclatants de son passage que le temps de nos pères? Dans cinq ou six siècles, lorsque la religion et la libre pensée solderont leurs comptes et dresseront le bilan de leurs œuvres, de quel côté sera la plus large part de la vie écoulée, la plus grosse somme de souvenirs, le meilleur emploi de l'activité humaine? Messieurs, je n'hésite pas à répondre. Devant le tribunal de l'histoire la libre pensée n'apportera guère que des ruines et le christianisme pourra se prévaloir de tout le mal qu'il aura empêché et de tout le bien qu'il aura fait, non seulement dans l'ordre spirituel et moral, mais encore dans l'ordre matériel et purement humain. La religion favorise la marche sociale, le progrès du bien-être, les intérêts de ce monde. Elle favorise la production de la richesse. Elle fait plus et mieux.

II. ***La Religion règle l'usage de la richesse.***

La richesse n'est point un mal, mais elle est un

danger. On pourrait la comparer au fruit de la vigne. Le vin est excellent. La sainte Écriture nous dit qu'il réjouit le cœur de l'homme, et le grand apôtre Paul écrivant à son disciple, Tite, lui recommande de boire un peu de vin pour soigner son estomac. Et cependant, il y a un péril dans cette liqueur. Prise en trop grande quantité, elle enivre, elle trouble la raison, elle met l'homme au niveau de la brute. Ainsi la richesse. Ce n'est point un mal, mais c'est un danger. Que ne fait-on pas pour l'acquérir? Et que ne fait-on pas quand on la possède? Or en présence de cette puissance redoutable, la religion dresse trois barrières qui la bornent et la rendent inoffensive et salutaire. Ces trois barrières sont la modération, la justice et la charité.

1° *La modération.*

Ceux qui possèdent beaucoup ont besoin de modération. Malheur à eux et malheur à la société, s'ils se laissent aller à une jouissance sans frein et sans limites! Je les plains, et je plains leurs victimes. La religion les modère. Elle leur prêche le détachement et la mortification. Elle les menace des châtiments éternels. Elle leur montre Jésus-Christ né sur la paille, travaillant pour gagner sa vie dans un atelier, nu sur la croix nue, et elle leur dit : « Voilà votre Dieu, adorez-le! voilà votre modèle, imitez-le! voilà votre juge, craignez-le! » Que si

la religion se tait, si vous l'éloignez des sommets de la société où précisément la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire... qu'arrive-t-il? Vous brisez la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, vous écartez le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages. C'est tout simplement insensé. Mais il n'y a pas que ceux qui possèdent beaucoup qui ont besoin de modération.

Ceux qui possèdent peu en ont peut-être encore davantage besoin. Plus que l'opulent, l'ouvrier doit se défier de la jouissance exagérée. S'il n'a pas de religion, l'ouvrier succombera presque fatalement à la soif des plaisirs factices. Nous voyons cela tous les jours, et c'est un spectacle qu'on ne saurait trop déplorer. Au contraire, sous l'inspiration de la religion, l'ouvrier consacre avant tout ses gains à satisfaire les besoins que Dieu lui a faits. Il songe d'abord à la nourriture, au vêtement, au blanchissage, au chauffage, au loyer. S'il lui reste quelque argent, ses besoins satisfaits, il pense aux jours mauvais, aux jours de chômage et de maladie; il pense à l'époque où il lui faudra établir ses enfants, il pense à la vieillesse, et c'est ainsi qu'il passe sa vie dans une aisance relative. S'il ne parvient pas à la fortune, il échappe à la misère; s'il a peu, il sait s'en contenter, et il est plus heureux

que celui qui vit dans l'orgie et qui finit dans la honte.

La religion règle l'usage de la richesse, en inspirant à ceux qui possèdent la modération.

2° *La justice.*

Elle interdit *le vol*, même le vol caché et adroit que personne ne voit et qui échappe aux atteintes de tout tribunal, même le vol léger et insignifiant que l'usage autorise et que l'opinion absout. Elle courbe l'industrie sous le joug de la bonne foi, le commerce sous les lois d'une probité sévère, et la charrue sous le regard du Dieu qui a borné le champ des deux voisins. La religion proscrit le vol.

Elle commande *la restitution*. Elle la déclare absolument nécessaire au salut. Elle répète là-dessus la parole si juste et si concise de saint Augustin : « Sans restitution, point de pardon, *non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum.* » Elle enseigne que, quand on possède injustement le bien d'autrui, il faut le rendre à tout prix, tout entier et sans délai et sans regret, dût-on travailler dix ou vingt ans pour reconquérir un nom sans tache et sans dette et ne pas laisser sur la terre un seul créancier. Ah ! Messieurs, si la religion pouvait parler librement et si les hommes voulaient l'entendre, comme le monde se porterait mieux et marcherait plus droit ! Comme la richesse serait

bien acquise et bien employée! Elle serait aussi répartie plus équitablement. Car, en même temps que la religion interdit le vol et commande la restitution, elle revendique en faveur du travailleur *le juste salaire* qui le fait participer dans une mesure raisonnable aux bénéfices de la richesse produite. Par la bouche du grand pape Léon XIII, elle défend aux patrons « de viser à des profits et à des gains rapides et disproportionnés, contraires à l'équité et préjudiciables à l'ouvrier. » Et précisant davantage elle affirme que « le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête. » La religion ne veut pas que l'on considère le travail comme une marchandise quelconque soumise à la loi de l'offre et de la demande. A ses yeux le travail est le moyen de vivre; il doit faire vivre celui qui le produit. Le travail de l'ouvrier est une somme de forces vives; on lui doit la restitution de ces forces. La justice l'exige... Mais est-ce que le monde pourrait marcher rien qu'avec la stricte et froide justice? Non certainement. Si bien agencés que soient les rouages de la machine sociale, il faut un peu d'huile pour les faire évoluer sans accidents.

La religion achève donc de régler l'usage de la richesse, en inspirant à ceux qui la possèdent de s'en servir avec modération et justice.

3° *La charité.*

La religion déclare que le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. La religion avertit les riches qu'au tribunal de Dieu toute la discussion sera réduite à cette simple formule : « Le ciel avec la charité, point de ciel sans charité. » Et sous l'influence du christianisme on a vu depuis vingt siècles des torrents de bienfaits descendre des sommets dans les vallées de la société. Je n'insiste pas. Je reviendrai là-dessus.

La religion favorise la production de la richesse. La religion règle l'usage de la richesse. Qui, après cela, oserait prétendre que la religion est indifférente ou hostile aux intérêts matériels de ce monde? Les intérêts matériels de ce monde reposent sur les principes de la religion chrétienne. Le christianisme ne sauve pas seulement les âmes. Il est encore le garant de l'ordre temporel. Car la science du bien-être découle de la science du bien et la science du bien découle de la science du vrai. Si nous voulons vivre, il faut, sous tous les rapports, revenir à Dieu et à la religion. Elle a les promesses de la vie future et les promesses de la vie présente!

Amen!

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente

2° *LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE*

MESSIEURS,

On reproche à la religion de ne pas s'occuper assez de la vie présente. A cela j'ai répondu que la religion n'est point opposée, mais qu'elle est, au contraire, favorable au bonheur temporel et à la richesse des nations... On insiste, et certains prétendent que la religion ne travaille pas à améliorer le sort de l'ouvrier. Or, c'est tout le contraire qu'il faut dire, car d'abord elle le détourne de tous les vices qui contribuent à l'appauvrir et finissent par le précipiter dans l'abîme. C'est ce que je me propose de vous montrer aujourd'hui.

I. Une première cause de la misère, c'est l'***assiduité au cabaret.***

La multiplicité des cabarets n'est certes point un

signe de civilisation, mais bien un signe de la décadence morale d'un peuple. Les économistes, les médecins, les jurisconsultes, les moralistes n'ont qu'une voix pour dénoncer les effets mortels du cabaret pour la bourse de l'ouvrier, pour son corps, pour son intelligence, pour son cœur et pour sa famille. Là se boit chaque année pour plus d'un milliard d'alcool. Que ne ferait-on pas avec ce monceau de richesses pour le bien-être du travailleur? — Là le peuple n'engloutit pas seulement son argent, mais encore sa santé. Il s'empoisonne, il se rend incapable de travailler, il se tuberculose, et, en se débilitant, il anémie les enfants à naître, il dégrade la race, il corrompt le sang de plusieurs générations. — Là l'ouvrier s'abrutit par des excès honteux et il se matérialise. — Là vient sombrer le bonheur de sa femme et de ses enfants. Il dépense son salaire en égoïste. Il oublie les siens. Lui qui devrait en être l'appui et le soutien, il en devient, par ses prodigalités et par ses emportements, le fléau et la désolation. La multiplication des cabarets est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle condamne l'intempérance, elle tonne contre l'ivresse, elle voudrait endiguer le torrent du sensualisme. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée, si l'on brave ses avertissements, si l'État

entretient et cultive des vices qui sont avantageux pour le fisc, mais qui sont déplorables pour la santé et la moralité de la nation?

II. Une autre cause de la misère, c'est ***le mépris des travaux des champs.***

Pendant une année tout entière, Messieurs, je vous ai parlé du phénomène effrayant de la désertion des campagnes. Rappelez-vous ce que je vous ai dit là-dessus. L'habitant des campagnes, séduit par l'espoir d'un salaire plus élevé et d'une vie plus facile, se désaffectionne de son village et part pour l'opulente et splendide cité. Pensez donc! Là, à la ville, on ne laboure pas la terre sous la pluie, on ne fauche pas sous un soleil brûlant, on fait moins d'ouvrage, et on est mieux payé, mieux nourri, mieux vêtu. Hélas! il y a tant de bras à la ville, que le travail manque pour les occuper; les chômages y sont fréquents; et puis si parfois les salaires sont plus considérables qu'à la campagne, les subsistances sont aussi d'un prix plus élevé... Et bientôt le villageois déclassé se trouve plus malheureux que lorsqu'il cultivait le champ de ses pères. S'il continue de résider à la ville, il y végète dans la misère. S'il revient dans son lieu natal, il y rapporte l'impiété, la corruption, le scandale, l'oisiveté. La désertion des campagnes est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle recommande à tous les hommes de ne point se laisser séduire par l'ambition, mais de rester, à moins de vocation extraordinaire, dans la condition où la Providence les a fait naître. Elle proteste contre l'exode insensé de la campagne à la ville. Elle répète la parole de la sainte Écriture : « Ne haïssez pas le travail des champs qui a été créé par le Très-Haut. » Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si des multitudes insensées viennent chercher dans les cités débordantes la misère, le vice, le rachitisme et la phtisie?

III. Une troisième cause de la misère, c'est **l'amour du luxe.**

Rien de plus funeste que l'*amour du luxe*, le goût des plaisirs et des divertissements, le goût des beaux habits, des meubles de prix, des habitations élégantes, de la vie commode, de la bonne chère. Cette passion pousse aveuglément les parents et les enfants à se procurer le superflu et l'inutile, lorsqu'ils n'ont pas même le nécessaire. Le mari ne pense qu'à des parties de plaisir lorsqu'il devrait penser à travailler. La femme s'occupe de futilités lorsqu'elle devrait s'occuper de l'éducation de ses enfants. La jeune fille ne rêve que rubans et dentelles, ne cherche qu'à briller et à plaire, lorsqu'elle

devrait se préparer un avenir sérieux et honnête. N'allez pas leur prêcher le prix de l'*épargne*, leur demander d'économiser la pièce de cent sous qui leur permettrait plus tard de construire un foyer, de donner une position à leur fils, de choisir un mari pour leur fille, et de s'affranchir peu à peu des angoisses du salariat. Non. L'épargne est un grand effort et un sacrifice très dur. Ils n'ont pas le courage de s'y résigner. Que dis-je? L'amour des folles dépenses ne tarde pas à amener les *dettes*. On étale une toilette de grand prix et ni l'étoffe ni la confection ne peuvent être payées. Endetté, on n'a plus de crédit nulle part. On ne trouve bientôt plus ni pain chez le boulanger, ni viande chez le boucher... Que reste-t-il à faire, sinon maudire la société et invoquer le génie des révolutions? L'amour du luxe est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle condamne les folies du luxe. Elle fait une vertu de la mortification, du renoncement. Elle apprend à l'homme à se contenter de peu, à ne pas se créer des besoins factices. L'école sensualiste crie à tous : « Jouissez le plus possible, et le plus vite possible, et par tous les moyens possibles. » Elle allume ainsi dans les âmes une soif qu'elle est impuissante à apaiser, et elle n'aboutit qu'à préparer des déceptions d'autant plus cruelles qu'elles

succèdent à des espérances plus ardentes. La religion, au contraire, dit à tous : « Sachez vous abstenir et contentez-vous du nécessaire, si vous ne pouvez pas avoir le superflu. » C'est du bon sens. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si tant de malheureux préfèrent à sa parole qui ne trompe jamais les mensonges intéressés et impudents des bateleurs qui annoncent un paradis terrestre imaginaire et toujours irréalisé?

IV. Une quatrième cause de la misère, c'est *l'immoralité.*

L'antiquité disait qu'il fallait défendre les villes contre la corruption des mœurs avec plus de soin qu'on ne les défend contre les maladies contagieuses et contre les invasions de l'ennemi. L'antiquité a dit vrai. Quand un homme se livre à la débauche, il perd bientôt le sentiment de sa dignité et de sa grandeur. Il dégrade son âme, souvent même il ruine son corps. Vieillard à un âge précoce, on le voit promener ses membres tremblants et sa face ignoble. Il est la honte de l'espèce humaine. Il est l'opprobre de la société. L'immoralité est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle déclare que ceux-là seuls qui ont le cœur pur verront Dieu, et que la chair et le sang

ne posséderont pas le royaume du ciel. Elle travaille sans cesse à la réformation, à l'amélioration et à la sanctification des âmes, donc à l'assainissement des mœurs. On parle du *culte des lettres et des arts* et du développement de la raison humaine pour rendre les hommes meilleurs. Quelle grossière illusion! Jamais l'homme ne fut plus intelligent, plus instruit, plus artiste que chez les Grecs et les Romains, et cependant jamais il ne descendit plus bas dans la boue de la dépravation. Et, de nos jours, est-ce que l'impuissance de la science à corriger les mœurs n'est pas une vérité éclatante comme le soleil? On fait ruisseler l'instruction dans les rues. Hélas! le niveau de la moralité ne s'élève pas avec le niveau de l'intellectualité. Messieurs, c'est la religion qui fait les mœurs, parce que seule elle agit sur la conscience. C'est elle encore qui, à l'heure présente, jette une goutte de pureté dans la corruption universelle. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si nous sommes obligés de compter par milliers les victimes de l'immoralité contemporaine?

V. Enfin, une cinquième cause de la misère, c'est **la maladie.**

La maladie, certes, n'est pas toujours la punition d'un péché personnel et la suite de quelque excès. Mais elle est cela souvent. Quelques-uns se tuent

par un labeur immodéré et sans trêve. Beaucoup se tuent par le vice qui dessèche dans sa source la santé des jeunes générations. C'est un axiome connu que la guerre fauche moins d'hommes que l'intempérance.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable d'un tel mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle anathématise tout ce qui contribue le plus ordinairement à altérer les santés : l'inconduite, l'intempérance, le travail prolongé et sans repos hebdomadaire. Est-ce sa faute, encore une fois, si on ne l'écoute pas, si on fait tout ce qu'elle défend, et si on ne fait pas tout ce qu'elle ordonne?

Je conclus. La religion est favorable au bien-être de l'ouvrier. En effet, le peuple le plus heureux est celui chez lequel il y a le plus de moralité, le plus d'austérité, le plus d'ordre, en un mot le plus de vertu. Or, la religion tend à détruire les vices qui sont les principales causes de la misère. Donc, si on acceptait sa douce influence, le monde serait en même temps et meilleur et plus heureux. Ceci n'est pas niable. Un théorème de géométrie ne serait pas plus évident.

Qu'on ne nous parle pas, Messieurs, *de la prétendue rédemption du peuple* en dehors de la religion chrétienne et par la seule vertu de la raison

moderne. Ce n'est là qu'une fantasmagorie, une pièce de théâtre habilement montée au profit d'une poignée d'acteurs francs-maçons qui exploitent la crédulité populaire. Non, on ne rachètera pas le peuple en étouffant dans son cœur la notion du vrai Dieu et dans sa vie la pratique de la vraie religion, et en le livrant sans défense aux assauts des passions et aux excitations d'une presse obscène et impie. Une société dans laquelle les classes populaires sont saturées d'incrédulité et systématiquement déchristianisées est une société mal organisée et qui ne mérite pas de vivre. Et ceux qui appliquent de propos délibéré un pareil système sont des criminels dont il est difficile de mesurer la responsabilité. Réagissons, Messieurs, contre l'irréligion, et affirmons, propageons notre foi chrétienne qui est la meilleure garantie du bonheur éternel pour les âmes et du bonheur temporel pour les sociétés !

Amen!

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente

2° *LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE*

MESSIEURS,

Quelques-uns disent que la religion ne s'occupe pas de la vie présente, qu'elle ne travaille pas à améliorer le sort de l'ouvrier. C'est faux. D'abord la religion détruit les principales causes de la misère. Et puis elle a établi une multitude d'institutions de la plus haute utilité sociale, qui concourent directement à assurer le bien-être des masses. Je me propose de vous montrer cela aujourd'hui. Le spectacle est vraiment admirable.

I. La religion a institué ***le dimanche.***

Est-il rien de plus salutaire, de plus franchement populaire que cette institution? Le dimanche, ce

jour si profané dans notre siècle, est le jour du *repos* pour le corps qui n'en peut plus, le jour de l'*instruction* pour l'intelligence qui se relève et s'élance dans l'azur, le jour de l'*édification* pour le cœur qui se retrouve, se dilate et monte jusqu'à Dieu, le jour de la *sociabilité* pour les parents, les amis, les concitoyens que le travail isole les uns des autres pendant le cours de la semaine, le jour de *la liberté* pour le serviteur, le jour de l'égalité dans la prière, le jour de la fraternité de tous les hommes sous le regard du Père qui est là-haut. C'est le jour qui arrête la *surproduction*, qui rétablit l'équilibre entre l'offre et la demande, et qui ramène par là l'élévation du salaire. C'est le jour de Dieu, et en même temps le jour de l'homme et le jour du peuple.

Il faut être affolé et abruti par la passion antireligieuse pour nier, ou seulement contester l'utilité de l'institution dominicale. Voyez les faits. La supériorité de l'ouvrier anglais, l'intelligence avec laquelle il défend ses intérêts et forme avec ses camarades de puissantes associations tiennent en grande partie à ce qu'il a gardé intacte la liberté de son dimanche. Pour lui, l'usine chôme à partir du samedi à midi. Le reste de la journée est consacré aux réparations des machines et aux petits travaux domestiques, si bien que le dimanche, du matin au soir, tout le monde est libre. Chez nous toutes les réformes seront vaines tant qu'on n'aura pas rendu

à l'ouvrier la liberté de son dimanche. Au Parlement et dans les administrations politiques, les plus farouches libres penseurs ne se font point faute d'en jouir. Pourquoi ne pas l'assurer à ceux qui ont une tâche cent fois plus dure que la leur? C'est la première et la plus sûre limitation du travail.

La religion a institué le dimanche. Il faut y revenir. On y reviendra. Et, vaincu par l'essence des choses, par la volonté de Dieu, le monde dira : « La religion a raison. Elle a bien fait d'instituer le dimanche. Elle a travaillé pour le bien-être de l'humanité. »

II. La religion a institué ***le célibat religieux*** qui contribue à l'aisance des travailleurs.

D'abord, *en sur élevant les salaires*. Comment cela? Les salaires diminuent jusqu'à devenir insuffisants, quand il y a trop-plein de la classe ouvrière et surabondance de bras qui sont mis au rabais. Par l'effet du célibat religieux, les ouvriers sont en moindre nombre, les bras sont plus rares, donc plus recherchés, donc mieux payés. La misère générale est atténuée. Et puis encore, et puis surtout, le célibat religieux contribue à l'aisance des travailleurs.

En leur rendant une multitude de services. On accuse couramment les prêtres, les moines et les

religieuses de ne rien faire pour le monde présent et même d'être les ennemis du peuple. Une pareille accusation serait idiote si elle n'était criminelle. Ils n'ont rien fait pour le peuple *les Bénédictins* qui ont défriché les plaines, desséché les marécages, assaini le sol et créé l'agriculture? Ils ne font rien pour le peuple les *Frères des Écoles chrétiennes* qui usent leur vie dans la pauvreté volontaire, qui se lèvent toute l'année à quatre heures du matin pour instruire et élever l'enfance et la jeunesse populaire? Elles ne font rien pour le peuple ces *Filles de la Charité*, presque toutes françaises, qui trouvent dans leur foi et dans leur cœur des remèdes à tous les maux et des consolations à toutes les douleurs et que le monde entier connaît, admire et vénère? Elles ne font rien pour le peuple ces *Petites Sœurs des Pauvres* qui, sans l'aide d'aucun serviteur, soignent plus de 40.000 vieillards, qui, avec les miettes des repas des riches, les marcs de café, les légumes recueillis dans les marchés, les soupes données dans les casernes, nourrissent toute une légion de délaissés? Elles ne font rien pour le peuple *ces religieuses* de tout ordre, de tout costume et de tout nom qui vont soigner les pauvres ouvriers chez eux sans accepter même un verre d'eau, qui tiennent des crèches, des asiles, des écoles, des orphelinats, des hospices, qui embrassent dans leur dévouement tous les âges, tous les besoins, toutes les misères?

« Non, répond la libre pensée, non toutes ces

créatures vouées au célibat religieux, toutes ces créatures idéales qui ne vivent que pour le peuple et qui meurent à son service, ne sont pas dignes de vivre. On est libre de s'associer pour exploiter des mines imaginaires et voler impudemment l'argent du public. Mais on n'est pas libre de vivre en commun et dans la virginité pour servir gratuitement les pauvres. On est libre de s'associer pour faire le mal habilement, mais on n'est pas libre de s'associer pour faire le bien ouvertement et simplement. »

Messieurs, la libre pensée dira et fera tout ce qu'elle voudra. Le bon sens et l'équité naturelle gardent leurs droits et proclament que la religion est la grande et vraie bienfaitrice des classes populaires. Elle a institué en leur faveur le dimanche... puis le célibat religieux. Elle a fait plus et mieux encore.

III. La religion a institué **des œuvres** de prévoyance et de charité qui ont pour but de prévenir et de guérir la misère et qui, de fait, la préviennent et la guérissent très efficacement.

Expliquons-nous bien. La religion n'a pas la prétention de répandre partout le bien-être et de supprimer complètement la misère. Elle ne fait pas de telles promesses, qui seraient criminelles, puis-

qu'elles sont irréalisables. Améliorons le plus possible l'état social. Mais sachons bien que, lorsque nous aurons fait toutes les réformes imaginables, il restera encore sur la terre une foule d'inguérissables malheurs. Le globe est pauvre : en le travaillant avec acharnement il donnera quelques richesses de plus, jamais en proportion des besoins et des désirs. Et puis non seulement le globe est pauvre, mais l'homme est exposé à mille accidents qui le précipitent dans la misère et qui déconcertent toutes les prévisions. Si donc on est sincère et si l'on ne veut pas tromper l'humanité, il ne faut pas lui promettre ce qu'on ne peut pas lui donner, c'est-à-dire l'exemption de la souffrance et le bonheur universel. La religion ne promet pas cela. Mais impuissante à supprimer la douleur, elle fait tout au monde pour la diminuer, et pour la diminuer elle institue

1° *Des œuvres de prévoyance et de préservation.* Que n'a-t-elle pas fait *dans le passé* pour mettre l'ouvrier en état de se suffire à lui-même et de se défendre contre la misère? Elle a fondé les corporations qui unissaient ensemble maîtres et ouvriers, patrons et apprentis, qui faisaient de chaque corps de métier ou de négoce une famille ayant son patrimoine, ses écoles, son hospice et sa caisse de secours, sa chapelle, ses fêtes et ses banquets... les corporations qui supprimaient les abus de la con-

currence, et qui réglaient les heures de travail et les salaires, garantissant ainsi à l'ouvrier le gain et le repos nécessaires. D'un trait de plume, la Révolution a détruit les corporations. Sous prétexte de donner la liberté à l'ouvrier, elle en a fait un salarié et un prolétaire, c'est-à-dire un homme ne possédant plus rien, ne s'appuyant plus sur personne, détaché du sol, devenu le nomade de la civilisation, vivant au jour le jour d'un gain toujours incertain, et courant d'un bout à l'autre du pays à la poursuite d'une position plus sûre et mieux rétribuée qu'il ne rencontre jamais. Émue d'une telle situation, la religion essaie d'y remédier, et nous la voyons

A l'heure présente se surmener et s'ingénier pour préserver l'ouvrier de la misère. Elle encourage *la participation aux bénéfices*, non point obligatoire, mais librement consentie par le patron à l'égard de ses ouvriers. Elle approuve et elle suscite *les sociétés de secours mutuels* qui assistent les malades et les blessés de la vie et qui, par leurs cotisations capitalisées peuvent même assurer des retraites aux vieillards. Elle voit d'un bon œil et elle favorise les sociétés *coopératives* de consommation et de production qui, les unes procurent au meilleur marché possible tous les objets nécessaires à la vie, et les autres font des ouvriers les actionnaires et les vrais patrons d'une usine, d'un atelier, d'un magasin. Elle invite les patrons et les ouvriers à s'entendre pour

organiser, spontanément et sous des formes diverses, *des assurances* contre la maladie, la vieillesse, le chômage et les accidents. Elle conseille au monde du travail de fonder *des syndicats* patronaux, ouvriers, mixtes, qui sont, sous une forme moderne, la résurrection des anciennes corporations. Elle pousse à la création des *caisses* d'épargne, des caisses de crédit rural et populaire. Que sais-je encore? Elle procure *du travail*... elle remue ciel et terre pour trouver une place, un emploi rémunérateur à ceux qui en manquent. Et, quand elle n'a pas pu préserver le prolétaire de la misère, elle ne se décourage pas. Elle institue :

2° *Des œuvres de charité et de soulagement.*

Le mal qu'elle n'a pas pu prévenir, elle s'ingénie à le diminuer et à le guérir. Elle provoque des *aumônes* et les verse abondamment dans le sein du pauvre. Elle fonde pour les enfants des écoles, des ouvroirs, des orphelinats, — pour les malades et les vaincus de la vie des hôpitaux et des refuges, — pour les vieillards des asiles, — pour toutes les misères des institutions de tout genre... Dites que *le paganisme* n'a rien fait pour le bien-être des masses, qu'il n'a su que construire des bains, des amphithéâtres, des prisons, des cirques, des aqueducs, sans avoir même eu la pensée de construire un seul hôpital, à la bonne heure! Vous serez dans le vrai. Dites que l'*irréligion* est stérile, et nul ne

le contestera, car les libres penseurs n'ont pas d'œuvres. Mais ne tenez pas un tel langage à l'endroit du catholicisme, car soudain 20 siècles indignés se lèveraient comme un seul homme pour s'écrier avec Chateaubriand : « Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites? Partout où on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes bienfaits. » La religion, disent quelques-uns, ne fait rien pour la vie présente. Une telle objection, Messieurs, ne tient pas debout. On la répète cependant, on la ressasse, on a le cynisme d'y revenir sans cesse. Il faut la réfuter, la confondre, la pulvériser. C'est ce que je viens de faire, et c'est ce que vous ferez vous-mêmes à l'occasion.

Amen!

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus

1° *EST-CE VRAI?*

MESSIEURS,

Pour se dispenser de respecter et de pratiquer la religion, il arrive assez souvent qu'on la repousse d'un mot qui a l'air d'être une objection péremptoire, et qui n'est qu'un prétexte futile. On dit : *Il y a trop d'abus.* A cette objection je vais opposer deux interrogations : 1° Est-ce vrai? et 2° Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce vrai qu'il y a dans la religion tant et tant d'abus? Étudions d'abord la question au point de vue du passé.

I. ***Il y a eu des abus*** dans le passé du catholicisme.

Ce n'est pas niable. Nous pouvons d'autant mieux l'avouer, que la religion n'en est pas responsable. Les saints n'ont pas craint de faire entendre au

siège apostolique, à l'épiscopat, au sacerdoce, aux moines, aux rois et aux peuples les publics et sévères reproches de leur vertu indignée. Et, en agissant ainsi, ils savaient bien ne pas offenser l'Église, ne pas compromettre sa sainteté.

Il y a donc eu des abus dans le passé du catholicisme. L'Église a toujours été irréprochable dans sa doctrine, dans sa morale et dans son culte ; mais ses enfants et ses ministres ne l'ont pas toujours été dans leur attitude et dans leur vie. On a vu des pontifes indignes de la tiare et de la mitre. On a vu des prêtres avares, simoniaques et débauchés. On a vu des monastères souillés, où la vocation n'était plus représentée que par un habit. Dans le troupeau des fidèles on a vu des barbaries et des désordres honteux. On a vu même de graves injustices commises au nom de la religion et se réclamer de la vraie foi : par exemple *Duquesne* était le plus grand homme de mer de son temps, et, malgré ses grands services et ses nombreux exploits, Louis XIV lui refusa toujours les honneurs et les titres qu'il méritait. Pourquoi? Parce que cet homme illustre était calviniste. Le roi le lui avoua un jour : « Sire, répondit Duquesne, quand j'ai combattu pour vous, je n'ai point songé que vous étiez d'une autre religion que moi. » Louis XIV avait tort. Sous prétexte de religion, il n'avait pas le droit d'être injuste envers Duquesne. Voilà un abus. On pourrait en citer d'autres.

Vous auriez tort de vous en scandaliser.

1° D'abord de tout temps *les hommes ont été des hommes*, c'est-à-dire des êtres libres et faibles, libres de faire le bien et le mal, faibles contre le mal et pour le bien. La religion guide la liberté, mais ne la supprime pas; la religion vient au secours de la faiblesse, mais ne l'empêche pas d'exister. La religion rappelle sans cesse aux fidèles les motifs les plus puissants de pratiquer la vertu, mais elle ne les fait pas vertueux malgré eux et sans eux. Demander qu'il n'y ait pas d'abus, ce serait demander que les hommes cessent d'être faibles et d'être libres, ce serait demander qu'ils ne soient pas des hommes, ce serait demander l'impossible. Il y a donc eu des abus dans le passé du catholicisme. Cela devait être, puisque le catholicisme s'est adressé à des hommes, et à une multitude d'hommes

2° Semés sur *l'espace immense de vingt siècles.* Pensez donc à ceci, Messieurs. La religion chrétienne est née il y a longtemps d'une parole et du sang d'un Dieu. Elle ne date pas d'hier. Et dans sa longue existence elle a connu toutes les variétés et toutes les extrémités de la fortune. Contre sa vie naissante ont conspiré toutes les puissances, la puissance de la force et de l'habileté, la puissance de la haine savante et de la haine sauvage, la puissance des lettrés et la puissance de la passion

populaire. Puis Constantin, Théodose, Charlemagne, saint Louis ont été ses fils et ses protecteurs. Nous avons porté la pourpre royale, nous nous sommes assis sur les trônes. Nous avons présidé aux conseils où s'agitaient les destinées des peuples. Nous avons étendu sur l'Europe le sceptre d'une suzeraineté qui a été pour elle féconde en bienfaits. Enfin, du sommet des choses humaines nous sommes tombés, et combien de fois! dans les plus profonds abîmes du malheur. La religion a rencontré la défiance, la cruelle et lâche ingratitude, la persécution habile et la proscription brutale, le mépris des sages et les coups de la foule, la langue menteuse des calomniateurs élégants et la lourde main des valets grossiers. La religion a expérimenté toutes les situations... Et dans le développement *d'un pareil drame* qui a eu des hommes pour acteurs, le monde entier pour théâtre et vingt siècles de durée, vous vous étonneriez de constater quelques lacunes, un certain nombre d'abus? Votre étonnement ne serait pas raisonnable. Cela a été. Cela ne pouvait pas ne pas être. Il y a eu des abus dans le passé du catholicisme.

II. ***Il n'y en a pas eu autant qu'on veut bien le dire.***

Imaginez que je ne connais pas Paris et que,

voulant connaître cette ville fameuse, je m'en vais trouver un Parisien de mes amis en lui disant : « Montrez-moi la capitale. » Il me prend par la main et, pendant huit jours, il me promène et me guide. Seulement il a bien soin de ne pas me montrer les belles avenues, les grands boulevards, les beaux monuments, les musées, les palais. Il me montre les ruelles malpropres, mal habitées, à peine éclairées... les égouts avec tous leurs circuits nauséabonds... la Morgue avec ses nudités repoussantes... les échoppes et cafés-concerts qui puent le vice et la bestialité, et, après huit jours de course folle à travers les portions les plus laides de la capitale, il me dit : « Voilà Paris! » Cela n'a pas le sens commun. Or, c'est de la sorte que procèdent beaucoup d'écrivains et d'orateurs quand ils font l'histoire du catholicisme. Dans cette histoire, ils ne veulent voir que le mal et pas le bien. Ils suppriment tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, et ils ne mettent en relief que ce qui est défectueux et répréhensible. D'Achille ils ne voient que le talon. Du soleil ils ne signalent que les taches. De l'océan ils ne remarquent que l'écume. A leurs yeux les splendeurs du catholicisme ne comptent pas, et ils ramènent toute son histoire aux quelques abus que la malice des hommes y a introduits. C'est une vraie démence et une souveraine injustice. Donnons quelques exemples.

On parle du *moyen âge*, et on n'y veut voir que des abus. On cite la corvée, le droit de mainmorte, le droit du seigneur, la dîme et le reste, et l'on s'écrie : « Affreux, épouvantable! » Le moyen âge est jugé. C'était une époque barbare, abominable... Or une telle manière de juger le passé peut avoir du succès dans une réunion publique devant des auditeurs échauffés et ignorants; mais au fond elle ne signifie rien. Elle est un pur mensonge. Oui certes, il y a eu des abus au moyen âge. Les passions étaient ardentes, et souvent la force primait le droit. Et cependant quelle époque merveilleuse que celle-là! La foi était vive et soulevait les âmes à des hauteurs prodigieuses. L'Église défendait les faibles contre les forts. On faisait les croisades. On couvrait l'Europe de cathédrales impérissables... Soyons indulgents pour les écarts du passé, et, si nous le pouvons, imitons ses vertus.

On parle *du pouvoir des papes* au moyen âge et on ne veut voir que des abus. C'est une sottise et une injustice. Pendant de longs siècles les papes ont sauvé la civilisation en s'opposant énergiquement à la corruption envahissante, — en arrêtant les visées ambitieuses et despotiques des empereurs d'Allemagne, — en maintenant les princes dans les bornes de la modération et les peuples dans une juste soumission. « A tout prendre, dit Guizot,

la papauté et elle seule a su être la puissance médiatrice... conciliatrice. Elle a posé la pierre fondamentale du droit international en se levant contre les prétentions et les passions de la force brutale. » Accuser les papes du moyen âge, les condamner en masse, signaler les quelques excès qu'ils ont pu commettre et voiler complètement les immenses services qu'ils ont rendus, c'est un procédé malhonnête et canaille qui outrage en même temps le bon sens, l'équité naturelle et la vérité historique.

On parle *de la vie monastique* dans le passé, et on n'y veut voir que des abus. Ce serait ridicule si ce n'était coupable. Je viens de lire, écrites par un prêtre de ce diocèse, l'*Histoire de l'abbaye de Ferrières-en-Gâtinais* et l'*Histoire de l'abbaye de Micy-Saint-Mesmin*, qui ont vécu chacune treize cents ans. Pendant cette longue existence ces deux institutions ont connu quelques défaillances passagères, dues à la faiblesse humaine et au malheur des temps. Les moines étaient des hommes, non des anges, et ils ont traversé des siècles difficiles. Mais dans l'ensemble que de vertus ils ont pratiquées et que de bienfaits ils ont répandus! Des centaines ont été saints jusqu'à l'héroïsme, et des milliers ont été pour la France des bienfaiteurs de premier ordre par leurs exemples de ferveur et de pieuse régularité, par leur inépuisable charité, par leurs initiatives généreuses,

par leur science éminente et incontestablement supérieure à la science de leurs contemporains.

On parle *des corporations* ouvrières de l'ancien régime, et on n'y veut voir que des abus. C'est encore une sottise et une injustice. Les louer sans réserve et dire qu'il n'y eut ni inconvénients ni abus dans cette organisation du travail, serait une exagération, donc une fausseté. Et cependant que d'avantages les corporations n'ont-elles pas procurés au monde du travail! Protection morale et matérielle de l'apprenti, — protection du travailleur dans toutes les phases de vie, — garantie loyale des produits et sécurité pour le public, etc... Que des édits et ordonnances royales aient gâté ce magnifique réseau d'associations corporatives, cela est hors de doute; mais l'Église, inspiratrice du système corporatif, n'a pas à en répondre. Et, de fait, aujourd'hui, pour sauver l'ouvrier individualisé, nous revenons au vieux système du moyen âge. Les corporations détruites par un décret de la Convention ressuscitent sous la forme syndicale. Nous nous plaignons des abus du passé. Plaise à Dieu que nous ne méritions pas de l'avenir des reproches plus sévères que ceux que nous adressons si gratuitement au passé!

Enfin on parle *du clergé* d'autrefois, et on veut n'y voir que des abus. Quel est ce procédé, sinon une manifeste exagération du mal, doublée d'une volontaire ignorance du bien? répond ici le R. P. Monsabré.

Pour une douzaine de papes qui furent indignes, on oublie la longue succession des pontifes qui honorèrent la chaire de saint Pierre par leur sagesse et souvent par leur sainteté.

Pour quelques centaines d'évêques et de prêtres infidèles à leur vocation, on oublie les milliers d'âmes généreuses qui furent la gloire de l'épiscopat et du sacerdoce.

Pour une ou deux époques de décadence dans la vie religieuse, on oublie les âges fortunés pendant lesquels les monastères étaient des pépinières de saints. Pour un siècle de ténèbres et de relâchement, on oublie des siècles de lumière et d'héroïsme.

Il y a trop d'abus, dit-on. Est-ce vrai? oui et non. Oui, il y a eu des abus dans le passé du catholicisme, mais il n'y en a pas eu autant qu'on veut bien le dire. Ne remarquer que les ombres dans un tableau, taire le bien et ne publier que le mal, c'est une souveraine injustice. « C'est mal raisonner contre la religion, dit *Montesquieu*, de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle n'a pu prévenir ou dont elle a été l'occasion, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables. » Voilà du bon sens. Restons aujourd'hui sur cette parole.

Amen!

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus

1° *EST-CE VRAI?*

Messieurs,

Pour échapper à la religion, on dit : « Il y a trop d'abus. » A cela j'ai opposé une première question : « Est-ce vrai? Non. » Les abus qui se sont glissés dans l'histoire du catholicisme ne sont pas si nombreux qu'on veut bien le dire. Et maintenant, après avoir jeté un regard sur le passé, jetons un regard sur le présent.

A l'heure présente, on est porté à voir des abus partout dans la religion et particulièrement dans le clergé. On a tort, et je vais vous le montrer.

I. *On voit des abus partout dans la Religion.*

Les uns par ignorance, les autres par intérêt, beaucoup par passion voient des abus où il n'y en a pas.

Par ignorance on appelle abus une vérité, une pratique, un fait que l'on voit de travers et que l'on comprend mal. Un paysan était couché à l'ombre d'un chêne, non loin d'une tige de citrouille, et, dans sa sagesse, il se disait que, s'il avait créé le monde, il aurait fait pousser le gland sur la tige de citrouille et la citrouille sur les branches du chêne. Que cela eût été autrement magnifique à voir! les gros fruits sur les grands arbres et les fruits chétifs sur les petites plantes! Il se disait cela, quand un gland tombé de l'arbre l'atteignit si fortement sur le nez qu'il saigna. « Ah! s'écria-t-il, je suis payé de ma sagesse à courte vue. Si ce gland avait été une citrouille, il m'aurait infailliblement écrasé le nez. » Ainsi raisonnent souvent les hommes sur les choses religieuses. Ils ne savent pas et ils mettent à côté. Ils disent par exemple : « On invente de nouveaux dogmes... c'est un abus, — de nouveaux pèlerinages... c'est un abus, — de nouvelles pratiques de dévotion, de nouvelles cérémonies... c'est un abus. » Ils se trompent. Ils ne voient pas que la religion reste immuable dans son enseignement, tout en s'accommodant aux besoins de tous les temps et de tous les pays. Ils accusent la religion d'innover et de changer, quand ils devraient s'accuser eux-mêmes de myopie et d'ignorance.

Par intérêt, d'autres se dispensent de pratiquer la religion, en lui attribuant des abus purement ima-

ginaires et supposés qui la rendent inacceptable et repoussante. La religion défend de prendre le bien d'autrui et elle ordonne de le restituer quand on l'a volé. Elle prescrit la pudeur, la chasteté, la tempérance. Elle condamne tous les vices, et elle impose le joug de toutes les vertus. Elle est gênante, elle est intolérable. Sans s'en douter, on cherche tous les moyens de la prendre en défaut. Quand on veut tuer son chien, on déclare qu'il est enragé. La religion est trop exigeante, à tout prix il faut s'en débarrasser. On la charge donc de mille crimes qu'elle n'a pas commis. On lui impute je ne sais combien d'abus dont elle est innocente... et le tour est joué. Pourquoi n'avez-vous pas de religion? — Il y a trop d'abus... C'est une tangente par laquelle on s'esquive habilement.

Enfin, *par passion*, beaucoup d'hommes, qui voudraient détruire la religion et qui ne le peuvent pas, la calomnient sans vergogne et lui font une figure et une réputation détestables. Voyez comme ils sont de mauvaise foi! Ils disent très haut et déjà depuis longtemps que l'Église catholique agonise, qu'elle ne sera bientôt plus qu'un cadavre; et, en même temps, ils proclament qu'elle est envahissante et qu'il faut mener à la bataille contre elle toutes les puissances humaines coalisées. Ils disent qu'elle n'est bonne à rien, qu'elle ne fait aucun bien au peuple; et en même temps ils forgent des chaînes

pour lier ses mains et les empêcher de bénir et de protéger... pour la gêner dans son enseignement, dans sa charité, dans l'effusion de ses bienfaits. Ils disent qu'elle est l'ennemie de la science et qu'elle ne sait pas enseigner; et, en même temps, ils la trouvent trop ardente à répandre le savoir et ils ferment ses écoles. La passion antireligieuse, Messieurs, se ment à elle-même, et ses contradictions la condamnent.

Il y a trop d'abus... Défions-nous de ce mot de passe, Messieurs, qui vient tantôt de l'ignorance, tantôt de l'intérêt, souvent de la passion. A l'heure présente, on est porté à voir des abus partout dans la religion, et j'ai ajouté

II. *Particulièrement dans le clergé.*

1° Avez-vous remarqué comme *on est exigeant et même injuste pour le clergé?*

Il y avait autrefois à Saint-Paterne un vicaire qui était mon confrère, qui est maintenant curé-doyen et que je continue de beaucoup aimer. Seulement ce vicaire très intelligent et très distingué était généralement très sévère pour les prédicateurs, et volontiers il notait au passage les imperfections de leur parole. Ce qui faisait dire à M. Clesse[1] ce mot

1. Ancien curé de Saint-Paterne, prédécesseur immédiat de Monsieur l'abbé Gibier.

que je n'ai point oublié : « Ah! si l'on était *aussi difficile pour lui qu'il l'est pour les autres...* » Messieurs, cette réflexion pourrait s'adresser à beaucoup de gens d'autant plus intraitables pour le clergé qu'ils sont plus indulgents pour leurs propres vices. Pharisiens hypocrites, ils se permettent tout, ils ont une vie privée déplorable, ils sont les esclaves des plus basses passions; c'est pour cela justement qu'ils ne veulent pas croire le clergé plus chaste qu'ils ne peuvent l'être, et ils reprochent au prêtre un mot, une ombre, un rien. Leur pudeur pour lui s'alarme à tout propos. Ah! les malheureux! si on était aussi difficile pour eux qu'ils le sont pour le clergé!... Mais non. Tout le monde sait de quels ménagements on use à l'égard des ennemis de la religion, avec quelle sollicitude on cache leurs méfaits, avec quel soin on étouffe leurs scandales, avec quelle indulgence on les arrête... quand on les arrête... Et tout le monde sait aussi avec quelle sévérité on traite le clergé, accusant souvent sans preuve et grossissant toujours la faute démesurément, quand faute il y a.

Les exigences de beaucoup à l'égard du clergé sont vraiment extraordinaires et insatiables. Tenez. *Un prêtre est en gare* et un portefaix s'offre pour lui porter sa valise. Refus du prêtre. « Ça ne peut pas même faire gagner dix sous au pauvre peuple », dit le portefaix. A cette réflexion, le prêtre cède, donne sa valise et naturellement reste les mains

vides. « Fainéant, dit un ouvrier en le voyant passer, il ne pourrait donc pas porter son sac lui-même. » Si nous ne sortons pas de nos églises, de nos presbytères et de nos sacristies, on nous accuse de paresse, de fierté, d'esprit bourgeois, de dédain pour ceux qui peinent... et, si nous allons vers tous, si nous nous exténuons à chercher les misères et à les soulager, si nous nous mêlons à nos concitoyens pour leur faire du bien, à la jeunesse pour la préserver du vice, à la classe ouvrière pour y faire régner les œuvres de la justice et de la charité, on crie à l'envahissement, à l'ambition, à l'ingérence cléricale.

On est exigeant pour le clergé jusqu'à la sottise, jusqu'à la malveillance, jusqu'à l'injustice la plus criante. Un jour, dans une réunion publique, un libre penseur interrompait à chaque instant l'*abbé Garnier* et répétait à satiété : « Tous les curés, c'est des voleurs et des affameurs du peuple... — Je suis un curé, moi aussi, dit l'abbé Garnier. — Oui. — Qu'est-ce que je vous ai volé? » — Silence. — « Maintenant, nommez-moi personnellement un curé qui vous ait volé? » — Silence encore. — Et l'abbé Garnier de reprendre : « Tenez, mon cher ami, vous me faites pitié. On s'est moqué de vous. On vous a dit : Le travail ne va pas... c'est le curé. — Le pain devient cher... c'est le curé. — Il pleut... c'est le curé. — Il ne pleut pas... c'est le curé... Encore le curé et toujours le

curé. — On vous a dit cela, et vous avez fini par le croire. Mais réfléchissez un peu, écoutez votre bon sens, et après examen vous arriverez vite à crier tout haut : « Mon Dieu, ai-je été assez bête ! »

Je le proclame, Messieurs, beaucoup de gens sont portés à voir des abus partout dans le clergé et sont exigeants à l'égard des prêtres jusqu'à la plus révoltante injustice.

2° Cependant, à cela vous pouvez me répondre *qu'il y a de mauvais prêtres*. Oui, il y a de mauvais prêtres. C'est inévitable. Sur douze apôtres il y a eu un Judas. Judas est l'exception. L'exception existe; il n'est pas permis de la nier. Il y a de mauvais prêtres. Mais écoutez-moi bien.

Il y en a peu *relativement aux siècles passés*. Je ne crois pas que jamais le clergé ait eu dans l'ensemble une tenue plus irréprochable. Enfants de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, exposés par leur ministère même aux plus grands périls, les prêtres sont rarement atteints par la contagion commune. Oui, il y a par-ci par-là quelques prêtres qui tombent. Je suis étonné qu'il n'y en ait pas davantage.

Il y en a peu *relativement aux autres corporations*. De toutes les professions libérales, le clergé est sans conteste la corporation la plus morale. Le ministre de la Justice, M. Darlan, constate, en 1897,

que dans le clergé les cas de criminalité sont de 7 sur 100.000 individus, tandis que dans les autres professions ils s'élèvent à 15, à 40, à 80, à 281. Ces chiffres sont donnés par M. Tarde, chef du bureau de statistique au ministère de la Justice. Il y a très peu de mauvais prêtres. Seulement qu'arrive-t-il, que se passe-t-il couramment ?

On généralise, on s'autorise des faiblesses d'un seul prêtre pour condamner tous les autres.

Vous savez la belle parole *du roi saint Louis*. Il disait : « Si par malheur je voyais un prêtre s'oublier et commettre quelque action condamnable, je le couvrirais de mon manteau. »

Ce n'est pas ainsi que procède le monde. Quand un prêtre oublie ses devoirs, on le sait bien vite ; tous les journaux, toutes les bonnes langues du département s'en mêlent. On dit cent fois plus qu'on ne sait. De vertueux journalistes jouent à l'indignation et surexcitent la multitude. Et ce qui est le fait d'un seul, on l'impute à tous.

Écoutez là-dessus *saint Augustin :* « Lorsqu'une femme est convaincue d'adultère, dit-il, vous ne condamnez pas toutes les autres femmes, vous ne chassez pas la vôtre de votre maison, vous n'accusez pas votre mère. Pourquoi donc, lorsqu'un chrétien est convaincu, remuez-vous ciel et terre afin de faire passer tous les chrétiens pour coupables ? » Eh bien, de même pour le clergé, il n'est pas permis de conclure du particulier au général et de

faire peser sur le sacerdoce tout entier les défaillances d'un de ses membres. Un officier a trahi... on aurait tort de dire : « Voilà ce que sont les officiers. » Un prêtre tombe... on aurait tort également de dire : « Voilà ce que sont les prêtres. » Raisonner de la sorte serait un outrage au bon sens et à la plus élémentaire justice.

Messieurs, on dit : « Il y a trop d'abus dans la religion et dans le clergé. » Qu'en pensez-vous ? Moi, je pense que ceux qui disent cela ne le pensent pas, ou que, s'ils le pensent, ce sont de fameux niais. Oui, Messieurs, à l'heure présente il y a des abus, beaucoup d'abus, trop d'abus. Mais ce n'est pas chez nous principalement qu'il faut les chercher. Ils sont dans les portions marécageuses de la société, où la divine religion du Christ est ignorée et combattue. Là, la décadence est vertigineuse ; là, comme les laves fangeuses et brûlantes de la montagne Pelée, les abus se succèdent et s'entassent jusqu'à nous engloutir. O mon Dieu, ayez pitié de la France ! Ayez pitié des portions encore saines de la nation ! Ayez pitié de vos prêtres et de vos fidèles !

Amen !

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus

2° *QU'EST-CE QUE CELA PROUVE?*

Messieurs,

Quelques-uns disent : « Il y a trop d'abus dans la religion. » Est-ce vrai? Non. Et maintenant j'ajoute : « Quand ce serait vrai, qu'est ce que cela prouve? Les abus ne prouvent rien contre la religion et ils prouvent beaucoup en faveur de la religion. » C'est ce que je me propose de vous montrer aujourd'hui.

I. *Les abus ne prouvent rien contre la Religion.*

1° D'abord *ils sont une exception dans la religion.* Je vous l'ai déjà dit, mais je dois vous le redire. Une exception ne fait pas la règle. Il n'est pas permis de conclure du particulier au général. On ne juge pas tous nos guerriers par la lâcheté d'un seul et quelques grains d'ivraie ne détruisent pas

toute l'espérance de la récolte. Les abus que l'on remarque dans l'Église, que souvent on invente, que presque toujours on exagère d'une manière incroyable, ne sont qu'une exception. Et de plus ils ne viennent pas de l'Église.

2° *Ils ne sont pas le fait de la religion*, mais bien le résultat de l'ignorance, de la faiblesse et des passions humaines. Les hommes peuvent abuser de tout, de la religion comme du reste... Et s'il fallait détruire tout ce qui donne lieu à des abus, quelle institution resterait debout? pas une seule.

Les gens aveugles ou mal intentionnés disent : « Il y a des abus dans les processions; donc il ne faut plus de processions. — Il y a des abus dans les confréries; donc il ne faut plus de confréries. — Il y a des abus dans les couvents; donc il ne faut plus de couvents. — Il y a des abus parmi les prêtres; donc il ne faut plus de prêtres. — Il y a des abus parmi les évêques; donc il ne faut plus d'évêques. Il y a des abus dans les temples; donc il ne faut plus de temples. — Il y a des abus dans les sacrements; donc il ne faut plus de sacrements. — Il y a des abus dans l'Église; donc il ne faut plus d'Église. » Messieurs, une telle manière de raisonner est absurde, et, si l'on veut la suivre jusqu'au bout, on arrive à des conséquences déraisonnables et monstrueuses.

Voyez un peu où cela peut nous conduire. Cela

nous conduit directement à la destruction radicale de la nature, de l'homme et de la société.

On abuse des *bienfaits de la nature*. Faut-il détruire le feu, parce que les malfaiteurs en abusent pour incendier les palais et les chaumières? — Faut-il détruire le fer, parce que les assassins en abusent pour immoler ceux qu'ils veulent dépouiller? — Faut-il détruire la vigne, parce que certains individus abusent du vin jusqu'à s'enivrer, jusqu'à se ravaler au niveau de la brute? Ce serait absurde.

L'homme est très souvent la victime *de ses puissances physiques et spirituelles*. Faut-il les lui supprimer? Faut-il lui ôter son sang parce qu'il peut tomber en apoplexie? Faut-il lui ôter la vigueur de ses bras, parce qu'il peut mal s'en servir? Faut-il lui ôter son intelligence, parce qu'il peut tomber dans l'erreur et se faire une arme du sophisme? — Faut-il lui ôter la liberté, parce qu'il peut l'employer pour le mal? — Faut-il lui ôter la parole parce qu'il peut, en parlant, outrager le bon sens, la pudeur, la charité, la justice, outrager Dieu lui-même? — Faut-il lui ôter la propriété, parce qu'il peut par elle écraser son prochain et se procurer des joies coupables? — Faut-il lui ôter sa famille, sa femme et ses enfants, parce qu'il peut les brutaliser, les déshonorer? non, tout cela serait absurde et criminel.

La société est toute pleine d'abus. Les codes per-

mettent, consacrent et légitiment une multitude de choses que la conscience réprouve. Leurs mailles sont tantôt trop serrées, tantôt trop lâches, retenant un indigent affamé qui vole un pain, et laissant échapper une riche bourgeoise qui escroque pendant vingt ans des centaines de millions. Direz-vous qu'il faut brûler les codes par la main du bourreau et en jeter la cendre au vent? — L'*Imprimerie* se prête au mal comme au bien, et il y a une foule d'hommes qui s'en servent pour propager le mensonge, l'impudicité, la sottise et la déraison. Direz-vous qu'il faut maudire l'art de Gutenberg, détruire une invention si précieuse et briser toutes les presses? — *Les lettres et les arts* sont souvent les véhicules de l'erreur et du vice, on abuse de la peinture, de la sculpture et de la poésie. On se sert de l'histoire, de l'éloquence, de la philosophie pour conspirer contre la vérité et contre la vertu. Direz-vous qu'il faut briser la lyre parce que Homère a chanté les faux dieux, qu'il faut renoncer à la musique parce que quelquefois elle est voluptueuse et démoralisante, qu'il faut proscrire l'éloquence parce qu'il y a des orateurs pervers? Le *pouvoir* est souvent aveuglant pour ceux qui l'exercent et injuste pour ceux qui le subissent. Il y a eu des tyrans et des monstres, et plus d'une fois, à la face du ciel muet et de la terre scandalisée, on a vu les plus nobles causes vaincues et foulées aux pieds. Direz-vous que tout pouvoir est illégitime, que

ceux qui commandent ne sont pas dignes de vivre, et qu'une société peut marcher sans être gouvernée? non, ce serait absurde, criminel et anti-social.

Eh bien, Messieurs, jugeons la religion d'après les principes selon lesquels nous jugeons tout le reste. Nous faisons une distinction entre les institutions et les abus qu'on en peut faire. De même, lorsqu'il s'agit de la religion chrétienne, ayons bien soin de ne pas lui imputer les abus dont elle n'est pas responsable. Les abus : 1° ne sont qu'une exception, et un trait furtif de laideur n'ôte pas à une physionomie son caractère de beauté, et 2° ces abus ne sont pas le fait de la religion, mais simplement le résultat de la liberté humaine, qui peut toujours détériorer les meilleures choses. Donc ils ne prouvent rien contre la religion. Je vais plus loin.

II. ***Les abus prouvent beaucoup en faveur de la Religion.***

Ils prouvent sa sainteté et sa divinité. Oui,

1° *La religion est sainte*, car *elle a toujours lutté contre les abus*. Ceci est merveilleux, Messieurs. La religion, bien loin d'approuver les abus et de les favoriser, ne cesse de les combattre. Quand le mal menace d'envahir ses membres, elle le dénonce, elle le flétrit, elle le réprime, autant qu'il est en

son pouvoir. Sa doctrine et ses saintes lois ne fléchissent jamais.

Dans les siècles même les plus désordonnés, dans ceux qu'on appelle les siècles de fer ou d'airain, il y a toujours eu des conciles qui ont rappelé la règle, des saints qui l'ont pratiquée et qui ont protesté par leurs vertus contre la corruption du temps. Après les abaissements du xe siècle, apparaît le pontificat régénérateur de Grégoire VII, dont toute la vie ne fut qu'un combat à outrance pour la justice et la sainteté des mœurs... puis le pontificat glorieux d'Innocent III qui inaugure le xiiie siècle, siècle de la royauté chrétienne, de l'apostolat, de la science sacrée, de grandes œuvres et de hautes vertus.

S'il y a eu, dans la vie monastique, des périodes de décadence et des éclipses transitoires, il y a eu toujours des Bernard, des Benoît d'Aniane et des Rancé pour ramener les instituts religieux à la régularité primitive et pour étonner le monde par l'héroïsme de leur vie.

L'Église n'a pas attendu Luther pour prononcer le grand mot de Réforme; l'hérésie protestante a scandalisé l'Europe et détruit la chrétienté; elle n'a rien réformé du tout; elle n'a été, comme dit Bossuet, qu'une réforme prise de travers; sans Luther, l'Église se serait réformée elle-même sans secousse, sans violence, sans tous les déportements du protestantisme qui ont disloqué et ravagé l'œuvre du Christ. Elle l'a bien montré au Concile

de Trente. Elle a tout épuré et tout renouvelé. Non, l'Église n'approuve jamais les abus, elle en veut la disparition.

Et *si elle les tolère quelquefois*, c'est parce que, en même temps qu'elle est sainte, elle est sage et elle est mère, et que, ne pouvant les extirper sur-le-champ, elle attend les moments plus favorables, les occasions plus opportunes. « L'Église, dit saint Augustin, placée au milieu de la paille et de la zizanie, tolère beaucoup de choses. Néanmoins jamais elle ne fait ni n'approuve ce qui est contre la foi et la bonne vie. Jamais elle ne se tait, quand il faut parler. »

La religion est sainte, Messieurs, car elle a toujours protesté contre le mal, elle a toujours lutté contre les abus.

2° *La religion est divine, car elle a survécu à tous les abus.* Voilà qui est encore plus merveilleux que ce que je viens de dire. Contemplez ce phénomène unique.

L'Église catholique *a vingt siècles d'existence.* C'est quelque chose. Et que fait-elle depuis vingt siècles? Et, d'abord, *à qui s'adresse-t-elle?* A des hommes, c'est-à-dire à des êtres libres, à des êtres faibles, à des êtres passionnés, à des êtres singulièrement rebelles à l'action évangélique. Et puis, *quels sont ses instruments*, ses mandataires, ses fondés de pouvoir? Des hommes, encore des hommes.

Ce ne sont pas des anges, de purs esprits, Messieurs, qui vous apportent l'Évangile. Ce sont des êtres faits comme vous de chair et de sang, pétris comme vous d'un limon grossier. Et de plus, pour se faire respecter et obéir, l'Église *n'a ni armée ni police*. Les sociétés civiles sont toujours bardées de fer et environnées de sbires qui les protègent. L'Église point. Elle n'a que sa parole pour dompter les âmes. Et avec cela elle vit, elle marche, elle progresse. *Sans cesse, les abus* qui suintent de l'humanité comme l'eau d'un vieux mur, essaient de l'envahir et de la décomposer. Elle vit, elle marche, elle progresse quand même.

A côté d'elle les sociétés purement humaines voudraient, elles aussi, se tenir debout et durer. Hélas! Bien vite le temps les touche de son aile, les découronne de leur beauté, brise leur force, consume leur vie, altère et décompose leur unité. Bientôt elles tombent avec un grand fracas, couvrant le sol de l'histoire de leurs débris et laissant à la postérité le souvenir d'une grande ruine. Ces édifices ne reposent que sur la terre. La terre tremble et tout est fini. Que de peuples sont tombés depuis vingt siècles! De l'Église il n'en va pas ainsi... Elle survit à tous les abus. Elle reste debout. Pourquoi? Parce qu'elle est divine, parce que sa terre, son fond, sa racine et vraiment sa sève, c'est Dieu lui-même.

Ayez confiance, Messieurs. S'il y a des abus dans

la religion, qu'on nous les montre, et volontiers nous travaillerons à les supprimer. Mais la mousse légère qui s'attache à l'écorce du chêne n'empêche pas le chêne d'être un grand arbre. Telle la religion. Elle est vivante, et, dans ce monde qui tombe en ruine, seule elle reste debout, animée d'une vie toute divine. Les persécuteurs passeront ; la postérité effacera dédaigneusement du pied la trace de leurs noms et de leurs mémoires, tandis que la sainte religion du Christ poursuivra triomphalement sa marche vers l'Éternité !

Amen !

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus

2° *QU'EST-CE QUE CELA PROUVE ?*

MESSIEURS,

J'achève aujourd'hui la réfutation de l'objection courante, qui se formule ainsi : « Il y a trop d'abus. » Est-ce vrai ? Non. Et, quand ce serait vrai, cela ne prouve rien contre la religion. Pour attaquer le catholicisme, on allègue sans cesse les mauvais prêtres. On a tort. Car

1° La religion ne fait pas les mauvais prêtres ;

2° Les mauvais prêtres ne défont pas la religion.

I. *La Religion ne fait pas les mauvais prêtres.*

Le clergé est une *corporation* importante, très étendue, très diversifiée. Rien qu'en France nous sommes plus de 60.000 curés de ville et curés de campagne, vicaires encore très jeunes et prêtres aux cheveux blancs, missionnaires, professeurs, aumô-

uiers... que sais-je? La hiérarchie sacerdotale comprend une variété infinie d'âges, de caractères, de fonctions... or que répondriez-vous à un homme qui dirait : « Il y a dans l'administration des postes ou des finances des employés infidèles, donc ces administrations ne sont dignes d'aucune confiance et ne méritent que notre mépris. » Un tel raisonnement serait injuste. Est-ce qu'une grande administration est responsable des fautes de quelques-uns de ses membres? Évidemment non. Eh bien! nous demandons qu'on veuille bien ne pas confondre la corporation sacerdotale avec les quelques renégats qui la déshonorent. Ce n'est que de la justice. Et nous demandons surtout qu'on veuille bien ne pas attribuer à la religion la chute des mauvais prêtres. C'est encore de la simple justice.

Le clergé est la reproduction et la *continuation du collège apostolique*. Dans le collège apostolique, sur 12 apôtres, il y a eu un traître, Judas. Judas était un voleur, un hypocrite, un sacrilège. Il était à la dernière Cène, et derrière un visage en apparence tranquille et souriant il cachait un cœur pourri, et, au moment même où il embrassait son maître, il le vendait pour quelques pièces d'argent. Est-ce le Christ qui a fait Judas? Est-ce le Christ qui lui a mis tant de noirceur dans l'âme, tant de fausseté sur les lèvres, tant d'ignominie dans la conduite? non certes. Eh bien! de

même, est-ce la religion qui fait les mauvais prêtres? Est-ce la religion qui met de la boue dans ces vases d'élection et de la flétrissure sur ces fronts découronnés et comme brûlés par la foudre? non certes. Je vais vous dire comment cela se fait. Écoutez-moi bien.

Le clergé est *comme un grand arbre* qui porte quelques fruits corrompus. Or le fruit piqué par un ver invisible, qui tombe de l'arbre sur lequel il devait mûrir, ne prouve nullement que l'arbre est un arbre mort, ou un arbre mauvais et que ses autres fruits sont des fruits détestables. S'il tombe, ce *fruit piqué*, ce n'est pas à la sève qui circule dans les branches de l'arbre qu'il faut attribuer sa chute, c'est au ver venu du dehors. Les prêtres mauvais ne sont pas autre chose que des fruits piqués... tantôt par le ver de l'orgueil, et tantôt par le ver des passions. S'ils tombent, n'accusez point la sève vivifiante qui circule dans le corps de l'Église. S'ils avaient conservé communication avec elle, ils ne seraient jamais tombés. S'ils tombent, accusez seulement le ver malfaisant venu du dehors. Et ce ver malfaisant quel est-il? un journal immoral ou impie, — une occasion dangereuse, — une société pervertissante. Dans la sainte Église, les mauvais prêtres sont les fruits piqués.

Ils sont les *épluchures*, ils sont le déchet qui provient non de la religion toujours irréprochable, mais de la nature humaine toujours caduque. Messieurs, les épluchures qui ne sont pas dans la marmite ne sauraient vous empêcher de manger la soupe. Or les mauvais prêtres ne sont plus de l'Église. L'Église les rejette et les condamne. Ceci est important à constater. La religion ne fait pas les mauvais prêtres. Et j'ajoute :

II. *Les mauvais prêtres ne défont pas la Religion.*

1° Dites, que penseriez-vous de moi, si je m'avisais de raisonner avec vous de la façon suivante :

Il se rencontre quelquefois, *dans les familles*, des pères ivrognes, des mères dénaturées, des enfants sans cœur... donc la famille est une institution perverse qu'il faut anéantir.

Il se rencontre quelquefois *dans les Conseils municipaux* des gens tarés, capables de toutes les besognes, ou des imbéciles qui n'ouvrent la bouche que pour dire des sottises ; donc les Conseils municipaux sont des institutions déplorables qu'il faut anéantir.

Il se rencontre parfois dans la corporation des *boulangers*, des *bouchers*, des *épiciers*, des hommes sans conscience qui trompent leurs clients. Donc la profession de boulanger, de boucher, d'épicier est une profession dangereuse qu'il faut anéantir.

Il se rencontre dans le corps des *médecins*, des médecins sans scrupule; dans le corps des *pharmaciens*, des pharmaciens empoisonneurs... Donc le corps des médecins et le corps des pharmaciens sont des institutions nuisibles qu'il faut anéantir.

Il s'est rencontré dans l'*armée française* des Bazaine et des Dreyfus... Donc l'armée française est une société de traîtres et d'assassins qu'il faut anéantir.

Si je raisonnais de cette façon, vous diriez que je raisonne comme un sot.

Eh bien! que direz-vous de ceux qui raisonnent ainsi : « Il se rencontre quelquefois dans l'Église de mauvais chrétiens, de mauvais religieux, de mauvais prêtres... Donc l'Église est une institution perverse qu'il faut anéantir. » Vous direz qu'ils raisonnent comme des sots, et vous serez logique.

2° *J'insiste*. Vous êtes exposés à entendre sur ce sujet tant de divagations, tant d'insanités et de méchancetés, que vous devez être armés pour vous défendre et pour fermer la bouche aux malappris qui attaquent votre foi et votre clergé. Je dis et je répète qu'il faut distinguer entre le prêtre et la religion, que le prêtre est homme et qu'à ce titre il peut toujours défaillir, tandis que la religion est divine et qu'à ce titre elle ne saurait périr. Non, le mauvais prêtre ne défait pas la religion; il ne prouve rien contre la religion, il n'entraîne pas

dans sa chute et dans sa ruine le catholicisme qui est immaculé, invulnérable et immortel. Le géomètre, par la perversité de son esprit, ne peut pas empêcher la géométrie d'être vraie. Le juge sans dignité et sans conscience ne peut pas ôter à la loi son caractère obligatoire. L'orateur qui abuse de la parole pour tromper ses auditeurs, pour exploiter la crédulité et les passions populaires, pour vilipender les justes causes, ne peut pas discréditer l'éloquence. Les hommes de lettres et les artistes, qui se servent de la plume et du pinceau pour favoriser l'impiété et la luxure, ne peuvent pas nous faire oublier que les lettres et les arts sont de nobles choses, de nobles occupations, de nobles instruments de civilisation. Eh bien, de même, le prêtre, quelque coupable que vous le supposiez, ne peut empêcher Dieu d'être la vérité, l'Évangile d'être la lumière du monde, l'Église d'être divine, les sacrements d'être saints, et la religion d'être nécessaire et obligatoire...

Entendez la belle parole de *Donoso Cortès*, qui vous indique nettement la distinction à établir entre le prêtre et la religion qu'il représente. Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne à Paris, se montrait très assidu au prône de son curé de village, et comme ses amis s'en étonnaient, ne pouvant comprendre qu'un homme d'un tel génie pût s'intéresser à ce qu'ils appelaient une voix rude, grossière et humainement moins grande que la

sienne, il leur dit : « Quand le prêtre parle, je vois Dieu derrière lui. » Écoutez encore un de nos plus éminents philosophes contemporains, *de Bonald*. Il avait coutume de se découvrir devant son fils parce que ce fils était prêtre... et à quelqu'un qui n'y comprenait rien, il disait un jour : « Depuis que mon fils a reçu l'onction sainte, *major me est*, il est plus grand que moi. » Et il restait devant lui tête nue. Tout ceci vous révèle, Messieurs, que la vérité, la sainteté et la divinité de la religion sont indépendantes de l'âge, du talent, de la valeur morale de ses ministres. Les mauvais prêtres ne prouvent rien contre le christianisme. Les mauvais prêtres ne défont pas la religion.

3° *C'est encore vrai dans un autre sens*. Les mauvais prêtres, les défroqués, les renégats, les apostats voudraient bien détruire la religion, la supprimer... ils n'y arriveront pas. Leurs dents s'y usent, comme les dents de la vipère sur la lime.

Le défroqué est un être tombé, un ange déchu... Il n'aurait qu'une chose à faire : se taire, *se cacher* et essayer de se réhabiliter par l'humilité et le repentir, de laver ses souillures dans ses larmes. Ce serait bien, et ce serait beau. Mais d'ordinaire il n'a pas le courage de prendre une telle attitude.

Le plus souvent le défroqué est *plein de haine*, parce qu'il est bourrelé de remords. L'instruction gratuite qu'il a reçue et le pain de la charité qu'il a

mangé au séminaire, lui sont, sur la conscience, un poids qui l'oppresse et qu'il voudrait enlever. Le souvenir de sa première vie, qui a été heureuse et pure, lui est une humiliation cuisante qui l'exaspère et qui l'affole. L'obsédante vision de la soutane qu'il a portée le rend enragé... Ce temple l'importune, et son impiété voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté. Il n'y a pas de plus mauvaise tête, d'être plus venimeux qu'un défroqué.

Et puis il n'a pas seulement des remords, *il a des craintes*. Il craint d'être suspect à ses nouveaux compagnons, de ne pas leur donner assez de gages... Et alors on le voit pousser l'irréligion jusqu'au fanatisme, cracher à pleine bouche sur tout ce qu'il a adoré, et incarner sur la terre la furie des enfers.

Le défroqué est, d'ailleurs, *méprisé et impuissant*. Les impies eux-mêmes qui se servent de lui le conspuent en silence et disent tout bas : « L'oiseau qui fait dans son nid est un sale oiseau. » Et la religion qu'il voudrait tuer brave ses fureurs, qui ne peuvent durer qu'un jour. Luther, moine apostat, Lamennais, prêtre renégat, ont fait du mal. L'Église leur a survécu et a continué de faire du bien. Les échappés du sanctuaire sont généralement des êtres malfaisants. Cependant ils ne défont pas la religion, qui reste supérieure à toutes les défaillances, qui reste patiente parce qu'elle est immortelle !

Amen !

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Il nous faut du positif, or la Religion est une affaire d'imagination et de sentiment

Messieurs,

Voici encore une objection que nous allons étudier et résoudre ce matin. Quelques-uns disent : « Il nous faut du positif, or la religion est une affaire d'imagination et de sentiment. Nous n'y comprenons rien. Nous n'en voulons pas » Je proteste, Messieurs, contre cette assertion, et je déclare que rien n'est plus positif que la religion considérée dans son dogme, dans son histoire et dans son action extérieure.

I. ***Dans son enseignement,*** la religion est quelque chose de très positif.

La religion nous parle de *Dieu*. Est-ce là une affaire d'imagination et de sentiment ? nullement. Dieu sans doute ne tombe pas sous les sens. Sa nature est spirituelle. Il ne serait pas Dieu s'il était

accessible à nos organes corporels. Mais depuis quand a-t-on besoin de voir, d'entendre ou de toucher une personne, pour être sûr qu'elle a vécu ou qu'elle vit? Il suffit d'expérimenter ses œuvres; il suffit de voir, d'entendre ou de toucher quelque chose qui révèle son passage, qui rappelle son souvenir, qui atteste son intelligence. Je sais que Mozart et Bossuet ont vécu, bien que je ne puisse les voir, les entendre, leur parler. Et pourquoi sais-je que Mozart et Bossuet ont vécu? parce que j'ai sous les yeux leurs chefs-d'œuvre... De même pour Dieu, je ne le vois pas, mais l'univers et toutes ses merveilles me mettent sur sa trace et j'affirme qu'Il est.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Que d'illustres témoins devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers, et vous terre, parlez!

Remonter de l'effet à la cause, conclure à la vue d'un tableau qu'il a fallu un peintre, en présence de la magnifique organisation de l'univers proclamer Dieu... rien n'est plus simple, rien n'est plus raisonnable, rien n'est plus positif que cela.

La religion nous parle d'*une autre vie*. Est-ce là encore une affaire d'imagination et de sentiment? nullement. En somme, il n'y a ici-bas qu'une question capitale : Pourquoi l'homme est-il fait? Où allons-nous? Quelle est notre destinée? Pourquoi

suis-je au monde?... Ouvrier, n'es-tu ici-bas que pour forger les métaux, bâtir des édifices, creuser la terre et mourir? Et toi, riche, capitaliste, bourgeois, n'es-tu ici-bas que pour te bien loger, te bien nourrir, consommer aujourd'hui et mourir demain? Courbé sous le travail, emporté par le tourbillon d'une vie fiévreuse, tu me dis que tu n'y songes pas. Tu te trompes. Un jour vient, un jour fatal, où cette question souveraine : où vais-je? se pose clairement dans ton esprit. C'est le jour où la maladie inexorable t'a jeté sur un lit de souffrance, c'est le jour où la mort a brisé ton cœur, en te frappant toi et tes enfants. Riche ou pauvre, quoi que tu fasses, il est nécessaire que tu saches pourquoi tu es au monde et quelle est ta destinée. Messieurs, si nous ignorons notre destinée, nous cessons d'être hommes, nous sommes un troupeau et non une humanité; or la religion seule nous révèle les sanctions et les réalités de l'au-delà. Rien n'est moins chimérique, rien n'est plus positif que cela.

II. ***Dans son histoire,*** la religion est encore quelque chose de très positif.

Vous êtes un homme positif, il vous faut du positif et à vos yeux les *grands personnages* qui ont occupé la scène de l'histoire ne sont pas à dédaigner. Vous consentez à donner quelque attention à des

hommes de guerre, tels que Alexandre, César et Napoléon, — à des législateurs tels que Moïse, Numa, Solon et Lycurgue, — à des écrivains tels que Homère et Virgile, — à des philosophes tels que Aristote et Platon, Bossuet et Descartes. Eh bien, et Jésus-Christ, ce colosse divin, qui remplit et domine l'histoire, est-ce que vous pouvez le passer sous silence, ne pas le voir, le traiter comme une quantité négligeable? Ah! mais non. Celui-là n'est pas un homme positif, n'est pas même un homme sérieux qui refuse de s'arrêter devant Jésus-Christ, et qui fait profession de ne pas même le connaître.

Vous êtes un homme positif, il vous faut du positif, et, par conséquent, vous croyez *aux chiffres*, vous savez compter. Or il y a dans le monde 200 millions de catholiques. C'est joli, n'est-ce pas? Mais ce chiffre n'est que pour l'heure présente. En comptant trois générations par siècle, nous avons une moyenne de 600 millions de catholiques tous les cent ans, et, en vingt siècles, près de 15 milliards. Ce gros chiffre ne mérite-t-il pas que les amis du positif s'occupent un peu de lui? autre chose encore.

Vous êtes un homme positif, il vous faut du positif, et vous comptez le *temps* comme une valeur positive. Le temps c'est de l'argent, dites-vous avec

les Anglo-Saxons. Eh bien, si le temps a une si grande valeur à vos yeux, que pensez-vous et que dites-vous d'une religion qui dure depuis vingt siècles sans faiblir, sans vieillir, sans subir aucun changement? Avez-vous beaucoup d'exemples de ce genre dans les sociétés commerciales ou industrielles, qui sont, en général, si éphémères... dans les empires, les royaumes ou les républiques qui disparaissent si vite de la scène du monde? Voyons, hommes pratiques, contemplez un peu ce phénomène qui vous crève les yeux : « Au milieu des mobilités incessantes de l'histoire, l'Église reste immobile. Toujours persécutée, elle est toujours triomphante. Sans autres armes que la croix, elle sort victorieuse de toutes les luttes. Toujours jeune et toujours vivante, elle enterre tous ses ennemis. » Certes, voilà du positif, du vrai positif, ou bien il faut dire qu'il n'y a rien de positif au monde. Écoutez-moi encore.

Vous êtes un homme positif, il vous faut du positif, et, par conséquent, vous croyez *aux œuvres du Vrai, du Bien et du Beau.* Eh bien! est-ce que le christianisme n'a pas parsemé de merveilles les trois domaines du Vrai, du Bien et du Beau? Si vous traitez de chimère la religion chrétienne, vous êtes obligé de mutiler toutes les productions artistiques, car elle a partout imprimé sa trace dans la peinture et dans la sculpture, dans l'architecture et

la musique. Si vous traitez de chimère la religion chrétienne, vous êtes obligé de massacrer toutes les branches de la littérature, car elle a partout mis son empreinte dans la sphère de la pensée et de la poésie. Si vous traitez de chimère la religion chrétienne, vous êtes obligé de faire un pas de plus et de saccager toutes les fondations charitables, car vous ne trouvez qu'elle à l'origine des grandes institutions de charité. Si vous traitez de chimère la religion chrétienne, vous êtes obligé de faire dans l'histoire un vide affreux, car depuis deux mille ans la religion chrétienne est la plus auguste des réalités, et la puissance la plus bienfaisante, la plus féconde, la plus positive qui se puisse imaginer. Et aujourd'hui encore.

III. ***Dans son action extérieure*** la religion est quelque chose d'éminemment positif.

Partout vous rencontrez, vous touchez du doigt son influence.

Un penseur éminent de nos jours, un philosophe ami sincère de l'humanité, *Le Play*, après avoir passé de longues années à parcourir et à étudier le monde, déclare avec chiffres et faits à l'appui que la prospérité et la décadence des peuples suivent de très près le respect ou le mépris de la foi religieuse et du décalogue. Et il démontre cela non pas

en chrétien, mais en observateur impartial et très calme, non pas en homme d'imagination et de sentiment, mais en homme qui a vu, de ses propres yeux vu... Voilà du positif. Et voici pourtant qui l'est encore davantage.

C'est un fait d'expérience, confirmé par la médecine, que la religion favorise éminemment l'*hygiène*. La raison en est simple. Un homme religieux a une vie réglée, sobre, tempérante ; il ne commet d'excès d'aucune sorte ; il ne se laisse pas emporter par ses passions : une conduite si sage est la meilleure assurance contre les maladies et une garantie morale de longévité. Hélas ! à l'heure présente, combien de jeunes santés sont flétries et ruinées par le vice, parce que le frein religieux n'est plus là pour brider les instincts impétueux et mauvais, pour museler ces chiens sauvages qui dévorent tant d'adolescents ! N'en doutez pas, Messieurs. Il n'y a pas loin de la religion à l'hygiène, et, en ce sens encore, la religion est quelque chose de positif, d'éminemment positif.

Et puis, à quoi tenez-vous encore ? vous tenez beaucoup, et vous avez raison, à la prospérité temporelle de *vos familles*. Le bonheur de vos familles ! Ce n'est point une question d'imagination et de sentiment, c'est la question vitale pour vous. Or dites-le-moi : N'est-ce pas la religion qui attire la bénédiction de Dieu sur les foyers ?

N'est-ce pas la religion qui prémunit les parents

et les enfants contre le luxe, contre les toilettes exagérées, contre la vie de plaisirs et toutes ces dépenses ruineuses auxquelles tant de personnes se laissent entraîner?

N'est-ce pas la religion qui entretient et qui fait fleurir à la maison l'amour du travail, les habitudes d'ordre et d'économie, la patience dans les adversités et dans les peines?... Voilà, si je ne me trompe, du positif.

D'ailleurs vous vous tromperiez fort si vous pensiez qu'en pratiquant la religion vous ne pourrez plus être autant *homme de commerce*, homme de sciences, homme d'industrie. La religion ne vous troublera en rien dans vos entreprises. Elle ne diminuera en rien votre activité, votre expansion; au contraire elle fera planer sur vos affaires la protection de Dieu. Elle vous détournera de toute injustice. Elle vous méritera la confiance des honnêtes gens. La religion bien pratiquée est une recommandation pour le commerçant et l'industriel. L'homme d'affaires qui croit en Dieu et qui le craint sera toujours plus estimé, plus respecté, plus honoré que le mécréant qui ne croit ni à Dieu ni à diable.

Enfin, Messieurs, voulez-vous vous convaincre que la religion est quelque chose d'éminemment positif, faites attention à ceci. Dès que la religion est

gênée et persécutée, les intérêts matériels de tous sont mis en souffrance et menacés. Toute persécution religieuse finit par une note à payer. Une juste providence veut que les mauvaises actions soient en même temps de mauvaises affaires. La confiscation des biens du clergé, en 1790, a été, au point de vue financier le premier acte d'une trilogie, dont le deuxième a été l'effondrement des assignats, et le troisième la banqueroute des deux tiers. Le résultat le plus clair de la persécution religieuse est : 1° d'alarmer tous les intérêts ; 2° de diminuer l'essor de la production et de la consommation ; 3° de voir s'enfler, s'enfler encore, s'enfler toujours la note du percepteur. Oui, la religion est quelque chose de très positif. Il y a des aveugles qui ne le voient pas. C'est pourtant bien évident.

Donnons-lui donc une large place dans nos pensées, dans notre cœur et dans notre vie. Elle mérite notre estime, notre amour et notre dévouement. Elle est bienfaisante et divine, soyons ses disciples reconnaissants et dociles. Elle est méconnue et attaquée ; soyons ses apôtres et ses propagateurs empressés.

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La Religion...! il n'en faut plus

1° *PAROLE COUPABLE*

Messieurs,

Je continue l'étude des objections contemporaines contre la religion en général, et je relève aujourd'hui une grossière invective dont la formule populaire est celle-ci : « La religion... il n'en faut plus. » Cette parole a un quadruple caractère. Elle est coupable, impuissante, dangereuse et lâche. Cette parole est coupable parce qu'elle est l'expression de la haine et de l'injustice.

1. La religion... il n'en faut plus. ***Parole de haine.***

Que de fois n'a-t-elle pas retenti *depuis dix-neuf siècles?* Sa forme a varié, mais son accent est resté le même, furieux et implacable.

Pendant trois cents ans, on poursuit les chrétiens dans les villes, dans les campagnes, dans les déserts,

dans les catacombes, et le sang des martyrs coule à grands flots dans les amphithéâtres et dans les cirques aux cris d'un peuple ameuté : « Les chrétiens aux lions! Les chrétiens aux lions! La religion... il n'en faut plus. »

« La religion... il n'en faut plus », répète Julien l'Apostat, qui persécute non par le carnage, mais par l'esprit, non par le sabre, mais par la loi, en bannissant les chrétiens des écoles aussi bien que des charges;

« La religion... il n'en faut plus », s'écrient successivement *les Barbares*, qui n'ont qu'un instinct, l'instinct de la destruction, et qui renversent tout sur leur passage;

Les *musulmans* qui, le cimeterre dans une main et le Coran dans l'autre, déchirent, ensanglantent, dépècent la chrétienté;

Les *empereurs d'Allemagne*, qui, emportés par l'ambition et la luxure, outragent les saintes lois de la morale chrétienne et les droits du sacerdoce;

Les *protestants* qui, pendant cent ans, versent des torrents d'injures sur l'Église, le pape, les mystères, les sacrements, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints;

Les *encyclopédistes*. C'est une secte, ou plutôt une armée. Voltaire en est le chef. Relayé par vingt subalternes, il a pour complices des ministres : Choiseul en France, d'Aranda en Espagne, Tanucci à Naples, Pombal en Portugal; des rois pour pro-

sélytes : Frédéric II, Joseph II, Catherine II, et tout ce monde s'ébranle, s'agite, se concerte et s'élance à l'assaut du christianisme en criant : « La religion n'en faut plus! Écrasons l'infâme! »

Puis survient la *Terreur*, qui exécute ce que la philosophie a préparé, qui noie tout dans le sang, qui déclare la superstition abolie à Rome comme à Paris. Elle met sur le pape Pie VI une main sacrilège; elle le traîne de prison en prison, et, quand il meurt à Valence le 29 août, elle annonce les funérailles de l'Église. « C'est le dernier des papes », disent les impies d'une voix unanime.

Non, la religion ne meurt pas si vite que cela. Elle a la vie dure. Elle ressuscite en 1802 avec le Concordat de Napoléon et *le Génie du Christianisme* de Chateaubriand.

Et que de fois encore, *au* XIXe *siècle*, a retenti la parole de haine : La religion... il n'en faut plus! » La question religieuse a été, on peut le dire, la question sinon exclusive, du moins dominante de notre temps.

Déguisée sous des symboles bizarres et puérils, cachée dans des antres ténébreux, partout présente, à peine visible, la *franc-maçonnerie* a jeté dans la presse, dans l'opinion, dans les assemblées délibérantes, le mot d'ordre toujours ancien et toujours nouveau : « La religion... il n'en faut plus! »

Et, sous la pression de ce mot d'ordre, on a vu s'écrouler les unes après les autres, les unes sur les

autres, toutes nos immunités *et libertés religieuses*. La religion a été chassée successivement de l'école par la neutralité... du mariage par le divorce... des prétoires par la laïcisation du serment judiciaire... des camps par la suppression de l'aumônerie militaire. La religion a été chassée des cimetières neutralisés... des bureaux de bienfaisance où le prêtre n'a plus sa place... des écoles normales de garçons et de filles privées de chapelles et d'aumôniers... du Panthéon désaffecté... de partout.

La religion... il n'en faut plus! Donc, bien que « tous les citoyens soient également admissibles à tous les emplois et que nul ne doive être inquiété pour ses opinions même religieuses », les *catholiques* hors les places! à la porte tous ceux qui croient en Dieu!

La religion... il n'en faut plus! Donc, bien que tout le monde ait le droit de s'associer en France, il y aura toute une caste de parias qui n'auront ni la permission de manger deux à la même table, ni celle de coucher deux sous le même toit. Les *congréganistes* hors la loi! à la porte ceux et celles qui servent Dieu et le prochain dans la pratique de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté! Oust! à la rue les humbles *sœurs* qui commettent le crime impardonnable d'apprendre aux petites filles, en même temps qu'à lire et à écrire, à joindre les mains, à invoquer le Père qui est aux cieux! à la

rue toutes ces femmes qui sont l'ornement de l'Église, la poésie de la religion, la fleur de l'humanité! oui, à la rue le prêtre, le religieux, la bonne sœur... parce que la bonne sœur, le religieux, le prêtre, c'est la religion... et la religion... il n'en faut plus!... Parole de haine! c'est trop clair.

II. La religion... il n'en faut plus. ***Parole d'injustice.*** Car enfin :

1° *Que peut-on reprocher à la religion?* J'ai beau chercher. Je ne vois que deux choses qu'on puisse lui reprocher : sa divinité et ses bienfaits. Elle vient de Dieu, et elle fait du bien aux hommes. Voilà son crime, son seul crime... et, circonstance aggravante, elle avoue ce crime, elle ne le regrette pas, elle refuse obstinément de s'en corriger.

On adjure l'Église de déclarer, oui ou non, *si elle est vraiment divine*. Et l'Église répond aujourd'hui ce qu'elle a dit hier, devant la franc-maçonnerie ce qu'elle a dit devant l'hérésie, devant l'hérésie ce qu'elle a dit devant les tyrans : « Oui, je le suis! » En droite raison et en bonne justice l'impiété devrait discuter cette réponse. Point du tout. L'impiété ne discute pas, elle prononce. Scientifiquement parlant, l'opposition libre penseuse n'existe pas, elle n'a rien à élever contre notre symbole, pas un dogme, pas même une erreur. Elle se contente de dire et de répéter : « La religion... il n'en faut plus! La

religion, il n'en faut plus !... » Elle se contente de surexciter, d'ameuter, d'exaspérer la presse, l'opinion' le pouvoir... Et enflant la voix, crispant les poings, faisant appel à la passion et non à la raison, elle dit : « Quoi ? l'Église prétend qu'elle est divine... elle l'affirme partout et toujours, dans les mêmes termes, avec les mêmes preuves, la même inflexibilité et la même sérénité. Mais c'est intolérable ! Qu'elle disparaisse, qu'elle périsse, qu'on la supprime et qu'il n'en soit plus question. La religion ! il n'en faut plus ! »

Et puis *ses bienfaits* sont encore un crime plus irrémissible que sa divinité. Car elle est vraiment étonnante la divine religion du Christ. Elle fait du bien même à ceux qui lui veulent et lui font du mal. Elle inonde le monde de ses tendresses et de ses pardons. Elle adoucit les riches et elle apaise les puissants. Elle relève les petits et elle console les souffrants. Elle purifie les âmes. Elle entretient et assainit la vie de famille. Elle approuve et elle surexcite l'énergie du patriotisme. Elle fait la classe aux enfants du peuple, elle mendie pour ceux qui ont faim, elle soigne les déshérités. Ses lèvres distillent la vérité. Ses mains opèrent la charité. O délire ! au lieu de reconnaître tous ses dons précieux, on les nie, on les défigure, on les maudit, on en conteste l'origine et la valeur. Et chose plus affreuse encore ! Ce sont souvent ceux à qui la religion a le plus donné, ceux qui ont été élevés

sur ses genoux et qui ont mangé son pain, qui sont pour elle les plus impitoyables et qui la soufflèttent avec toute l'impudence de l'ingratitude... La religion... il n'en faut plus... parole de souveraine injustice.

2° *Comment peut-on dire une telle parole sur la terre de France?*

C'est la religion qui a fait la France. Écoutez là-dessus un profane, un incroyant, Taine : « La première assise de la France a été posée par l'homme d'Église, cet homme c'est l'évêque dont la puissance mystérieuse arrête le barbare, sauvegarde la terre, le village, la cité; c'est le moine vêtu de peaux et maigre, qui défriche et qui construit, qui domestique les animaux demi-sauvages, établit une ferme, un moulin, une forge, recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie, et de leur campement fait un hameau, puis un village. » Si bien qu'un grand philosophe allemand et protestant, Leibnitz, dira en parlant de ces moines : « Celui qui ignore leurs services ou les méprise n'a qu'une idée étroite de la vertu. » La religion a fait la France, et bannir la religion ce serait couper la racine maîtresse du grand chêne dont l'ombre a couvert cinquante générations de nos aïeux.

Et pendant tout le siècle qui vient de finir est-ce que la religion n'a pas été invinciblement associée aux joies, aux tristesses, aux entreprises, aux préoccupations de la patrie? Nous étions avec vous

en 1804, lorsque, sur le parvis de Notre-Dame, le pape Pie VII donna le baiser de paix aux victoires du Premier Consul. Nous étions avec vous en 1848, lorsque nous bénissions les arbres de la Liberté et que Mgr Affre étouffait dans son sang les derniers feux de la guerre civile. Nous étions avec vous en 1870, lorsque nos zouaves pontificaux sauvèrent à Loigny l'honneur de l'armée française; nous sommes avec vous au Tonkin, à Madagascar, en Chine, dans le Levant, partout où flotte le drapeau national. Comme le sang arrose et vivifie toutes les fibres du corps humain, la religion est mêlée à toutes les parcelles de la nation, et la bannir ce serait exténuer, appauvrir et désarticuler le pays tout entier... La religion... il n'en faut plus... parole coupable... parole de haine et parole d'injustice, qui est un outrage à Dieu et à la patrie.

Il n'est point inutile quand même, Messieurs, que cette parole soit prononcée distinctement... car elle nous dicte notre devoir, et elle peut devenir notre levier. A l'heure présente, les situations se font nettes et lumineuses. Les Tartufes qui poursuivaient le cléricalisme se démasquent et visent maintenant le catholicisme. On en veut à Dieu et à la religion. A nous, Messieurs, de réagir contre l'insolence et la brutalité d'une telle prétention. A nous par nos paroles et par nos actes de répondre : « La religion... il en faut. Nous voulons Dieu! *Credo!* »

Amen!

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion... ! il n'en faut plus

2° *PAROLE IMPUISSANTE*

Messieurs,

Cette invective grossière : « La religion .. il n'en faut plus », est une parole coupable parce qu'elle exprime la haine et l'injustice. J'ajoute que c'est une parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain. Elle ne peut pas aboutir. Voyons cela. Dans les jours sombres que nous traversons, le spectacle est révélateur et réconfortant.

I. La religion... il n'en faut plus. ***Cette parole n'a pas abouti dans le passé.***

Qu'ai-je besoin de vous refaire ici l'histoire du catholicisme ? Vous savez assez que, dans notre longue existence, qui va de saint Pierre à Léon XIII, nous avons rencontré sur notre chemin les ennemis les plus divers, les plus redoutables et les plus

acharnés : le génie, la ruse, la force, la loi. Nous les avons tous vaincus, et ils dorment ensevelis dans la tombe qu'ils ont voulu nous creuser. La lime a usé la dent de toutes les vipères. Qu'il me suffise de vous citer quelques exemples d'hier et d'avant-hier.

Écrasons l'infâme, avait osé dire et écrire le coryphée du philosophisme au XVIIIe siècle. Et il n'a rien écrasé du tout. Voilà plus d'un siècle que *Voltaire* est mort en désespéré, et la religion est vivante, et le flambeau de l'Évangile fait le tour du monde, et les missionnaires vont parcourant les nations les plus lointaines, où ils font aimer à la fois leur Dieu et leur patrie.

Le philosophisme n'était qu'un éclair précurseur de la tempête ; la *Révolution* fut la foudre qui mit tout en poussière : le trône et l'autel, l'Église et l'État, le sceptre et la croix. Voltaire n'avait fait que parler ; Mirabeau renversa. Il fut bientôt renversé, et sur ses cendres humiliées la religion se releva. La petite vérole ou la débauche se charge de tuer les Mirabeau, et la Providence se charge de sauver l'Église. Sur la scène du monde elle amena un jeune général en chef de vingt-sept ans, qui avait enlevé en un mois cent étendards, gagné vingt batailles et conquis l'Italie au galop de son cheval, qui venait de briser au pied des Pyramides les escadrons mahométans, et de menacer au cœur la puissance coloniale des Anglais, et qui, de plus,

venait de traverser les Alpes et d'écraser l'Autriche à Marengo. *Napoléon* n'était qu'un soldat de génie, élevé dans l'incrédulité générale et les préjugés irréligieux de son temps. Mais, en homme intelligent, il savait que l'humanité a besoin d'un culte, et que, pour la France, ce culte ne pouvait être que le catholicisme. Napoléon s'abouche donc avec Pie VII, le foudroyant génie de la guerre avec le doux génie de la paix... Et de cette rencontre naît le Concordat, qui relie l'ancien monde au nouveau, la France du présent à celle de l'avenir. Le XIXe siècle à son berceau salue la religion ressuscitée.

Et puis à son tour, succombant à l'ivresse du pouvoir et à la poussée d'une ambition sans mesure, parce qu'elle est sans frein, Napoléon met la main sur la Papauté. Qui mange du pape, en meurt. Tout à coup l'Empire craque et vole en éclats comme un vase d'argile. C'est la retraite de Russie. C'est l'invasion. C'est l'île d'Elbe. Napoléon y arrive le 4 mai 1814. Vingt jours plus tard, le 24 mai, Pie VII, délivré par les désastres de son persécuteur, rentre dans Rome qui le porte en triomphe. Séquestré, malade, presque mourant dans sa prison de Savone, il avait dit : « Je suis tranquille, et ma cause est sûre, parce que l'Église est impérissable ! » C'était vrai.

La Religion... il n'en faut plus. Parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Mais peut-être est-elle sur le point d'aboutir? Non.

II. La Religion... il n'en faut plus. ***Cette parole n'aboutira pas demain.***

On pourrait le craindre, si l'on prenait au sérieux les prédictions et les triomphes momentanés de l'impiété contemporaine. Il semble, en effet, que l'heure de l'effondrement définitif va sonner, et que nous touchons à un véritable cataclysme religieux. Les défections et les trahisons se multiplient. Les catholiques sont dénoncés comme des ennemis publics, et poursuivis comme des êtres malfaisants. Serait-il vrai que, sous la poussée de l'impiété, comme sous les coups d'un bélier d'airain, la tour, c'est-à-dire la religion, soit sur le point de crouler ? N'en croyez rien.

D'abord, *hier*, que n'a-t-on pas entrepris contre l'idée religieuse. Depuis trente ans environ les débats parlementaires tournent, on peut le dire, autour d'un sujet unique : la question cléricale, la question catholique. Depuis trente ans, une presse puissante, riche et disciplinée, déverse quotidiennement sur les choses saintes l'injure, le ridicule et la calomnie. Depuis trente ans, on ressuscite contre nous toutes les rigueurs légales de l'ancien régime, et on y ajoute sans cesse de nouvelles rigueurs. Comment la vie chrétienne n'a-t-elle pas été totalement submergée sous ces flots de boue et sous ces engins destructeurs? Cela ne peut s'expliquer que par une intervention spéciale de la Providence.

Humainement parlant, nous devions tomber. De fait, nous sommes restés debout, organisés, inentamés, patients comme l'enclume, impassibles dans la tempête. Voilà l'histoire d'hier.

Et *aujourd'hui*... est-ce que nous avons l'air de gens qui meurent et qui exhalent leur dernier soupir? Pas du tout. En *Allemagne*, de 6 millions d'adhérents qu'il avait il y a cent ans, le catholicisme en compte actuellement 18 millions, et il tient au Reichstag une place prépondérante. En *Angleterre*, depuis vingt ans, le catholicisme s'est décuplé; il y fait de grands et rapides progrès, et, vu l'importance et l'étendue de l'empire britannique, ces progrès ont une portée exceptionnelle. Aux *États-Unis*, dans l'espace d'un siècle, le catholicisme a passé d'un quart de million à 12 millions. Et *dans l'ensemble du monde* il est facile de constater une progression analogue. Le catholicisme est un océan qui a ses marées. Tantôt la marée catholique monte, et tantôt elle descend. En ce moment, la marée catholique monte. Refoulée d'un pays, elle s'infiltre dans d'autres pays. Et puis, il faut ici tenir compte de deux faits très significatifs, à savoir : 1° que dans les temps modernes le catholicisme gagne en intensité ce qu'il peut perdre en étendue; 2° que les persécutions sont au catholicisme ce que sont aux marées les vents qui les activent. Ceci posé, nous devons reconnaître qu'aujourd'hui la marée catholique est en voie de mon-

ter, ou sur le point de monter, presque partout. Elle se brise et s'arrête, en de certains pays, contre des chaussées ou de petits barrages qu'elle renversera demain.

Quelques-uns m'arrêtent et me disent : *Demain!* cependant que pensez-vous qu'il adviendra en France du catholicisme? Est-ce que l'Église ne sera pas séparée de l'État? Est-ce que le budget des cultes ne sera pas supprimé? Est-ce que tout ne va pas crouler : le temple, le cloître, le presbytère, l'école libre, le collège chrétien? Je n'en sais rien. Tout est possible. Mais ce que je sais, c'est que la religion ne périra pas. C'est certain. Elle ne s'enveloppera pas d'un linceul pour descendre au tombeau. Rien ni personne ne pourra anéantir l'Évangile, chasser Jésus-Christ, briser dans l'Église de France le ressort divin de l'apostolat. Nous revendiquerons au besoin, par le martyre, la liberté de faire le bien, et jamais la religion n'aura été plus puissante, parce que jamais ses serviteurs n'auront été plus héroïques. Je suis tranquille sur les destinées du christianisme. Nos neveux contempleront ce que nos pères ont contemplé, la victoire du Christ et le salut de l'Église.

La religion... il n'en faut plus. Parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain.

III. La religion... il n'en faut plus. ***Cette parole ne peut pas aboutir.***

Elle a contre elle Dieu et l'humanité : la parole de Dieu et les besoins de l'humanité.

Dieu veut la permanence de la religion. *Il l'a dit.* Le Dieu fait homme, Jésus-Christ a prédit la ruine de Jérusalem ; et le siècle n'avait pas encore dit son dernier mot que la ville n'était plus qu'un monceau de ruines. Jésus-Christ a prédit sa résurrection, et, au jour marqué, il est sorti glorieux du tombeau. Jésus-Christ a prédit la durée de son Église jusqu'à la fin des temps, et l'Église durera envers et contre tous. Fût-elle ligotée et saignée aux quatre veines qu'elle revivrait encore, car elle détient des promesses formelles et ne saurait périr. Dieu l'a dit, *et il est plus fort que le diable*. Le diable est très fort à l'heure présente. Les impies ne croient pas à son existence. Ils ne sont pourtant que ses bas domestiques. Si habile à se faire nier, il les mène, et il tire les ficelles. Le xxe siècle débute par une éruption infernale. La lutte est ouverte entre Lucifer et Dieu. Dieu sera le plus fort. Dieu veut la permanence de la religion.

L'*humanité* ne veut pas, ne peut pas se passer de religion. Elle en a besoin pour vivre et pour mourir.

La religion est chez l'homme à l'état d'instinct irrésistible et incompressible. Quand on la croit morte, elle se réveille. Quand on essaie de l'étouffer, elle rebondit. Un inspecteur primaire visitait une école et cherchait à s'assurer que la neutralité y

était bien observée, que la religion n'y tenait aucune place. A ce moment-là, un orage grondait sur le village. Soudain éclate un gros coup de tonnerre, et les enfants terrifiés dessinent tous ensemble un grand signe de croix. Tête de l'inspecteur. Il venait de dire à ces chers petits :

« La religion... il n'en faut plus. L'école est neutre. » Et d'instinct, spontanément l'humanité lui répondait : « Dieu est le maître. La religion... il en faut! »

Il y a des gens qui disent : « Moi, je n'ai pas besoin de religion. » C'est facile à dire cela, quand on se porte bien, quand on est dans le mouvement fiévreux de la vie, quand on est emporté par les passions, toujours ingénieuses à nous voiler le terme fatal de notre course. Mais, quand le corps fléchit, quand la vie nous échappe, quand une secrète terreur de l'âme nous avertit que la mort est sur nous, on ne dit plus : « Je n'ai pas besoin de religion. » Frappé à mort sur le champ de bataille, Bayard est entouré par les généraux ennemis qui appellent des chirurgiens pour le soigner : « Je vous remercie, leur dit Bayard, de votre grande courtoisie. Mais je n'ai que faire maintenant des médecins; ils ne pourront rien pour moi. J'ai plus à cœur de voir quelque bon prêtre. » Oui, l'homme a besoin de la religion pour vivre et pour mourir. Et cette parole : « La religion... il n'en faut plus », est contraire non seulement à la volonté de Dieu, mais aux plus profonds

instincts de la nature humaine. C'est une parole impuissante. Elle n'a pas abouti dans le passé. Elle n'aboutira pas demain. Elle ne peut pas aboutir.

A cette parole j'en oppose une autre, qui a été prononcée par Mgr Dupanloup à l'Assemblée nationale. « Messieurs, disait-il, la religion ne vous menace pas, elle vous manque. » Ah! que voilà bien la vérité! La religion nous manque. Nous périssons d'inanition religieuse. En ce jour de son centenaire, ne vous semble-t-il pas que l'illustre évêque d'Orléans se lève de sa tombe pour redire à la nation égarée : « O Français, pensez-y et convertissez-vous! La religion ne vous menace pas. Elle vous manque! »

Amen!

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

La Religion... il n'en faut plus

3° *PAROLE DANGEREUSE*

Messieurs,

Cette sotte et criminelle parole : « La religion... il n'en faut plus », ne peut pas aboutir d'une manière absolue et universelle. Cependant elle peut obtenir un succès local, momentané et partiel, par exemple : Elle peut aboutir chez nous, en France, au moins dans une certaine mesure. C'est donc une parole dangereuse. Car si, par malheur, elle se réalisait, que deviendraient la morale, le peuple, la patrie? Je vais essayer de répondre à cette effrayante question.

I. La religion ... il n'en faut plus. ***Que deviendrait la morale,*** si cette parole se réalisait?

Fas est et ab hoste doceri. Écoutez la parole d'un ennemi. En juin dernier, parlant au maire d'Aix-la-Chapelle, Guillaume II disait : « Nous avons beau être des hommes modernes, pleins de vitalité

et âpres au gain, j'affirme que quiconque est perdu qui ne fait pas de la religion la base de sa vie. » Sur les lèvres d'un empereur protestant une telle déclaration est intéressante et significative. Je la crois fondée en raison. Et, en effet, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir la moralité. Que ferez-vous du *jeune homme*, si la religion n'est pas là pour enchaîner ses passions, pour le défendre contre les flots mauvais, les flots boueux, pour le préserver ou le tirer du naufrage? Que ferez-vous de la *jeune fille*, si la religion n'est pas là pour transfigurer sa beauté par la pudeur, son esprit par de fortes croyances, son cœur par de pures amours, sa vie par de nobles dévouements? Que ferez-vous du *riche*, si la religion n'est pas là pour le modérer et l'attendrir, pour l'arrêter sur la pente de la jouissance illimitée et le pousser dans les âpres sentiers de la justice et de la charité? Que ferez-vous de *l'ouvrier*, si la religion n'est pas là pour lui interdire l'envie qui exaspère, la débauche qui avilit et le désespoir qui tue? Que ferez-vous de *l'industriel*, du commerçant, du financier, de l'homme qui a des intérêts à faire valoir, si la religion n'est pas là pour leur dire : Sois honnête, même au péril de ta bourse, même quand la loi ne te voit pas? Que ferez-vous de *l'artiste*, du littérateur, du potentat, si la religion n'est pas là pour les empêcher d'abuser de la plume, du pinceau, de

la domination! Que ferez-vous de la *famille*, si la religion n'est pas là pour apaiser les dissentiments, pour sanctifier le lit nuptial, pour faire accepter la lourde charge d'une nombreuse famille, pour présider aux labeurs, aux préoccupations, aux joies et aux tristesses du foyer? Non, vraiment, la religion supprimée, je ne vois pas ce que peut devenir la moralité;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'elle devient. Taine a écrit : « Il n'y a que le christianisme pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds. » A l'heure présente, chez nous, le christianisme recule; la moralité recule avec lui. Nous rétrogradons vers les bas-fonds. Nous roulons au paganisme et à toutes les conséquences qu'il entraîne à sa suite. Qui ne le voit? Les désordres se multiplient sur la terre. Les mœurs deviennent pires. Les lois elles-mêmes, celle du divorce en particulier, excitent au libertinage. Le veau d'or compte des adorateurs sans nombre, et devant ses autels les grandes escroqueries sont exécutées par des pontifes de haut *vol*, impunis et encensés. Avec cela les nouvelles générations nous préparent des lendemains qui épouvantent les sages. L'enfant sort de l'école sceptique, sinon athée. Le mal grandit à mesure que les anciens s'en vont. Si déjà ceux qui arrivent à la pleine

maturité de l'existence n'ont plus que des notions confuses de Dieu et de la loi morale, que seront leurs fils et les fils de leurs fils? Ah! sinistres fossoyeurs du christianisme, qu'avez-vous à mettre à sa place? Rien, rien, sinon des négations et des ruines. Messieurs, la religion est indispensable à la marche du monde, à l'évolution des sphères, au roulis universel, si je puis ainsi dire. Elle disparue, la règle et la norme des choses seraient bouleversées. La moralité n'aurait plus de base, plus de sanction, plus de nerf.

II. La religion... il n'en faut plus. ***Que deviendrait le peuple,*** si cette parole se réalisait?

Qu'est-ce que le peuple? C'est la grande masse qui travaille et qui peine, c'est l'immense majorité, ce sont les quatre cinquièmes de l'humanité. Or, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir le peuple. Si vous lui enlevez les croyances que lui prêche la religion, *qu'avez-vous à lui dire?* Vous lui direz qu'il a droit au bonheur, au bonheur immédiat et illimité. Amère dérision! Il a droit au bonheur? Mais par l'histoire, par l'expérience de six mille ans, tout le monde sait que ce n'est pas possible, et par un simple calcul d'arithmétique, tout le monde sait que le capital de la France, partagé également

entre tous ses enfants, donnerait à chacun quelques centimes insignifiants par jour. Promettre le bonheur, le paradis sur terre, c'est se moquer du peuple. Et si en même temps que les croyances, vous lui enlevez les services que lui rend la religion, *qu'avez-vous à lui donner?* — J'ai faim, s'écrie le peuple... Mange du curé, répondent les impies, et, pour se dispenser de faire des réformes raisonnables et efficaces, ils déchiquètent la soutane du prêtre en morceaux de plus en plus petits, parce que cette opération prend du temps et permet d'ajourner les solutions promises. — Je suis malade et souffrant, s'écrie le peuple... Mange de la religieuse, répondent les impies, et ils jettent en pâture aux mauvaises passions les pures et angéliques créatures dont le cœur se consume et dont la vie se passe à la garde des orphelins et des vieillards, au soin des aveugles et des fous, au service de toutes les misères physiques et morales. — J'ai des enfants à élever, s'écrie le peuple... Mange du moine, mange du Frère des Écoles, mange de la bonne Sœur, répondent les impies, et ils désignent à la vindicte publique tous ces êtres de dévouement, qui ne demandent qu'à poursuivre en silence l'œuvre crucifiante de l'éducation de la jeunesse populaire. Privé des enseignements et des services de la religion, je ne vois pas ce que peut devenir le peuple;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'il devient.

D'abord *il est moins soulagé*. On lui enlève ses serviteurs et ses servantes les plus assidus, les plus tendres, les plus désintéressés... pour mettre quoi à leur place? Rien. Car vous savez la différence qu'il y a entre un politicien et une petite Sœur des pauvres? C'est que le politicien parle toujours de dévouement à l'ouvrier et ne le pratique jamais, tandis que la petite Sœur n'en parle jamais et le pratique toujours. Admirez avec moi, Messieurs, la Sœur de charité et la Sœur de classe. Elles n'ont ni mari ni enfants. Leur époux, c'est le Christ immolé et saignant qui leur prêche, par son martyre, l'amour du sacrifice, et, par sa vie, l'amour des petits et des souffrants. Leurs enfants, c'est l'immense famille anonyme des écoliers qu'il faut dégrossir et élever, et des malheureux qu'il faut assister et réconforter. Éloigner des classes populaires tous ces services gratuits, n'est-ce pas idiot, et criminel encore plus qu'idiot. Et à mesure qu'on le déchristianise, le peuple n'est pas seulement moins soulagé, *il est plus exaspéré*. Son cœur est bien autrement malade que son corps. Plus il reçoit, moins il est content. Ses désirs sont sans mesure. Nul frein à ses convoitises. L'envie et la colère le tourmentent. Nécessairement il rencontre à chaque pas sur son chemin la douleur. Il ne la comprend pas, il lui montre le poing, il la maudit ; il voudrait la supprimer, et il ne le peut pas; on lui a pris le ciel. On lui a ôté Dieu. Que lui

reste-t-il? La terre? Elle lui échappe. L'or, la jouissance, les honneurs? Toutes ces divinités sont pour lui inaccessibles et intangibles. La science? Elle creuse ses aspirations, bien loin de les combler. Il est exaspéré. Les classes populaires n'ont rien à gagner, elles ont tout à perdre à la ruine de la religion.

III. La religion... il n'en faut plus. ***Que deviendrait la patrie,*** si cette parole se réalisait?

Le 6 août 1875, le Président de la République de l'Équateur, Garcia Moreno, tombait frappé de six coups de feu et de quatorze coups de couteau : « Meurs, bourreau de la liberté », disait son assassin. Et Garcia Moreno exhalait son dernier soupir dans ce grand cri : « Dieu ne meurt pas! » C'est vrai, Dieu ne meurt pas, et l'Église de Dieu non plus. Mais la patrie peut mourir, et elle meurt quand Dieu la quitte. En effet, la religion supprimée,

Je ne vois pas ce que peut devenir la patrie. La patrie ne vit que de *sacrifice*. Or Dieu est le principe unique du sacrifice, parce que seul il peut en être le rémunérateur. Que mettrez-vous à la place de Dieu? nous mettrons la *solidarité*. La solidarité n'est qu'un mot, si elle ne s'enracine dans l'idée chrétienne de la paternité divine. Que mettrez-vous à la place de Dieu? nous mettrons

l'*instruction*. L'instruction fait des savants et des policés ; elle ne fait pas les justes et les dévoués. Sans religion elle est souvent dangereuse, toujours insuffisante. Que mettrez-vous à la place de Dieu? nous mettrons la *loi?* La loi? Est-ce qu'elle atteint les âmes? Elle ne règle que les dehors de l'homme et de la société. Elle est incapable de faire des convictions, des mœurs, des caractères. Et puis ce qui peut bien arriver et ce qui arrive de temps en temps... Si elle était mauvaise? Car enfin, comme dit Montesquieu, « une chose n'est pas juste parce qu'elle est dans la loi ; elle ne doit être dans la loi que si elle est juste ». Si donc la loi était mauvaise? Dire à un peuple : obéis à toutes les lois qu'on te fera, si absurdes et immorales qu'elles soient... c'est lui dire : Sois un troupeau de bêtes. La loi de l'homme ne peut pas supplanter la loi de Dieu. Que mettrez-vous à la place de Dieu? nous mettrons *la force*. Nous y voilà. Quand le lien moral et religieux manque, on le remplace par un joug de fer, par une centralisation excessive, par la compression administrative. Quand un peuple ne veut plus croire, il faut qu'il serve. Mais c'est odieux... et d'ailleurs tout à fait aléatoire et précaire. « On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. » La stabilité d'un pays ne repose pas sur la force. Non, vraiment, la religion supprimée, je ne vois pas ce que peut devenir la patrie ;

Ou plutôt je vois trop bien ce qu'elle devient. Je

vois *autour de nous* quatre grands peuples, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis et la Russie, qui depuis un quart de siècle se disputent la domination du monde par l'extension de leur commerce ou de leurs colonies... Et ces peuples se montrent foncièrement religieux, non seulement dans la conduite particulière de leurs citoyens, mais aussi dans leurs manifestations nationales ou gouvernementales... Et ces peuples appuient leur prospérité sur le sentiment religieux, et non sur un athéisme irréductible et obtus. *Et nous*, France, au dehors comme au dedans, nous descendons à mesure que nous nous déchristianisons. Plus on laïcise, plus on expulse de notre pauvre société le nom et la loi de Dieu, plus s'accentue l'œuvre de l'apostasie nationale, et plus aussi la société se trouble et s'agite. Les intérêts matériels eux-mêmes sont ébranlés. Les instincts de révolte se réveillent et se coalisent partout. Elle menace ruine et marche à la banqueroute cette brillante civilisation païenne qu'on a rêvé d'édifier sur les débris de notre vieille civilisation chrétienne.

Un jour que la France souffrait cruellement des misères d'une guerre prolongée, saint Vincent de Paul allait se jeter aux pieds du cardinal de Richelieu et lui disait avec l'accent de la plus poignante douleur : « Monseigneur, ayez pitié de nous ! Donnez-nous la paix ! La paix à la France ! » Et Richelieu

écouta Vincent de Paul et fit cesser la guerre. Saint Vincent de Paul serait-il écouté aujourd'hui ? Mais il est quelqu'un qui peut et veut nous exaucer : c'est Dieu, le maître des cœurs et des événements. Tournons-nous vers lui, et demandons-lui la paix religieuse et sociale, la paix dans l'ordre, dans la justice et dans la liberté.

Amen!

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion... il n'en faut plus

4° PAROLE LACHE

MESSIEURS,

J'achève aujourd'hui la réfutation de cette grossière invective: « La religion... il n'en faut plus. » C'est une parole coupable, impuissante et dangereuse. J'ajoute que c'est souvent une parole lâche et hypocrite. On se déclare impie non par conviction, mais par faiblesse. On désavoue et on maudit le christianisme, parce qu'on a peur de la religion et des ennemis de la religion. Ce phénomène n'est pas glorieux pour la nature humaine. Hélas! de nos jours, il est malheureusement très fréquent.

I. Beaucoup d'hommes disent : « La religion... il n'en faut plus », ***parce qu'ils ont peur de la religion.***

Je vous étonne peut-être, et tout bas vous dites : comment? Est-ce qu'on peut avoir peur de la reli-

gion? Est-ce que la religion n'est pas essentiellement bienfaisante et aimable? Oui, Messieurs, on peut avoir peur de la religion. Sans doute elle a des aspects consolants et joyeux, mais elle a aussi *un côté sévère et terrifiant*. Voyez-la. Elle vous donne à adorer un Dieu né sur la paille et mort sur une croix. Entendez-la. Elle vous prêche *des dogmes* qui surprennent la raison en la dépassant... *une morale* qui interdit toute parole et toute action contraires non seulement à la loi humaine, mais à la loi divine... une morale qui règle non seulement le dehors, mais le dedans, non seulement ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas, le désir inaperçu et la pensée plus imperceptible que le désir... une morale qui émane de Dieu, qui relève de Dieu, qui a sa sanction en Dieu. Avec cela la religion nous impose *des pratiques* qui n'ont rien de divertissant pour la nature. Il faut prier matin et soir. Il faut s'agenouiller publiquement dans les temples. Il faut s'abstenir le vendredi et autres jours de certains mets. Il faut au moins une fois par an avouer ses fautes, les regretter, s'engager à ne plus les commettre, les réparer, c'est-à-dire corriger ses mauvaises habitudes, pardonner à ses ennemis, désavouer les mensonges, les médisances et calomnies qu'on a pu se permettre, rendre le bien d'autrui que l'on détient injustement... et le reste. Est-ce que tout cela est facile? Ah! mais non! Il est bien plus facile d'assister dans un théâtre à une pièce

plus ou moins lubrique que de venir à l'église baiser le crucifix nu, sanglant, qui nous regarde en face et qui nous dit : sois chaste, mortifié, dévoué jusqu'à la mort. Il est bien plus facile de ne croire à rien que de croire aux profonds mystères et aux sanctions terrifiantes de la religion. Il est bien plus facile d'aller ingurgiter plusieurs apéritifs au café en joyeuse compagnie que de venir s'agenouiller dans les tribunaux qui justifient ceux qui s'accusent. Il est bien plus facile d'être libre penseur et libre viveur que d'être un vrai chrétien.

Et alors que voyons-nous? *Beaucoup s'abstiennent* de fréquenter et de pratiquer le christianisme. Ils en ont peur. Cela les mènerait trop loin. On demandait à un brave homme qui demeurait non loin de cette église de venir à la messe des hommes. « Non, répondait-il, je sais trop où cela me conduirait. » Il avait peur de la lumière, de la vérité et des conséquences pratiques qu'elle impose. Un jour le cardinal Newman conversait avec un protestant de ses amis, qui se déclarait convaincu de la divinité de l'Église et qui cependant n'avait pas le courage d'abjurer le protestantisme. L'abjuration entraînait pour lui la perte de sa situation et d'une partie de sa fortune. Newman prend une feuille de papier sur laquelle il écrit le mot : Dieu. Puis la présentant à son ami : « Que lisez-vous là? » lui dit-il. « Dieu », répondit l'anglican. Bien, ajouta le cardinal, et, sortant une pièce d'or, il la posa sur le mot Dieu

qu'elle couvrit entièrement et dit : « Que lisez-vous maintenant? » Le malheureux comprit et baissa la tête. Entre la religion et beaucoup d'hommes il y a un obstacle. On ne veut pas enlever l'obstacle. On s'abstient. Mais ce n'est pas tout. On va plus loin.

La religion est importune. Elle ne cesse pas de parler, parce qu'on refuse de l'entendre. Au contraire. Pour atteindre les sourds et réveiller les négligents, elle parle plus fort. Et voici le phénomène qui trop souvent se produit. Beaucoup qui ne veulent pas l'entendre ne seraient pas fâchés de la réduire au silence, et, pour s'en débarrasser, *ils la maudissent*, ils murmurent tout bas, quelquefois tout haut : « La religion... il n'en faut plus. » Cela ne veut pas dire que la religion est fausse ou mauvaise, mais simplement qu'elle leur est gênante, donc antipathique... Et puis ils ont été élevés chrétiennement. La religion n'est point pour eux une étrangère. C'est une mère qui leur a fait du bien, qu'ils ont aimée autrefois et qu'ils ont délaissée depuis. Ils voudraient qu'elle fût disparue à jamais pour n'avoir plus la peur de la rencontrer. Ils la redoutent et l'exècrent de toute l'âpreté de leurs souvenirs. Ce que je vous dis là, Messieurs, est l'explication de bien des incrédulités contemporaines. On a peur de la religion. On a peur aussi des ennemis de la religion.

II. Beaucoup d'hommes disent : « La religion... il n'en faut plus », ***parce qu'ils ont peur des ennemis de la religion.***

Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Les ennemis de la religion *sont audacieux et puissants*. Ils procèdent par le mépris et par la terreur. D'abord *ils méprisent* souverainement la religion et ceux qui la pratiquent. A leurs yeux, nous autres catholiques, prêtres et laïques, nous ne comptons pas, nous ne sommes pas des hommes, nous n'avons pas d'honneur à perdre, pas de sentiments qu'on puisse blesser; nous ne sommes pas des créatures de la même espèce que les libres penseurs. Nous sommes des abstractions, des ombres, des quilles insensibles faites pour être renversées par le premier enfant venu. Nous sommes à la merci de quiconque veut nous attaquer et nous vilipender. Nous sommes comme un terrain perdu sur lequel on peut déposer tous les genres d'immondices... comme des gens qui ne sont pas Français, qui ne peuvent prétendre aux droits des autres citoyens, et qui doivent s'estimer bien heureux si on leur permet de souiller la terre de la patrie de leur odieuse présence. Les ennemis de la religion ne se contentent pas de mépriser les catholiques, *ils les terrorisent*. Les socialistes allemands, eux, respectent la liberté religieuse de leurs compatriotes. Ils réprouvent publiquement les anticléricaux et les mangeurs de

prêtres. Le mois dernier, au Congrès de Munich, le chef du socialisme allemand, Bebel, disait : « Nous voulons la liberté pour tous, sans excepter les sociétés religieuses. » Nos franc-maçons français procèdent tout autrement. Ils terrorisent. Qui donc d'entre nous ne connaît des hommes, qui, à l'heure où je parle, ont une existence précaire et parfois misérable, parce qu'ils ont été mis en demeure de choisir entre leur conscience et des actes que leur conscience réprouvait? Combien de fonctionnaires qui tremblent d'être dénoncés comme catholiques, qui se cachent de prier comme d'un crime, qui risqueraient de perdre leur pain quotidien, même pour une simple visite faite à l'un de ces ennemis du genre humain qui portent le même habit que moi!... En présence des audaces et des menaces de la libre pensée,

Il faudrait réagir, protester, revendiquer hautement l'indépendance de la conscience et de la foi. Quelques-uns le font, mais pas tous. *Beaucoup se taisent* et se cachent. Ils n'osent pas prononcer les paroles fières, par lesquelles seraient vengés et les croyances bafouées et le culte ridiculisé. Ils n'osent pas donner les exemples de christianisme public, par lesquels seraient encouragés et réconfortés les pusillanimes et les hésitants. Ils n'osent pas s'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin. Ils ont peur. L'œil au guet, l'oreille tendue, le

cœur tremblant, ils pâlissent et se déconcertent au premier bruit de la persécution. Ils attendent, pour professer ouvertement la religion, qu'elle triomphe sur la terre, et qu'il y ait de l'honneur et du profit à la reconnaître pour la reine du monde. Jusque-là ils se tiennent prudemment silencieux et invisibles. Souvent même ils font plus et pis :

Ils se mettent à hurler avec les loups. Par peur, par fanfaronnade, par pose, non par conviction, on les voit se joindre à la bande des persécuteurs, et on les entend crier avec les impies : « La religion... il n'en faut plus. » Ils savent très bien qu'il faut de la religion, qu'elle est bonne, utile, nécessaire à eux, à leurs enfants, à la nation ; mais n'ayant pas le courage de la défendre, ils se laissent aller à la maudire. Comme dit le proverbe russe : Une fois le lion mort, il ne manque pas de braves qui lui arrachent la crinière.

Est-ce que j'invente? non. Je raconte. Que d'hommes, à l'heure actuelle, tombent rageusement sur la religion :

Pour faire comme les autres ;

Pour se faire pardonner leur éducation chrétienne ;

Pour obtenir l'amnistie de leur passé de fidélité à Dieu ;

Pour éviter les réprimandes d'une impiété toute-puissante ;

Pour mériter les louanges et les profits qui se donnent à l'apostasie.

Leur anticléricalisme n'est qu'un tréteau sur lequel ils jouent la comédie et s'emparent de la popularité. Ils ont la religion dans le cœur et le blasphème sur les lèvres. Ils font la prière à la maison, et ils se déclarent libres penseurs sur la place publique. On en voit qui reçoivent le prêtre dans leur dernière maladie et qui se font enterrer à l'église, après avoir pendant vingt ans présidé les enterrements civils de tout leur canton. La religion... il n'en faut plus. Cette grossière invective n'est souvent que l'expression de la lâcheté, de la faiblesse et de la peur ; on se proclame impie, parce qu'on n'a pas le courage de se montrer chrétien.

Messieurs, soyez courageux :

En présence de la religion. Acceptez-la tout entière avec ses mystères, avec ses préceptes, avec ses sacrements. Oui, sans doute, elle est exigeante et sévère. Mais aussi elle est vraie, elle est bonne, elle est salutaire. C'est notre gloire de lui obéir librement. Et s'il y a mérite à la pratiquer, ce mérite n'est-il pas le germe d'une récompense éternelle? — Soyez courageux.

En présence des ennemis de la religion. S'il le

faut, sachez être impopulaires, pour rester honnêtes, indépendants, catholiques. Comme dit Montesquieu, « la religion est le bien du peuple et le bien de l'État. La combattre, c'est un attentat social ». En gardant et en professant votre religion, vous travaillez donc aux intérêts de la nation. Que si l'on ne vous comprend pas, si même on vous moleste, qu'importe? vous avez avec vous et pour vous votre conscience et Dieu. C'est l'essentiel. C'est tout.

Amen!

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

A

Affre (Mgr), 454.
Albert le Grand, 35.
Alembert (d'), 37.
Alençon (duchesse d'), 218.
Alexandre le Grand, 116, 368, 440.
Arago, 303.
Aranda (d'), 448.
Aristote, 76, 330, 333, 334, 441.
Athalie, 67.
Auguste, 88.
Augustin (saint), 175, 419, 427.

B

Bacon, 334.
Bailly, 67.
Bastiat, 112.
Bayard, 26, 462.
Bebel, 479.
Benezeck, 146.
Benoit d'Aniame, 426.
Bernard, 426.
Berryer, 67.
Bismarck, 127.
Blandine, 346.
Bonald (de), 436.
Bonaparte, 183, 246.
Bossuet, 6, 21, 24, 33, 37, 41, 52, 62, 196, 295, 426, 439, 441.
Bougaud (Mgr), 261.
Bourdaloue, 24.
Bourget (Paul), 149, 344.
Boyer, 24.
Brucker, 131, 318.
Bugeaud, 29, 191.

C

Caligula, 127.
Camp (Maxime du), 111, 217.
Carnot, 130.
Caserio, 130.
Catherine II, 449.
César, 73, 116, 191, 324, 440.
Charlemagne, 180, 405.
Charles-Quint, 368.
Chateaubriand, 180, 337, 402, 449.
Chaumette, 127.
Chevreul, 76.
Choiseul, 448.
Christophe Colomb, 73.
Cicéron, 76, 324, 330, 334.
Claude Bernard, 76.
Clesse (l'abbé), 415.
Clovis, 258.
Colardeau, 85.
Combalot (l'abbé), 33.
Condé, 6, 41.
Constantin, 180, 324, 405.

Copernic, 336.
Cousin (Victor), 41, 82, 147, 268.
Cyprien (saint), 45.

D

Darlan, 418.
David, 90.
Descartes, 441.
Diderot, 154.
Diogène, 368.
Donoso Cortès, 435.
Dorat, 85.
Drouot, 48, 72, 86.
Dupanloup (Mgr), 165, 268, 463.
Duquesne, 404.

F

Fénelon, 24.
Fesch, 90.
Feuilloley, 156.
Fouché, 28.
François de Sales (saint), 310.
Frédéric II, 449.

G

Garcia Moreno, 470.
Garnier (l'abbé), 417.
Girardin (de), 49.
Godefroy de Bouillon, 180, 207.
Goncourt, 347.
Grégoire VII, 426.
Guillaume II, 464.
Guizot, 67, 164, 379, 408.
Gutenberg, 424.

H

Henry, 58.
Homère, 441.
Hume, 164.

I

Isoard (Mgr), 9.

J

Janin (Jules), 49.
Jaurès, 122.
Joseph II, 449.

K

Képler, 108.

L

La Bruyère, 53.
Lacordaire, 13, 53, 67, 68, 98.
La Harpe, 7.
Lamartine, 57.
Lamoricière, 39, 121.
Laplace, 101.
Lareveillère-Lepeaux, 246.
Legouvé, 155.
Leibnitz, 453.
Léon X, 88, 163.
Léon XIII, 221, 267, 383, 455.
Léonie (sœur), 145.
Le Play, 443.
Lescure, 191.
Leverrier, 76.
Louis (saint), 180, 406, 419.
Louis XIV, 66, 88, 95, 163, 168, 404.
Luther, 426.
Lycurgue, 441.

M

Mackay (Mme), 369.
Madier de Montjau, 122.
Magalon, 131.
Mahomet, 134.
Maistre (le comte de), 45.
Manning (cardinal), 232.
Masquart, 101.
Maury (l'abbé), 44.
Mermillod (Mgr), 71.
Mézeray, 53.
Michelet, 335.

Miquel, 22.
Mirabeau, 456.
Moïse, 441.
Molière, 278.
Monique (sainte), 200.
Montaigne, 330.
Montalembert, 180, 365.
Montesquieu, 1, 164, 361, 411, 471, 482.
Mozart, 439.
Musset (Alfred de), 175, 339.

N

Napoléon Ier, 48, 56, 86, 90, 91, 116, 118, 123, 133, 154, 266, 441, 449, 457.
Napoléon III, 145.
Newman, 476.
Newton, 350.
Numa, 441.

O

O'Connell, 192.
Ollivier (E.), 49.
Oquendo, 86.

P

Palmerston, 126.
Paqueron, 25.
Pascal, 64, 67, 334.
Pasteur, 105, 334.
Patrice, 200.
Paul (saint), 299, 380.
Périclès, 88.
Philippe, 368.
Pie VI, 449.
Pie VII, 29, 266, 454, 457.
Pierre (saint), 455.
Platon, 76, 180, 324, 330, 333, 334, 441.
Pline, 330.
Pombal, 448.
Pope, 135.
Portalis, 174, 322.
Proud'hon, 56, 127.

R

Racine, 67, 294.
Radet, 29.
Rancé, 426.
Ravachol, 155.
Remi (saint), 258.
Renan, 347.
Richelieu, 472.
Robespierre, 59, 77.
Rothschild, 235.
Rousseau (Jean-Jacques), 53, 76.

S

Sainte-Beuve, 193.
Salomon, 368.
Saül, 80.
Sénèque, 330.
Sévigné (Mme de), 7.
Simon (Jules), 58, 101, 125, 334.
Socrate, 76, 180, 333, 334.
Solon, 441.
Sonis, 192.
Spencer, 155.

T

Taine, 453.
Talleyrand, 28.
Tanucci, 448.
Tarde, 419.
Tertullien, 2.
Théodose, 405.
Thiers, 1, 67, 121, 129, 147, 268, 334.
Thomas d'Aquin (saint), 78.
Tite, 380.
Titus, 324.
Trajan, 324.

Tronchin, 37.
Troplong, 141.
Turenne, 67, 240.

V

Victor Hugo, 55, 57, 77, 144, 278, 339.
Vincent de Paul (saint), 42, 472.
Virgile, 324, 441.
Volney, 53.
Voltaire, 37, 56, 76, 130, 139, 165, 377, 448, 456.

W

Walsh, 170.

X

Ximenès, 192.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE CONFÉRENCE

En présence des objections contre la Religion, nous ne devons pas être étonnés.

I. *Cela est.* Le fait est évident. La contradiction contre la Religion est partout 19

II. *Cela doit être* parce que : 1° la Religion est une institution très *étendue ;* 2° une institution très *gênante ;* 3° et une institution très *ignorée* 21

DEUXIÈME CONFÉRENCE

En présence des objections contre la Religion, nous ne devons pas être effrayés.

I. Beaucoup d'objections sont sottes et futiles ; il faut en rire ou répliquer d'un mot 28

II. Quelques objections sont sérieuses et embarrassantes, que faire ? 31

1° Renvoyer à ceux qui sont plus instruits que nous et nos interlocuteurs 31

2° S'en rapporter au témoignage de l'Église 32

3° Regarder et entendre ceux qui les font. Leur attitude et leur langage sont une confirmation de nos croyances 33

TROISIÈME CONFÉRENCE

En présence des objections contre la Religion, nous ne devons pas être désarmés.

I. *La situation même vous dicte votre devoir* 36

Nous sommes à l'état de lutte. La presse, l'opinion, les mécréants nous imposent la lutte 36

Pages.
II. *Le devoir ne finit pas là* 38
Nous devons être munis d'une forte instruction religieuse 38
III. *La méthode est à la portée de tout le monde* 39
On peut s'instruire dans les livres, au pied de la chaire. 39

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je ne veux pas entendre parler de Religion.

I. *Parole de colère.* C'est la parole des ennemis de la Religion 43
II. *Parole de dédain.* C'est la parole de beaucoup de braves gens qui la traitent comme une quantité négligeable 46

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il n'y a pas de Dieu.

I. *Parole suspecte.* Qui dit cela? Pourquoi dit-on cela? Quand? 52
II. *Parole téméraire.* Quiconque la prononce a contre soi l'humanité dans sa partie la plus intelligente et la meilleure 54
III. *Parole déraisonnable.* La raison dit : Il faut au monde un auteur, un moteur, un ordonnateur. Il faut à l'âme un créateur 55
IV. *Parole dangereuse.* S'il n'y a pas de Dieu, gare à la morale, à la famille, à la société 57

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'homme n'a pas d'âme.

I. Je regarde autour de moi et je dis : « L'homme a une âme » 61
II. Je regarde au-dessous de moi et je dis que « l'homme a une âme » 63
III. Je regarde en moi et je dis que « l'homme a une âme ». Donc croyez à votre âme, estimez-la, sauvez-la, protégez-la 64

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Quand on est mort, tout est mort.

Interrogeons sur ce sujet : 1° l'homme; 2° les hommes; 3° les hommes marquants 70

Pages.

I. L'homme avec sa raison, sa conscience et son cœur, réclame une autre vie..... 70

II. Les hommes, pris en masse, déposent en faveur d'une autre vie..... 73

III. Les hommes marquants déposent en faveur d'une autre vie..... 75

HUITIÈME CONFÉRENCE

Est-ce que Dieu s'occupe de nous ?

I. Dieu s'occupe de nous. Je prouve..... 79

J'en atteste la nature de Dieu..... 79

J'en atteste la nature de l'homme..... 80

J'en atteste les enseignements de l'histoire..... 81

II. Dieu s'occupe de nous. Je précise..... 82

Bien qu'il s'occupe de nous, nous ne pouvons pas toujours constater son action..... 82

Il ne règle pas toujours nos comptes dès ici-bas. Il respecte toujours notre liberté..... 83

III. Dieu s'occupe de nous. Je conclus..... 85

Donnons-lui la première place dans nos pensées, dans nos travaux, dans nos peines..... 85

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Je ne crois que ce que je vois.

I. C'est une sottise, car alors vous ne croiriez ni à l'histoire, ni à la géographie, ni à la science, ni à la patrie, ni à votre âme..... 88

II. C'est un prétexte pour se débarrasser de l'invisible, pour se procurer la paix..... 90

III. C'est un danger qui menace les âmes et les peuples et les met sur le chemin de toutes les décadences..... 92

DIXIÈME CONFÉRENCE

Moi, je ne crois que ce que je comprends.

I. Au point de vue purement humain, ce n'est pas vrai, car la masse des hommes et les savants vivent dans l'incompréhensible..... 97

II. En matière religieuse, c'est inadmissible. Quelle contradiction, quelle impossibilité, quelle outrecuidance..... 101

Pages.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Que sais-je ?

I. Cette parole vient d'abord de chrétiens convaincus qui passent par la tentation du doute..... 106
II. Elle vient d'incroyants sincères qui sont en proie à l'inquiétude du doute..... 109
III. Elle vient de sceptiques dédaigneux qui se cantonnent dans le parti pris du doute..... 112

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Moi, je suis libre penseur !

I. Cette formule exprime une absurdité..... 115
II. Cette formule cache une illusion, sinon un mensonge... 118
III. Cette formule annonce une tyrannie..... 122

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Ce n'est pas mon idée.

I. Qu'est-ce que cela veut dire ?..... 124
II. Prenez garde..... 126
III. Qu'est-ce que cela fait que ce ne soit pas votre idée ?... 128
IV. Alors soyez logiques..... 130

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Toutes les religions sont bonnes.

I. C'est une sottise..... 133
II. C'est une impiété..... 135
III. C'est un expédient..... 137
IV. C'est un aveu..... 139

QUINZIÈME CONFÉRENCE

A quoi sert la Religion ?

En cette fête de Noël, je vous apporte mes vœux..... 142
I. Soyez heureux..... 142
1° Je vous souhaite le bonheur du temps..... 142
2° Je vous souhaite le bonheur de l'éternité..... 143

Pages.
II. Soyez heureux par la Religion..... 144
1° La Religion nous donne le ciel..... 145
2° Elle nous assure la bénédiction de Dieu..... 146
3° Elle nous procure la paix du cœur..... 147
4° Elle établit le règne de la vertu..... 148

SEIZIÈME CONFÉRENCE

A quoi sert la Religion ? (*Suite*)

I. Elle sauvegarde la joie de vos foyers..... 151
II. Elle sauvegarde l'éducation de vos enfants..... 154
III. Elle sauvegarde l'âme de vos fils..... 157

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

A quoi sert la Religion ? (*Suite*)

I. Elle favorise l'agriculture, le commerce et l'industrie.... 160
II. Elle favorise les lettres, les sciences et les arts..... 162
III. Elle favorise la vertu, la probité et la paix..... 163
IV. Elle favorise les grands héroïsmes..... 166

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de religion, et je ne m'en porte pas plus mal.

Ce n'est pas toujours vrai..... 169
II. Cela ne prouve rien contre la Religion ni en votre faveur. 174

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La religion, c'est l'affaire des prêtres.

I. Les laïques autant que les prêtres doivent connaître et pratiquer la Religion..... 178
II. Les laïques, presque autant que les prêtres, doivent défendre la Religion..... 181

VINGTIÈME CONFÉRENCE

La religion est bonne pour les enfants.

I. La Religion est bonne pour les enfants..... 187
II. La Religion n'est pas bonne que pour les enfants..... 189

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour les femmes

Pages.

Je prétends qu'elle est encore meilleure pour les hommes et je le prouve..... 197

I. En tant qu'homme..... 197

II. En tant qu'époux..... 199

III. En tant que père..... 201

IV. En tant que chef..... 203

L'homme a plus besoin de la Religion que la femme.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches...

I. La Religion fait du bien au peuple, c'est évident..... 206

II. La Religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait, pourquoi ?..... 210

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

La religion est bonne pour le peuple... pour les riches...

(*Suite*)

I. La Religion est obligatoire pour le riche autant que pour le peuple, et même plus que pour le peuple, parce qu'il est plus favorisé et plus haut placé..... 215

II. La Religion est nécessaire au riche autant qu'au peuple, et même plus, parce qu'il a à combattre deux tentations particulières : la jouissance et l'égoïsme..... 218

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches...

(*Suite*)

La religion est le trait d'union entre le peuple et les riches. 224

I. Parce qu'elle adresse au riche et au peuple la parole de la réconciliation : Vous êtes tous frères..... 225

II. Parce qu'elle envoie au riche et au pauvre l'homme de la réconciliation : le prêtre..... 228

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches...

(*Suite*)

I. La Religion appelle les riches et le peuple dans le même temple..... 234

Pages.
II. Dans ce temple, elle leur offre le même spectacle..... 236
III. Elle leur distribue la même doctrine..... 238
IV. Elle les invite au même banquet..... 240

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

J'ai ma religion à moi.

I. Est-ce bien vrai ? je me permets d'en douter..... 244
II. En avez-vous le droit ? J'affirme que non..... 248

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je prie le bon Dieu chez moi.

I. Je prie le bon Dieu chez moi, c'est bien..... 254
II. Je prie le bon Dieu chez moi, c'est insuffisant..... 256

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

La religion est morte.

I. Jamais la religion n'a été plus entourée qu'aujourd'hui... 263
II. Jamais la religion n'a été plus sonore qu'aujourd'hui.... 266
III. Jamais la religion n'a été plus féconde qu'aujourd'hui. 269

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme

1° EST-CE VRAI ?

I. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes parce qu'ils sont en règle avec la loi. Ils ne sont pas difficiles..... 275
II. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes parce qu'ils sont en règle avec l'opinion. Cela ne prouve rien..... 277
III. Il est des hommes sans religion qui se déclarent honnêtes parce qu'ils sont en règle avec leur conscience. Plaise à Dieu que ce soit vrai..... 281

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme.

2° EST-CE POSSIBLE ?

I. Tout le monde peut, sans religion, être médiocrement honnête..... 284

Pages.

II. Quelques rares individus peuvent, sans religion, être parfaitement honnêtes..... 286

III. Beaucoup d'hommes qui se disent honnêtes sans religion doivent leur parfaite honnêteté à la religion chrétienne, dont ils sont en même temps les négateurs et les obligés..... 289

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme.

2° EST-CE POSSIBLE ? (*Suite*)

I. En général, il n'est pas possible d'être parfaitement honnête sans religion..... 294

II. Même avec la religion, il est difficile d'être parfaitement honnête. Que sera-ce sans elle ?..... 298

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Je n'ai pas de religion, mais je suis un honnête homme.

3° EST-CE SUFFISANT ?

Ce n'est pas suffisant..... 303

Les vertus de l'homme qui n'a pas de religion manquent :

I. D'un élément essentiel..... 304

II. D'un couronnement nécessaire..... 306

III. D'un germe vital..... 309

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Ma religion à moi, c'est de faire du bien aux autres.

I. Être bienfaisant ne dispense pas d'être catholique..... 312

II. Être catholique aide à être bienfaisant..... 316

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Je pratique la religion naturelle.

I. Je pratique la religion naturelle, ce n'est pas sérieux.... 321

II. Je pratique la religion naturelle, ce n'est pas suffisant... 322

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

La raison me suffit.

I. La raison me suffit. Parole dangereuse..... 330

Pages.
II. La raison me suffit. Parole orgueilleuse..... 334
III. La raison me suffit. Parole menteuse..... 337

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres.

1° ASSERTION FAUSSE

I. Je ne dis pas : 1° que les chrétiens sont impeccables et parfaits ; 2° que tel homme qui est chrétien vaut mieux que tel autre qui ne l'est pas..... 341
II. Je dis : 1° que les chrétiens ont des moyens particuliers d'être meilleurs que les autres ; 2° qu'en fait les chrétiens sont meilleurs que les autres..... 343

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres.

2° SOUPÇON INJUSTE

I. On exagère les défaillances des chrétiens..... 350
II. On généralise les défaillances des chrétiens..... 352

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres.

3° INDUCTION ILLÉGITIME

I. Il y a de mauvais chrétiens. Donc la Religion est fausse. Ce raisonnement ne tient pas debout, car la Religion est indépendante de la conduite des mauvais chrétiens ; la Religion n'est pas responsable de la conduite des mauvais chrétiens 359
II. Tous les chrétiens ne sont pas parfaits, donc la Religion est inefficace et impuissante. C'est faux, car la Religion ne rend pas les chrétiens nécessairement parfaits, la Religion aide les chrétiens à devenir moins imparfaits et de plus en plus parfaits..... 363

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente.

1° LA RELIGION S'OCCUPE TROP DE LA VIE FUTURE

I. La Religion n'a pas tort de mettre la vie future au-dessus

Pages.

de la vie présente. En présence de la vie future, qu'est-ce que la santé, les plaisirs, les honneurs, la richesse, la science? 368

II. La Religion n'a pas tort de subordonner la vie présente à la vie future. Qu'y-a-t-il en effet dans la vie présente? Trois choses : des injustices, des inégalités, des deuils; et ces trois choses sans la vie future sont inexplicables, scandaleuses, déconcertantes 372

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future, pas assez de la vie présente.

2° LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE

C'est faux car :

I. La Religion favorise la production de la richesse, en défendant la propriété, en encourageant le travail. De fait, l'histoire le prouve 378

II. La Religion règle l'usage de la richesse en prêchant la modération, la justice et la charité 381

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente.

1° LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE (*Suite*)

C'est faux, car elle détourne l'homme de tous les vices qui contribuent à l'appauvrir :

I. L'assiduité au cabaret 387
II. Le mépris des travaux des champs 389
III. L'amour du luxe 390
IV. L'immoralité 392
V. La maladie 393

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future et pas assez de la vie présente.

2° LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE (*Suite*)

I. La Religion a institué le dimanche 395
II. La Religion a institué le célibat religieux 398
III. La Religion a institué des œuvres de prévoyance et de charité 400

Pages.

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus.

1° EST-CE VRAI ?

I. Il y a eu des abus dans le passé du catholicisme :
1° Ce n'est pas niable..... 405
2° Vous auriez tort de vous en scandaliser..... 407
II. Il n'y en a pas eu autant qu'on veut bien le dire..... 408

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus.

1° EST-CE VRAI ? (*Suite*)

I. On voit des abus partout dans la Religion, les uns par ignorance, les autres par intérêt, beaucoup par passion... 414
II. Particulièrement dans le clergé..... 417

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus.

2° QU'EST-CE QUE CELA PROUVE ?

I. Les abus ne prouvent rien contre la Religion :
1° D'abord ils sont une exception dans la Religion..... 423
2° Ils ne sont pas le fait de la Religion..... 424
II. Les abus prouvent beaucoup en faveur de la Religion. Ils prouvent sa sainteté et sa divinité..... 427

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus.

2° QU'EST-CE QUE CELA PROUVE ?
(*Suite*)

I. La Religion ne fait pas les mauvais prêtres..... 432
II. Les mauvais prêtres ne défont pas la Religion..... 435

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Il nous faut du positif. Or la Religion est une affaire d'imagination et de sentiment.

I. Dans son enseignement, la Religion est quelque chose de très positif :
La Religion nous parle de Dieu 440
La Religion nous parle d'une autre vie..... 441

Pages.

II. Dans son histoire, la Religion est quelque chose de très positif..... 442

III. Dans son action extérieure, la Religion est quelque chose d'éminemment positif..... 445

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

La Religion ! il n'en faut plus

1° PAROLE COUPABLE

I. La Religion ! il n'en faut plus. Parole de haine..... 449

II. La Religion ! il n'en faut plus. Parole d'injustice..... 453

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

La Religion ! il n'en faut plus

2° PAROLE IMPUISSANTE

I. La Religion ! il n'en faut plus. Cette parole n'a pas abouti dans le passé..... 457

II. La Religion ! il n'en faut plus. Cette parole n'aboutira pas demain..... 460

III. La Religion ! il n'en faut plus. Cette parole ne peut pas aboutir..... 462

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

La Religion ! il n'en faut plus

3° PAROLE DANGEREUSE

I. La Religion ! il n'en faut plus. Que deviendrait la morale, si cette parole se réalisait ?..... 466

II. La Religion ! il n'en faut plus. Que deviendrait le peuple, si cette parole se réalisait ?..... 469

III. La Religion ! il n'en faut plus. Que deviendrait la patrie, si cette parole se réalisait ?..... 472

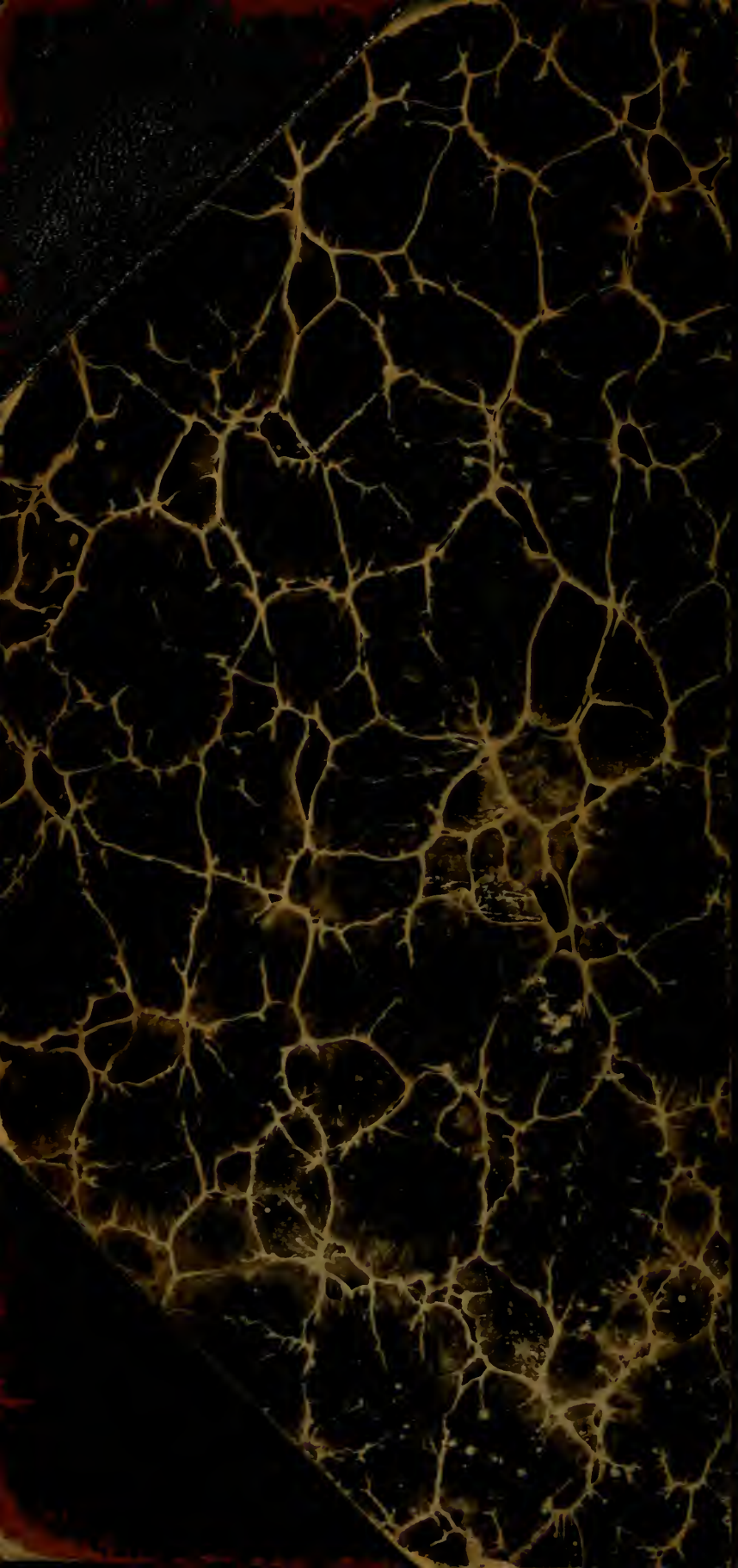
CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion ! il n'en faut plus

4° PAROLE LACHE

I. Beaucoup d'hommes disent : « La Religion ! il n'en faut plus », parce qu'ils ont peur de la Religion..... 476

II. Beaucoup d'hommes disent : « La Religion ! il n'en faut plus », parce qu'ils ont peur des ennemis de la Religion.. 480

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES..... 485

Tours. — Imp. Deslis frères.